

LA

HAUTE CANAILLE



PAR

JULES LERMINA



PARIS

JULES ROUFF, LIBRAIRE-ÉDITEUR

14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

—
1881

Droits de traduction et reproduction
expressément réservés.



DU MÊME AUTEUR

MARIEN.

LES MYSTÈRES DE NEW-YORK.

LA SUCCESSION TRICOCHÉ ET CACOLET.

LES CHASSEURS DE FEMMES.

LES MARIAGES MAUDITS.

LA CRIMINELLE.

LE LIVRE D'AMOUR.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE
ROBERT.

LA
HAUTE CANAILLE

PAR
JULES LERMINA

PARIS
JULES ROUFF, LIBRAIRE-ÉDITEUR
14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

1881

Droits de traduction et reproduction
expressément réservés.

LA HAUTE CANAILLE

PREMIÈRE PARTIE

AMANTE ET MÈRE

I

LE MESSENGER

Les bords de la Marne.– célébrés par les canotiers et les amateurs de solitude – n’ont certes rien à envier à ceux de la Seine. Et cependant combien ils sont moins connus ! Les compagnies de chemin de fer ont dédaigné ses méandres – peut-être trop fertiles en travaux d’art nécessaires.

Les trains traversent la rivière ici et là ; mais pour atteindre la Marne, le Parisien doit prendre tantôt cette gare, tantôt cette autre.

On dirait que c'est par hasard qu'on la rencontre, et les lignes ferrées ont hâte de la quitter.

Aussi est-elle recherchée par tous ceux qui ont horreur du faux parisiisme d'Asnières, des matelotes frelatées d'Argenteuil, des mirlitonades de Saint-Cloud.

Par exemple, entre Nogent-sur-Marne en aval, et Gournay en amont, pas un panache de fumée ne vient mêler ses vapeurs aux nuages du ciel ; pas un coup de sifflet, déchirant les poumons de la locomotive, ne vient jeter sa note discordante à travers les chants des oiseaux. A quelques lieues de Paris, c'est la campagne, la vraie, avec ses grandes placidités de l'aurore et du crépuscule, avec ses murmures reposants, avec ses larges espaces de terre et de ciel.

Entre Neuilly – où se trouvent la jetée du canal et l'écluse – et Nogent, les deux rives, solitaires, encadrées, à gauche par des bouquets d'arbres séculaires, à droite par un coteau verdoyant, ont un cachet tout spécial de calme méditatif qui donnait un charme singulier à certain soir de novembre 186., à l'heure où commence ce récit.

Il était environ six heures et demie.

La journée avait été claire, si bien que le crépuscule blanchissait encore de ces lueurs qui font au front de l'automne une couronne de clarté aurorale.

De Gournay à Nogent, le calme le plus profond régnait.

Le chemin de halage se déroulait, blanc et sinueux, comme un ruban d'argent courant à travers les dernières verdure des rives.

Et à quelque point qu'on regardât, pas un être vivant ne paraissait. Sur la rivière pas un chaland, sur la berge pas un cheval au pas lourd, tirant à poitrail tendu le long cordage du halage.

Cependant, tout à coup, non loin de l'écluse de Neuilly, dans l'axe du clocher roman, un point noir apparut sur la rive.

Cela était petit, mais allait vite, vite, sans hésitation, évidemment vers un but connu et pressé.

Mais, à tout dire, cela n'était ni un touriste en rupture de ban parisien, ni un artiste jaloux de saisir sur le vif un effet crépusculaire, ni un amoureux rêvant aux premières étoiles qui commençaient à scintiller.

Pour ne faire point languir plus longtemps nos lecteurs, disons-leur que ce passant, cet impatient, ce hâtif se pressait de ses quatre pattes noires, à bouts blancs, et que, pour gouvernail, il avait en poupe un superbe panache noir qu'il agitait avec énergie, comme pour se lancer en avant en s'appuyant sur l'air ambiant.

C'était un chien.

A quelle race appartenait-il ? voilà ce que les érudits amateurs de cynégétique eussent été impuissants à décider d'un seul coup.

On connaît la légende de l'animal né de l'union incestueuse d'une carpe et d'un lapin. Celui-ci avait la tête de l'épagneul, le corps du chien de montagne, les pattes du terre-neuve ; ce qui prouvait une série génératrice des plus bizarres.

Mais la tête était grosse et les dents solides.

Les pattes, vigoureuses, battaient la terre avec des « plouf ! » sonores.

Tout cela était musclé, bâti – comme on dit – à chaux et à sable.

Or, la bête – que nul conducteur n'accompagnait – et qui pourtant n'avait rien à redouter de l'autorité publique, le collier qu'elle portait au cou prouvant qu'elle n'était pas en état de vagabondage, arpentait rapidement le terrain.

Il est telle allure qui prouve que l'on vient de quelque part et qu'on va quelque part. Ce n'est pas celle du flâneur, ce n'est pas celle du fuyard.

Notre chien – en animal soucieux sans doute de remplir une mission de confiance – ne se fût pas arrêté, fût-ce même pour ramasser un empire – ou un os. Les quelques tas d'ordures gisants sur la berge le laissaient indifférent : les odeurs *di femina* qui traînaient sur la route titillaient en vain ses nerfs olfactifs, et pas un instant il n'avait stoppé, pour lever une patte confraternelle sur les traces laissées au chemin.

C'était un beau chien, et pour-savoir s'il était bon, il eût suffi de regarder ses yeux, ronds, noirs, clairs, profonds ; c'était, à n'en pas douter, la bête intelligente et fidèle, dévouée à l'ami, dangereuse à l'ennemi.

Ce n'était point sans doute la première fois qu'il suivait cette route, vers le même but déterminé d'avance. Devant les sentiers de traverse, il passait sans tourner la tête, allant de son pas régulier, la gueule légèrement entr'ouverte et laissant apercevoir un magnifique chiffon rouge, peut-être un peu desséché par la marche, mais qu'il ne songeait pas à aller humecter dans la Marne, tant il avait hâte probablement d'arriver là où évidemment quelqu'un – ayant autorité sur lui – l'avait envoyé.

Tout à coup, il dressa les oreilles.

A quelque distance, sur le côté de la route, il avait entendu des pas.

Le chien, qui est fin, se défie de tout inconnu.

Pourtant, il eût dû vite se rassurer, car celui qui marchait s'étant avancé sur le chemin, à une vingtaine de pas en avant, s'était courbé, et frappant du plat de sa main sur son genou :

– Viens, mon bon chien, disait-il, viens là, ma belle bête !

Cet aimable personnage barrait la route ; sans doute il lui tenait fortement à cœur de caresser l'animal qui, de son côté, semblait fort peu se soucier de ces amabilités de grand chemin.

Le chien avait obliqué à droite, décidé à passer par le grand tour.

Mais il paraît que l'inconnu s'était promis de ne se point coucher sans avoir flatté un chien de la main, car il obliqua à son tour et se retrouva sur la ligne de marche de l'animal, répétant :

– Viens. Oh ! le beau chien ! Tiens, du sucre.

De fait, ce dernier mot ne constituait pas un mensonge, car quelque chose de blanc brilla dans la main ouverte de l'inconnu.

Mais le chien – aussi fort qu'Hippocrate qui, d'après une gravure connue, a refusé les présents d'Artaxerxès – fit de nouveau demi-tour et trotta vers la gauche.

Un juron mal étouffé s'échappa des lèvres de l'homme, qui eut un geste d'impatience et lança le sucre au-devant du chien.

La bête ne baissa même pas le nez, se détourna par respect pour cette friandise, qu'il ne voulait pas fouler aux pattes, mais, esclave d'un devoir encore inexplicable, passa.

– Damné animal ! articula clairement l'inconnu.

Cette fois, il marcha résolument vers la bête, qui ne l'avait pas encore dépassé.

Cet homme était trapu ; son cou, enfoncé dans des épaules carrées, disparaissait sous une épaisse barbe noire, hirsute, qui, se confondant avec ses moustaches, complétait un système pileux, envahissant la face presque jusqu'aux sourcils.

L'ensemble de la physionomie était dur ; les yeux, enfoncés dans leurs orbites, avaient des lueurs méchantes.

Les animaux ont un instinct admirable. L'homme était suspect à la bête. Ses avances non justifiées avaient éveillé ses soupçons.

Ce personnage, vêtu d'une sorte de veston épais, chaussé de solides souliers ferrés, portant un gourdin d'aspect formidable, ne lui disait rien qui vaille.

Aussi, las de louvoyer, et devinant que ces préli minaires devaient aboutir à des pourparlers définitifs, le chien s'arrêta, s'arc-bouta sur ses pattes de derrière, et soulevant ses bajoues, montra des crocs d'un blanc. éclatant, devant lesquels se fût déclaré vaincu d'avance l'os le plus récalcitrant.

L'homme fit un pas en avant, la main étendue, dans une dernière tentative de conciliation.

Le chien gronda nettement, franchement, disant dans son langage :

– Place... ou je mords...

Le rauquement fut même si facile à interpréter, que l'inconnu leva son bâton, mais sans plus avancer.

Ils étaient là, l'un en face de l'autre, décidés cependant à ne se pas céder la place. Quel serait le plus patient ?

Le chien se décida le premier.

Et, la gueule ouverte, accentuant le grondement qui tonitruait entre ses maxillaires, il alla droit vers l'homme. Mais au moment où le chien, par un brusque mouvement, tenta de s'échapper par la tangente, l'homme tira vivement un revolver de sa poitrine et le dirigea vers l'animal.

Il y eut une détonation. puis un hurlement de douleur.

Le chien, frappé à la tête, semblait foudroyé... il gisait sur le sol.

L'autre – c'est-à-dire la vraie brute – tournait autour de l'animal, ayant peur qu'en une convulsion suprême, il ne punît son meurtrier.

Mais non ! la pauvre bête ne bougeait plus.

L'assassin, – n'était-ce pas un meurtre que ce misérable venait de commettre ? – s'agenouilla, et de sa main, qui hésitait encore, toucha le collier du chien.

– Oui, murmura-t-il, je ne m'étais pas trompé.

Et il brandit avec un geste de triomphe un billet qu'il venait de retirer d'une cachette ménagée dans le collier.

– Enfin, je le tiens ! Allons, s'écria-t-il, maintenant, je saurai bien la défendre. et contre elle-même, s'il le faut !

Par une dernière férocité de gredin, il lança un coup de pied dans les flancs de l'animal immobile, et s'élança vers Bellevue, le faubourg de Nogent qui domine la Marne et dont la côte est occupée par d'admirables et vastes propriétés.

Le chien n'avait pas rempli sa mission.

II

NEIGETTE

Revenons maintenant en arrière, vers l'écluse de Neuilly-sur-Marne.

Pour ceux qui n'ont pas fréquenté ces parages, nous devons dire tout d'abord que le village de Neuilly se trouve à environ une portée de fusil de la berge, si bien qu'on le devine facilement, les passants sont des plus rares.

Et cependant, il y a là, sur le bord de l'eau, une petite mesure, qui s'appelle la maison du passeur, et qui en effet est le domicile de l'homme qui fait traverser sur son bachot, moyennant un péage modeste de dix centimes, ceux qui d'aventure veulent aller de la rive de Neuilly à celle de Noisy-le-Grand.

Dire qu'il y a foule et que le métier de passeur à cet endroit rapporte des rentes de lord anglais, ce serait quelque peu farder la vérité.

Mais la pêche et cent petites bricoles, comme réparations ou garde de canots, suppléaient à l'insuffisance de ce revenu, et le père Ambroise, –

qu'on ne connaissait dans le pays que sous ce nom – paraissait très satisfait de son sort et trouvait au besoin le mot pour rire et pour égayer le voyageur qu'il passait sur son canasson, ainsi qu'il appelait le bachot plat et lourd qu'il manœuvrait vigoureusement.

Car les avirons ne semblaient pas lui peser aux mains, quoiqu'il eût au moins passé la soixantaine. C'était un singulier personnage que le père Ambroise, et dont l'arrivée dans le pays, il y avait quelque six ans, avait éveillé la curiosité des voisins, – du voisin, pour mieux dire. Mais comme cet unique voisin était un maître de lavoir, et que dans son édifice flottant, tout odorant d'eau de javelle et de vapeur chaudes, toutes les commères de Neuilly venaient tour à tour manier le battoir, ledit voisin pouvait compter pour une centaine, et dont les langues n'étaient pas inactives, je vous jure.

Le père Ambroise était un grand vieillard, droit comme un i, long et maigre. Les cheveux blancs coupés en brosse, les moustaches épaisses se courbant aux coins des lèvres, le tout avait une allure quasi-militaire, accentuée encore par une propreté méticuleuse.

Le passeur se rasait tous les jours ; les mains, fines et longues, quoique durcies par le maniement des rames ou des outils de menuisier, avaient conservé une forme presque aristocratique.

Le père Ambroise ne vivait pas d'ailleurs tout à fait seul.

Il y avait à peine six mois qu'il avait fixé sa résidence au bord de la Marne, et qu'il avait obtenu de la mairie le droit de passage, lorsqu'un soir d'hiver, par un temps de neige et de brouillard, il lui avait semblé entendre, de sa cabane, des cris de détresse poussés par une voix d'enfant.

Il s'était élancé dehors et avait plongé son regard dans la nuit, prêtant l'oreille.

Plus rien. S'était-il donc trompé ? Son hésitation ne dura que quelques secondes, et, obéissant à un instinct plus fort que sa volonté, il se jeta dans sa barque et se lança au large, criant :

– Qui appelle ?

Soudain un de ses avirons heurta un corps lourd ; Ambroise se pencha, plongea son bras dans l'eau et sentit sous ses doigts la forme d'un corps humain, un corps d'enfant. D'un effort robuste, il l'enleva et le déposa au fond du bachot ; puis, en trois coups de rame, regagna la rive.

Un instant après, il était dans sa cabane et, à la lueur d'un feu de sarment qui pétillait et claquait, le vieillard, penché sur l'être qu'il venait de sauver miraculeusement l'examinait avec curiosité.

C'était une petite fille de huit ou neuf ans, et si blanche, si blanche, qu'on eût dit que sa peau était tissée de ces fils qui, par l'automne, volent à travers les arbres ; elle était plus pâle que le linceul de neige qui, au dehors, couvrait la rive : c'était pour cela que, par la suite, le vieillard l'appela Neigette.

Ce détail rassure déjà le lecteur. La petite n'était pas morte.

Elle avait ouvert les yeux.

Mais, chose étrange, en vain le vieillard l'interrogeait, cherchant à savoir d'elle par quelle singulière aventure elle avait couru ce grand danger, et surtout s'il y avait là crime ou accident.

Tout d'abord le père Ambroise crut que la terreur l'empêchait de parler, et pensant qu'un peu de sommeilla rendrait plus calme et plus communicative, il s'écarta du lit et se mit à examiner soigneusement les vêtements dont l'enfant était couverte, et que, dans sa précipitation, il avait jetés dans un coin de la cabane.

C'étaient de véritables haillons, couverts de boue, lacérés par l'usure.

La petite était sans souliers et ses petits pieds, que l'eau avait lavés, portaient des traces de blessures comme si elle eût marché longtemps sur un sol rocailleux.

C'était une énigme dont le père Ambroise connut bientôt le mot.

Le lendemain jaloux, de se mettre en règle avec l'autorité, le passeur alla à la mairie déclarer ce qui s'était passé. Il apprit alors qu'une vieille femme, vivant seule avec une enfant, était morte la veille dans un dénûment absolu. On ne savait au juste qui elle était, sinon une ivrognesse qui maltraitait l'enfant et la tenait dans une sorte de séquestration. L'enfant, affolée de terreur, s'était enfuie. Sans doute, par accident, elle était tombée à l'eau. Était-ce tout ? Chez la vieille femme on ne trouva aucun indice de plus, rien même qui fût connaître le nom de l'enfant.

La petite, d'ailleurs, se renfermait dans un mutisme absolu. Elle semblait à peine avoir la notion du langage humain. Les mots les plus usuels lui

paraissaient étrangers. Aussi fut-elle déclarée idiote et fut-il question de la placer dans un hospice.

Pauvre petite ! Elle semblait si douce, si bonne ! Idiote !. était-ce bien vrai ? On en pouvait douter, à regarder ses yeux intelligents, vivaces !

Le père Ambroise n'était pas riche. Il gagnait bien juste de quoi subvenir à ses propres besoins. Mais il en avait si peu !

Bref, il offrit à la commune de se charger de l'enfant.

Et, de ce jour-là, la maisonnette du passeur compta un hôte de plus. Et quel hôte ! le plus gracieux, le plus charmant et le meilleur !

Neigette – car bien que l'autorité lui eût donné le nom de Philomène, sainte qu'on fête le 14 novembre, c'est-à-dire le jour où le passeur l'avait trouvée, le père Ambroise lui avait conservé le doux surnom choisi, – Neigette, donc, s'était développée avec une rapidité extraordinaire.

On eût dit d'une fleur qui jusque-là avait été sevrée d'air et de lumière, et maintenant, baignée de soleil, s'épanouissait dans toute la plénitude de sa nature. Quel était son âge exact ? Le fait est qu'à l'époque où commence ce récit, Neigette paraissait au moins quinze ans.

Son teint était resté aussi blanc, en dépit du hâle de l'air ; et comme elle était forte, ayant les cheveux bruns tordus sur la nuque, les bras nus, elle prenait bien souvent les avirons pour suppléer le vieillard, et ils ne semblaient pas trop lourds à ses mains d'enfant.

Etait-elle jolie ? Non ; plutôt originale, ou mieux encore étrange !

Maintenant, une singulière énergie animait ses yeux d'un bleu profond. On devinait la vitalité sous la timidité de la jeune fille.

Son intelligence s'était éveillée. Mais il y avait en elle quelque chose de singulier. Il semblait que sa vie eût commencé seulement à partir de la nuit terrible où elle avait échappé à la mort.

Elle avait oublié, elle affirmait ignorer tout ce qui était antérieur à cette date.

Et le père Ambroise n'insistait plus.

Il nous reste maintenant à présenter au lecteur deux nouveaux personnages. et nous reprendrons le cours de notre récit.

III

PAUVRE BRACO !

Un jour que Neigette, à l'appel d'une voix hélant le passeur de la rive de Noisy, avait traversé la Marne, elle s'était trouvée, en face d'un garçon de vingt-cinq ans environ, bien découplé, portant le chapeau de paille et la vareuse de l'artiste.

Un carton, une boîte à couleurs et un parapluie-siège complétaient l'attirail bien connu des peintres à la recherche de sites pittoresques.

Or, le jeune homme, à la vue de Neigette, avait laissé échapper un geste de surprise :

- Comment ! s'était-il écrié, c'est vous qui êtes le « passeur » ?
- Mon Dieu, oui ! fit la jeune fille en souriant, ou à peu près.
- Ce qui veut dire ?
- Que le père Ambroise est fatigué et que je le remplace.
- Votre père, voulez-vous dire sans doute ?
- Non, dit Neigette devenue sérieuse ; c'est mon ami.

Le jeune homme l'examina attentivement :

– Savez-vous bien, reprit-il, pendant que le bachot filait vers la rive, que vous êtes fort jolie et que je donnerais beaucoup pour faire votre portrait ?

Nous l'avons dit, « jolie » n'était peut-être pas le mot exact.

Mais elle avait un goût surprenant ; à l'aide du moindre ruban, à la façon dont était drapée sa simple robe de toile grise, elle semblait habillée par nos meilleures faiseuses.

Et puis, ses yeux étaient si beaux ! Sa peau était si blanche ! Ses bras potelés se cambraient si gracieusement sur les rames !

Elle n'était pourtant pas habituée à ces sortes de compliments. Et elle fronça légèrement le sourcil sans répondre.

Le jeune homme se reprocha sa légèreté, et, n'ajoutant pas un mot jusqu'à ce qu'il eût abordé, il sauta légèrement à terre et saluant la jeune fille :

– Mademoiselle, lui dit-il, je suis artiste peintre... et je vous affirme sincèrement que j'ai été on ne peut plus frappé de votre physionomie...

M'autorisez-vous à demander à celui que vous appelez le père Ambroise la permission de faire votre portrait ?

– Oh ! comme cela, dit la jeune fille en rougissant, je veux bien.

A ce moment, le vieillard ayant vu de sa fenêtre qu'un inconnu parlait à Neigette, s'était avancé sur le seuil de sa porte.

– Justement voici le père Ambroise, reprit Neigette, en le désignant de la main.

Le jeune homme se tourna du côté qu'elle lui indiquait.

Mais alors il se passa un fait singulier.

Brusquement, le père Ambroise – ayant aperçu l'inconnu – se rejeta en arrière et rentra dans la maison, comme s'il eût voulu se dérober à tout examen.

Mais déjà le jeune homme l'avait vu, et, d'un bond, s'élançant vers la porte, il l'avait ouverte et avait pénétré dans la maison.

Neigette, stupéfaite, était restée immobile... A travers les fenêtres du rez-de-chaussée, elle vit le jeune homme saisir dans ses bras le vieillard qui semblait se débattre et protester. Puis il était tombé à genoux, et le père Ambroise, les yeux levés au ciel, avait posé sur ses cheveux ses mains tremblantes.

Neigette était restée à l'écart, craignant d'être indiscrete.

Elle ne comprenait pas. Pendant plus de deux heures, les deux hommes restèrent enfermés ensemble. Parfois, vers Neigette assise sur la rive, le vent apportait l'écho de leurs voix, mais sans qu'elle pût distinguer un seul mot. Elle ne cherchait pas d'ailleurs à entendre.

Elle avait dû passer plusieurs voyageurs et chaque fois qu'elle revenait, elle regardait la porte qui restait close.

Enfin elle se rouvrit.

D'un signe, Ambroise appela la jeune fille :

– Neigette, lui dit-il, le hasard fait bien les choses ; M. Jacques est un ancien ami que je n'avais pas revu depuis longues années et qui viendra quelquefois me rendre visite. Si on t'interroge sur lui, tu diras que c'est un peintre que j'ai connu à Paris, dans une maison où j'étais employé. Tu m'as bien compris ?

– Oui, père Ambroise.

Pendant qu'il parlait, Neigette avait regardé les deux hommes. Le vieillard, avait pleuré et, maintenant encore, semblait avoir peine à contenir ses larmes.

Mais Neigette savait que la plus grande preuve d'affection qu'on peut donner à quelqu'un, c'est de respecter ses secrets, c'est-à-dire de ne pas chercher, pour sa propre satisfaction, à les découvrir.

M. Jacques était un ami, Ambroise le disait. Donc, c'était vrai, et Neigette n'avait pas à douter.

Comme l'avait dit le passeur, l'artiste revint souvent à la petite maison de l'écluse. Il s'était installé dans un modeste chalet à la pointe de Noisy ; et son séjour surtout depuis près de deux ans, y était si fréquent, que le père Ambroise lui-même, tout en semblant heureux de la présence du jeune homme, paraissait cependant s'en étonner.

Le portrait de Neigette avait d'abord été commencé avec ardeur ; mais soudain, il y avait dix-huit mois de cela, Jacques l'avait abandonné. Jusquelà, il avait témoigné à Neigette une sympathie cordiale, familière, sans cependant se départir du respect qu'il devait à sa jeunesse et à sa position.

Soudain, des préoccupations nouvelles paraissaient l'avoir assailli. Il ne regardait plus Neigette dont le cœur était gros et qui quelquefois pleurait en secret.

Il est temps de revenir maintenant à la soirée dont nous avons raconté un incident dans le premier chapitre de ce récit.

Huit heures venaient de sonner, et les échos de l'horloge de Noisy mouraient encore sur la rive, quand Neigette, qui s'était assise dans la barque, regardant l'eau profonde et verte, tressaillit tout à coup et tourna la tête vers la berge.

Un gémissement lent, plaintif, avait frappé son oreille et avait douloureusement résonné dans son cœur.

Sans hésiter, elle avait sauté sur le sable, et, bien que l'obscurité fût profonde maintenant, elle s'était dirigée vers le point d'où venait le bruit.

Là, se courbant, à tâtons, elle cherchait sur le sol, répétant doucement :

– Braco ! Braco ! est-ce toi ?

Et une voix lui répondit, triste, douloureuse, la voix d'un animal blessé, mourant. la voix de Braco, le chien de Jacques, qu'il avait acheté d'un

braconnier, d'où son nom de Braco.

Et voici que Neigette est arrivée auprès de la pauvre bête. Elle l'a touchée et elle a senti ses mains moites de sang.

Alors elle a soulevé doucement l'animal et l'a pris dans ses bras.

Il gémit, il appuie sa tête sanglante sur l'épaule de la jeune fille, qui, sans le voir, la couvre de baisers, rougissant ses lèvres à sa plaie.

Elle court vers la maison :

– Père ! Père ! M. Jacques ! cria-t-elle, on a tué Braco !

Et elle apparaît sur le seuil, devant les deux hommes qui se sont dressés.

A la lueur de la lampe, Jacques a vu le chien aux bras de Neigette, et s'est élancé vers lui.

– Tué ! As-tu dit !...

– Voyez ! il a la tête brisée !...

Mais déjà, d'une main fiévreuse, le jeune homme a cherché sous le collier de l'animal.

– Grand Dieu ! s'écrie-t-il avec angoisse, volé ! il a été volé !.

– Que voulez-vous dire, Jacques ? demande Ambroise.

– Rien ! je ne puis. balbutie le jeune homme.

Puis s'adressant à la jeune fille :

– Où Braco a-t-il été frappé ? Par qui ?... Parle... mais parle donc !

– Je ne sais... Je l'ai entendu gémir, je suis allée... Je l'ai rapporté ici...

Le jeune homme l'interrompt avec un geste d'impatience.

Puis, courant à la porte et l'ouvrant, il bondit dehors :

– Jacques ! crie le passeur. Où vas-tu ?...

Mais le jeune homme ne répond déjà plus ; il s'est perdu dans la nuit.

Ambroise s'adresse à Neigette :

– Voyons, mon enfant, dis-moi... que signifie tout cela ?... Si tu savais quelles sont mes angoisses !

– Mon père ! dit gravement Neigette. Je ne sais rien... Je ne puis rien savoir... sinon qu'on a voulu tuer Braco pour lui voler...

– Quoi donc ?...

Neigette hésite.

– Parle, je t'en supplie ! Ah ! s'il arrivait malheur à Jacques !... As-tu deviné quelque chose ?... Fou que je suis, je n'ai rien vu, moi, rien

compris !... Neigette, je t'en prie...

– Eh bien ! dit Neigette à voix basse, je sais que depuis longtemps déjà Braco va porter quelque part des lettres que M. Jacques place sous son collier...

– Des lettres ! Mais à qui ?...

– Oh ! dit Neigette en rougissant, je n'ai pas cherché à le savoir...

Puis, comme si elle voulait changer de sujet à tout prix :

– Mais, notre pauvre Braco ! dit-elle en s'agenouillant et en étendant le chien devant la cheminée. Il faut le soigner. Il a pu sans doute se traîner jusqu'ici.

Mais le vieillard l'a à peine entendue.

Il ne songe qu'à celui qui n'est plus là et qui peut-être a couru au-devant d'un danger. Il veut savoir, lui ; il saura. Il a pris son chapeau, il a mis un bâton à son poignet...

– Quoi ! Vous partez ? demande Neigette.

– Je ramènerai Jacques. à tout à l'heure, enfant, à tout à l'heure !

Il sort. Il est sorti. Neigette est seule. Alors de grosses larmes roulent sur ses joues. Elle prend dans ses mains la tête du chien qui fixe sur elle de yeux ternes :

– Je vais te soigner, moi ! dit-elle ; car on nous oublie !

Puis, soupirant, elle ajouta

– Pauvre Braco !

Etait-ce bien le chien seul qui fût à plaindre ?...

Suivons maintenant le misérable qui avait frappé l'animal et lui avait volé le billet dont la disparition semblait si fortement épouvanter celui que nous avons désigné sous le nom de Monsieur Jacques.

IV

UN PÈRE A LA MODE. DE L'EMPIRE

Donc l'homme, ayant frappé le chien, s'était rapidement éloigné de la Marne et avait rejoint la route qui monte aux hauteurs de Bellevue, au-

dessus du Perreux. Vestiges d'un parc ancien et magnifique, des châteaux modernes, tout enverdoyés de superbes bouquets d'arbres, se dressent à une centaine de mètres de la berge. Bellevue, le nom est juste. Jamais paysage plus gracieux ne s'est offert aux regards, alors qu'accoudé aux balustres de pierres et de briques, le propriétaire de ces villas contemple en face de lui la rivière se perdant à l'horizon entre des massifs noirâtres et au delà les côtes, opulentes de pâturage, qui forment frontière entre les deux départements de la Seine et de Seine-et-Oise.

Mais la nuit couvrait ces beautés ; et, dans l'âme de l'assassin, il y avait des préoccupations qui augmentaient encore les ténèbres autour de lui.

Il allait, se hâtant.

Arrivé au sommet de la côte il s'arrêta et sembla hésiter un instant.

En face de lui se trouvait un mur élevé dont la ligne supérieure se détachait plus noire dans l'ombre qui l'enveloppait. Il mesura la hauteur du regard ; puis il haussa les épaules.

– Bah ! murmura-t-il, j'en ai fait bien d'autres.

Puis, il ajouta :

– Avant tout, soyons prudent !

Alors-il tira de sa poche une petite lanterne sourde et la posa auprès de lui. D'un étui de cuivre, il tira une allumette, l'enflamma en la frottant contre sa cuisse, puis l'approcha de la mèche. La lanterne s'éclaira.

S'agenouillant de façon à obstruer le rayon de lumière, il tira de sa ceinture le billet qu'il y avait glissé, le déplia et le lut encore une fois attentivement.

Un frisson parcourut tout son être :

– La malheureuse ! fit-il d'une voix à peine perceptible, elle s'est perdue ! Mais je suis là, moi ! et je la sauverai. Mais comme je pourrais être surpris, prenons d'abord nos précautions pour que rien ne soit découvert.

Il roula soigneusement le papier de façon à ce que son volume fût considérablement réduit. Puis, avec une habileté qui dénotait de singulières habitudes de précautions, il le fixa dans ses cheveux derrière son oreille.

Ceci fait, il eut un soupir de satisfaction ; puis, de nouveau, il leva la tête vers la cime du mur, et fit un geste de résolution.

– Allons, dit-il.

Alors, on eût pu voir, dans la nuit, une ombre noire qui semblait ramper sur les pierres frustes. Comment cet homme pouvait-il gravir cette pente presque à pic ? Où ses pieds trouvaient-ils un point d'appui ? C'était miracle que de le voir s'élever peu à peu.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées lorsque sa main vigoureuse se posa sur le sommet de la terrasse.

Il s'arrêta et respira un instant. De larges gouttes mouillaient son front.

Devant lui, un parc s'étendait. Il ne voyait rien qu'une masse noire et interrompue d'arbres et de taillis.

Mais il n'avait pas accompli un tel effort pour s'arrêter. Quelques instants après, il se laissait tomber sur le sol.

Le heurt fut lourd et résonna fortement.

L'homme tressaillit et se blottit contre le tronc d'arbre, inquiet.

Mais autour de lui le silence continuait.

Seulement, à quelque distance, on entendait l'écho d'un instrument, légèrement touché, évidemment par une main féminine.

Si quelque observateur avait pu examiner en ce moment le visage de l'inconnu, il eût été surpris de voir ses traits durs, brutaux, s'éclairer d'un rayonnement indicible. On eût dit du bonheur, presque de l'amour.

S'écartant de l'arbre, il se mit à se glisser à travers la futaie, attentif, s'arrêtant dès qu'une souche craquait sous ses pieds. Et bientôt il se trouva à la lisière du petit bois.

Devant lui, s'élevait la maison d'habitation, villa plus massive qu'élégante, non point une de ces bâtisses bourgeoises, d'une élégance douteuse, que des entrepreneurs élèvent à *la diable* pour les revendre le plus tôt et le plus cher possible, mais une sorte de château carré, dont l'architecture s'était évidemment inspirée des modèles haussmanesques dont l'empire a couvert les quartiers nouveaux.

Un large perron, couvert d'une marquise, donnait accès à un vestibule éclairé par des lampes. On apercevait l'escalier spacieux, couvert d'un tapis et encadré de statues qui soutenaient des torchères.

Sur le sable, à la lueur jaune qui passait à travers la cage vitrée, on voyait les traces circulaires d'une voiture.

Dans le vestibule, auprès de la porte, un laquais – une sorte de suisse – aplatisant sa rotondité sur une chaise, dormait à demi.

Au rez-de-chaussée une seule fenêtre était éclairée :

– Ah ! ils sont dans la bibliothèque, se dit l'inconnu. Comment parvenir jusque-là sans être vu !

Pendant qu'il réfléchit aux moyens de franchir le court espace qui le sépare de la maison, pénétrons à l'intérieur, dans cette pièce qu'il semblait connaître.

C'était en effet une sorte de boudoir-bibliothèque, d'une élégance toute moderne. Des sofas couverts d'une étoffe de soie bleue régnaient autour de la pièce, surmontés d'armoires vitrées, en bois de rose et garnies de volumes en chagrin blanc, à fers dorés. Une de ces bibliothèques dont les livres sont inamovibles.

Au milieu, un piano-orgue de grand format et dont la tablette supérieure était surchargée de statuettes et d'objets d'art.

Devant l'instrument, une jeune fille était assise, et laissait errer ses doigts sur les touches, tandis que son pied – petit comme celui d'un enfant, – pressait les pédales.

Elle était blonde. Ses cheveux, séparés au milieu du front, tombaient sur ses épaules en deux longues nattes, qui se recourbaient autour de sa taille. Eût-elle été debout, qu'elles eussent touché la terre.

Jamais peut-être l'exquise création de la Marguerite, d'Ary Scheffer, n'avait été plus adorablement réalisée. Le front blanc, bombé, un peu haut, s'éclairait de deux yeux d'un gris bleuté, d'une douceur, d'une langueur qui, en vérité, auraient pu paraître excessives, pour peu que l'on eût conçu le moindre doute sur la réalité de cette *virginalité* délicieuse.

Dans la souplesse du cou blanc, dans le sourire presque béat des lèvres rouges, un sceptique eût peut-être été tenté de chercher, sous la fraîcheur rosée de la jeune fille le masque de la comédienne.

Auprès de l'orgue, debout, était un homme, presque un vieillard.

Nous le caractériserons d'un mot : type Morny.

Une élégance de mise à la fois sobre et charmante. Le visage d'une teinte mate, les lèvres minces à l'éternel sourire, blotti sous des moustaches

effilées en pointes pommadées, à la mode impériale. Cet homme était – avait été – ou aurait dû être préfet.

Sur son dos, le vêtement avait des allures de frac. A la boutonnère, un camélia blanc.

Evidemment, il venait de rentrer, car d'une de ses mains encore gantée de gris-perle, il tenait son claque fermé, tandis que l'autre jouait négligemment avec le gant dont il frappait le bois de l'instrument.

Cet homme pouvait avoir soixante ans ; mais l'âge n'était trahi que par les rides multiples qui plissaient les paupières et les tempes. Les cheveux étaient encore noirs et les dents très blanches.

Seulement, c'étaient là secrets de valet de chambre.

M. le marquis d'Airvault – tel était le nom du personnage – était fort bien vu à la cour de Napoléon III, où il remplissait des fonctions intermédiaires entre celles de laquais et de conseiller intime.

Du reste, point de titre officiel.

Ses attributions étaient officieuses et délicates. On aurait pu le qualifier d'intendant des petits plaisirs de Sa Majesté.

Homme souple, précieux que le marquis d'Airvault, – qui ne dédaignait pas – en cas de besoin et pour satisfaire au caprice de son maître vénéré – de se prêter à des besognes qui d'ordinaire amènent de vieilles femmes sur les bancs de la police correctionnelle.

Mais, – comme il arrive très souvent, – M. d'Airvault était, en famille, d'une excessive rigidité. Il est vrai que la belle marquise d'Airvault, morte l'année précédente à la suite d'un refroidissement, résultat d'une exhibition trop décolletée à une séance de tableaux vivants de Compiègne, avait royalement marqué sa place parmi les belles des Tuileries ; il est vrai encore que les familiers du palais – et quelques autres – lui avaient donné, – entre eux, bien entendu, – le surnom de Rose-Cuisse, qu'elle méritait, paraît-il, d'admirable façon ; il est vrai encore que. etc.

Mais M. le marquis – dont ces incidents avaient quelque peu contribué à améliorer la position – affirmait qu'il n'avait jamais transigé avec les principes.

Propriété, religion, famille constituaient pour lui la trinité vénérée, le palladium, le tabernacle sacro-saint.

Il était sans pitié pour quiconque glissait sur la mauvaise pente ; et il méprisait avec fracas celles-là mêmes qu'il y avait poussées, pour l'agrément de Sa Majesté.

Enfin, cet homme était sévère avec sa fille jusqu'à la dureté.

Méritait-elle d'être plainte ? Nous le saurons bientôt.

Mais parfois il semblait que son père éprouvât pour elle une sorte de haine.

Petite, il l'avait battue. Plus grande, il l'avait brusquée, insultée.

Peut-être avait-il voulu lui inspirer le respect que, dans ces sortes de familles, les enfants refusent à leurs parents trop bien connus d'eux.

Le fait est que Diane d'Airvault le méprisait et le haïssait.

Du reste, tout cela doré des apparences d'une exquise distinction.

On se parlait avec une sorte de respect ; on ne se tutoyait pas.

Donc, au moment où nous intervenons dans l'entretien engagé entre le père et la fille, voici quel était leur dialogue.

Le marquis est pâle. Sa voix tremble légèrement. Mais il sourit.

Diane semble perdue dans un rêve de pureté. Ses yeux sont plus languissants, tout son être a des ondulations plus angéliques que de coutume.

Le marquis parle :

– Mademoiselle, ces hésitations ne peuvent durer plus longtemps. Ce matin encore, le général F. m'a demandé si le mariage projeté s'accomplirait bientôt, et j'ai dû m'engager.

Diane joue doucement une romance de Gounod.

Les notes, finement liées font un accompagnement de harpe à sa réponse, modulée d'une voix mélodieuse :

– Je regrette, dit-elle, que d'aussi hauts personnages s'intéressent autant au sort d'une pauvre fille comme moi : je ne saurais cependant, pour leur complaire, enchaîner ma vie tout entière, sans avoir mûrement réfléchi.

– Je vous ferai observer que voici tantôt un an que je vous ai parlé de cette alliance et que vous avez eu tout le temps nécessaire pour formuler une réponse... Je vous ferai observer encore qu'il m'est pénible de jouer en ceci un rôle ridicule...

Ici Diane lève sur lui ses yeux bleus.

– Oui, ridicule, continua le marquis. Ne vous ai-je pas présenté celui que je vous destinais pour mari...

– M. le comte de Planay...

– Oui, Gontran de Planay, qui appartient à une des premières familles de France...

– Noblesse du premier empire...

– N'est-ce pas la meilleure ? Quoi qu'il en soit, vous l'avez accueilli, vous ne l'avez pas rebuté. M. de Planay a été admis pendant quelques mois à vous faire sa cour.

– Vous ne supposiez pas, mon père, que j'eusse la pensée de me marier pendant que je portais le deuil de ma mère.

– Non, je le sais. Aussi ne vous pressé-je pas tout d'abord. Mais aujourd'hui ces motifs de retard n'existent plus. l'empereur a daigné me demander si vous ne paraîtriez pas bientôt aux fêtes des Tuileries...

– Ah ! Sa Majesté ! commence Diane sur un ton légèrement ironique.

– Sa Majesté me porte une grande bienveillance.

– Et puis, si je ne me trompe, ajoute la jeune fille en souriant et en regardant son père en face, Sa Majesté a reçu de vous mon portrait. et ne serait peut-être pas fâchée de voir l'original...

Le marquis se mord les lèvres.

– Enfin, me direz-vous du moins quelles sont vos objections ?...

– A mon mariage avec M. de Planay ? Mon Dieu ! je n'en ai pas de fort sérieuses...

– Oh ! un instant !... M. de Planay est, je le reconnais, un charmant cavalier, fort bien en cour, ayant mené largement la vie : son cheval a battu les anglais au grand prix... il a été l'amant de la petite Idalie des Bouffes...

– Ma fille !

– Ce n'est pas un reproche. cela pose un homme, et au moins on n'est pas la femme du premier venu... Mais, je vous demande pardon si je m'occupe de ces vétilles, il m'a été dit, – par qui ? ma foi, je ne sais plus ! – que M. de Planay était ruiné...

– C'est une calomnie. M. de Planay, pour soutenir dignement son rang, a pu entamer son capital... Mais, d'une part, je vous donne trois millions de dot. de plus Sa Majesté attachera immédiatement après son mariage M. de

Planay au conseil d'État. sans parler de plusieurs faveurs qui rendront sa position des plus enviables...

– Et tout cela pour que j'aille à Compiègne redemander à Sa Majesté mon portrait ! reprend Diane toujours souriante.

Cette fois, le coup a porté trop fort.

C'est que la fille et le père s'entendent fort bien.

Tout deux savent que ce mariage n'est qu'un marché. M. d'Airvault veut que sa fille soit mariée, parce que Pempereur le désire, le veut... M. de Planay est un de ces hommes qui ont bu toute honte jusqu'à l'ivresse.... M. d'Airvault a des rêves d'ambition, il veut une ambassade.

Diane sait tout cela...

– Ma fille, fait le marquis dont la voix vibre de colère, voici plusieurs fois que percent dans vos paroles des allusions que je ne puis ni ne veux permettre, surtout quand elles semblent attaquer et l'honneur de mon souverain et ma dignité de père...

A ce mot, Diane se lève et, haussant les épaules, se dirige vers la porte.

Mais déjà le marquis, livide de rage, s'est jeté au-devant d'elle :

– Prenez garde, lui dit-il. Ne me poussez pas à bout...

– Monsieur, réplique Diane, je ne suis pas une enfant, et vous pouvez vous dispenser de ces façons de pédagogue en colère... J'ai dit ce que j'ai voulu dire. Vous m'avez comprise, tout est au mieux. Je n'aime pas l'hypocrisie en famille. Vous avez besoin de moi comme marchepied à votre ambition. Je vous répondrai d'un mot. Ce rôle ne me répugne pas. J'ai aussi mes ambitions, moi. Je n'ai aucune raison de ne pas épouser M. de Planay. Celui-là ou un autre... Toutes vos marionnettes de cour se ressemblent. Seulement, j'entends agir à ma volonté, à mon heure... Donc, laissons là ces discussions inutiles et pénibles à tous égards... Elles ne pourraient que diminuer le respect que nous nous devons l'un à l'autre.

Elle a parlé d'un ton ferme. On devine en elle – sous cette enveloppe de vierge – une force de volonté qui étonne et effraie.

Le marquis a reculé, dompté. Sous ce proxénète, il y a un lâche.

– Du moins, balbutie-t-il, fixez un délai. Je vous en supplie. Il y va de... votre avenir...

Et après un silence, il ajoute :

– Et du mien !

– Enfin, dit Diane, voilà qui est franchement parler. J’aime mieux cela. Eh bien, monsieur, dans un mois vous aurez ma réponse.

– Dans un mois ! J’ai votre parole ?

– Oui !... Je vous la donne...

M. d’Airvault rayonne. Lui qui ne sait ce que c’est que de tenir une parole croit à celle de sa fille. Un mois ! et alors il pourra solliciter un poste diplomatique... auprès du saint-siège ! le rêve de toute sa vie...

– Merci ! merci ! dit-il avec effusion ; et saisissant la main de sa fille, il y dépose un baiser.

Et, à reculons, avec les allures les plus correctement aristocratiques, il sort.

Diane reste seule ; elle se tient d’abord debout, immobile.

Mais quel changement sur son visage ! Les traits se sont contractés, durcis en quelque sorte. Les prunelles ont pris des teintes d’acier. Les lèvres serrées ont des duretés implacables.

Puis elle se plie, se laisse tomber sur un sofa, porte les mains à son front et murmure :

– Oui ! ce mariage c’est le salut ! c’est l’avenir ! c’est la fortune éclatante et radieuse !... Mais. puis-je y songer !... Ah ! misérable folle que je suis ! et seule, je suis seule ! Oh ! qui donc me délivrera du passé ?...

Alors une main touche légèrement l’épaule de la jeune fille...

Et une voix répond :

– Moi ! je vous en délivrerai !

V

LA PIÈCE D’OR

Diane s’était retournée – non pas brusquement comme une petite maîtresse affolée qui croit aux revenants – mais lentement, en femme maîtresse d’elle-même, prête à tout. Cette blonde avait d’incroyables énergies.

Et elle vit debout, devant elle, un homme court, vigoureux, trapu, au visage poilu, qui, un chapeau rond sur la tête, la regardait de ses yeux noirs et profonds dont l'éclat dur semblait se fondre dans je ne sais quelle émotion indéfinissable.

Il l'avait touchée, puis il avait brusquement écarté sa main comme s'il eût craint d'avoir commis un sacrilège.

Et les yeux fixés sur ceux de Diane, il courbait les épaules, on eût dit qu'il était prêt à s'agenouiller.

Fière, ayant la coquetterie de son audace, Diane se leva, donna une légère chiquenaude à la place de son vêtement sur laquelle s'étaient posés les doigts de l'inconnu, – c'est-à-dire de l'homme de la berge, – et d'un pas ferme, elle alla vers la cheminée.

Là, elle étendit la main vers la sonnette.

Elle n'avait prononcé un seul mot. Elle ne s'abaissait pas à interroger, à discuter. Elle chassait.

Lui eut une sorte de soupir rauque et dit :

– Par grâce, ne sonnez pas ; ne me renvoyez pas. Vous avez besoin d'un serviteur fidèle, d'un esclave, d'un chien. Je suis ce serviteur, cet esclave, ce chien.

Et, achevant le mouvement commencé tout à l'heure, il s'était plié jusqu'au sol sur lequel il avait posé le genou.

Elle, curieusement, le regardait. Elle ne sonnait pas.

Seulement elle ne parlait pas encore. Ce fut lui qui reprit :

– Vous ne me connaissez pas. Du moins est-ce que vous pouvez me reconnaître ? Vous ne m'avez jamais regardé. Et puis vous étiez si petite !

Il disait cela d'une voix douce, presque dolente. Il y avait de profondes douleurs dans l'accent de cet homme, un méchant cependant, puisque tout à l'heure, il avait frappé le pauvre Braco.

Elle fit un pas vers lui, et, de la main, lui releva le visage, le regardant attentivement.

– Lazare ! dit-elle enfin.

Il baissa la tête et dit :

– Oui, Lazare.

Elle eut un sourire d'indescriptible dédain :

– Lazare le cocher, n'est-ce pas ?
– Oui, fit-il, Lazare le laquais, le palefrenier, Lazare le misérable !...
– L'homme que mon père a chassé il y a dix ans...
– Chassé... Oui ! Cela ne fait rien, vous m'avez reconnu ! Ah ! si vous saviez !...

Il s'interrompit.

Elle, ne craignant plus rien, maintenant que l'homme n'était plus un inconnu, dit en ricanant :

– Quittez donc cette posture de suppliant ! Sans doute vous voulez qu'on oublie vos torts... Vous venez implorer votre pardon ! Ceci ne me regarde pas.., Adressez-vous au marquis, à mon père...

– Moi ! supplier cet homme ! cria Lazare malgré lui.

Puis, comprenant qu'il n'avait pas le droit d'élever la voix :

– Il y a dix ans que le marquis, votre père, m'a chassé... Jamais il ne m'a revu... Jamais je ne lui parlerai... jamais du moins en suppliant...

– Assez ! interrompit Diane. Si vous avez quelque chose à me dire, faites vite, je vous ai déjà trop écouté... et je m'étonne de n'avoir pas encore châtié votre audace... je n'ai pas pour habitude de donner audience à des voleurs...

– A des voleurs ? Ne dites pas cela ! C'est une calomnie infâme !

Il se redressa, et son visage s'éclaira d'une lueur furieuse :

– Ah ! il a dit cela ! monsieur le marquis. Eh bien ! mademoiselle Diane, tout marquis qu'est cet homme, je dis, moi, Lazare, le cocher, je dis qu'il en a menti...

– Ah ! c'en est trop !... Sortez !...

– Non ! je vous supplie... écoutez-moi !... il faut que vous sachiez que c'est une infamie !. Avoir dit que j'étais un voleur !.. oh ! le bandit !...

En dépit de son orgueil, Diane éprouvait une singulière impression. Elle se trouvait dans une surexcitation d'esprit qui lui donnait une sorte de fièvre. Et puis elle haïssait son père. il lui plaisait de l'entendre insulter...

Lazare continuait :

– Oui, il faut que vous sachiez la vérité... Vous surtout... Vous plus que tout autre... Ne vous souvenez-vous pas qu'une fois, il y a dix ans, l'homme auquel vous donnez le nom de père voulut vous contraindre à

prendre part à une représentation théâtrale.. je ne sais où, à la cour, je crois...

– Oui, je me souviens, murmura Diane.

– Vous refusiez d’y aller... je n’ai jamais su pourquoi au juste. On disait, parmi les gens, que vous deviez représenter un personnage de la Fable. Cupidon, je crois.... et qu’on voulait vous contraindre à mettre un costume... indécent.

– Oui, oui..., c’est bien cela !

– Alors, comme vous vous entêtiez à refuser, votre père a voulu vous y forcer... il vous a saisi les mains dans un accès de colère. il vous a tordu le poignet...

– Comment savez-vous cela ? s’écria Diane. J’étais seule avec mon père.

– Comment ! balbutia Lazare. Par hasard ! admettons que ce soit par hasard... mais je vous avais vue pâlir... j’avais entendu votre cri d’angoisse... Alors je me postai à la porte par laquelle votre père allait sortir.... et dès qu’il parut, j’allai droit à lui, moi, le laquais... et...

– Eh bien !

– Eh bien ! le marquis, je l’ai souffleté... alors il m’a chassé ! et il a osé dire que j’étais un voleur ! je le répète ! il en a menti !

Diane le considérait attentivement. Cet homme l’étonnait et l’intéressait à la fois. C’était un esprit singulièrement dévoyé que celui de cette jeune fille, bizarre produit de la civilisation impériale. Elle avait le goût de l’étrange. L’excentrique avait pour elle une bizarre saveur.

Ce valet, qui disait avoir souffleté le haut et puissant marquis d’Airvault, Mercure de l’empereur, lui semblait un être intéressant. Elle l’écoutait et presque lui souriait.

Peut-être ne le croyait-elle pas complètement : mais la hardiesse même du mensonge lui plaisait. Dire qu’on avait porté la main sur le marquis, c’était déjà de l’audace et de la meilleure.

Lui, toujours incliné devant elle, continuait :

– Croyez-moi, mademoiselle Diane. Car c’est bien la vérité. Si je vous dis cela, ce n’est pas pour que vous plaidez ma cause. Oh non ! Ce que j’ai fait, je ne le regrette pas. Je le referais encore. Mais je ne veux pas que vous voyiez en moi un voleur.

– Après tout, que m’importe ! dit Diane qui reprenait son sang-froid. Tout cela m’est indifférent : seulement il vous reste à m’expliquer ce que vous êtes venu faire ici, et pourquoi vous osez vous présenter devant moi...

– Pourquoi ? fit Lazare. Mademoiselle, je vous en supplie, ayez pour quelques instants confiance en moi.

– Que voulez-vous dire ?

– Que j’ai besoin de vous parler, à vous, à vous seule et en secret., fermez les portes pour qu’on ne nous surprenne pas...

– Je refuse, dit nettement la jeune fille. Si vous avez quelque requête à m’adresser, parlez. Que m’importe que d’autres vous entendent...

Il eut un mouvement d’impatience aussitôt réprimé.

– Vous croyez que cela ne vous importe pas, je crois qu’il faut vous prouver que je mérite cette confiance. mademoiselle, est-ce que. votre mère. avant de mourir, ne vous a rien dit...

– A moi !. en vérité, je crois que vous êtes fou et que.

– Est-ce que votre mère, avant de mourir, ne vous a pas remis un objet brisé en deux, en vous disant que si quelque jour dans une heure de danger, quelqu’un venait à vous en vous présentant l’autre moitié de cet objet, vous devriez avoir confiance en celui qui viendrait

Diane avait tressailli.

Ce que disait cet homme était vrai. Certes, jamais la belle marquise d’Airvault, tout à sa gloire de Rose-Cuisse, n’avait témoigné à sa fille un intérêt bien maternel. Elle avait bien trop à s’occuper de ses costumes, de ses épaules et de son maquillage !

Mais à l’heure de sa mort, elle avait appelé Diane auprès de son lit, elle l’avait longuement regardée comme si cette mère n’avait jamais vu son enfant.

Puis, elle lui avait dit :

– Mon enfant, je ne sais ce que l’avenir te réserve... mais je prévois des douleurs, des dangers. Eh bien !... écoute-moi... en cas d’extrême péril, si tu te sentais menacée par quelqu’un, par un ennemi... quel qu’il fût... je crois qu’un défenseur viendra à toi... confie-toi à lui.

Et elle lui avait remis le signe de reconnaissance...

Lazare ayant plongé sa main dans sa poitrine en avait retiré la moitié de la pièce qu'il lui présentait.

Elle la saisit brusquement et l'approcha de la lampe pour la mieux regarder.

Puis elle courut à un petit meuble qu'elle ouvrit violemment. Elle bouleversa des papiers, cherchant. Et quand elle eut trouvé, elle vit que les deux parties de la pièce s'adaptaient exactement...

Ainsi l'homme dont on lui avait parlé – ce sauveur qui devait surgir tout à coup sans qu'elle l'appelât...

C'était ce Lazare, ce laquais...

C'était l'homme qui disait avoir frappé le marquis d'Airvault parce qu'il avait failli lui briser le poignet...

Qui était-il donc ? Quel lien mystérieux la rattachait à lui ?...

Résolument elle alla aux portes et poussa les verrous, puis revenant :

– Parlez, dit-elle, je vous écoute.

VI

LAZARE

Pendant les derniers instants de cette scène, Lazare n'avait pas un seul instant détourné ses yeux du visage de Diane.

On eût dit qu'il attendait je ne sais quelle explosion de sentiments autres que ceux que la parole exprimait. Mais lorsque la jeune fille lui eut jeté simplement ce mot : « parlez ! » il eut un tressaillement. Une ombre passa sur ce visage qu'un instant avait éclairé un espoir inavoué ; et étouffant un soupir qui râlait dans sa vigoureuse poitrine, l'ancien cocher, debout, respectueux maintenant, dit :

– Mademoiselle, vous voyez bien que je ne vous trompais pas. C'est bien vrai : par suite de circonstances que vous ne connaissez pas, que vous ne pouvez pas connaître, vous avez en moi un esclave, et si dévoué que pour

vous éviter une douleur, pour vous apporter une joie, cet esclave serait prêt à donner sa vie...

– En vérité, interrompit Diane.

Depuis le moment où elle avait tenu dans ses mains le signe de reconnaissance, tout un monde de pensées s'était élevé en elle. C'était un mélange de curiosité et de crainte d'être instruite.

– Ainsi, reprit-elle, après un silence, vous ne pouvez pas me dire à quoi je dois ce dévouement tout au moins extraordinaire ?...

L'homme parut hésiter, puis répondit :

– Madame la marquise m'avait toujours témoigné une grande bienveillance. Je suis resté plus de vingt ans à son service. Elle m'a confié la mission de veiller sur vous, et je tiens ma parole, voilà tout.

Il avait débité ces phrases tout d'une traite comme une leçon qu'on récite.

– Passons, dit Diane avec indifférence. Et répondez à une autre question. Pourquoi êtes-vous venu aujourd'hui ?

– Parce que vous êtes en danger...

– Qui vous l'a dit ?...

– Personne. Je le sais. Mais eussé-je encore douté que les paroles, surprises tout à l'heure, m'auraient prouvé que j'avais vu clair. Vous êtes malheureuse... vous êtes obsédée par un passé qui vous pèse...

Diane était très pâle, combattue entre une attraction inexplicable qui l'entraînait vers cet homme, et la terreur de voir ses secrets livrés à un étranger.

– Paroles en l'air ! s'écria-t-elle brusquement. Vous vous êtes trompé !...

– Ce qui veut dire, mademoiselle, que vous croyez n'avoir pas besoin de moi....

– Je ne dis pas cela...

– Alors pourquoi chercher à m'abuser... Oui, je vous le répète, vous êtes en péril... Comment cela s'est-il fait ? Comment avez-vous pu agir sans que je vous aie arrêtée, moi qui veillais sur vous et croyais ne pas vous perdre de vue un seul instant. Je ne le sais pas... mais je suis sûr que je réparerai ma sottise...

– C'est-à-dire, maître Lazare, que de votre propre aveu vous m'espionniez...

– Oh ! insultez-moi, humiliez-moi... Appelez-moi de tels noms qu'il vous plaira, peu m'importe, je suis prêt à tout. Seulement je veux vous sauver...

– Me sauver. mais de quoi ?

– Vous seriez plus franche si vous me demandiez de qui ?

Diane eut un tel mouvement de colère qu'elle déchira le mouchoir de dentelle, crispé entre ses doigts.

– De qui ?... reprit-elle. A votre tour, savez-vous bien que vous m'insultez...

– Non. Car on n'insulte pas ceux pour qui on est prêt à mourir, s'il le faut. Eh ! tenez, il vaut mieux aller droit au but...

Il détacha de ses cheveux le billet qu'il y avait caché' et le déroulant, le présenta à Diane, tout ouvert.

Elle s'en empara, et dès qu'elle eut jeté les yeux sur l'écriture, elle poussa un cri d'angoisse :

– Ce billet, comment est-il entre vos mains... vous l'avez volé.

– Oui, dit froidement Lazare.

– Et vous savez qui l'a écrit...

– Je le sais...

– Vous savez encore ce qu'il signifie...

– Oui. et je vais vous en donner la preuve...

Il étendit la main, reprit le billet et le lut à mi-voix :

« Ma Diane adorée, disait le billet, avez-vous donc juré de me faire mourir de désespoir !... quoi ! trois lettres sans réponse !... Voici quinze jours que je vous attends en vain. Et pourtant je sais que vous n'êtes pas malade. Car, m'étant glissé jusqu'au château, je vous ai vue sortir, ma belle amazone, souriante et admirable !... et pourtant ne m'aviez vous pas promis que nous irions ensemble l'embrasser, elle ! la chère petite !

» Je crains de devenir fou. vite, bien vite, un mot, un seul, ou je ne sais pas ce que me conseillera la douleur. N'oubliez pas que nous sommes à jamais l'un à l'autre et que nulle force humaine ne peut briser le lien qui nous unit. J'espère et j'attends, aimant ma douleur même qui me vient de vous !... »

– Et cela est signé Jacques, acheva Lazare. Voulez-vous que je vous explique tout ce que renferme cette lettre ?

– Oui, je le veux, fit Diane d’une voix étranglée.

– Eh bien ! écoutez-moi patiemment. Il y a environ quinze mois, vous avez rencontré – je ne sais où, dans une exposition d’amateurs – un peintre, un jeune homme, qui s’appelle Jacques Darneval. Pourquoi il vous plut ? comment vous l’avez aimé ? je ne cherche pas à le comprendre. Il y a des fatalités ! On ne commande pas à l’amour ; on le subit et parfois on en meurt...

Il avait prononcé ces derniers mots d’une voix sourde, à peine perceptible.

Diane n’avait pas fait un geste de protestation. D’un signe de tête, elle engagea Lazare à continuer :

– Je vais droit au fait... Aussi bien je n’entends point vous adresser de reproches. Vous ne m’en reconnaîtriez pas le droit... Après la mort de votre mère, votre père vous envoya dans cette villa, où vous êtes restée seule pendant près de deux mois. L’ennui, l’isolement sont de mauvais conseillers... Jacques Darneval vint habiter le pays... et il devint votre amant.

– Et si je vous disais que vous mentez ?

– Je vous rappellerais cette lettre qui répond à votre démenti... Oui, vous avez aimé cet homme, vous vous êtes donnée à lui. enfin, – car il faut que je vous dise tout – il y a trois mois que vous êtes devenue mère !...

– Ah ! cela... cela n’est pas vrai !

– « Ne m’avez-vous pas promis que nous irions ensemble l’embrasser, elle, la chère petite ! » Voilà ce que cet homme a écrit. Stupide et lâche qu’il était ! Comme si cette lettre ne pouvait pas tomber entre d’autres mains que les miennes ! C’est une trahison. j’espère qu’il la paiera cher...

– Mais encore une fois... je vous dis que...

– Je vous dis, moi, que c’est la vérité, que cet enfant existe... Je sais enfin que l’enfant est caché à Noisy-le-Grand... Dites-moi donc maintenant que j’ai menti...

Diane, malgré sa hardiesse presque cynique paraissait frappée en plein cœur... Hagarde, elle s’était affaissée sur un sofa... et là, ayant au front des

gouttes de sueur, elle se taisait, regardant devant elle comme ceux qui ne voient plus rien, sinon leur pensée dressée comme un spectre.

Lazare s'était rapproché d'elle. Il lui parlait de haut, comme si ses paroles eussent dû tomber plus lourdement sur son cerveau.

– Ainsi, par une imprudence, par une folie, vous qu'attend un avenir magnifique et radieux, vous vous êtes perdue !... mais que serait-ce, si vous aimiez cet homme ! Ah ! si vous me disiez, malgré mon père, malgré ma famille, malgré tous, je veux devenir la femme de Jacques Darneval, je ne discuterais pas. Vous commanderiez et j'obéirais. et par quelque moyen que ce fût – même par des crimes – j'aplanirais les obstacles. Oui, malgré tous, je vous ferais heureuse... mais, écoutez-moi bien, Diane.

Sa voix avait pris une solennité singulière. Détail bizarre, il ne disait plus « mademoiselle » et l'orgueilleuse fille des d'Airvault ne semblait pas avoir entendu :

– Diane, cet homme que vous avez aimé, vous le haïssez maintenant. C'est un boulet de fer rivé à votre existence et dont vous cherchez en vain à briser la chaîne... Diane ! cet homme est pour vous pire qu'un ennemi... Répondez-moi... n'est-ce point là la vérité !

– Eh bien, oui ! s'écria tout à coup Diane avec une explosion de colère. Je ne sais qui vous êtes ni de quel droit vous me parlez. Mais j'ai besoin de crier ma douleur, ma rage ! Oui, j'ai été folle ! Oui, j'ai obéi à je ne sais quelle exaltation malade qui m'a perdue. Mais aujourd'hui. aujourd'hui les angoisses que je ressens sont un terrible châtiment.

Lazare se pencha vers elle :

– Vous le haïssez, n'est-ce pas ?

– Si je le hais !. je fais plus, ce que j'éprouve pour lui, c'est du mépris ! c'est du dégoût ! Ah ! le misérable ! Comme il m'a abusée, par sa voix douce, par ses paroles harmonieuses !... il m'a volé mon honneur ! car c'est un vol ; oui ! Est-ce qu'il ne devait pas comprendre, alors même que je lui disais – moi aussi

– que je l'aimais, est-ce qu'il ne devait pas deviner qu'une fille comme moi ! ne pouvait pas aimer un homme comme lui ! Est-ce que je suis pétrie de la boue qui lui a donné naissance !... Un enfant ! Ah ! j'ai un enfant !

s'écria-t-elle en éclatant d'un rire aigu, effrayant ! Comme je le maudis, comme je le hais !.

Elle marchait maintenant, avec une agitation furieuse.

. – Et cet homme prétend avoir des droits sur moi ! Il me poursuit, il m'obsède... Est-ce que par hasard je suis son bien, sa chose ? Est-ce que je lui appartiens ?

– Pourquoi ne l'avez-vous pas chassé ?

– Pourquoi ? Le sais-je moi-même ? Ou plutôt, à vous, je veux avouer ce que je me tais à moi-même. Cet homme me fait peur... et savez-vous pourquoi ? Parce que c'est un de ces niais qui s'enorgueillissent du titre d'honnête homme. Son amour, car il m'aime follement, m'épouvante. Le chasser ! mais alors ce sera du désespoir, des cris insensés ! Il me compromettra, il me perdra !...

– Et il empêchera votre mariage avec M. de Planay !

– Quoi ! cela aussi, vous le savez...

– Je vous le répète, je sais tout !... mais, dites-moi, dans toute la franchise de votre conscience, ce mariage, le voulez-vous réellement ?

Diane réfléchit un moment, puis elle dit :

– Oui, je le veux.

– Savez-vous bien qui est ce comte de Planay ?

– Certes, je le sais.

– Un homme sans foi, sans délicatesse et sans honneur... presque ruiné...

– Eh ! que m'importe ! Ce que je veux, c'est son nom qui m'ouvrira toutes larges les portes de la grande vie. Il est ruiné ; que me fait cela ? ne suis-je pas riche, moi...

Et avec une sorte d'affolement cynique, livrant toutes les bassesses de son âme, Diane d'Airvault continuait :

– Il est sans honneur. Tant mieux. Car ce que je cherche dans le mariage, est-ce que c'est l'amour ? Non, c'est la liberté, c'est surtout le droit d'agir à ma guise. Oh ! si vous saviez quels rêves hantent mon cerveau.

Elle saisit la main de Lazare et s'écria, les yeux étincelants :

– Est-ce que tout n'est pas possible ? Est-ce qu'une Espagnole n'est pas montée sur le trône de France ?.

Et comme l'ancien cocher, presque terrifié, reculant d'un pas :

– Ah ! vous ne pouvez comprendre cela, vous dont les désirs sont étouffés dans le cercle étroit des jouissances possibles ! Moi, je connais ma force, je sais que, si je le veux, je puis monter si haut, si haut, que tous soient devant moi comme des esclaves rampant à genoux. Oui, je veux être comtesse de Planay. et quand j’aurai franchi ce premier échelon, alors je me souviendrai de la devise de notre famille : *Tout par moy !* et j’agirai.

Puis soudain, lançant dans l’air un geste de suprême menace :

– Mais cet homme ! cet homme !.

– Voulez-vous qu’il meure ?

Lazare-avait prononcé ces mots froidement. C’était une offre de meurtre nettement formulée, sans forfanterie, mais sans faiblesse. On devinait que sur un signe cet homme était prêt à tuer.

Diane avait relevé la tête et le regardait en face, en plein front.

– Aussi, dit-elle à voix basse, dévoué jusque-là...

– Oui, répondit Lazare.

Il y eut un long silence. Diane réfléchissait. Etait-ce donc un reste de pitié qui s’élevait du fond de son âme pour celui qu’elle avait aimé ?

– Lazare, dit-elle, on ne peut exiger un dévouement sans borne, que lorsqu’on sait à quel titre ce dévouement vous est offert.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous veillez sur moi, dites-vous. Vous êtes prêt à me défendre, même par les moyens les plus violents. Mais qui me prouve qu’un jour, lassé de votre dévouement, vous ne me trahirez pas ?

– Moi !

– Qui me prouve qu’entraîné par ce dévouement jusqu’à des actes punissables par la loi, vous ne reculerez pas devant le châtement. ou peut-être voudrez-vous entraîner avec vous celle qui vous aura poussé à votre perte.

– Ah ! pour Dieu, taisez-vous ! pas un mot de plus !

– Si fait, je parlerai. Oui, j’ai peur de vous ; oui, je me défie. parce que je ne sais pas qui vous êtes... et pourquoi vous vous arrosez le droit de me défendre.

Maintenant, Lazare, à son tour, était devenu horriblement pâle, et l’émotion qu’il ressentait était si violente qu’il chancelait, prêt à tomber.

– Parlez, vous dis-je, reprit Diane, sinon !...

– Sinon ?...

– Sinon j'appelle mes gens et je vous fais jeter dehors !

– Vous ! vous ! vous feriez cela ?

– Et pourquoi non ? Est-ce que je vous connais ! Sais-je seulement comment vous vous êtes introduit ici. Parlez-vous ?

– Mais je ne peux pas ! gémissait le misérable. Car si, après m'avoir entendu, vous alliez me chasser !... Oh ! c'est alors que tout serait irréparable. puisque dans une heure je serais mort...

– Peu m'importe ! Je ne confie pas mon sort à un inconnu... Décidez-vous ! je suis prête à appeler.

Et Diane, cette fois, posa sa main sur le cordon de la sonnette.

Alors Lazare s'élança vers elle, et, râlant plutôt que parlant, il s'écria avec une horrible angoisse :

– Non ! ne sonne pas, n'appelle pas, ne me chasse pas !...

– Encore une fois, qui êtes-vous ?...

– Ne l'as-tu donc pas deviné ? Pourquoi me contrains-tu à cet aveu qui me brûle les lèvres ?...

– Qui êtes-vous ?

– Mais n'as-tu pas compris pourquoi je haïssais, pourquoi j'avais frappé le marquis d'Airvault ?

– Une dernière fois, qui êtes-vous ?...

– Eh bien !... non !... ne sonne pas !... Diane, je suis... je suis ton père !...

Et le malheureux, écrasé, s'abattit aux pieds de la jeune fille.

Elle eut aux lèvres un indescriptible sourire. Certes, elle avait dès longtemps deviné. Mais il lui plaisait que cet homme jetât cet aveu dans cet élan de honte, d'accablement, d'humilité.

Il restait à genoux, la tête baissée, les mains au tapis, n'osant pas lever la tête.

– Ainsi, dit-elle, vous, le cocher, le palefrenier, vous avez été l'amant de ma mère !...

Elle dit cela sans rougir, sans dégoût. On eût dit qu'elle-prît plaisir à souffleter la morte.

Lazare, d'un signe de tête, sans la regarder, avoua...

– C'est bien vrai ?

– Je puis vous en donner la preuve...

– Et je suis votre fille !

– Le marquis n'a jamais eu d'enfant. Au moment où vous êtes née, il voyageait : c'était du temps de Louis-Philippe...

– Donc, il sait qu'il n'est pas mon père ?

– Il n'a jamais prononcé un seul mot qui le prouvât ; mais il vous hait...

– Dites-moi tout... je veux tout savoir... sans doute la marquise d'Airvault a été victime de votre violence...

L'homme frissonna.

– Oh ! non ! ne dites pas cela !... c'était une nuit... je l'avais conduite au bal... elle était si belle !... moi, je l'adorais... d'en bas, comme on adore les étoiles... Que s'était-il passé à ce bal ?... je ne l'ai jamais su... Elle était remontée dans sa voiture, seule. elle était irritée, je l'avais deviné... nous revînmes à l'hôtel... Oh ! mais, assez, assez, je ne puis plus !...

– Encore une fois, je veux tout savoir... sinon je ne vous crois pas...

– Et il faut que vous me croyiez !... tant pis !... Au moment où la marquise descendait, s'appuyant au bras de son valet de pied, elle se tourna vers moi : « Lazare, me dit-elle, accompagnez-moi... j'ai à vous parler... » Je tremblais, je croyais qu'elle allait me chasser... J'arrivai dans son appartement, frémissant... Il y a vingt ans de cela ! et j'ai cinquante ans aujourd'hui !... La douleur n'avait pas encore courbé mes épaules et ridé mon front. Que me dit-elle ? Je ne sais plus... je ne me souviens plus. Ah ! si fait ! je l'entendis qui murmurait : « Amour pour amour, j'aime autant celui d'une brute ! » J'aurais dû m'enfuir... j'aurais dû reculer, épouvanté, devant ce mépris qui me rabaissait au rang du plus vil des hommes. Je fus lâche... je restai...

Lazare, les mains sur le visage, sanglotait maintenant.

– Ah ! si vous saviez, Diane, quelles épouvantables tortures j'ai subies... Ce mépris, toujours, toujours me frappant à la face... Est-ce que la femme m'appartenait ? non pas.... J'étais devant elle moins qu'un chien... j'étais une brute... et pourtant que d'efforts je tentai... J'étais ignorant... Je voulais tout savoir... j'appris tout ! de l'être inconscient et brutal, cet amour – le

mien – fit un homme, intelligent de la souffrance, de l’humiliation, de la honte ! Ah ! oui, j’ai effroyablement souffert... j’étais un jouet qu’elle frappait du pied à le briser. Eh bien ! que m’importait ? J’aimais, j’adorais, je n’avais le courage ni de la tuer ni de me tuer... Vous êtes née ! alors j’ai tout subi avec une joie âpre, sauvage ! Que m’importait mon état de valet... que m’importait les angoisses de la honte ! Je vous regardais... et, chose atroce !... on vous avait appris à me mépriser. Jamais je n’ai surpris un de vos regards sans qu’il fût chargé de dédain pour le laquais ! Voilà ma vie pendant dix ans !... Un jour, le marquis vous frappa. je le châtai... Il me jeta dehors ! C’était une délivrance... La marquise avait compris que jusqu’à la mort, par delà la mort, je serais, je resterais le chien dévoué qu’on fouaille et qui revient toujours, plus humble, plus soumis. Et maintenant que vous savez tout, Diane, dites !. quand je vous dis que je mourrais, que je tuerais pour vous, me croirez-vous ?...

Il avait dit cela à mi-voix, comme s’il eût eu peur d’entendre le son de sa propre voix. Diane, le même sourire aux lèvres, savourant ces infamies qui étaient celles de sa mère, ne l’avait pas interrompu.

Quand il se tut :

– Ce secret, dit-elle, jurez-vous de le cacher au plus profond de votre conscience et de le taire, fût-ce à l’heure de la mort ?...

– Oh ! oui, je le jure !... Est-ce qu’il ne me torture pas le cœur depuis vingt ans ?...

A ce moment, trois coups légers, frappés contre la cloison de la bibliothèque, firent tressaillir la jeune fille.

– Qu’est cela ? demanda Lazare.

Diane eut un haussement d’épaules.

– J’ai commis naguère l’enfantillage de confier à ce Jacques une clef du parc. Il aura pénétré jusqu’ici sans être aperçu, et m’avertit de sa présence...

– N’y allez pas, dit Lazare.

Et il tira à demi de sa poitrine un long couteau.

– Non ! non ! fit Diane du même ton... Je le verrai, je lui parlerai... Il le faut...

– Prenez garde !... Ne vous compromettez pas...

– Ne craignez rien... Vous, attendez-moi là. et, après que j’aurai éconduit cet homme, je vous dirai ce que je veux... Vous m’obéirez ?

– Oui... quoi que vous ordonniez...

Elle se pencha et appuya sa main sur les lèvres du misérable. Elle comprenait qu’il était utile de payer ce dévouement...

Lazare eut un frisson, comme si tout son corps eût été parcouru par une étincelle électrique...

Mais quand il releva la tête, la jeune fille avait disparu, et il entendit le bruit d’un verrou qui glissait dans sa gâche.

– Oui, je t’obéirai, murmura-t-il. A tout prix, je te veux heureuse... à tout prix, je veux que, quels que soient tes rêves, tu puisses les réaliser...

Et il resta à genoux, les yeux fixés sur la porte par laquelle Diane avait passé.

VII

HISTOIRE D’UN NIAIS

Jacques Darneval, car nous avons appris le nom du propriétaire de Braco, s’était élancé comme un fou dans la direction de la villa d’Airvault.

Quiconque a aimé – et je ne fais pas à mon lecteur ni à ma charmante lectrice l’injure de croire que ceci ne les touche pas directement – connaît cette fièvre, sœur de la folie, qui s’empare du cerveau alors que quelque danger menace l’être auquel on a donné sa vie.

C’était un bon et brave garçon que Jacques Darneval.

Qu’on nous permette de raconter son histoire aussi brièvement que possible.

Notre tâche sera d’ailleurs facilitée par une circonstance spéciale.

Jacques était entré dans la vie au milieu d’événements mystérieux qui, de bonne heure, l’avaient rendu méditatif. Et il avait pris l’habitude – malheureusement trop rare – de tenir, depuis l’âge de vingt ans, une sorte

de journal dans lequel il consignait les faits, grands ou petits, qui traversaient son existence.

Ce manuscrit – absolument authentique et qui sert de base à ce récit – est écrit d’abord avec toute la naïveté d’une âme ardente et jeune ; mais, plus tard, chaque ligne crie le désespoir et la colère vengeresse.

Il nous a été remis par le dernier ami de son auteur, par l’homme qui – après les innombrables tortures subies par le malheureux Jacques, l’a soutenu, relevé, aidé dans la tâche terrible qu’il dut s’imposer un jour, à la suite des événements que nous sommes en train de raconter.

Ce dépositaire fidèle des manuscrits de Jacques nous a autorisé à y puiser largement et à révéler des faits inconnus, dont une catastrophe récente – l’affaire Estoret – a trop prouvé non seulement la vraisemblance, mais même l’exacte réalité.

Donc, bien des fois il nous arrivera d’emprunter à ces écrits certaines pages, rédigées dans des circonstances si douloureuses et si étranges, qu’elles sembleraient inventées à plaisir, si les preuves de leur vérité ne surabondaient pas.

Et chaque fois le lecteur appréciera ce qu’il y avait de vraie noblesse, de générosité virile dans l’âme de celui dont l’infamie des autres a fait plus tard un vengeur implacable.

Laissons un instant la parole à Jacques lui-même :

« Mai 185.

Aujourd’hui, j’ai vingt ans, et je viens de vendre ma première toile. Oh ! petite œuvre et petit prix. Mais cinquante francs ! Que ceux à qui deux louis et demi n’ont jamais ouvert d’horizon ensoleillé me jettent le premier dédain. C’est que, pour moi, cet argent, le premier que j’ai gagné par mon travail, après cinq années d’efforts, d’illusions et de désillusions, c’est que ces trois pièces d’or représentent à la fois et la récompense du passé et l’affirmation de l’avenir.

Je suis sorti à travers les rues, fier, la tête haute. J’aurais voulu crier à tous : Je gagne ma vie ! l’argent que j’ai dans ma poche, je le dois à mon travail ! Tout à l’heure, il est passé auprès de moi, sur le boulevard, un

gommeux qui sortait du café Anglais, où peut-être il avait dépensé quatre fois la somme en question. Je l'ai regardé avec mépris et me suis dirigé, orgueilleux, vers un bouillon Duval. Je ne vais pas au café Anglais, moi ! Je sais ce que coûte l'argent qu'on gagne ! »

« Quinze jours après.

Je suis un égoïste, et je m'accuse sincèrement. Lorsque, pour la première fois, j'ai ouvert le livre que je ne fermerai plus que lorsque la mort arrachera la plume de mes mains, il était de mon devoir d'inscrire à la première ligne un nom vénéré, le nom chéri que je ne peux prononcer sans que les larmes jaillissent de mes yeux.

Le nom de mon père.

Où est mon père ? Pourquoi depuis si longtemps ne l'ai-je plus revu, là, auprès de moi comme au jour où, pour la première fois, il me mit un crayon aux doigts en me disant :

– Travaille !

Est-il donc vrai, pauvre père, que jamais ne me sera donné le bonheur de te serrer dans mes bras, d'entendre de ta bouche le récit de cette catastrophe – qui a dû être terrible, et que je ne connais pas – bien terrible, certes, puisqu'elle t'a à jamais séparé de moi que tu aimais tant ? Le mystère qui a entraîné ta disparition ne se dissipera-t-il pas ? Comme cela est extraordinaire ! J'ai cherché, interrogé, je me suis enquis de tous côtés, je n'ai rien su, rien appris ! Et ma mère, était-elle donc partie avec toi ?

Quand je songe à tout cela, je me sens épouvanté. Faut-il que l'enfance soit si insouciante et si oublieuse que ses souvenirs ne puissent fournir à l'homme fait aucun indice certain ? Hélas ! on se laisse aller à la vie sans la regarder, sans la voir, comme un marin qui fermerait les yeux, alors que le courant l'emporte.

On dit qu'à mesure que l'âge vient, les temps premiers de la vie se détachent soudainement dans les brouillards de la mémoire comme des tableaux nets et clairs. Essayons si dans la confusion de mon cerveau je ne retrouverai pas des lignes plus fermes.

Voici : regardant en moi-même, je retrouve une éclatante vision : la beauté de ma mère. Cependant, j'ai peine à me souvenir qu'elle m'ait souri. Dans ma tête d'enfant, je me forgeais des chimères. Il me semble qu'elle ne m'aimait pas. Etais-je injuste ? Le suis-je encore ? Je ne sais ; pourtant bien souvent j'ai regardé des mères, alors qu'elles veillaient aux jeux de leurs enfants, et j'ai surpris sur leur physionomie des expressions de céleste bonté que je n'ai pas vues au front de ma mère.

L'impression – bien lointaine – qu'elle m'a laissée est celle de la richesse, de l'éclat. Le cadre qui l'entoure me paraît brillant ; la maison est splendide. Je suis entouré de domestiques. Une vieille gouvernante, plus revêche que maternelle, est attachée à mon service.

Était-ce à Paris ? Je ne le crois pas, car – cherchant encore dans mon cerveau – je vois de grands bois, une rivière qui coule, de vastes chambres pareilles à celles d'un château.

Mais ce qui domine tous mes souvenirs, c'est la figure triste et douce de mon père. Oh ! lui m'aimait ; je le sais, je le sens au plus profond de mon âme.

J'avais – aussi loin que je me le rappelle – cinq ou six ans ; voici quelle était ma plus grande joie. Étant presque toujours seul avec ma gouvernante, qui ne savait que raconter des histoires ridicules d'ogres et de vampires – folies qui ne m'amusaient point et m'effrayaient – j'en voyais plusieurs fois par semaine arriver un homme de haute taille, vêtu de noir, à l'œil bon. Il me prenait par la main, me disant doucement : Viens avec moi ! – et nous partions à travers la campagne. C'étaient de longues promenades qui pour moi ressemblaient à une évasion. Lui, mon père, me parlait affectueusement, sérieusement aussi ; il cherchait à m'instruire et je cherchais à le comprendre. Étant très grand, il se courbait vers moi pour que je l'entendisse mieux.

J'avais parfois des colères, des impatiences de gamin.

Alors il me prenait dans ses bras, et, m'enlevant de terre, il approchait ses lèvres de mon oreille et répétait :

– Sois bon, mon Jacques, sois bon !

Et aujourd'hui encore, il me semble entendre cette voix à mon oreille, cette voix répétant les mêmes mots. Oui, je serai bon, je le veux.

... Je ne voyais que très rarement ma mère. J'ai dit qu'elle était très belle. J'étais peut-être mauvais juge de ce qu'on appelle la beauté ; mais elle était surtout toujours très bien parée. Elle avait des colliers, des diamants, des robes dont la soie craquetante faisait – chose étrange ! – une impression désagréable sur mes nerfs.

J'ai dit que je ne savais pas quelle était la position de mon père. Pourtant il me semblait qu'il devait être quelque chose comme un intendant d'une très grande famille. Mais laquelle ? Jamais je ne voyais personne. Seulement une ou deux fois par an, la maison, le parc, les bois environnants s'emplissaient de bruit, de fanfares. C'étaient des chasses, des réceptions ; relégué dans ma chambre, le front collé aux vitres, je regardais passer, courir à travers les allées, se perdre dans les sentiers du parc des cavaliers élégants, des dames somptueusement parées.

Au milieu d'elles, je vis ma mère.

Mon père, toujours attristé, restait seul et, me venant chercher, m'emmenait dans une direction opposée.

Il est une petite scène que je n'ai jamais bien comprise, mais qui m'a vivement frappé : Un jour que j'étais seul avec ma gouvernante, ma mère – vêtue avec plus de luxe encore qu'à l'ordinaire – entra brusquement. Comme je courais à elle pour l'embrasser, elle me repoussa brusquement ; puis s'adressant à la servante :

– Aidez-moi vite, cria-t-elle, je ne veux pas qu'il voie cela.

Il ? De qui parlait-elle ? En même temps, elle arrachait des diamants de ses oreilles, des bracelets de ses bras. La vieille femme jetait tout dans un coffre. Mon père survint un instant après. Il jeta sur ma mère un long regard, sans lui parler. Puis il me prit par la main et nous sortîmes.

Et quand nous fûmes dehors, en pleine campagne, je vis qu'il pleurait. Oh ! à grosses et chaudes larmes. Inconsciemment, presque sans savoir ce que je disais, je lui répétais les mots qu'il avait si souvent prononcés :

– Sois bon, père, sois bon !

Il me regarda, puis, comme à son insu, ces mots s'échappèrent de ses lèvres :

– Il y a des bontés qui sont des lâchetés !

Que signifiait tout cela ? Ai-je bien le droit de chercher à comprendre ?

Le matin, j'allais, conduit par ma gouvernante, donner à ma mère le bonjour filial. Je la trouvais dans un boudoir attendant à sa chambre à coucher. Elle était drapée de vêtements dont les teintes m'éblouissaient. J'allais à elle, les bras tendus. De la main, elle m'arrêtait, et je sentais sur mon front un baiser froid et rapide, tandis qu'elle me disait :

– Allez, maintenant, et amusez-vous.

... Ce qui est vraiment étrange, c'est que je n'ai jamais pu savoir où se trouvaient cette maison, ce parc, ces bois. J'étais si peu mêlé à la vie extérieure, que tout mon horizon se renfermait dans ma chambre ou dans quelques endroits où me menait mon père. Et d'ailleurs, quand arriva la catastrophe qui me sépara de lui, quel âge devais-je avoir ? Sept ou huit ans. Il est évident que depuis ce temps-là on a épaissi volontairement le mystère autour de moi. Je ne me souviens de rien et n'ai rien découvert.

Que s'est-il passé ?

... Voici le fait décisif qui clôt douloureusement la première période de mon existence :

Un matin-il faisait à peine jour – un personnage que je ne connaissais pas, mais que j'ai su depuis s'appeler M. Bonneville et être un vieil ami de mon père, qui lui portait une grande affection, entra dans ma chambre, et d'une voix brève, comme un homme qui donne des ordres indiscutables, invita ma gouvernante à me lever et m'habiller.

Il ajouta qu'il m'attendait pour « m'emmener en promenade. »

Certes, c'était là un fait inusité. Mais dans le moment, je n'y vis qu'une surprise agréable, tant j'aimais le grand air et la liberté.

Ma gouvernante avait l'air effaré.

– Mais, monsieur, disait-elle, il est si tôt. Il faut que l'enfant dorme. Vous allez me le rendre malade.

M. Bonneville répondit :

– Faites ce que je vous dis : *Il le faut*.

Il semblait lui-même tout bouleversé.

Je m'en souviens, on était en hiver. Il faisait froid, et pourtant il avait de grosses gouttes de sueur qui mouillaient son front.

La gouvernante qui, à tout prendre, était peut-être une bonne femme, pleurait en m'habillant, car M. Bonneville lui avait dit quelques mots à

voix basse. Elle avait tressailli et était devenue toute pâle.

Elle murmurait en m'apprêtant :

– Pauvre enfant ! pauvre enfant !

Quelques instants après, je sortais de la chambre avec M. Bonneville. En traversant les longs corridors, j'entendais des voix qui se croisaient. J'eus le pressentiment d'un malheur, et me pressai contre celui qui me conduisait.

– Mon père ? où est mon père ? lui demandai-je.

Il ne répondit pas et hâta le pas.

Nous arrivâmes dans la grande cour. Là, il y avait une foule de monde. Quand j'apparus, des murmures s'élevèrent. Ils me paraissaient menaçants. Qu'avais-je pu faire cependant ? M. Bonneville me souleva, me prit dans ses bras et m'emporta, fièrement, jetant autour de lui des regards de défi. Les rangs s'ouvrirent devant lui. On se tut. Nous passâmes.

Depuis ce moment-là, je ne me rappelle plus rien.

Une voiture nous emporte au galop d'un cheval. Puis nous arrivons à une station et nous montons en chemin de fer. Le soir nous arrivions à un port de mer. J'étais exténué de fatigue. Nous nous embarquâmes sur un grand bateau dont le mouvement me fit horriblement souffrir.

Nous allions en Angleterre. Là, M. Bonneville me confia à un pasteur protestant, dans une petite ville des environs de Manchester. Depuis, je ne l'ai plus revu. Le pasteur m'a dit qu'il était mort.

Quand je l'interrogeais sur mon père, sur le passé, il me répondait qu'il ne savait rien.

Hélas ! l'enfance a de cruelles insouciances. Combien lui faut-il de temps pour oublier ceux-là mêmes qu'elle a le plus aimés ! Au bout d'un an, tout ce qui avait fui derrière moi n'était plus qu'une sorte de vague brouillard sur lequel de temps à autre, – mais bien rarement – se détachait le triste visage de mon père.

Tout m'était distraction. J'apprenais beaucoup et vite. Je ne m'exprimais plus qu'en anglais. Et puis la passion artistique commençait à s'emparer de moi. J'étais dans un milieu de puritanisme qui me contraignait à me replier en moi-même : je devenais un contemplateur, une sorte de lakiste. J'avais toujours aimé le dessin, dont mon père m'avait donné les premiers éléments

dans nos courses à travers les campagnes. La solitude et le travail me firent peintre.

A quinze ans, le pasteur m'annonçait que mon éducation était finie et que j'allais partir pour Paris. Il ajoutait que j'allais être livré à moi-même et me gratifiait de ces conseils bibliques qui, pour s'appliquer à tout comme des formules toutes faites, ne sont que des passe-partout de morale banale.

Il me remit une assez forte somme d'argent. Et je partis.

Voilà six ans que je suis à Paris. J'ai travaillé, j'ai lutté, toujours seul.

Aujourd'hui, je suis pris d'une sorte de nostalgie filiale.

Je donnerais tout pour revoir mon père !... »

Ces quelques pages nous ont édifiés – autant que peut le faire le récit d'un homme qui s'ignore lui-même – sur le passé de Jacques.

Nous ne citerons plus qu'un seul feuillet de ce carnet.

Les lignes suivantes, écrites trois ans après, étaient tracées-d'une main fiévreuse :

« Suis-je fou ? suis-je vivant ? est-ce bien moi qui écris ? Quelle transformation s'est subitement opérée en moi ? Je voudrais m'interroger et je ne sais que me répondre !...

Et pourquoi donc me taire ? Pourquoi n'être pas franc en face de moi-même ?

Oui, j'aurai le courage décrire ce mot : j'aime ! j'aime ! de toute la force de mon âme, de toute la puissance de ma conscience... j'aime pour ma vie entière... j'aime ! j'aime !...

Ah ! que je sens de bonheur à tracer ces quelques lettres qui résument toute mon existence, tout mon avenir !...

Comment cela s'est-il fait ?... Je ne le sais plus. J'étais allé à l'exposition du cercle des Arts, indolent, vaniteux peut-être, étant certain de mon succès. J'étais arrêté devant mon tableau – ma *Cléopâtre* ; – déjà bien des mains s'étaient tendues vers moi. Un concert d'éloges avait résonné à mon oreille. On m'avait salué maître ; et presque indifférent, je souriais. Quand soudain il se fit en moi une sorte de commotion. je me sentis pâlir, je chancelai. Pourquoi ? Je ne la voyais pas encore, et pourtant elle était là, à quelques pas de moi. Elle aussi regardait mon œuvre, elle aussi me regardait moi-même... et je tremblais comme un enfant...

C'était hier, et il me semble que je n'avais jamais vécu jusque-là !... Oui, je suis né sous son regard. Ma force s'est centuplée ; je me suis senti véritablement homme, véritablement artiste. Elle m'a sacré.

Elle m'a parlé. Que m'a-t-elle dit ?... Ce n'étaient pas des mots qu'elle prononçait, non pas de vains assemblages de syllabes comme on en entend aux lèvres des niais de la foule.... c'était une harmonie ravissante, entraînante, qui m'élevait au-dessus de la terre !.

Ah ! stupidité du langage !... Que puis-je écrire ? Où trouver des formules pour rendre ce qui gonfle mon cœur et affole mon cerveau ?... Je voudrais dire comment elle est belle ; je ne le puis pas. De quelle couleur sont ses yeux, de quelles nuances étincelle sa chevelure ?... Non, je ne sais rien. Décrire, ce serait profaner. J'aime comme les chrétiens adorent, enveloppé tout entier dans un rayonnement qui me transporte. »

« Mercredi.

Je l'ai revue. Je sais son nom. Elle s'appelle Diane. Je ne pense plus, je ne travaille plus, je ne vis plus. je dis, je répète : « Diane ! » et je suis heureux. »

Dimanche.

C'est fini, je suis à elle, sans oser rêver qu'elle soit à moi.

Elle est noble, riche... que m'importe ! Esclave, je me donne sans réclamer le prix de mon servage. Pour un sourire, je mourrais. Pour un mot, je mourrais. Est-ce que ma vie est à moi, à présent ! »

Pauvre niais !

Voilà quel était l'homme dont Diane d'Airvault venait de dire au palefrenier son père :

– Je le hais et je le méprise !...

L'OBSTACLE

Diane entra.

Jacques était debout, à demi caché derrière une tenture, n'osant pas faire un pas en avant.

Elle alla à lui, et doucement, ayant calmé les âpretés de sa voix :

– Vous ici, Jacques, dit-elle ; quelle imprudence !.

Elle ne le repoussait pas. Elle ne le chassait pas, malgré l'imprudence qu'il venait de commettre. Il ne s'avança pas, mais s'agenouillant :

– Diane, dit-il, pardonnez-moi...

– Vous pardonner ! fit Diane. Si vous avez été imprudent, n'est-ce point pour me donner une nouvelle preuve d'amour ?...

Et la charmeresse, qui jouait avec sa victime, lui tendit la main que le malheureux prit avec une joie folle et couvrit de baisers.

– Au moins, reprit-elle, êtes-vous bien certain de n'avoir pas été vu ?...

– Oh ! soyez sans crainte ! Grâce à cette clef que vous m'aviez confiée jadis, j'ai pu arriver jusqu'au saut-de-loup. Pour plus de sûreté, j'ai traversé à l'endroit le plus périlleux, là où on se croit certain que nul ne peut franchir l'obstacle des broussailles de fer.

– Mais vous êtes blessé ! s'écria Diane, qui vit alors que ses mains étaient ensanglantées.

– Qu'importe ! Du moins vous savez maintenant que vous n'avez rien à craindre.

– Pauvre ami ! reprit Diane en s'asseyant et en l'attirant près d'elle sur un sofa, je ne veux point que vous risquiez ainsi votre vie.

– N'est-elle pas à vous ?...

– Oui, je le sais. mais, dites-moi, pourquoi cette folie ? Pourquoi cette impatience de me voir ?

– Pourquoi ? Mais oubliez-vous donc que voici plus de quinze jours que je n'ai eu ce bonheur. quinze jours que je souffre à crier. Ne vous ai-je pas écrit ?... Vous ne m'avez pas répondu. A mon tour, je vous demande... pourquoi ?...

Diane avait baissé la tête, comme si elle eût été accablée d'une douleur intime et profonde.

– Pourquoi ? fit-elle à son tour. Ah ! je devine... vous ignorez tout.

– Que voulez-vous dire ? Vous vous taisez... Ah ! Diane... ma Diane bien-aimée, sachez que je suis fort... que j'ai du courage... Un danger vous menace ! je le devinais, je le pressentais. Eh bien, n'hésitez pas, parlez ; dites-moi tout, sans hésitation ; et je vous le jure, je saurai bien vous défendre.

– Oui, oui, je crois en vous. je sais que vous êtes bon et vaillant. Mais, hélas ! ami, il est des périls contre lesquels vous êtes impuissant. il est des obstacles que toute votre énergie ne saurait renverser.

– Ah ! tenez, Diane, ne parlez pas ainsi, vous me rendriez fou ! Des obstacles invincibles !... en est-il quand on aime sincèrement, quand on est prêt à tout sacrifier pour celle qui est à jamais la maîtresse de votre vie ?...

– Jacques

– Oui, vous doutez de moi, Diane ! C'est mal. Une fois de plus écoutez-moi bien, comprenez-moi bien. De la vie, du passé, de l'avenir, je ne sais que ceci : je vous aime ! non point d'une de ces passions banales sur lesquelles le temps a de l'action... je vous aime si profondément que j'ai compris ce mot d'une reine : que si on lui arrachait le cœur, on y trouverait un nom gravé... Nous sommes liés à jamais... et vous parlez d'obstacles... Dites-moi quels ils sont ; je saurai bien les abattre.

Diane releva la tête, et fixant sur lui ses grands yeux dont elle éteignait les colères latentes :

– Si bien, dit-elle lentement, que si nous devions être séparés.

– Ah ! ne prononcez pas ce mot... vous me rendriez fou !

– Laissez-moi parler ! Si donc une volonté plus forte que la nôtre venait tout à coup s'interposer entre nous ?

– Diane !

– Il est temps que vous sachiez tout. Oui, Jacques, j'ai vu mon père, je lui ai dit que j'aimais, que j'étais aimée. et savez-vous ce qu'il m'a répondu ?

– Oh ! j'ai peur... j'ai peur !

– Il m'a dit sèchement, brutalement : « Je vous défends de songer à cet homme... j'ai pour vous d'autres desseins... Je veux. vous marier... »

– Il a dit cela ! s'écria Jacques. Ah ! malheur à lui !

– Jacques, dit gravement Diane, jouant toutes les comédies, vous oubliez que vous parlez de mon père...

– C'est vrai... pardon !... murmura le malheureux. Mais c'est impossible ! Il vous écouterait, il sera touché de vos larmes, de vos supplications... C'est votre père, il doit vous aimer...

– Mon père a l'implacable orgueil de sa caste. Je n'y voulais pas croire. Mais j'en ai eu la preuve terrible. et plutôt que de consentir à une mésalliance, il ne reculerait devant rien...

– Voyons ! je comprends mal ! il n'est pas possible que cette horrible catastrophe tombe ainsi tout à coup sur ma tête... Votre père doit être bon.... alors même que des préjugés absurdes troubleraient momentanément sa conscience, lorsque je lui aurai parlé...

– Vous ! Ah ! n'y songez pas... ce serait nous perdre à jamais....

Et elle ajouta à voix basse :

– Vous ignorez donc que mon père est tout-puissant. que sous le gouvernement impérial un homme ne pèse pas dans la main de ceux qui détiennent le pouvoir... Jacques, j'ai dû taire votre nom... car si j'avais eu l'imprudence de le prononcer, déjà vous seriez perdu !...

– Croyez-vous donc que j'aie peur ? Si puissants que soient ceux dont vous parlez, il est des barrières que leur omnipotence ne saurait franchir...

Diane eut peine à réprimer un sourire. Elle connaissait les scrupules du monde impérial.

– Je m'étonne, reprit Jacques, que vous vous laissiez ébranler par ces craintes... reprenez courage, Diane, je sais que vous m'aimez, que vous aimez le pauvre petit être qui nous doit la vie. L'heure est venue des résolutions décisives. Vous ne voulez pas que je parle à votre père. Peut-être avez-vous raison, ce serait éveiller en lui des colères qui, sans doute, retarderaient la solution que nous attendons. C'est à vous à plaider notre cause, et, dussiez-vous lui dire toute la vérité !...

– C'est-à-dire, fit Diane se levant brusquement, que vous m'aimez à ce point d'admettre que je me déshonore...

Elle était pâle, et maintenant presque impuissante à se contenir.

Ah ! ce qu'elle voulait, c'était que Jacques eût peur, qu'il reculât lâchement devant des périls imaginaires, qu'il parlât d'attente, d'atermoiement... et voilà qu'elle se heurtait à une inébranlable volonté.

Qu'il prît garde !... Elle songeait à Lazare !...

Elle se disait que là – en Jacques – était le véritable obstacle à renverser...

Lui, à ce mot de déshonneur, qu'elle avait jeté d'un accent presque furieux, s'était senti secoué comme par une commotion électrique :

– Que parlez-vous de déshonneur, Diane ? reprit-il en relevant la tête. Oui, nous avons été imprudents ; oui, il y a eu faute commise... Soit ! cela est vrai aux yeux du monde !... Mais le monde même ne pardonne-t-il pas à ceux qui réparent cette faute ?... Vous êtes ma femme devant Dieu et ma conscience... vous serez ma femme devant les hommes !... Vous m'avez dit : Soyez célèbre, et je serai à vous... Or, – à tort ou à raison – l'indulgence de mes juges m'a permis de vous obéir... Je sais qu'avant un mois mon nom figurera sur la liste des décorations... De plus, je suis presque riche... Eh bien, il est temps d'avouer hautement et franchement notre amour... Diane !... vous serez ma femme, et alors, qui donc oserait jeter sur vous l'ombre même d'un blâme...

Diane sentait la patience lui échapper. Elle eut un mot terrible :

– Sur moi, soit, je l'admets... Mais sur l'homme qui aura épousé les millions des d'Airvault ?...

Jacques, livide, recula... Il chancela si fort que peu s'en fallut qu'il ne s'abâtît sur le tapis.

– Diane ! Diane ! murmura-t-il... Est-ce bien vous qui avez parlé !...

– Eh ! non, ce n'est pas moi ! dit brusquement Diane... Ces mots qui vous blessent, c'est le monde qui les prononcera... on excusera la fière Diane d'avoir commis une faute... on ne pardonnera pas à Jacques Darneval d'avoir spéculé sur l'imprudence d'une millionnaire...

Elle était féroce, maintenant. Elle voulait qu'il la hait ; qu'il la méprisât, mais qu'il partît pour jamais. C'était moins périlleux que d'en appeler à Lazare...

Lui, stupide, ne pouvant pas deviner qu'il y eut tant d'infamie dans l'âme de celle qu'il aimait... oh ! oui, qu'il aimait tant !... sanglotait comme un

enfant ; est-ce qu'il songeait à avoir de la colère contre elle !... Non... pour un peu, il se fût accusé... D'ailleurs, il ne comprenait pas... Tout cela lui semblait un horrible cauchemar.

– Non, je ne crains rien, dit-il tout bas. Un cri d'honneur et de probité répondrait à ces accusations infâmes. Puis, n'êtes-vous pas là pour me défendre ? Voyons, Diane, cherchons ensemble. Vous me dites que votre père s'oppose à une union qu'il considérerait comme une mésalliance. C'est là qu'il faut diriger nos efforts... Grâce à mes relations, je puis, moi aussi, obtenir de puissantes protections. Il se peut que, dans son monde même, votre père Lrouve des personnages importants qui m'appuient auprès de .lui ; vous voyez, je ne désespère pas. car je vous aime, et je sais que rien ne peut ni ne doit nous séparer... Ne le croyez-vous pas comme moi, Diane ?

Elle eut un léger haussement d'épaules ; mais il ne remarquait rien.

– Ainsi, reprit-elle, vous êtes décidé à la lutte ?...

– Certes, et plus que jamais. D'ailleurs, je le répète, notre séparation est impossible. Et à moins que vous-même ne me chassiez...

Il avait redressé le front et la regardait en face, comme si soudain il eût voulu l'interroger.

Et devant ce regard profond, empreint d'une énergie virile, Diane fut lâche. Elle n'avait qu'un mot à dire pour écraser à jamais cet espoir qui s'obstinait à ne pas mourir. Elle eut peur et n'osa pas le prononcer.

– Eh ! qui parle de vous chasser ? dit-elle.

– Ah ! je savais bien que vous, du moins vous étiez touj ours la même, ma Diane bien-aimée ! Eh bien, nous lutterons ensemble. Oui, je le comprends ; il faut être prudent ; nous attendrons, nous étudierons soigneusement la situation. Vous agirez auprès de votre père ; moi, de mon côté, je me concilierai des auxiliaires. Ah ! je le sens, toutes ces craintes sont vaines. D'ailleurs, Diane, comment se pourrait-il faire que tu ne fusses pas ma femme ?...

Il s'était approché d'elle, et, ayant passé un bras autour de sa taille, il fixait sur ses yeux son regard étincelant d'amour.

Elle réfléchissait. Décidément, elle avait mal engagé la lutte. Elle était vaincue. Jacques s'obstinait à ne rien voir, à ne rien deviner.

Mais soudain une pensée habile, criminelle, traversa son cerveau.

Oui, Jacques était un de ces adversaires avec lesquels il fallait user de ruse. Le repousser brutalement, c'était s'exposer à un effrayant scandale.

Tandis que... Allons, le hasard la servait bien...

Et pendant qu'elle méditait ainsi, elle s'était doucement appuyée au bras de Jacques, qui croyait sentir ce cœur battre d'amour... Fou ! triple fou !...

– Mais, dit-elle tout à coup d'une voix presque indifférente, j'ai oublié de vous demander ceci : vous êtes venu si brusquement ! Pourquoi ne m'avez-vous pas avertie comme à l'ordinaire, par un billet glissé sous le collier de Braco ?

Braco ! Jacques avait tout oublié !

Mais Diane s'était rappelé, elle, qu'il y avait là un nouvel et puissant argument.

– Eh bien, dit-elle, vous ne répondez pas !

– C'est que, c'est affreux, cela ! Je ne vous ai pas dit ! Braco a été tué... et le billet que je vous envoyais lui a été volé.

Elle se dégagea brusquement de l'étreinte de Jacques. Et, de plus en plus comédienne, sachant mettre à son front, à ses yeux, les affres de la terreur :

– Volé ! dites-vous. Mais par qui ?

– Je l'ignore...

– Qui donc a pu frapper l'animal ? Qui ! ah ! je devine tout. Mon père, irrité de ma résistance, me surveille, me fait épier... et c'est lui, oui, c'est lui qui s'est emparé de ce billet.

Jacques était devenu horriblement pâle. La vraisemblance de cette explication l'épouvantait.

– Ah ! nous sommes perdus, mon Jacques. Oui, si je parlais la première, si même je disais toute la vérité, en choisissant l'heure propice, il serait encore possible d'espérer le succès... Mais voici que mon père a des armes entre les mains ! C'est le désespoir pour nous !

Puis, se frappant le front :

– Mais que disait ce billet ? Voyons. Jacques, souviens-toi... J'ai peur de te questionner... tu me parlais d'amour... mais ne disais-tu rien de plus ?... Ne parlais-tu pas... de *lui* ?

Parbleu, elle était sûre de ne pas se tromper, puisqu'elle avait lu le billet entre-les mains de Lazare.

Aussi Jacques se sentit-il tout à coup frappé en plein cœur.

Mais oui, il parlait de l'enfant !... Qu'en disait-il d'ailleurs ? il ne s'en souvenait plus. Comment l'avait-il désigné ? Avait-il fait mention de Noisy-le-Grand où il était caché ? Il ne pouvait ni affirmer ni nier. Les interrogatoires pressants de Diane-tombaient sur son cerveau comme autant de coups de massue et l'étourdisaient.

Et elle ajoutait :

– Mais vous n'avez donc rien compris ? Quand je vous parlais de craintes, est-ce que c'était pour moi ? Est-ce que c'était pour vous ? C'était pour lui, pour lui seul, le cher bien-aimé ! Car je ne vous ai pas tout dit. Quelques minutes avant votre arrivée, mon père, avec lequel j'avais eu une discussion violente, s'est écrié :

« – Sachez-le bien, j'ai le moyen de vous contraindre à m'obéir ! »

– Eh bien, ce moyen, le voilà ! il se sera emparé du billet, il sait tout, il enlèvera l'enfant, il le tuera !. Jacques ! Jacques ! Ah ! cette fois, vous m'avez bien perdue !

– Non, pas encore ! s'écria le jeune homme, se redressant avec énergie ; mais, d'abord, il faut sauver l'enfant.

– Oui, oui, allez, Jacques ! Pour Dieu ! ne perdez pas une minute ! Car s'il arrivait malheur à cette chère créature, j'en mourrais.

– Adieu, Diane. Ne craignez rien.

– Et quand vous l'aurez mis en sûreté, croyez-moi, quittez momentanément le pays. Ne m'écrivez pas, attendez une lettre de moi. Vous jurez de m'obéir ?

– Je le jure ! Ah ! Diane ! quand donc vous nommerai-je ma femme ?

– Bientôt ! Espérez, Jacques.

Elle ouvrit une petite porte donnant sur le parc.

Jacques la serra encore une fois dans ses bras et il s'élança dehors.

Diane resta un moment immobile. Puis faisant un geste de résolution :

– Allons, dit-elle, il le faut.

Elle rentra dans l'autre pièce. Lazare l'attendait.

– Eh bien ? lui demanda-t-il.

– J'ai besoin de vous, répondit-elle.

Et elle se mit à lui parler à voix basse.

IX

L'APPEL DU PASSEUR

Laissant Neigatte pleurant auprès du pauvre Braco, brave bête d'ailleurs et dure au mal, car un quart d'heure après il léchait les mains de la jeune fille, le père Ambroise s'était élancé sur les Lraces de Jacques.

Il n'avait pas raisonné tout d'abord : le suivre, l'atteindre, l'interroger, le sauver d'un péril qu'il ne connaissait pas, mais qu'il devinait imminent et terrible, c'était sa seule pensée. Et il courait au hasard, sur la berge, l'appelant :

– Jacques ! Jacques !

Il avait cru que sa voix serait toute-puissante pour arrêter le jeune homme. Mais c'était en vain qu'il avait jeté son appel.

L'ombre de Jacques s'était rapidement perdue dans les méandres ombreux de la rive.

Le père Ambroise avait couru longtemps, droit devant lui, espérant toujours.

Mais bientôt force lui avait été de s'arrêter. Il devinait qu'il avait fait fausse route.

Il s'était laissé tomber sur une pierre, la tête entre ses mains : de lourdes larmes roulaient sur son visage.

– S'il lui arrivait malheur ! continua-t-il. Non ! cette dernière torture ne peut pas, ne doit pas m'être réservée. Je le sens, j'ai tant souffert que mon cœur n'a plus de place pour de nouvelles douleurs...

Il était là, abattu, ne sachant quelle décision prendre. L'angoisse sinistre lui serrait le cœur. Il tendait l'oreille, comme s'il eût dû entendre quelque cri, une lamentation étouffée.

Soudain, – il y avait déjà longtemps qu'il était là et la nuit obscure s'était épaissie autour de lui, – des pas retentirent sur la déclivité de la côte. C'étaient ceux d'un homme qui se hâtait vers la rive.

Sans réfléchir, possédé tout entier par son idée absorbante, le père Ambroise se leva comme mû par un ressort, et courant au-devant du bruit :

– Jacques, cria-t-il, est-ce toi ?

Celui qui venait s'arrêta brusquement et ne répondit pas.

Le père Ambroise distinguait à peine la silhouette noire dans les ténèbres.

Il répéta les mêmes mots :

– Qui êtes-vous et qui appelez-vous ? répondit une voix qu'il ne connaissait pas.

– Je vous demande pardon, reprit le passeur. Mais j'attends ici mon... un jeune homme qui est allé ce soir à Nogent, je crois... et j'espérais que c'était lui.

– Ce n'est pas lui, répliqua l'homme.

Mais se rapprochant du vieillard :

– C'est ce jeune homme qui s'appelle Jacques ? demanda-t-il plus doucement.

– Oui.

– Et c'est votre fils, sans doute ?

– Non, non, fit vivement le père Ambroise ; c'est un ami seulement... Mais le connaissiez-vous ? l'auriez-vous vu ?... Je vous en prie, répondez-moi.

– Ecoutez, dit l'autre qui se tenait assez éloigné du passeur pour que celui-ci ne pût pas distinguer ses traits, je ne connais point la personne dont vous parlez ; mais il y a environ une heure, j'ai croisé sur la route, un jeune homme... des allures d'artiste...

– Oui, oui, c'est cela, c'est lui !... Vous avez rencontré... et où allait-il ?.

– Il se dirigeait promptement du côté de la gare... il me semblait fort pressé... sans doute il est maintenant sur la route de Paris.

– Sur la route de Paris ! exclama le passeur. Ce n'est pas possible !

– Ah ! après tout, je n'en sais rien ! c'est une simple supposition. en tout cas, si vous l'attendez ici, je crains que vous n'en soyez pour votre peine. Car, ce qui est certain, c'est qu'il allait d'un tout autre côté. Bonsoir, mon brave homme !

– Bonsoir, monsieur, fit tristement le père Ambroise, tandis que l'autre – c'est-à-dire Lazare – décrivait autour de lui, en passant, un cercle assez

grand pour rester dans l'ombre.

Resté seul, le passeur secoua tristement la tête.

Evidemment cet homme disait vrai. Mais pourquoi Jacques allait-il à Paris ?

Ainsi il lui faudrait rester dans cette douloureuse incertitude, garder au fond du cœur ces craintes qui le déchiraient !.

Rien n'est plus atroce que le sentiment de l'impuissance ! Le père Ambroise eût été prêt à affronter tous les périls, à donner sa vie pour. Jacques, et pourtant voici qu'il se heurtait à l'impossible ! Cette chose banale – l'avance de quelques pas que Jacques avait prise sur lui – élevait devant son dévouement une barrière infranchissable !

– Malédiction sur moi ! fit le vieillard avec un geste désespéré.

Puis réfléchissant tout à coup :

– Mais cet homme peut s'être trompé ! Jacques peut être revenu à la maison par une autre route ! Oui, je vais le retrouver, il m'expliquera tout... et s'il faut le défendre, j'arriverai...

Et si vite on se rattache à l'espérance, que le père Ambroise, redressant sa haute taille, se remit en marche pour retourner au bac.

Au moment où il revenait à la rive, un bruit bien connu frappa son oreille.

C'était celui des rames fendant l'eau. Il était bien rare qu'à cette heure avancée du soir quelque barque fût en Marne.

Les avirons étaient maniés par une main exercée. La barque traversait, à peu près en face de la pépinière de la Ville de Paris, qui marque la limite des habitations de Bry-sur-Marne.

Sans se rendre compte de l'impression qui le saisissait, le père Ambroise s'était arrêté, plongeant son regard dans la nuit, suivant des yeux le sillon blanchâtre qui s'ouvrait dans le flot.

Quel était ce tardif personnage qui traversait la rivière ?... Était-ce l'homme qui lui avait parlé tout à l'heure ?

Un soupçon inexpliqué traversa le cerveau d'Ambroise. Il lui sembla qu'il avait eu tort de ne pas chercher à voir son visage, de ne pas le questionner avec plus de détail. Cet homme avait semblé comprendre bien vite quel était celui qu'il cherchait.

Mais, en vérité, c'était folie de s'arrêter à ces idées, qui n'avaient aucune signification.

La barque avait atteint l'autre rive. On n'entendait plus les rames. Sans doute l'homme avait abordé. Ambroise reprit sa route, mais lentement, comme s'il s'éloignait à regret. Et poussé par une curiosité instinctive, il tournait malgré lui la tête en arrière.

Or, au bout de quelques instants, il s'arrêta, tressaillant.

Un détail singulier le frappait encore.

Comme ses yeux habitués à l'obscurité distinguaient mieux le miroitement de l'eau, il voyait que la barque, mal attachée peut-être ou plutôt abandonnée par celui qui venait de passer, s'en allait maintenant à la dérive, les rames traînant dans la Marne.

– C'est singulier, murmura-t-il : on dirait de quelque malfaiteur qui a pris au hasard une des barques amarrées à la rive... Bah ! sans doute quelque braconnier !

Et, se contraignant à l'indifférence, le père Ambroise se hâta vers sa demeure.

Quand il entra, il regarda rapidement autour de lui.

Ncigette était assise auprès de son lit sur lequel elle avait étendu Braco, qui, les yeux grands ouverts, semblait heureux d'être dorloté : les chiens ont leurs paresseuses.

Mais Jacques n'y était pas.

– Il n'est pas revenu ? cria le passeur.

– Non, père... Ne l'avez-vous pas rejoint ?

– Non, je n'ai pas pu. Ah ! malheur à nous !

Puis, voulant faire diversion à ses inquiétudes, il s'approcha du chien.

– La pauvre bête va mieux ? dit-il.

– Oh ! Braco a le crâne solide. Voyez, dit Neigette, je l'ai soigneusement pansé.

– Voyons.

Le père Ambroise souleva la tête de Braco qui ouvrit ses grands bons yeux.

– C'est étrange, dit-il, on dirait un coup de feu...

– Oui, reprit Neigette, c’est une balle qui lui a touché le crâne. mais les os sont durs, et elle a glissé. Dans quelques heures, il sera sur ses quatre pattes.

Et Braco – en signe de confirmation – remuait la queue.

– Mais qui peut avoir un intérêt à tuer cette pauvre bête ?

Neigette se tut un instant. Puis, rougissant, comme si elle se contraignait à parler d’un sujet qui lui était pénible :

– N’oubliez-vous pas, dit-elle doucement, qu’on lui a volé un billet. de M. Jacques.

– Ah ! c’est vrai ! pardonne-moi ; mais j’ai la tête si troublée !. Voyons, fit-il en s’asseyant auprès de la jeune fille, dis-moi tout ce. que tu sais. Tu portes à Jacques une affection de sœur.

– Oui. de sœur. murmura Neigette.

– Eh bien, tu ne peux pas comprendre les inquiétudes qui m’accablent. Je t’en supplie ; dis-moi tout ce que tu sais. Je ne te reproche pas de ne m’avoir pas averti : sans doute, tu as cru bien faire. Ainsi, tu savais que Jacques écrivait à quelqu’un ?

– Oui.

– Et tu ne soupçonnes pas à qui ces lettres étaient adressées ?

– Non, je vous le jure. Pour les écrire, M. Jacques se cachait de vous et de moi.

– Mais comment as-tu découvert ?

– Voici. Un jour, Braco, au moment où son maître lui disait : Va, mon chien !... se mit à courir dans la direction de Nogent. Mais tout à coup il poussa un petit cri et s’arrêta subitement. J’allai à lui. M. Jacques était rentré auprès de vous. Je m’aperçus alors qu’un caillou tranchant s’était engagé dans la patte de Braco. je l’en débarrassai. Comme j’avais passé – pour le mieux maintenir – la main dans son collier, je sentis un papier... Machinalement, je l’attirai... c’était un billet, fermé...

– Sans adresse ?

– Oui, je vous l’assure. Je ne songeais pas d’ailleurs à l’examiner soigneusement, j’avais peur d’avoir commis une indiscretion grave. Je le remis à sa place sans rien dire, et Braco partit comme une flèche. Voilà tout.

Seulement, toutes les fois que je voyais partir Braco, je devinais bien qu'il portait une lettre.

– Il faudra savoir à qui ces lettres étaient adressées.

Le père Ambroise songeait. Après tout, il ne s'agissait peut-être là que d'une amourette sans importance. Il arrive bien souvent -que la jeunesse voit des drames là où l'expérience plus calme découvrirait à peine une comédie.

Ce moyen de correspondance était enfantin. Le désespoir de Jacques, quand il s'était aperçu de la disparition du billet, avait cette exagération qui s'attache, pour les amoureux, à tout incident, même futile.

Mais ce coup de revolver ! Cette attaque contre Braco !

Ici, il n'y avait pas à douter. Quelqu'un avait voulu s'emparer de cette lettre à tout prix. Un mari, peut-être, soupçonnant la fidélité de sa femme.

– Ah ! les enfants ! faisait le vieillard en haussant les épaules avec dépit.

Et Jacques ne revenait toujours pas.

Pâle, ayant peine à comprimer les battements de son cœur, Neigette allait à tout instant à la porte. Le vent s'était élevé. De gros nuages noirs couraient dans le ciel, chassés par des rafales qui faisaient craquer les arbres.

En vain, la jeune fille regardait, en vain elle écoutait... rien...

Elle se sentait trembler. Une douloureuse constriction serrait son cœur.

C'est que, dans sa naïveté d'enfant, ignorante de l'amour, elle avait voué à Jacques une de ces affections qui n'ont point de nom, mais qui emplissent l'âme tout entière.

Sa pensée, son image remplissaient toutes les heures de sa vie. Quand il entra, son doux visage s'éclairait d'un sourire divin. Quand il partait, une ombre de tristesse passait sur son front.

Savait-elle seulement qu'il en aimait une autre ? Était-elle jalouse ? Non. Aucune de ces expressions nettes ne saurait rendre les émotions vagues qu'elle ressentait.

Quand elle avait découvert le billet, quand elle avait vu Braco s'élancer à toutes pattes en messager consciencieux, elle éprouvait des langueurs douloureuses.

Elle ignorait le mot d'amour.

Mais elle savait que pour Jacques elle eût joyeusement donné sa vie. Elle savait que pour le voir heureux, elle se fût sacrifiée sans hésiter. Elle n'eût pas songé à désirer un baiser de lui. Mais quand il lui serrait franchement et loyalement la main, elle se sentait bien heureuse. Elle aimait ce qu'il aimait. C'est pourquoi elle avait même pardonné à Braco, bien que le pauvre chien – à son insu – lui fît de la peine...

La nuit passait. Minuit avait sonné depuis long temps.

La pluie tombait à flots.

Ni Neigette ni le père Ambroise n'avaient songé à se mettre au lit. Sans se l'avouer, ils étaient obsédés de la même pensée qui leur mettait la fièvre au cerveau.

Tout à coup à travers le bruit du vent, le froissement de la pluie qui battait la Marne, une voix retentit ;

– Passeur ! père Ambroise !

C'était un cri lent, sonore. C'était l'appel.

– M. Jacques ! s'écria Neigette se dressant.

Déjà le père Ambroise avait bondi vers la porte. Et Braco, lui aussi, avait bien reconnu la voix. Il voulait déjà courir dehors. Comment Jacques se trouvait-il sur l'autre rive, du côté de Noisy-le-Grand ? Par où avait-il franchi la Marne ? Qu'importaient toutes ces questions ?

Ambroise et Neigette avaient couru sur la rive.

Tandis que Neigette détachait le lourd bachot, Ambroise, dans la nuit, mais avec son expérience consommée, avait sauté dans le bateau et saisi les avirons.

La pluie lui fouettait le visage.

Il avait répondu :

– Passeur ! voilà le passeur !

Jacques devait l'avoir entendu. Oh ! ce ne serait pas long. il serait arrivé en trois coups de rame. voilà ! déjà la moitié de la distance est franchie.

– Me voilà ! Jacques ! crie-t-il encore.

Mais Jacques ne répond pas. Sans doute le vent l'a empêché d'entendre... un dernier effort ! Le bachot touche la rive. D'un élan, le père Ambroise saute sur la berge :

– Vite, Jacques ! vite !

Quoi ! Jacques n'est pas là... allons ! c'est impossible ; c'est bien lui qui a appelé !... Jacques ! Jacques ! les mains étendues en avant, le père Ambroise cherche, appelle... rien !...

Voyons ! est-ce qu'il devient fou ! pourtant ils ont bien entendu, tous les deux, là, il n'y a qu'un instant...

Et pourtant c'est bien vrai !. Jacques ne vient pas, Jacques n'entend pas les cris d'appel.

Sous l'avalanche d'eau qui l'inonde, le père Ambroise se sent comme affolé. En ce moment il n'a plus son sang-froid. Que faire ? rester encore, attendre ?... Quoi ?

– Jacques ! Jacques ! c'est le passeur ! c'est moi... Ambroise !

Et toujours... toujours, rien !...

X

DIANE EST SAUVÉE

Sous le coup de la terreur que lui avaient inspirée les dernières paroles de Diane, Jacques n'avait plus qu'une pensée :

Son enfant était en danger ! Pauvre petite créature !... C'était une fille à laquelle il avait donné le nom de Diane, heureux de cette imprudence qui lui rappelait la bien-aimée de son cœur.

Oui, quand, avec un accent de vérité qui lui avait percé le cœur, la jeune fille, l'héritière des d'Airvault, lui avait dit que ce qu'elle redoutait, c'était qu'on leur enlevât leur enfant, il avait soudainement tout oublié, et les cruelles paroles de sa maîtresse, de celle qu'il appelait sa femme, et les accusations d'aveugle calcul qu'elle lui avait jetées à la face.

Ceux qui n'ont pas aimé feront seuls un crime de cette faiblesse. Pouvait-il supposer que les lèvres qui avaient murmuré tant et de si doux mots d'amour laissassent volontairement échapper des mots injurieux, presque brutaux ? que ce cœur, naguère ouvert à toutes les impressions

radieuses de la jeunesse et de l'espérance, se fût aussi brusquement refermé comme une tombe vide sur laquelle une pierre se scellerait.

Non, son adoration pour Diane n'avait fait que grandir.

Le plus pressé, c'était de courir d'abord à Noisy-le-Grand.

Quelque hâte que fissent les espions de M. d'Airvault, ils ne pouvaient avoir encore découvert la retraite de l'enfant. A supposer qu'il eût déjà donné des ordres, sans doute ce ne serait que le lendemain qu'on songerait à les exécuter.

Ayant dans son cerveau en feu ce monde de pensées qui se heurtaient, Jacques s'étant encore déchiré les mains aux broussailles de fer, les vêtements en lambeaux, la tête nue sous la pluie qui commençait à tomber, Jacques ne s'était pas aperçu tout d'abord qu'il s'était engagé dans une direction qui l'éloignait de Noisy.

D'ailleurs, dans ce pays, où l'on ne doit le plus souvent compter que sur la lumière du ciel, l'obscurité était telle qu'une erreur était inévitable, surtout dans l'état d'esprit où se trouvait Jacques.

Lorsqu'il s'en aperçut, il y avait déjà une longue demi-heure qu'il marchait, et s'éloignant toujours de Neuilly-sur-Marne, il se trouvait maintenant à quelques mètres du pont de Bry.

– Après tout, murmura-t-il, peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. Mon devoir est d'agir seul, sans conseil. Si j'étais allé retrouver d'abord le père Ambroise, il m'eût fait subir un interrogatoire ; peut-être m'eût-il détourné d'agir avec la promptitude nécessaire. De cette façon, quand je le reverrai, tout sera fait.

Il franchit le pont et se trouva sur la rive gauche de la Marne.

Il n'avait plus maintenant qu'à suivre le chemin de halage. C'était une lieue à peu près qui lui fallait franchir ; mais qu'importait la distance ! Il était jeune. Il mit les coudes au corps et s'élança en avant.

La Marne grossissait, et sous l'action des crues d'automne, l'eau atteignait presque la crête de la berge. Mais à la lueur vague de la nuit, Jacques pouvait suivre le sentier tracé par les pieds des chevaux ; seulement, le sol était détrempé ; il glissait et s'irritait de la lenteur forcée qui lui était imposée.

Enfin il dépassa les dernières maisons de Bry et se trouva sur la berge déserte. Le vent froid qui lui fouettait le visage était pour lui comme un aiguillon. Il courait plus fort.

Un instant il lui sembla que, derrière lui, à son pas d'autres pas répondaient. Il s'arrêta. Tout se tut.

– Folie ! murmura-t-il, je suis bien seul et n'ai rien à redouter.

Le même bruit se reproduisant, il crut à un effet d'écho. Il n'y prit plus garde.

Et pourtant c'était bien un homme qui courait derrière lui.

Lazare qui, après son rapide entretien avec Diane, était descendu tout droit vers la Marne, avait, on le sait, détaché le premier canot qui s'était présenté à lui et avait abordé.

Là, anxieux, attentif, il s'était dissimulé derrière un pli de terrain, et il avait attendu. Jacques devait passer là : ce n'était point douteux.

Diane ne l'avait-elle pas exactement renseigné sur le lieu où était caché l'enfant ?

Cependant il tardait bien à paraître.

Lazare était bien certain qu'il n'avait pas pris le même chemin que lui, puisqu'il n'avait pas rencontré le père Ambroise : il fallait patienter.

Enfin il entendit le bruit monotone d'un pas qui se hâtait.

C'était Jacques :

Et alors la poursuite commença. Lazare s'efforçait d'étouffer le bruit de ses pas. Il y parvenait mal, mais on sait que Jacques ne se préoccupait plus du bruit entendu.

Il venait de prendre à travers champs un sentier qui le conduisait droit à Noisy-le-Grand.

Cette fois, il connaissait si bien sa route qu'il ne craignait plus de s'égarer.

Lazare – plus prudent maintenant – marchait-pieds nus.

Que voulait-il donc ? Avait-il reçu mission de frapper Jacques ?

Mais alors, pourquoi hésiter, attendre ? Est-ce que ce lieu, n'était pas plus propice que tout autre pour un assassinat ?.

Sans doute, il n'était pas temps encore.

Jacques parvint au village.

Là, à travers l'ombre, il vit la silhouette blanchâtre du clocher.

Derrière l'abside, un sentier contournait le village, se rapprochant de la rivière.

La demeure vers laquelle il se rendait se trouvait sur le bord d'une sorte de marais de joncs.

Site admirable de solitude, ainsi qu'on en voit jusqu'à Gournay.

C'était juste en face de l'écluse.

Jacques se dirigea droit vers une petite maison, à – rez-de-chaussée seulement, sorte de masure faite de moellons et de bois.

Puis il s'arrêta devant la porte.

Le cœur lui battait bien fort. Il redoutait un nouveau malheur.

Mais avec un geste de résolution, il frappa.

Doucement d'abord. Il savait que l'enfant était là. Il dormait sans doute. Il avait peur de l'éveiller brusquement.

Pas de lumière à l'intérieur. La pluie claquait sur le toit.

On n'entendit pas tout d'abord. Il dut heurter une seconde fois, disant :

– Ouvrez, mère Mathurine, c'est moi. Jacques.

Certes, la pauvre femme à laquelle il s'adressait devait avoir grand'peur.

N'était-ce point quelque rôdeur de nuit qui frappait ? Et elle était seule avec les deux enfants, le sien et Diane, son mari, ouvrier de l'écluse, y ayant été retenu pendant la nuit.

Mais ayant sans doute reconnu la voix qui l'appelait, elle se leva et s'approcha de la porte.

Là, elle questionna, s'efforçant d'affermir sa voix.

Jacques répéta son nom.

Alors, rassurée, ayant allumé une chandelle, elle fit jouer la barre de bois qui barricadait la porte.

Jacques s'élança à l'intérieur.

– Diane est là ? s'écria-t-il.

– Si elle est là ! je le crois bien. Cher petit ange, voyez, elle dort de toute sa force.

Disant cela, elle approchait la lumière d'un petit berceau : du drap bien blanc émergeait une tête gracieuse et charmante, embéguinée d'un bonnet à rubans bleus d'où s'échappaient de mutines mèches blondes.

Elle était bien jolie, la petite Diane, et bonne dormeuse aussi ; car, de ses petits poings fermés, elle pressait ses yeux comme si elle eût voulu les clore plus solidement.

– Mère Mathurine, lui dit Jacques, ne craignez rien et ne vous étonnez point de ce que je vais vous dire. Je viens chercher Diane, je l’emporte !.

La femme recula en laissant échapper un cri de surprise, effrayée.

– Me reprendre Dianette, mon bon monsieur ! Oh ! vous voulez rire, bien sûr ! Vous ne ferez pas cela, moi qui l’aime tant !

– Mère Mathurine, interrompit Jacques. Je suis forcé d’agir par des motifs graves et que je ne puis vous expliquer. Je sais combien vous êtes bonne, quel dévouement vous avez témoigné à ma chère petite Diane. Je sais aussi que je vous fais de la peine ; mais je ne puis vous laisser l’enfant plus longtemps.

La nourrice était tombée sur une chaise et pleurait.

Emu de la douleur muette de la pauvre Mathurine, il s’était penché vers elle et lui avait pris la main.

– J’ai encore un grand service à vous demander, lui dit-il à voix basse.

– Oh ! vous savez bien que vous pouvez compter sur moi.

– Voici. Il se peut que demain, dans quelques jours, on vienne à vous. Qui ? Je ne le sais pas. Mais qui que ce soit qui vous interroge, tenez-vous en défiance. On vous dira que vous avez reçu un enfant... Ceci, vous ne pouvez pas le nier, puisque vos voisins vous ont vu avec elle. Mais ce qu’on vous demandera, c’est le nom de celui qui vous l’avait confié. Ceci, je vous supplie de ne pas le dire.

La pauvre femme se laissa facilement convaincre.

Elle promit, elle jura le silence. Elle remit à Jacques la pièce officielle qui portait d’ailleurs l’inscription ordinaire :

Née de père et mère inconnus.

Puis, pleurant toujours, elle enveloppa la petite encore endormie dans un manteau bien chaud, murmurant :

– Chère mignonne, je ne pensais pas qu’on dût si tôt nous séparer !. et un temps pareil !. elle sera malade ! ajoutait-elle en écoutant la pluie qui tombait toujours.

Jacques, impatient, envahi par une inquiétude grandissante, l'invitait à se hâter.

Enfin, l'enfant qui ne s'était pas éveillée fut placée sur ses bras.

La mère Mathurine l'embrassa encore une fois, mettant tout son bon cœur dans ce baiser.

Puis elle ouvrit la porte... et Jacques sortit.

C'était le moment où la rafale se déchaînait plus violente.

Jacques hésita un instant. N'était-ce point risquer la vie de l'enfant que de l'exposer à cette tempête. Mais il le fallait ! Ici, il lui semblait qu'à tout instant le danger allait surgir...

D'ailleurs il était décidé maintenant. Il irait chez le père Ambroise. Là, jusqu'au lendemain, l'enfant serait réchauffée, soignée. Neigette la bercerait.

Il reprit rapidement le chemin de la berge...

A travers la buée de pluie, il aperçut la lumière qui brillait à la maison du passeur, et de loin il lança dans l'air le cri d'appel :

– Passeur ! père Ambroise !

Mais, à ce moment, il lui sembla que le ciel s'écroulait sur sa tête.

Un coup lourd, mat, écrasant, s'était abattu sur son crâne...

Et il tomba, sans un cri, sans un râle...

Lazare se pencha vers lui, saisit l'enfant, qu'il enveloppa dans son manteau.

– Allons ! murmura-t-il, ma Diane n'a rien à craindre. Tué le loup, le louveteau n'est pas à redouter.

Et il s'élança dans la nuit, où il disparut.

Le père Ambroise appelait toujours, courant à travers les ténèbres, affolé.

Tout à coup son pied heurta un corps étendu.

Le vieillard s'agenouilla, et, haletant, épouvanté, promena ses mains sur la poitrine, sur le visage.

Oh ! il n'hésita pas ! il ne douta pas !

Jacques ! c'était Jacques ! et le malheureux sentait à ses mains la sensation du sang chaud.

Il ne cria pas, il ne chancela pas...

Si on avait pu le voir dans la nuit, on eût été épouvanté de sa pâleur.

Mais, robuste, réunissant, dans un effort suprême, toutes ses énergies, il saisit le jeune homme à bras-le-corps et le chargea sur ses épaules.

L'ouragan faisait rage, comme s'il eût voulu le renverser.

Lui, ferme, droit, marcha, sans faiblir, sur la déclivité glissante de la berge.

Il atteignit le bachot, et là, restant debout, ayant le corps lourd qui lui faisait plier les reins, il dirigea le bateau avec une seule rame...

Il atteignit la rive.

Neigette l'attendait. Il passa devant elle, courant.

Puis étant parvenu à sa cabane, il déposa le corps sur le sol, et, de haut, ayant rempli sa tâche, mais ne pouvant plus résister, il tomba sur le plancher les bras en avant, criant :

– Mon fils ! mon enfant ! on me l'a tué !...

Braco hurlait sinistrement.

– Eh bien, Lazare ?

– J'ai obéi...

– Jacques ?

– Est mort !

– L'enfant ?

– Jamais il ne reparaitra...

– C'est bien.

Et la belle Diane, la virginale créature, s'approcha d'une table et écrivit :

« Monsieur le marquis,

Je suis prête à vous obéir ; dites à M. de Planay que vous tiendrez votre parole. »

Elle sonna ; un laquais parut.

– Portez ce billet à mon père, dit-elle.

Et se tournant vers Lazare, elle lui tendit la main en lui disant : Merci !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

LE MONDE VERT ET OR

I

LE MÉDAILLON

Abattu un instant par sa douleur, comme un chêne frappé de la foudre, celui qu'on appelait le père Ambroise, mais qui dans un cri désespéré, s'était avoué le père de Jacques, s'était bientôt redressé.

Déjà Neigette, agenouillée, avait appuyé contre sa poitrine la tête du jeune homme ; et anxieuse, n'osant pas toucher à la blessure saignante, elle attendait qu'un souffle, un tressaillement lui permissent d'espérer encore.

Ambroise vint à elle et l'écarta doucement.

Sa main tremblante ne parvenait pas à se glisser sur la poitrine du jeune homme.

Avec une simplicité de geste dont la pudeur était charmante, Neigette détacha les boutons et entr'ouvrit la chemise. Puis elle guida les doigts du père Ambroise.

Et elle attendit, si pâle, elle aussi, qu'une fois de plus elle méritait son surnom. Son visage ressemblait à un masque modelé dans la neige.

– Eh bien ? demanda-t-elle d'une voix gutturale.

Le vieillard hocha la tête :

– Il vit ; mais qui sait si ce ne sont pas là les dernières résistances de l'organisme ? Voyons cette atroce blessure. Neigette, tiens la lampe. là. plus près !

Et s'adressant à lui-même, le père Ambroise ajouta :

– Allons, sois fort ! il le faut. pour le salut ou pour la vengeance !

En même temps, un éclair de colère brillait dans ses yeux.

Il palpa – d'une main devenue plus ferme – la blessure de Jacques.

Le coup avait été porté avec une violence inouïe. La voûte du crâne avait été en quelque sorte écrasée sur une étendue d'un pouce carré.

Le cerveau était sinon dangereusement lésé, tout au moins soumis à une compression qui pouvait d'un moment à l'autre amener une issue fatale.

Et que faire... là, aux portes d'un village ? Y avait-il seulement un médecin ?

Et, trouvât-on quelqu'un, serait-ce un praticien de mérite, apte à lutter contre une mort imminente ?

– Qu'allez-vous faire ? demanda Neigette.

Le vieillard tressaillit. Ce fut d'une voix à peine perceptible qu'il répondit, en balbutiant :

– En vérité... je ne sais... j'hésite...

– Hésiter ! s'écria Neigette, se redressant tout à coup. Hésiter, alors que Jacques se meurt !. Non, non, il faut agir sans perdre une seconde...

Et tandis que le père Ambroise, qui n'était pas encore redevenu maître de lui-même, comme si le coup asséné à son fils eût brisé son propre cerveau, se tenait immobile, le front appuyé sur ses mains que mouillaient de grosses larmes :

– Ah ! je vous en supplie, s'écria la jeune fille avec une énergie dont on ne l'aurait pas crue capable, ne me laissez pas dans cette atroce inquiétude ! Mais vous ne voyez donc pas qu'il va mourir ? Ecoutez : on dirait qu'il râle ! lui ! Jacques !... Mais ce n'est pas possible ! Je ne veux pas, moi, je ne veux pas qu'il meure...

Et grave, presque solennelle, elle posa sa main sur l'épaule du vieillard.

– Père, dit-elle, faites votre devoir !... Sauvez votre fils !...

Ambroise la regarda.

En vérité, le visage de cette enfant semblait s'être transfiguré. On eût dit qu'un rayonnement intérieur l'éclairait : il y avait une lueur chaude et radieuse sur ce front pur...

– Mon fils ! avez-vous dit, Neigette ?...

– Oui, votre fils ! Ah ! vous ne vous souvenez pas de ce que vous avez dit tout à l'heure ! Sont-ce bien vos lèvres, d'ailleurs, qui ont parlé ?... Non, ce mot – fils – s'est échappé de votre cœur ! Ne cherchez pas à nier, j'ai entendu !... Oui, Jacques qui combat contre la mort, c'est votre enfant !... Au nom de l'amour profond que vous lui portez, je vous le dis encore une fois : sauvez-le !...

– Oui, je le veux ! s'écria le vieillard, qui se releva.. Ah !.merci ! enfant, de m'avoir rappelé mon devoir ! C'est que tu ne sais pas tout ce que j'ai souffert ! Ce dernier coup – après tant d'autres – m'avait brisé ! Mais tu as raison... je le sauverai...

– Ecoutez-moi, dit Neigette ; je vais courir au village de Neuilly... je trouverai un médecin... je sais qu'il y en a un... tout nouvellement arrivé.

– Oui, va, va ! lui dit-il, et hâte-toi !... Moi, je vais tenter de procéder à un premier pansement. Si au moins la blessure saignait !...

Neigette déjà n'était plus là. Courant de toute sa force, elle s'élançait vers le village.

Le père Ambroise était resté seul auprès de Jacques, auprès de son fils.

Redressant sa haute taille, il avait passé sa main sur son front, comme pour écarter les nuages qui obscurcissaient sa pensée.

De la gorge de Georges s'échappait une sorte de ronflement sonore, qui se perdait dans une longue aspiration : chacun de ces souffles pouvait être le dernier.

Le père Ambroise s'imposa quelques minutes de recueillement, pendant lesquelles il parvint en quelque sorte à se reconquérir lui-même. Puis, la main ferme, le regard clair, il se mit à l'œuvre.

Il parvint à enlever quelques esquilles. La plaie commençait à apparaître plus nette, peut-être plus effrayante encore.

Mais le sang s'était remis à couler : il y avait espoir d'éviter l'épanchement interne.

Il avait agi très lentement. Le temps avait passé, et enfin la porte se rouvrit.

Neigette parut. Elle n'était pas seule.

Ah ! la chère enfant, que de peines elle avait prises.

Pour le comprendre, il faut savoir ce que sont – dès l'automne – ces villages des environs de Paris, peu ou point éclairés, où la vie semble s'arrêter à sept ou huit heures du soir, où la pluie et le vent font plus hermétiquement fermer portes et volets : engourdissement d'un être que la nuit calfeutre dans sa carapace, dont il ne sortira plus qu'aux premiers rayons du soleil.

Et minuit était sonné !

Mais elle voulait réussir, avait-elle dit. Et la volonté est bien puissante. Elle avait crié, heurté, appelé, essuyé des rebuffades et reçu même des injures, quoiqu'on la connût cependant. Mais ces demi-paysans sont d'une défiance profonde, et avant que l'œil regarde, la voix a déjà injurié le fâcheux qu'on suppose malfaiteur.

Obtenir qu'une tête, emmitouflée d'un foulard ou cascaméchée d'un bonnet de coton paraisse dans l'entrebâillement d'une fenêtre, c'est déjà un grand succès.

Puis il faut que le dialogue s'engage. La bienveillance – possible pendant le jour – n'est pas un animal nocturne. « – Passez votre chemin ! Au large ! Au diable !... Je vous envoie un coup de fusil ! » Toutes aménités qui échappaient aux plus patients.

Cependant Neigette était parvenue à se faire entendre ; finalement, – avec un battement de cœur presque joyeux, – elle avait appris qu'en effet un jeune docteur était justement venu s'installer dans le pays quelques semaines auparavant. Il demeurerait là-bas, dans l'impasse, auprès de l'église.

Sous la rafale, elle était repartie, décidée à suivre jusqu'au bout sa voie douloureuse.

Et de recommencer ses appels, ses heurts qui brisaient ses mains d'enfant.

Par bonheur, le docteur ne dormait pas. C'était bien un Parisien fraîchement échoué dans cette Thébaïde, car sa lampe brûlait, et il travaillait encore.

Plus hardi que les indigènes, il avait promptement répondu.

D'ailleurs, on le verra plus loin, il était de ces hommes qui croient au hasard : plus l'heure était tardive, plus la requête était anormale, et plus peut-être existait-il de chances pour que l'occasion fût bonne à saisir.

Cependant il avait dû être quelque peu désillusionné lorsqu'il avait su que ses soins étaient réclamés, non pas dans un des châteaux de Bellevue, mais dans l'humble cabane du passeur. C'étaient aubaines meilleures * qu'il demandait au hasard ; et comme l'humanité était le moindre de ses défauts, il avait eu grand désir d'envoyer au diable la pauvre Neigette. Mais elle avait si doucement, si douloureusement plaidé, qu'en fin de compte, en dépit de l'horrible temps qui aurait jusqu'à un certain point justifié son abstention, le jeune docteur, s'étant enveloppé d'un manteau, se décida à suivre Neigette.

Du reste le trajet était court.

Mais assez long cependant pour que le médecin, curieux par nature et par profession, adressât quelques questions à la jeune fille.

Qu'était-il arrivé ? Comment un jeune homme se trouvait-il, à pareille heure, blessé dangereusement et dans la cabane d'un passeur ?...

Or, – il y a de singulières, intuitions, – lorsque Neigette avait vu, à la lueur de la lampe de travail, la physionomie du docteur Randens (c'était le nom – qui lui avait été indiqué), elle avait éprouvé, malgré elle, une singulière impression de répulsion.

Non que le docteur fût laid, ce qui certes aurait été tout à fait indifférent à la jeune fille. C'était même un assez beau garçon, un peu trop blondasse, un peu trop ciré, pommadé. Mais l'œil était hésitant, inquiet, pour tout dire hypocrite et faux. Les paupières clignaient soupçonneusement, et le rayon qui s'en échappait donnait je ne sais quelle idée de moucharderie inquisitoriale.

Si bien qu'aux questions du médecin, Neigette – mue par un pressentiment d'involontaire défiance – ne répondit qu'évasivement. Elle ne savait rien. C'était le père Ambroise, le passeur, qui avait ramené le blessé sur ses épaules.

Et cependant pouvait-elle deviner que celui qu'elle aimait n'aurait jamais pu rencontrer de pire ennemi que ce Randens !

Dès que le père Ambroise avait vu l'inconnu qui accompagnait Neigette :

– Vous êtes médecin ? avait-il dit en allant vivement vers la porte.

– Oui, monsieur.

– Ah ! que je vous suis reconnaissant d'être venu ! C'est bien, monsieur, d'être ainsi dévoué à vos semblables !

Le médecin regarda curieusement le passeur, ce grand vieillard qui s'exprimait avec tant de netteté.

– Tiens ! tiens ! se dit-il, est-ce que décidément je nagerais en plein mystère.

Puis il ajouta à voix haute

– Je tâche de faire mon devoir le mieux qu'il m'est possible. Voyons, haute voir de mieux

Le père Ambroise s'écarta :

– Le voici, monsieur. J'ai déjà tenté de lui donner les premiers soins ; mais je suis malhabile.

– Approchez la lumière, dit Randens.

Entre autres qualités, ce médecin – incorporé Dieu sait comme dans l'honorable confrérie – était doué d'une ignorance crasse. Par quel prodige avait-il conquis ses diplômes ! On le saura. Mais le fait est que, bien qu'il examinât soigneusement, attentivement la plaie qui rougissait le crâne du blessé, il lui eût été fort difficile de deviner s'il s'agissait d'une chute, d'un coup ou de tout autre accident.

S'il était ignorant, par contre il n'était pas niais et savait se tirer des cas embarrassants.

– Je vois, dit-il, que vous avez essayé de soulager ce malheureux ; mais je crains bien que nos soins ne soient inutiles.

– Quoi ! docteur, vous croyez !. s'écria le malheureux passeur, qui ne put achever, tant l'angoisse lui serrait le cœur.

– Je crois qu'il s'agit là d'un cas extrêmement grave. La lésion est profonde, mais, fit-il tout à coup en se tournant vers le vieillard, vous me paraissez porter à ce jeune homme un très grand intérêt. est-il donc de vos amis, de vos parents ?

Le père Ambroise tressaillit :

– Non, non, fit-il ; seulement, je l’ai vu souvent dans le pays, et je m’intéresse à lui comme à toute créature qui souffre.

– Veuillez donc me dire dans quelles circonstances vous avez recueilli ce blessé ?

– Mais, auparavant, ne pensez-vous pas qu’il soit possible de faire quelque chose... Quoi ? Je l’ignore, moi... Mais, je vous en prie, soignez-le, sauvez-le !

– Bon ! pensa le médecin, encore un qui ne dit pas la vérité. Il porte à son blessé un intérêt trop grand pour qu’il ne soit pas plus lié avec lui qu’il ne l’avoue.

Puis il continua, tout haut cette fois, et avec une certaine sécheresse d’accent :

– Nous ne pouvons procéder au hasard. Est-ce le résultat d’une chute... est-ce celui d’un coup ?.... En un mot, y a-t-il accident ou... (et il insista sur le mot) tentative d’assassinat ?...

– D’assassinat ! Oh ! je ne le crois pas, monsieur... J’étais sur l’autre rive, j’ai entendu le bruit d’une chute... je me suis approché... Vous savez, le temps est horrible ; la berge est mauvaise ; le pied lui aura glissé, et sa tête aura porté sur quelque pierre...

Le docteur Randens ne manquait pas de certaine faculté d’observation. Or, comme en entendant l’explication embarrassée du père Ambroise, il considérait la blessure, il s’aperçut que sa position même était la négation flagrante de cette hypothèse. Elle se trouvait juste au sommet du crâne et était la suite d’un choc venu de haut en bas.

Cependant il s’abstint de toute observation et parut accepter la version du passeur.

Tirant sa trousse, il y prit une sonde et explora la plaie.

Dans, la chambre, le silence était profond. Neigette, debout, appuyée au mur, tordait ses mains et avait de grosses larmes coulant sur son visage.

– Eh bien ? demanda le vieillard d’une voix mal assurée.

Le médecin hocha la tête.

– Très profonde, fit-il. Je ne vous cacherai pas que j’ai de graves inquiétudes. Nous essaierons d’abord des affusions d’eau froide. Il faut

combattre la congestion, qui est imminente. puis, s'il le faut, je saignerai le blessé. Aidez-moi, nous allons le redresser.

– Neigette, éclaire-moi, dit le passeur.

Les deux hommes, avec précaution, relevaient le blessé.

Or, pour la première fois depuis que le médecin était entré, la lumière tomba à plein sur le visage du jeune homme. Et le docteur, l'ayant vu, se pencha vivement vers lui, en s'écriant :

– Mais c'est Jacques !...

– Vous le connaissez ? fit le passeur avec surprise.

Le médecin se mordit les lèvres. Il venait de faire une école. Puisqu'il avait deviné qu'il y avait, en toute cette affaire, un mystère dramatique, il était de prudence élémentaire, pour arriver à le découvrir, de ne pas éveiller soi-même le soupçon.

Mais il était trop tard. L'étonnement l'avait emporté sur la prudence.

– Très peu, se hâta de dire le médecin. Mais si c'est bien là, comme je le crois, Jacques Darneval, je l'ai parfois rencontré au quartier latin. où nous travaillions tous deux.

Il aurait pu ajouter que ce – travaillions – au pluriel – était quelque peu ambitieux de sa part. Oui, Jacques travaillait, mais Randens, habitué de brasseries, flânait et cherchait fortune.

L'explication était logique ; le passeur, concevant un nouvel espoir, reprit, :

– Alors, je compte sur vous. Si vous l'avez connu, vous l'avez aimé... vous le sauverez...

– Certes ! c'était un bon et franc camarade. Allez prendre à la Marne de l'eau bien froide, nous allons faire le nécessaire.

Sans attendre que l'ordre lui fût répété, le passeur appela Neigette, et tous deux sortirent pour obéir.

Le médecin resta seul avec le blessé.

– Diable ! murmura-t-il, voilà qui se complique. Ce bonhomme-là a été assommé, c'est clair. cela doit se rattacher à l'aventure en question. Comment savoir ?...

Et il regardait autour de lui, comme s'il eût cherché quelque indice nécessaire à ses déductions.

Mais, ne voyant rien, il revint à Jacques et se mit à détacher son col et à mettre sa poitrine à nu.

Or, dans ce mouvement, Randens sentit sous ses doigts un cordon de soie.

– Qu’est-ce que cela ? fit-il... Bon ! un médaillon !... Vite, la lumière !... Pourvu que les autres ne reviennent pas tout de suite !

Il avait couru vers la table sur laquelle Neigette avait posé la lampe ; le médaillon était en or, fermé par un ressort. Il l’eut bientôt trouvé, et la plaque s’ouvrit.

Un portrait de femme, d’une exquise finesse, était renfermé dans le médaillon :

– C’est elle ! dit le docteur ; je ne m’étais pas trompé !... Décidément, j’ai été bien inspiré en venant ici.

Et il ajouta, avec un clignement d’œil, cette phrase significative :

– Pas de bêtises, et ma fortune est faite !

Il glissa prestement le médaillon dans sa poche.

Le père Ambroise et Neigette revenaient.

Le médecin se mit à l’œuvre avec un dévouement superbe ; mais, en réalité, il était désireux d’obtenir rapidement un résultat apparent quelconque, afin d’être libre et de pouvoir commencer je ne sais quelle œuvre ténébreuse dont les machinations se formulaient dans son esprit.

Donc, à force d’eau froide, il arriva que la respiration du blessé, toujours immobile, les yeux vitreux, devint moins forte.

– Il est sauvé, prononça Randens, qui n’en savait absolument rien.

Alors, il donna longuement de minutieux conseils, recommandant vivement qu’on ne fit rien, « qu’on ne bougeât pas » avant sa visite du lendemain.

Ce « rien à faire » troubla singulièrement les deux amis de Jacques.

– Singulier médecin ! dit le père Ambroise, en hochant la tête lorsqu’il fut sorti.

Il se hâtait, le docteur. Il lui tardait fort d’être chez lui et de méditer en paix sur les événements de la nuit et sur leur conséquence possible au point de vue de sa fortune.

Et dès qu'il fut installé devant son bureau, les pieds dans une bonne chancelière de peau de mouton, il tira le médaillon de sa poche et se mit à l'examiner.

– Je ne puis me tromper, dit-il. Déjà, lorsque j'ai rencontré cette jeune fille, j'ai été frappé de ce que je croyais alors une ressemblance inouïe. Mais voilà qui écarte tous mes doutes. Voyons donc ! un médaillon est rarement un portrait muet.

Il se mit-à chercher si quelque ressort ne lui permettrait pas d'ouvrir le bijou.

Et bientôt il eut réussi.

La miniature se souleva.

Sur la partie intérieure ces mots étaient tracés :

– A toi pour toujours, Diane.

– Bravo ! cria-t-il. La fortune me comble. l'occasion me tend les cheveux : je serais un fou de n'y pas accrocher mes doigts de la bonne façon.

Qu'était le docteur Randens, et que signifiaient ses paroles ?...

C'est ce que nous allons expliquer.

II

LE FILS DU MOUCHARD

Pendant vingt ans – il est bon de le répéter après un grand orateur – la France a appartenu aux jouisseurs. A la suite des bandits qui avaient fait le *gros* ouvrage de Décembre 51, s'étaient rués tous les avides, tous les affamés, tous les altérés, qui se jetèrent sur la France, sur ses richesses, sur son éternelle beauté, comme sur une proie. Chiens en curée, dont les dents étaient longues et l'estomac plus profond que la besace portée jusque-là par ces mendiants.

Ce fut tout un monde nouveau affublé de la livrée de l'empire, la livrée vert et or commune à tous ces laquais.

Vous les avez tous vus, ces hardis compagnons de la truanderie napoléonienne, voleurs de salons, proxénètes de boudoirs, assassins de corridors, qui, le menton bien rasé, le torse droit, la jambe cambrée, la moustache impérieuse et l'œil net, protégeaient la famille en caressant les prostituées, sauvaient la religion en fouillant dans les poches des fidèles, et défendaient la propriété... en la prenant pour eux afin de la mieux surveiller !

Types spéciaux qui ne rappelaient ni les roués de la Régence dont ils n'avaient pas la légèreté souvent gracieuse, ni les muscadins du Directoire dont ils auraient raillé l'affectation.

Ceux-ci, nos derniers bandits, avaient élevé leur mission de *grinches* à la hauteur d'un fonctionnarisme.

Ils avaient de la dignité, beaucoup de dignité. Ils s'asseyaient sur leur infamie comme un bureaucrate sur son rond de cuir. Ils pontifiaient dans l'ordure et portaient leur honte comme un saint ciboire.

Point n'était bon, devant ces gens, de rire de ceci ou de cela, en public du moins. Poseur, gourmé, amidonné, ce monde vert et or, deux couleurs qui se complètent, le vert, symbole du proxénétisme, l'or, emblème des coupeurs de bourse, ce monde, disons-nous, fut tout morgue et tout insolence.

Sans scrupule, n'ayant ni foi ni croyance, méprisant tous ces préjugés que les imbéciles d'honnêtes gens appellent conscience, ils adoraient entre eux le dieu Vice, comme les sorciers du moyen âge baisaient le pied fourchu du bouc, – mais en plein jour, grands chevaliers de vertu, ils étaient impitoyables et auraient crucifié l'homme de Nazareth, en l'accusant de simonie. La plaisante et sinistre pasquinade ! Il n'était pas un de ces hommes qui n'eût trahi quelqu'un ou vendu quelque chose ; pas un de ces reîtres qui n'eût frappé quelque ennemi par derrière ou violé quelque chasteté ; et cela posait pour le respect de la femme, de la vie humaine.

On ne pouvait pas tirer sur eux sans qu'ils criassent à l'assassinat ! Mais quand ils canardaient les bourgeois, leurs femmes et leurs enfants, cela s'appelait rentrer dans le droit.

Ces pitres du mal lavaient leurs mains sanglantes à la pâte d'amande.

Ils eurent la monomanie de la distinction, et, pour voler, ils mettaient des gants.

Ce fut le régime de la Haute Canaille.

La famille d'Airvault est et sera un parfait échantillon de cette pègre aristocratique.

Mais les portraits ne manqueront pas à la galerie.

Et poursuivant notre tâche, tenons notre parole et expliquons le docteur Randens.

C'était tout simplement le fils du comte de Siénette, sans profession avouée ni avouable, très aimé des dames, et... en réalité, mouchard politique du grand monde. galant homme s'il en fût.

Or, ce comte de Siénette, qui avait eu la faiblesse de ne pas se baptiser duc, était un certain Siénet, ancien commis d'octroi, qui s'était vu flanquer à la porte de l'administration à la fin du règne de Louis-Philippe, pour son ingéniosité trop grande à frauder la bonne ville de Paris.

On n'a peut-être pas oublié cette affaire qui fit grand bruit à l'époque.

Un marchand de vins de Paris avait imaginé un truc très habile pour faire pénétrer dans la ville du vin – déchargé des droits d'octroi ; il avait loué une maison, une baraque adossée au mur d'enceinte, avait percé un trou dans ledit mur, avait adapté un tuyau et une pompe au trou en question ; si bien que, par une opération des plus simples, le vin de la banlieue venait emplir les tonneaux du citadin.

Mais les meilleures plaisanteries ne peuvent toujours durer.

Notre homme fut pris. Or, il eut la faiblesse de révéler que ledit Siénet l'avait grandement aidé dans l'établissement de son petit système en détournant l'attention de ses collègues, et que cette complicité lui avait valu quelques jolies pièces de vingt francs.

Les administrations devant être plus blanches « que la blanche hermine », on ne voulut pas que l'employé infidèle passât devant les tribunaux, et on l'envoya se faire pendre ailleurs.

Bien entendu, il alla ailleurs, mais négligea de se pendre.

Ou du moins, il le fit de façon particulière et peu dangereuse. Il se pendit. aux crochets d'une pauvre fille qui avait été assez bête pour l'aimer et assez malheureuse pour en avoir un enfant.

Comme elle était mère, c'était bien le moins, n'est-il pas vrai, qu'elle nourrit le père.

Siénet était fort joli et fort robuste garçon. Il arriva par les femmes. Quand, après 1852, la prostitution fut toute-puissante, Siénet fut remarqué, choyé et finalement enlevé par une comtesse – qui, par exception, était bon teint. Elle *comtisa* son amant, en féminisant son nom. Présenté par elle, le comte de Siénette fut accepté haut la main. On n'aimait pas d'ailleurs à parler fausse noblesse dans le monde impérial par respect de certain proverbe où il est question de corde et de pendu.

Mais le comte oublia complètement son ancienne maîtresse et son infortuné rejeton.

Celle-ci, qui l'avait nourri, habillé, chauffé et blanchi pendant plus de dix ans, estima que ce procédé était par trop cavalier, et entendit réclamer ses droits.

Elle poursuivit de ses criailleries ce bon M. de Siénette, qui pourtant ne demandait qu'à être tranquille. Et comme son insistance devenait fort gênante, comme la comtesse qui maintenant le logeait et nourrissait de façon beaucoup plus confortable, lui déclara que si elle entendait encore parler de cette *espèce*, il lui faudrait chercher ailleurs gîte et bombance, l'honorable gentilhomme n'hésita pas. Il s'adressa à la police.

On n'entendait pas – en haut lieu – que de misérables filles – de celles qu'on traitait de concubines – se permissent de troubler dans son repos l'homme qui était en bons rapports avec une dame de bonne société.

On appela donc la fille Randens, – c'était le nom de la coupable, – à la préfecture de police, et on la menaça de l'enfermer à Saint-Lazare.

Elle se le tint pour dit, rentra chez elle et s'asphyxia, mais non sans avoir menagé au comte de Siénette une vengeance de sa façon : c'est-à-dire qu'elle avait pris ses mesures pour que, lorsqu'il aurait atteint l'âge de dix-huit ans, son fils, Arthur Randens, fût mis en possession de la correspondance de Siénet, fort intéressante par certains aveux non fardés d'escroqueries et de menus vols, comme aussi par des explosions lyriques de mendicité.

La pauvre fille avait reculé devant le scandale.

Mais elle voulait que son fils fût armé pour la bataille de la vie.

Arthur Randens était d'ailleurs et continua d'être le plus atroce chenapan du monde.

Le sang paternel parlait en lui.

A dix-huit ans, vrai rôdeur de mauvais lieu, chevalier de la rouflaquette, garde du corps de plusieurs trotteuses de boulevard extérieur, il reçut du dépositaire fidèle la correspondance du comte de Siénette, et, intelligent, il alla droit au monstre.

– Monsieur, lui dit-il, vous êtes papa... je suis votre fifi chéri. Je ne demande qu'à tout vous devoir. Donc, vous allez me loger, me dorloter, me faire des rentes, sinon... tout le monde saura que mon excellent auteur est un escroc... et autre chose encore que je n'ose pas dire.

Qui fut penaud, ce fut notre noble, à qui la carrière de mouchard réussissait au mieux.

Il pensa bien à utiliser ses relations policières. Mais ce gars solide, bien campé, n'était pas de composition si facile que la malheureuse femme que la peur avait affolée.

Il fallait traiter. M. de Siénette en prit bravement son parti.

– Vous invoquez des titres passés, dit-il à son estimable fils. Je suis de ceux qui ne transigent pas avec le devoir.

– Pardon, papa ! fit l'incorrigible, vous vous f... ichez trop de moi. Il ne s'agit pas de phrases, mais de monacos. Aboulez ou je cause. Voilà l'ultimatum.

Le comte fit une piteuse grimace. Il fallait changer de voies et moyens :

– Eh bien ! reprit-il, jouons cartes sur table. Tu veux arriver ?

Il s'attendrissait et tutoyait son « cher enfant ».

– Je t'aiderai, mais il faut que tu t'aides toi-même. Choisis une profession et je te pousserai. As-tu une vocation ?

Le « cher enfant » tira une forte pipe de sa poche :

– Oui p'pa ! répondit-il. Dix sous de tabac par jour.

– Ne plaisantons pas. C'est fort sérieux. Dans la société il faut être quelque chose, n'importe quoi. Veux-tu être avocat, militaire, marin, architecte, artiste, médecin ?

– Tiens ! médecin... ça m'irait...

– Bon ! va pour médecin... Veux-tu travailler ?

– Le moins possible.

– On peut arranger cela... Je vais te faire une pension... tu suivras des cours... Je te ferai chauffer dur, et en cinq ans tu seras médecin...

– Cinq ans ! c'est rudement long !.

Mais le comte s'éleva aux plus hautes considérations philosophiques. Un médecin pouvait prétendre à tout... il pénétrait dans les familles, connaissait leurs secrets... Honnête Siénette ! il avait le génie de la mouchardise.

Bref, il fit tant et si bien que le bel Arthur s'enflamma, s'alla confiner dans le quartier latin, *potassa* les brasseries, mais que, seriné par ses chauffeurs d'examens et, de plus et surtout, aidé par son père, qui avait de fort belles relations et agissait sur nombre de gens par la peur, il parvint à décrocher le diplôme de docteur.

– Tout allait pour le mieux, quand soudain – ô fragilité des choses humaines – l'honnête comte de Siénette passa de vie à trépas.

Arthur retomba sur ses pieds, diplômé, mais dans la plus épouvantable des débins. Il avait bien essayé de faire chanter la comtesse qui avait honoré son père de ses bontés ; mais elle l'avait fait jeter dehors par ses laquais.

Or – la fortune a quelquefois des retours soudains – ce fut au retour de cette désastreuse expédition qu'il se trouva, au détour d'une rue, en face de Jacques Darneval qu'il avait rencontré plusieurs fois dans une société de jeunes gens.

Jacques était alors dans une horrible perplexité.

Diane, la bien-aimée de son cœur, dont l'honneur lui était plus cher que sa vie, allait devenir mère.

Mais où trouver le praticien habile et discret qui consentirait à prêter son ministère à celle qui devait rester inconnue ?

Jacques était jeune et ne savait rien de la vie. Le secret professionnel est une des gloires de l'état médical, et pas un médecin ne lui eût refusé son concours. Il ignorait cela et n'osa pas agir dans ce sens. Pourquoi s'adressa-t-il à Randens ? Par timidité, par faiblesse. Il aimait mieux se confier à un homme de son âge. Ayant toutes les délicatesses de la jeunesse,

il les supposa chez Randens, qui, avec une mine de componction et la main sur son cœur, jura que ce secret serait à jamais enseveli au fond de son âme.

Beau serment digne de Judas !

Randens – à la grande joie de Jacques, qui, l’ayant payé très grassement, déclarait encore ne pas savoir comment lui témoigner sa reconnaissance – organisa les préparatifs nécessaires. Il s’entendit avec une sage-femme qui mit à sa disposition une chambre discrète. On exagéra le mystère. Si Randens ne fut pas conduit devant la patiente les yeux bandés, ce fut une concession à la confiance qu’il inspirait.

Et quoiqu’il eût tout tenté pour savoir le nom de la fille, cependant il dut y renoncer. Seulement, les traits de Diane, car c’était elle, étaient restés gravés dans sa mémoire.

L’argent, facilement gagné, s’épuisa vite.

Randens, réduit aux expédients, eut une fatale inspiration. Il mit ses très discutables talents au service de certaines femmes, peu disposées à concourir à la repopulation de la France. L’une d’elles mourut. Le parquet s’émut. Randens essaya de payer d’audace. En fait, les preuves manquaient contre lui.

On le tança vertement ; et si on ne le poursuivit pas, tout au moins on lui fit comprendre que désormais il serait l’objet d’une surveillance incessante.

Tout allait mal.

Il fallait se faire oublier, au moins pendant quelque temps. Ayant rassemblé le peu de ressources dont il disposait, Randens prit une résolution virile. Il alla s’enterrer à Neuilly-sur-Marne, qui manquait de médecin.

Là, tapi dans son cabinet comme l’araignée au milieu de sa toile, il attendait. nous l’avons dit. Il croyait au hasard.

Digne en tous points de son père, il était convaincu que, pourvu qu’on ne se laisse pas arrêter par de vains scrupules, pourvu qu’on ne heurte pas de front la loi, on peut aller loin en marchant sur les marges du code.

L’expérience lui servait.

Il était décidé à tout ; mais il entendait bien ne plus commettre d’imprudence.

Un jour – dans ses courses à travers le pays, – quand il avait l’air de méditer gravement sur les problèmes de la haute thérapeutique, tandis qu’en

réalité il furetait du regard à travers les grilles des châteaux, se disant que derrière ces hautes murailles il y avait des secrets qu'un homme de sa trempe pouvait exploiter pour sa fortune, il avait été frappé d'une vision subite.

Une jeune fille au costume d'amazone, mince, élégante, adorable de jeunesse et de beauté, montant un pur sang de grand prix, suivie d'un laquais imposant, avait passé devant lui, et un cri aussitôt réprimé, s'était échappé de sa poitrine.

N'était-ce pas celle qu'il avait accouchée, là-bas, dans la maison de la sage-femme ?

En vérité, c'était folie que de le supposer, tant il y avait de virginité sur ce front pur, dans cette taille svelte, tant de candeur hautaine dans ces yeux profonds !

Et voici qu'il tenait dans sa main le portrait de Diane !

C'était donc bien elle !. la déshonorée, la mère mystérieuse !

Et il désespérait de l'avenir !... Allons donc ! il y avait là un bel et bon chantage à organiser !

Il ne s'agissait que d'agir habilement, sans se compromettre par quelque sottise.

Il réfléchit toute la nuit.

Au matin, son plan était fait.

Et, vaillant ; tiré à quatre épingles, le docteur Randens sortit, prêt à engager la partie. Mais, voulant méditer sur la façon dont il l'entamerait, il fit un long détour avant de s'acheminer vers la villa d'Airvault.

III

OU DIANE POSE SES CONDITIONS

Revenons à la villa d'Airvault.

Le marquis, – après l’entretien qu’il avait eu avec sa fille, – n’était point tout à fait rassuré.

Certes, il n’avait rien ignoré de la conduite de sa digne épouse ; d’autant qu’il avait largement et vertueusement profité des liaisons brillantes que la beauté de sa femme lui procurait. Mais quand il avait soupçonné la faiblesse de la marquise à l’égard d’un laquais, d’un cocher, pouah ! il avait senti son cœur se soulever à ce point, qu’il avait préféré douter, puis se nier l’évidence à lui-même.

Cela lui était désagréable. Donc, cela n’était pas, ne pouvait pas être.

Il en voulait à Lazare, surtout de lui avoir donné ce souci.

D’ailleurs, si le marquis d’Airvault était convaincu qu’il n’était pour rien dans la naissance de Diane, au moins les allures aristocratiques de la jeune fille lui procuraient cette satisfaction d’orgueil de supposer à cette fantaisie de sa femme une excuse nobiliaire. Ce n’était pas une mésalliance. Alors de quoi se serait-il plaint ?

Mais la rudesse de Diane, son orgueil que rien ne pouvait briser, l’irritaient à un haut degré.

Il avait hâte de la voir mariée.

Pour plusieurs causes.

Le mariage de Diane devait apporter à sa fortune un appoint nouveau, et, disons-le tout bas, quelque peu nécessaire.

Oui, le marquis d’Airvault était plusieurs fois millionnaire.

Mais, depuis longtemps, les biens patrimoniaux, établis sur des titres solides et indiscutables, étaient allés rejoindre les vieilles lunes, dont la trace, on le sait, n’a pas encore été retrouvée.

Sa fortune nouvelle était basée sur des *affaires* de toute nature, des mines et des chemins de fer, des crédits plus ou moins mobiliers et des emprunts étrangers. à toute combinaison honnête.

Un coup de hasard pouvait ébranler, écraser, anéantir cette opulence de Robert Macaire.

Il s’agissait de la mettre à l’abri.

Que M. d’Airvault, jusqu’ici relégué par le gouvernement impérial dans les fonctions officieuses, obtînt enfin un poste essentiellement officiel, et le moment venait de liquider, dans des conditions inespérées.

Les affaires dans lesquelles son nom figurait, entre celui de M.A. sénateur, et M.B. conseiller d'Etat, reprenaient soudainement un nouvel essor. Se basant sur l'incompatibilité morale existant entre les mandats multiples dont « la confiance des actionnaires » l'avait honoré et une mission diplomatique, il se retirait, il vendait, et avec la confiance qui caractérisait les fonctionnaires de l'empire, il plaçait ses capitaux. à l'étranger.

Et vogue la galère !

Mais ce poste diplomatique, il fallait l'enlever de haute lutte.

L'empereur, pressenti à ce sujet, avait esquissé une moue significative. Mais que M. d'Airvault, qui avait manœuvré de façon à attirer son attention sur la belle Diane, et savait que le souverain avait daigné glisser quelques mots à son sujet à l'oreille du général Feuilly, livrât carrément sa fille à son impérial amant. c'étaient là de ces services qui ne sauraient trop se payer.

Il fallait trouver un mari de bonne composition.

Qui valait mieux que le comte de Planay ?

Il était dans la main du marquis, lequel avait racheté pour son compte quelques menus papiers sur lesquels M. de Planay, par mégarde sans doute, s'était trompé de signature.

De plus, Planay, de son côté, connaissait sur le marquis certaines aventures peu honorables : bref, ils se tenaient l'un l'autre, comme deux bandits qui, au coin d'un bois, se sont mutuellement attaqués.

Quelle alliance !

Planay n'avait pas le sou, mais on l'aimait aux Tuileries et lui-même adorait son souverain au point de ne lui rien refuser, – sa femme moins que toute autre chose, bien entendu.

S'étonnera-t-on, après cela, que le marquis d'Airvault fût préoccupé ?

Et qui se permettrait de le blâmer, lorsque, réveillé de très bonne heure par son valet de chambre qui lui apportait la lettre de Diane, il poussa un cri de joie accentué d'un : « Enfin ! » qui prouvait à quel point ce père modèle tenait à « établir » sa fille.

Il se fit accommoder plus rapidement que de coutume et, sans perdre une minute, se fit annoncer chez Diane.

Celle-ci, de son côté, n'avait pas perdu de temps, ainsi qu'on le sait.

Il lui restait un dernier coup à frapper. Elle attendait son père et de pied ferme, je vous le jure.

– Je vous salue, ma fille, dit le marquis souriant et prêt aux plaisanteries paternelles. Nous sommes donc devenue raisonnable ?.

– Ne suis-je pas une fille respectueuse et docile ? répliqua Diane souriant à son tour et indiquant de la main un siège à son père.

– Vous êtes un ange !

Et le marquis, s'inclinant, lui baisa la main. Façon de la plus pure régence.

Puis il s'assit, enchanté, en homme qui a enlevé une position difficile.

– Vous ne pouvez vous figurer, dit-il, la satisfaction que m'a causée votre court billet. Ainsi, vous avez réfléchi. vous avez compris que je ne pouvais rien vouloir que dans votre intérêt ; et vous consentez à ce que je fasse votre bonheur. Oui, votre bonheur, car, avec M. de Planay, vous serez la plus heureuse des femmes.

Sans doute il allait s'égarer dans des considérations de haute morale ; mais Diane l'interrompit assez brusquement par cette question, lancée à brûlepourpoint :

– Quel est le chiffre de ma dot ?

– Hein ? vous dites ?

– Je répète : Combien donnez-vous en dot à M. de Planay ?

– Tudieu ! voilà des préoccupations que je ne soupçonnais pas.

– Qu'importe ? Vous plaît-il, oui ou non, de me répondre ?.

– Certes, car ma réponse ne peut que vous être fort agréable. Je vous donne deux millions.

– Comptant ?

– Partie en argent monnayé et ayant cours, ainsi que disent les notaires, partie en valeurs de premier ordre.

– Oh ! les valeurs ! fit Diane, avec une petite moue qui prouvait, son expérience financière... Enfin, va pour les valeurs !. Nous disons donc deux millions ?

– Deux mille fois mille francs... sans compter les espérances.

– Et, pour ce prix, M. de Planay consent à me donner son nom ?

– Que dites-vous là ? M. de Planay n'est pas un homme d'argent... il vous aime et...

– Il compte, avec les deux millions, trouver une jeune épouse toute confite en vertus et en douceur, qui lui sera soumise en tout et pour tout.

Le marquis était singulièrement surpris du tour que prenait l'entretien.

Il crut s'en tirer par une pointe un peu gauloise :

– La soumission – en tout et pour tout – (il insistait sur les mots) ne peut être que fort agréable.

– Je n'en doute pas. Mais, mon cher père, voici où j'ai besoin de votre excellente affection pour moi.

– Je suis tout à vos ordres. Cependant, j'avoue que je ne comprends pas comment, en ces matières, je puis intervenir.

– Oh ! de la façon la plus simple...

– Je vous écoute...

– Vous ajouterez un demi-million à ma dot...

– Hein ?...

– Oh ! en valeurs ?...

– C'est vrai ; mais enfin... cinq cent mille francs... Pourquoi ? pourquoi ?

– Parce que, moyennant ces cinq cent mille francs, vous achèterez de M. de Planay ma liberté absolue...

Certes, le marquis d'Airvault était « ferré à glace » et pouvait marcher sur tout terrain, si glissant qu'il fût. Mais – sapristi – cela dépassait un peu la moyenne des étrangetés.

Il s'était levé, et stupéfait, les yeux écarquillés, il répétait en balbutiant :

– Votre liberté !

– Pleine et entière.

– Mais c'est de la démence ! Quoi ! vous prétendriez que votre mari vous permît de... acceptât enfin !... c'est impossible !...

– C'est absolument possible. Et cela sera. Il est vrai que cela vous coûtera un demi-million... en valeurs...

– Mon Dieu ! ce n'est pas la somme., mais de Planay refusera.

– Ne dites donc point ce que vous ne pensez pas. Voyons, cher père, reprit Diane, qui se posa gracieusement sur le dossier de son fauteuil,

répondez-moi bien franchement... Estimez-vous M. de Planay ?

– Moi !... Si je... Comment ! l'homme que je veux nommer mon gendre...

– Ce n'est pas une réponse. Dites-moi donc ce simple mot : oui ! en me regardant bien en face.

Et les yeux de Diane, devenus fixes et durs, fouillaient les yeux du marquis.

Certes, il avait un rude aplomb, le personnage. Mais, ma foi ! cette fille lui imposait, et il n'osa pas articuler le : oui ! réclamé.

– Bon ! reprit Diane, toujours logique, je n'insiste pas, et j'achève.

– Quoi ! ce n'est pas tout ?

– Oh ! non. Vous verrez que pour vos cinq cent mille francs vous aurez bonne mesure... de concessions.

Le marquis retomba sur son fauteuil, essoufflé. Il s'attendait à tout.

– Ce que je veux acheter de M. de Planay, reprit Diane d'une voix claire, c'est non seulement la liberté de l'extérieur, mais encore, mais surtout la liberté. de l'intérieur.

Le marquis poussa un gros soupir résigné.

– J'entends que M. de Planay s'engage, par écrit, vous m'entendez bien, à ne réclamer aucun de ses droits conjugaux... J'entends que, pourvu que je respecte son nom et me gare soigneusement de tout scandale, M. de Planay ne soit – jamais – qu'un mari... honoraire.

On voit qu'elle avait lu les bons auteurs et connaissait les finesses du langage.

– Jamais je ne demanderai cela à M. de Planay, articula M. d'Airvault.

– Alors, de deux choses l'une, ou je les lui imposerai moi-même. ou le mariage n'aura pas lieu.

– Mais vous déclariez que vous étiez prête à m'obéir.

– Et je le déclare encore : je m'appellerai – quand vous le voudrez – la comtesse de Planay. Que pouvez-vous me demander de plus ?...

– Certainement... moi, de mon côté... oui...

Il barbotait affreusement, ce pauvre marquis que cette petite fille désarçonnait.

Diane se leva :

– Soyons donc francs, de vous à moi. En me mariant à M. de Planay, vous faites une affaire.

– Oh !... ma fille !

– Je ne vous adresse pas de reproches, je constate un fait... En m'épousant, M. de Planay fait... une affaire...

– Mais vous nous prenez donc pour des gredins ! s'écria M. d'Airvault un peu témérairement.

– Je ne suis pas un juge, ricana Diane... Mais, affaire d'un côté, affaire de l'autre, j'entends que, puisque je suis, pour ma part, la chose exploitée, je pose mes conditions...

– Mais vous haïssez donc M. de Planay ?

– Moi ? pas le moins du monde ! Je vivrai avec lui, auprès de lui. Je lui rendrai la vie aussi agréable qu'il me sera possible ; mais, d'autre part, je n'entends pas aller plus loin qu'il ne me plaira. Soyons donc et restons gens du monde, mon père. Qu'importent certaines petites bonnes pour les bourgeois ou les républicains. Vous m'avez répété cent fois que le mariage était chose grave. Vous voyez bien que je suis de votre avis et que j'en parle gravement.

M. d'Airvault était affaîssé ! Il ne répondait plus ! Cette logique l'écrasait.

En trouvant Diane si forte, il en venait à se demander si, par hasard, elle n'était pas vraiment sa fille.

Diane, redevenue souriante, lui frappa doucement sur l'épaule :

– Voyons, mon père, fit-elle, encore un moment d'attention, redevenez vous-même et écoutez une dernière question...

– Oh ! mon Dieu ! continuez, articula le marquis, je m'attends à tout...

– Et jurez-moi de me répondre en toute sincérité.

– Je promets tout ce que vous voulez.

– Eh bien, entre nous – personne ici ne nous écoute – croyez-vous véritablement que M. de Planay refuse le demi-million ?

M. d'Airvault tressaillit et releva la tête.

Ah ! mais ! était-elle forte ! était-elle forte !

C'était vrai que, dans son saisissement, il avait oublié de s'adresser cette question.

De Planay refuser un demi-million... à n'importe quelle condition ! Parbleu ! ç'aurait été absolument invraisemblable !...

Et le marquis d'Airvault regarda sa fille qui, appuyée à la cheminée, avait aux lèvres le plus délicieux sourire de raillerie.. et ce père terrible, rigide. se mit à rire, et, se levant brusquement, courut à Diane, lui prit la tête entre ses mains et lui embrassa les cheveux en s'écriant :

– Tu es splendide !...

Elle rit aussi, et, pendant un instant, ils se considérèrent avec une expression de vraie gaieté.

Ah ! comme ils se méprisaient l'un l'autre ! comme ils méprisaient ce monde qui les entourait ! comme ils se méprisaient eux-mêmes !

– Parlons raison, dit Diane, reprenant l'entretien la première. Donc, M. de Planay, et c'est pourquoi je l'épouse, est- un de ces galants hommes qui comprennent toutes les exigences. Vous lui parlerez, vous emploierez tels arguments qui vous paraîtront nécessaires...

– Et un demi-million en valeurs ! accentua le marquis revenu à sa désinvolture de cynique.

– – Je puis donc compter sur vous ?...

– Je vous le promets. Mais surtout ne soyez pas trop belle. car ce diable de de Planay, aurait-il signé cinquante renonciations, je me défierais de lui. je vous en avertis loyalement.

– Soyez tranquille, je saurai l'obliger à respecter sa parole.

– Oh ! je ne doute pas de vous ! Maintenant, je crois qu'il ne faut pas perdre de temps. Voulez-vous que nous partions pour Paris ?

– Quand vous le désirerez.

– Ce matin même. je vais faire atteler.

– A votre aise... rien ne me retient ici.

– Allons ! fit le marquis. Et que Dieu protège votre union ! ajouta-t-il avec un accent de moquerie.

– Ah ! un dernier mot, dit Diane.

– Encore quelque mission impossible ?

– Non. Un simple désir que, je l'espère, vous ne me refuserez pas de satisfaire.

– S'il dépend de moi...

– De vous seul. Vous souvenez-vous de certain... valet que vous avez chassé naguère ?...

– Un valet ! moi !... je ne me rappelle guère ce qui se passe avec ces espèces...

– Celui dont je vous parle se nomme... Lazare.

– Lazare !...

Le marquis devint livide. Tout le fiel amassé dans sa poitrine lui remonta à la face.

– Ce misérable ! fit-il. Pourquoi prononcez-vous ce nom ?

– Parce que c'est de lui que je vous veux parler. – C'est-à-dire ?

– Que vous l'avez chassé de votre service, et que je vous avertis que je le prends au mien.

– Lazare !. Non, je ne le veux pas ! je ne le veux pas !

Le marquis n'était plus le même homme. En un instant, son visage s'était décomposé. C'est qu'il se souvenait et des fureurs latentes que lui avait imposées la présence de cet homme et de l'affront terrible qu'il avait reçu de lui.

Car Lazare l'avait souffleté, lui, le marquis d'Airvault, , qui avait été trop lâche pour le tuer.

Diane allait répliquer. Ces deux volontés allaient se heurter avec violence, quand tout à coup la femme de chambre de Diane parut, lui apportant un billet.

Elle le prit, l'ouvrit ; malgré tout l'empire qu'elle avait su prendre sur elle-même, elle sentit qu'elle pâlisait.

Elle prit rapidement son parti.

– N'en parlons plus, mon père, du moins pour le moment... J'espère que vous reviendrez sur vos préventions. Mais je n'insiste pas...

Le marquis poussa un soupir de soulagement.

– Maintenant laissez-moi seule ; je vais me préparer au départ.

– Dans une demi-heure, je vous attendrai.

– Comptez sur moi... mais n'oubliez pas que vous avez engagé votre parole.

– Ma fille, dit M. d'Airvault, vous serez contente de moi. Mais, pour Dieu ! ajouta-t-il avec effort, ne me demandez que ce que je puis vous

accorder.

Elle haussa légèrement les épaules.

M. d'Airvault sortit.

Alors elle lut le billet qu'elle venait de recevoir et qui portait ces mots :

« Prenez garde. Il n'est pas mort !... Il faut que je vous parle. Echappez-vous. Je vous attends dans le bosquet de Minerve. – L. »

Il n'est pas mort ! lui, l'ennemi dont on se croyait délivré à jamais !

Diane avait au front une sueur froide.

Car le danger était plus grand que jamais. Que s'était-il passé ? Comment la main de Lazare l'avait-elle trahi ?

Le bosquet – désigné par le nom de la statue qui le décorait – était situé à l'extrémité du parc.

Diane sortit de son appartement, obéissant à l'appel de Lazare.

Mais justement à cet instant, un personnage tout de noir habillé se trouvait sur le perron, remettant sa carte à un domestique qui, apercevant Diane, s'avança respectueusement vers la jeune fille en lui présentant le morceau de bristol.

Cette carte était ainsi conçue :

– Docteur Randens, de la Faculté de Paris.

IV

DES DANGERS DU CANOTAGE

– Mademoiselle, dit le docteur Randens, excusez-moi si je prends la liberté...

Diane avait rapidement examiné ce personnage qui, courbé en deux, avait les humbles allures d'un quêteur de secours. Ce visage lui était inconnu. Comment, en effet, se pouvait-elle souvenir d'une physionomie à peine entrevue, la nuit, alors qu'elle était en proie aux affres de la douleur.

– Monsieur, dit-elle, je pars dans un instant pour Paris... Je regrette vivement de ne pouvoir vous entendre.

- Oh ! mademoiselle, je n'ai que quelques mots à vous dire.
- Adressez-vous à mon père...
- Mais c'est à vous. et à vous seule que je dois parler, insista Randens.

Il y avait dans l'accent de Randens une nuance singulière qui frappa la jeune fille.

Je ne sais quel pressentiment traversa son esprit.

Les mots de Lazare : « Prenez garde ! » lui revenaient en mémoire.

Elle devina que la présence de cet homme se rattachait au mystère de sa vie.

– Eh bien ! fit-elle. Parlez vite. je vous écoute. Et elle alla vers le parc, dans la direction du bosquet où devait se trouver caché Lazare.

S'il y avait là un nouveau danger, elle se rapprochait instinctivement de son protecteur.

Du reste, elle n'était pas femme à rester longtemps dans l'incertitude. Et comme le docteur, lui obéissant, marchait auprès d'elle :

– Un mot, dit-elle brusquement. Vous êtes médecin ; vous venez sans doute solliciter en faveur de quelque malheureux ?...

– En effet...

– Eh bien, je vais donner des ordres. Dix louis vous suffiront-ils ?

– Mon Dieu ! non ! dit patelinement l'excellent praticien. Je veux vous demander moins et plus que cela...

– Monsieur, dit Diane d'un ton dur, je n'ai ni le temps ni la volonté d'entendre des énigmes. Veuillez donc me dire, sans ambages, ce que vous désirez de moi.

– Ceci, répliqua nettement le docteur : un blessé, un jeune homme, se trouve à quelque distance d'ici. il demande à vous voir avant de mourir.

Diane s'arrêta. Son sang affluait à son cœur.

Ainsi elle ne se trompait pas. Jacques vivant encore avait confié son secret à un étranger. Jacques rappelait... Mais, que savait le médecin ?

– Je ne vous comprends pas, dit-elle. De qui voulez-vous me parler ?...

– J'ignore qui est ce jeune homme. cependant, je puis vous dire que je l'ai entendu nommer. Jacques.

– Alors, dit Diane, je regrette de répéter que je ne comprends rien à cette requête. Je ne connais pas cet homme.

Randens se mordait les lèvres. Il avait compté sur cette série de petits coups de théâtre pour amener immédiatement l'ennemi à résipiscence. Le sang-froid apparent de Diane ne s'était pas démenti un seul instant.

Il fallait user d'audace. Que risquait-il après tout ?

– Mille pardons, reprit-il. Je ne suis qu'un mandataire et je puis me tromper. Cependant, le blessé m'avait remis un objet qui, selon lui, devait me servir de signe de reconnaissance.

– Et cet objet vous l'avez là ? Montrez-le...

– C'est un médaillon, continua Randens sans obéir à l'injonction de Diane, un portrait de femme derrière lequel sont écrits quelques mots.

– Et ce portrait... est celui de...

– Je puis dire seulement qu'il a, avec mademoiselle d'Airvault, une étonnante ressemblance.

– En vérité !

– Et que les quelques mots dont je parle sont signés de ce nom : Diane !

Depuis quelques instants, Diane réfléchissait.

Il n'y avait plus à douter : c'était un nouvel ennemi qui se dressait devant elle.

Mais le danger était-il si grand qu'il paraissait ?

Jacques, mourant, avait prié l'homme qui lui donnait ses soins d'appeler auprès de lui celle qu'il aimait. Il y avait bien ce portrait. Mais, après tout, ne pouvait-il pas s'agir de quelque enfantillage, d'un de ces romans ébauchés dans la jeunesse ?

– Et ce M. Jacques ne vous a rien dit de plus ?

– Rien, articula Randens.

– Et vous m'affirmez qu'il se meurt ?

– Je doute que, même, en vous hâtant, vous le trouviez encore vivant... D'ailleurs, depuis le moment où il a perdu connaissance, il lui a été impossible d'articuler un mot de plus que le peu de paroles par lesquelles il m'a supplié de venir à vous.

Tout en causant, Diane s'était rapprochée de plus en plus du bosquet.

Maintenant, elle y entrait.

Lazare était là, tapi derrière les épaisses charmilles. Donc il écoutait, donc il entendait.

– Si bien, reprit Diane à voix haute, que ce médaillon, qui me ressemble si fort, et qui, avouez-le, vous paraît un peu compromettant pour moi, vous le possédez là, sur vous ?...

– Oui, mademoiselle.

– Vous plairait-il de me le remettre ?

Randens comprit qu’il gagnait du terrain. Se dessaisir du portrait, pas si niais !

Il fit mine de se fouiller, de chercher dans toutes ses poches ; et avec l’accent de la plus profonde surprise :

– Mon Dieu ! je l’ai oublié... sans doute auprès du malade...

– En vérité. Eh bien, je gage, dit-elle toujours à voix haute, que quelque autre personne (elle articulait ses paroles nettement) saurait le retrouver.

– Que voulez-vous dire ? madame.

Il n’acheva pas.

Deux mains robustes s’étaient rivées à son cou et un effort violent l’avait renversé.

Pauvre docteur Randens ! Il suffoquait bel et bien et était en passe d’être étranglé comme un simple poulet. Dans quel guêpier s’était-il fourré !

Lazare – on l’a reconnu – lui avait posé le genou sur la poitrine, et ne lui serrant plus le cou que d’une main – soulagement médiocre – de l’autre, il le fouillait et trouvant le médaillon, le remettait à Diane qui, ricanant, reprenait :

– Voyez, monsieur, vous êtes trop oublieux... Randens râlait. Lazare avait la poigne solide. L’ancien cocher regarda la jeune fille. Ce coup d’œil était une question. Fallait-il achever cet homme ?...

Diane, ayant considéré le portrait, l’avait mis dans son corsage. Elle regarda un instant l’homme qui gisait à terre ; et, d’un signe, elle ordonna à Lazare de lui lâcher la gorge.

– Qui êtes-vous et qu’êtes-vous venu faire ici ? demanda-t-elle en se penchant vers lui.

Le malheureux avait peine à reprendre sa respiration. Il était cramoisi.

Il fit un violent effort pour parler :

– Faites-moi grâce, fit-il, je vous en supplie !. Je ne suis pas un ennemi... au contraire... je suis venu... pour vous offrir mes services...

Et, impatient de définir ce qu'il entendait par « ses services » :

– Je vous ai menti tout à l'heure... je sais tout... vous ne m'avez pas reconnu ; mais c'est moi qui, à Paris, au quartier latin, vous ai délivrée... et c'est moi qui... soigne Jacques Darneval... Je suis médecin... je puis achever ce qui a été commencé...

– Ce qui veut dire ?...

– Qu'une demoiselle de haut rang comme vous peut faire la fortune d'un malheureux comme moi. et que, pour obtenir votre protection, je suis prêt à tout ; vous entendez bien, à tout !...

Diane et Lazare avaient échangé un regard.

Certes, il était facile d'en finir avec ce maître chanteur. Lazare était prêt.

Mais un meurtre commis là, à quelques pas du château ! A quoi bon ! s'il était inutile.

Et voici que, dans le parc, s'élevait la voix de M. d'Airvault, appelant :

– Diane ! où êtes-vous donc ? la voiture attend !.

En quelques secondes, il pouvait être là.

– Interrogez-le, dit Diane à Lazare. Et demain, à Paris.

– Me voici, mon père, ajouta-t-elle en sortant du bosquet.

M. d'Airvault fit un geste de satisfaction et tous deux se dirigèrent vers la voiture.

– A nous deux, fit Lazare. Et d'abord, sortons d'ici.

Il saisit Randens par les épaules et le campa sur ses pieds.

A ce moment, il y eut, à quelques pas des deux hommes, un bruit singulier, quelque chose comme un grondement.

Lazare s'arrêta brusquement. Le bruit ne se renouvela pas. Il eut un geste d'insouciance.

– Vous, reprit-il en s'adressant à Randens, songez bien à ceci : si vous faites le moindre mouvement pour m'échapper, je vous étrangle avant que vous ayez eu le temps de pousser un cri. Vous êtes averti.

Oui, Randens était averti. L'alerte avait été si chaude, il avait si bien cru sa dernière heure venue, qu'il n'était pas tenté de provoquer son redoutable adversaire. Quelle poigne ! Eh bien ! pour la première fois que Randens tentait une affaire, il la réussissait singulièrement.

Tête basse – comme un chien battu – il marchait devant Lazare qui lui avait posé sa lourde main sur l'épaule.

Du reste, Lazare l'aida à franchir le saut de loup. Ils se trouvèrent sur la route.

– Laissez-moi vous dire, commença Randens.

– Pas encore, mon brave, fit Lazare. Quand on doit causer de questions délicates, il est bon de prendre ses précautions.

En quelques minutes, ils avaient gagné la berge. Lazare qui maintenant avait passé – en bon camarade – son bras sous celui de Randens, l'emmena jusqu'au garage d'un loueur de canots, et s'en fit remettre un.

Un instant après, ils étaient en pleine Marne. Lazare ramait.

– Un mot avant la causerie, dit-il au docteur qui était encore blême. Je vous avertis que je sais très bien nager. Si vos réponses ne me satisfont pas, je retourne la barque sens dessus dessous et je vous laisse vous tirer de là comme vous pourrez. Il y a tant d'accidents sur l'eau ! C'est compris, hein ?.

– C'est compris, répéta machinalement Randens de plus en plus épouvanté.

Ramant vigoureusement, Lazare s'était bientôt éloigné des dernières maisons. Ils entraient dans le goulet formé par la Marne auprès du canal, au-dessous de Noisy-le-Grand. Herbes et joncs obstruaient le courant.

Randens regardait du coin de l'œil cet endroit peu rassurant.

Il était bien pris. Eût-il voulu crier, que Lazare avait vingt fois le temps de le noyer.

Il fallait se rendre. Restait à faire accepter la capitulation.

– Maintenant, parlez, dit Lazare, je suis tout à vous.

– Monsieur, dit Randens, d'un ton profondément respectueux, je suis un misérable.

– Je le sais. Continuez.

– Mais si vous saviez dans quelles intentions, s'écria piteusement Randens, je venais chez mademoiselle d'Air.

– Pas de noms propres, je vous prie. interrompit Lazare, qui donna de côté un coup de rame qui secoua le canot.

– Non, non, rien ! fit Randens, que la peur étranglait. Je ferai attention. mais je vous jure que je voulais offrir mes services... rien de plus...

– Ouais ! et vous commenciez par faire du chantage.

– Mettez-vous à ma place, reprit naïvement Randens. Je suis jeune, la fortune ne m’a guère souri jusqu’à présent. Or, je suis plein de bonne volonté. Si on voulait m’aider à me faire une position, on n’aurait pas de serviteur plus dévoué. et vous savez, un médecin, cela peut être souvent très utile.

– Peuh ! fit Lazare, vous ne me semblez pas bon à grand’chose.

– Vous ne me connaissez pas. Pour qui me tendrait la main, me sortirait d’un seul coup du borbier où je m’enfonce... vous verriez si je ne serais bon à rien...

– Bref, vous ne demandez qu’à être mis à l’épreuve ?...

– Certes !

– Sans conditions ?

– Je m’en remettrais à la générosité de mademoiselle d’Air...

– Hum ! fit encore Lazare, en accentuant l’exclamation d’un nouveau coup de bascule.

– Oui, je sais... c’est involontaire...

– Ainsi, vous croyez que vous avez déjà vu. la jeune fille en question ?...

– Oh ! pour cela, j’en suis sûr !

– Cher monsieur, on n’est jamais sûr de. ce qui est dangereux à savoir.

– Croyez que j’oublierai. tout ce qu’il faudra oublier.

– Nous en reparlerons. Laissons là le passé et venons au présent.

– Interrogez-moi.

– C’est vous qui avez été appelé auprès de...

– L’amant de mademoiselle Diane... Ah ! mon Dieu !

Ce cri était arraché à ce pauvre Randens par une telle bousculade du canot, qu’en vérité le docteur avait cru donner aux poissons l’accolade fraternelle.

– Décidément, dit Lazare, vous êtes incorrigible, et comme ceux qui ne savent pas tenir leur langue sont essentiellement dangereux, j’ai bien envie de.

– Oh ! je vous en prie ! ne remuez pas comme cela ! C'est atroce !... Je me tairai... je vous le promets...

– Passe encore pour cette fois-ci... Mais, faites attention... le courant est très rapide ! Revenons à notre jeune homme. Il est blessé ; que pensez-vous de sa blessure ? Elle est accidentelle, je suppose ?

Randens regarda l'eau avec inquiétude :

– Si vous me promettez de ramer bien doucement.

– Eh bien ?

– Je vous dirai que... peut-être... vous faites erreur.

– Vraiment ! Alors la blessure...

– Vous ne bougerez pas ?

– Tenez ! je lève les rames... parlez sans crainte.

– Eh bien, je vous le dis en confidence, cela m'a tout l'air d'un coup asséné sur la tête de l'individu.

– Ah bah ! Et par qui ?

– Evidemment, fit Randens en clignant de l'œil, par celui ou ceux que gêne le personnage.

– Et celui ou ceux-là, les soupçonnez-vous ?

Randens eut un mot heureux :

– Je ne soupçonne jamais, dit-il, quand je suis sur l'eau.

Lazare se mit à rire.

– Voilà qui est mieux. Parbleu ! mon garçon, nous ferons peut-être quelque chose de vous. Donc, notre blessé est fort malade ?

– C'est-à-dire que je ne mentais pas en disant qu'il est peut-être mort à l'heure qui sonne.

– Et s'il n'est pas mort ?

– Sa vie est à la merci du moindre incident. ou accident.

– C'est-à-dire, articula lentement Lazare en fixant ses yeux noirs sur Randens, qu'elle est à la merci du médecin qui le soigne.

Randens, devenu sérieux, s'inclina en signe d'assentiment.

Il y eut un moment de silence.

La Marne s'élargissait. Lazare conduisit le bateau au milieu. Mais Randens était moins anxieux ; il comprenait que le moment décisif était venu et qu'on allait causer.

– Supposons, dit Lazare, qu'on ait intérêt à la mort de ce pauvre garçon. Supposons qu'un médecin soit prêt à aider la nature, que demandera ledit médecin ?

– Ceci, dit nettement Randens, et rien que ceci : la protection de ceux qu'il aura servis, c'est-à-dire l'entrée dans la clientèle riche. Il suffit, vous le savez, que quelques grands personnages s'intéressent à lui. Il demandera en outre une mise de fonds pour première installation, une bagatelle, c'est-à-dire une cinquantaine de mille francs, dont on pourra d'ailleurs surveiller l'emploi. Ces demandes vous paraissent-elles excessives ?

– Non, repartit Lazare, c'est assez modeste. Seulement, – il y a un seulement, sur lequel j'appelle toute votre attention...

– Soyez certain que je ne perds pas une seule de vos paroles.

– Supposons, – car nous sommes toujours dans le domaine des hypothèses, – que ledit médecin, exploitant certaine situation que le hasard lui a faite, soit prêt à rendre le service qu'on réclame de lui, quelle garantie auront ses... commettants (vous comprenez dans quel sens j'emploie ce terme), quelle garantie, dis-je, auront-ils, que le médecin n'utilisera jamais des secrets qu'il a surpris ?

– Mais sa parole, son intérêt bien entendu !...

– C'est beaucoup... entre gens honorables. Laissez-moi vous dire qu'avec certaines personnes, c'est peu. On resterait donc à la merci d'un caprice... d'un mouvement de colère... Dame ! vous le savez !... les alliances ne sont pas éternelles...

– Mais quelles garanties puis-je donner ? s'écria douloureusement Randens.

Le misérable était littéralement affolé. Il avait posé ses conditions, on les acceptait. Et voici qu'au dernier moment semblait se dresser un obstacle insurmontable !...

Car Lazare avait raison.

Comment Randens pouvait-il prouver qu'en un jour de colère il ne rappellerait pas le passé de Diane d'Airvault.

Certes il était prêt à prêter tous serments du monde. Mais, en bonne conscience, pouvait-on s'en contenter ?

Lazare, de son côté, était bien fort.

Justement, ils étaient parvenus à un endroit tellement solitaire, que pour étouffer à jamais le secret de Diane, il suffisait d'un coup d'aviron.

Lazare ricanait silencieusement :

– Vous devinez, n'est-il pas vrai, que je vais vous poser à mon tour des conditions... elles seront fort dures, je vous le jure.

– Je crois que je les accepterai, dit Randens.

– Avez-vous un carnet, un crayon ?

– Oui.

– Alors déchirez une feuille et écrivez...

– Comme ceci, sur le bateau...

– Mais oui, c'est une garantie personnelle, à moi. Mais avant tout, comprenez bien ; je vous tiens ; votre vie est entre mes mains. Choisissez donc entre ces deux alternatives : ou vous rendrez le service que nous avons dit, et on vous fera riche, célèbre, considéré, – de vrais miracles ! – ou bien...

Lazare prit un temps, comme un acteur qui ménage un effet.

– Ou bien je vous jette à l'eau...

– Dicter, grelotta Randens, j'écris.

– Voyez ! le bateau ne bouge pas. Que ce soit bien lisible !...

– Mais dictez donc !...

– Voici. Vos nom et prénoms d'abord ?

– Arthur Randens...

– Bon ! « Moi, Arthur Randens, je reconnais avoir été surpris, la nuit, dans l'appartement de mademoiselle Blanche d'Airvault... »

– Moi ! mais... c'est faux !

– Parbleu ! si c'était vrai. où serait votre mérite ?

Disant cela, il reposait les rames dans l'eau.

– Allez, continuez...

– « Dans l'appartement de mademoiselle... etc., où je m'étais introduit... pour voler... »

– Je n'écirai pas cela, s'écria le malheureux.

– Alors... en route pour le fond de l'eau.

Et Lazare imprima au bateau une si formidable secousse, que Randens, à demi mort de peur, tomba au fond du canot, se traînant à genoux, suppliant :

– J’écrirai... je signerai... grâce !...
– Ma foi ! ce serait plus sûr d’en finir avec vous...
– Grâce ! pour voler. vous avez dit pour voler ! Tenez, j’écris... je signe... j’ai signé...

Et ayant achevé ces trois lignes, accroupi au fond du bateau, il tendit le billet à Lazare. Celui-ci le prit et le lut froidement.

– Un peu tremblé, dit-il ; mais le crayon est bon. Et puis, nous avons des moyens d’empêcher qu’il s’efface. Allons, reprenez votre place.

– Mais vous me promettez... vous me jurez...

– Pourquoi vous tuerais-je maintenant, monsieur Arthur Randens ? Vous nous appartenez. nous ne serons pas des ingrats, soyez-en convaincu. Ce n’est pas cinquante mille francs ; c’est cent mille qui vous seront comptés. et maintenant, à l’œuvre.

Lazare avait manoeuvré avec la brutalité d’un bourreau. L’homme était dompté. D’ailleurs on lui tiendrait parole. Il disait vrai : un médecin sans scrupules peut être fort utile à l’occasion.

Le retour du canot fut une véritable promenade. Lazare et Randens s’entendaient au mieux.

Si Jacques n’était pas mort, quand Randens reviendrait à la maison du passeur, c’était l’affaire de quelques instants.

Les lésions cérébrales sont si dangereuses !

V

BRACO DÉTECTIVE

La nuit passée parle père Ambroise et Neigette au chevet de Jacques avait été pleine de terribles et lancinantes angoisses.

L’heure s’écoulait, sans que le moindre changement favorable se manifestât dans l’état du cher malade. Chaque souffle qui s’échappait péniblement de sa poitrine, en déchirant sa gorge par un sifflement, pouvait

être le dernier. Parfois, il y avait suspension d'une seconde. Alors, Neigette et le vieillard sentaient une sueur froide mouiller leur front.

Le jour parut et éclaira la face pâle du moribond, dont les lèvres étaient violacées et dont les narines se pinçaient.

Le médecin avait promis de revenir à la première heure. On se rattache à tout. L'attente était presque une diminution d'inquiétudes.

Neigette, impatiente, parlait de l'aller chercher. Il tardait trop.

Mais l'heure était si matinale ! Il avait montré de la complaisance. En fallait-il abuser ?

Donc on prenait patience.

Mais, à sept heures, l'angoisse fut plus forte que toute autre considération.

– Va ! dit le père Ambroise à Neigette.

A ce mot, Braco, qui, depuis quelques heures, était allé faire son rond dans un coin, avec cet instinct de l'animal qui sait que le sommeil est le meilleur de tous les médecins, Braco, disons-nous, se dressa sur ses pieds et, assez gaillard, en vérité, l'œil vif, courut vers la porte.

Il avait une singulière physionomie, le brave Braco. Un bandeau lui enveloppait la tête : il avait l'air d'un de ces vieux soldats qui reviennent éclopés de quelque sanglante aventure.

– Tu veux venir avec moi, dit Neigette, souriant malgré son chagrin.

Le chien remua la queue en signe d'assentiment ; et comme il était l'ami de Jacques et qu'à ce titre Neigette ne pouvait lui rien refuser, elle lui passa la main sur le dos :

– Viens, fit-elle, c'est pour ton maître.

Tous deux partirent.

Neigette eut bientôt franchi la courte distance qui séparait la maison du passeur de la maison du médecin.

Quand elle y arriva, elle vit que tout était fermé, et un triste pressentiment la saisit.

Il ne la trompait pas : le médecin était déjà sorti. Comment ne l'avait-elle pas rencontré ? Était-ce donc qu'il manquait à sa parole et qu'il ne réservait pas à Jacques – dont il se prétendait l'ami – sa première visite ?

Elle s'enquit dans le voisinage ; on lui dit qu'il y avait dix minutes à peine que le docteur Randens avait traversé la place de l'Eglise, marchant lentement et la tête basse, comme un homme qui réfléchit profondément.

Donc, il était parti dans une direction contraire à celle qui l'aurait rapproché du quai de passage.

Le cœur de Neigette se serra.

Pour elle, un médecin était nécessairement un sauveur. Pour un peu, elle eût considéré son abandon comme un assassinat.

Cependant, assez jeune pour croire au bien, elle pensa que peut-être on s'était trompé : il n'était pas possible qu'il eût commis cette mauvaise action de manquer à sa parole.

Et la voilà qui, ayant appelé Braco, se mit à courir vers la maison, se disant que le médecin l'y avait précédée et que peut-être elle n'aurait pas eu la joie d'entendre tomber de ses lèvres les premières paroles de rassurant encouragement.

Elle aperçut le vieillard qui, sur le seuil de la porte, regardait de tous côtés avec une expression d'étonnement inquiet.

– Le médecin ? lui cria-t-elle.

– Eh bien !

– N'est-il pas ici ?

– Je ne l'ai pas vu.

– C'est qu'il est déjà sorti. Ah ! s'il est allé voir un autre malade, c'est bien mal.

A ce moment, elle s'aperçut que le père Ambroise paraissait préoccupé ; il était sorti et tournait autour de la maison, comme s'il eût cherché quelqu'un.

– Qu'avez-vous donc, mon père ? lui demanda Neigette. On dirait qu'il vous est arrivé quelque chose. Jacques.

– Jacques est toujours dans le même état. ni meilleur ni pire. Mais il s'agit d'autre chose. entre avec moi.

Neigette obéit.

– Ecoute, mon enfant, dit le père Ambroise d'une voix grave. J'ai vu que tu as de la raison, et je sais que je puis me fier à toi... Si je pouvais te raconter mon histoire qui, hélas ! se rattache à celle de notre cher et bien-

aimé Jacques, tu comprendrais qu'en présence de ce qui s'est passé hier je sois profondément inquiet. Sais-tu bien, Neigette, ajouta-t-il en baissant la voix, que j'ai menti au médecin ? Jacques n'a pas été victime d'un accident... il a été frappé.

– Je l'avais deviné, dit Neigette. Mais par qui ?...

– Ah ! voilà ce que j'ignore, et cependant à tout prix il faut que je le sache. Jacques a été victime d'un guet-apens. Je suis persuadé que le crime de cette nuit se rattache au vol de lettre d'hier soir. Est-ce bien Jacques qu'on a voulu frapper, ou bien est-ce le fils du passeur ? Certes, à l'exception de toi, devant qui le désespoir m'a arraché ces paroles qui depuis si longtemps étaient cachées au plus profond de mon cœur, nul n'a pu même soupçonner mon secret. et pourtant.

– Pourtant ?

– Voici. Tout à l'heure, pendant que tu étais absente, je m'étais placé auprès du lit de Jacques et, par je ne sais quelle fatalité, tout à coup ma tête s'est appesantie... une sorte d'engourdissement lourd, insurmontable, s'est emparé de moi. Combien de temps s'est-il écoulé, je n'en sais rien encore. Quelques minutes à peine sans doute. Mais pendant ce demi-sommeil, j'ai été en proie à une espèce de cauchemar. Était-ce une vision ? était-ce la réalité. Voilà ce que je ne pourrais affirmer.

– Mais qu'est-ce que vous avez vu ?

– La porte avait lentement tourné sur ses gonds. et un homme, trapu, aux épaules larges, à la figure couverte d'une barbe embroussaillée, se glissa dans la chambre, si doucement, avec de telles précautions, que je n'entendais pas le bruit de ses pas sur le plancher... je le répète, est-ce un rêve ? je voudrais le croire, et pourtant. Non ! non ! j'ai bien vu cet homme s'approcher du lit de Jacques... je l'ai bien vu se pencher sur lui... j'ai bien vu... oui, j'ai bien vu sa main se lever... A ce moment, j'ai fait un effort violent... j'ai brisé le cercle de fer qui enserrait mon cerveau. je me suis dressé...

– Et cet homme ? s'écria Neigette qui avait pâli.

– Il avait disparu, comme si ce n'eût été là qu'une hallucination. et cependant il me semble que j'ai vu la porte se refermer, que j'ai entendu son

heurt dans on cadre de bois... je me suis élancé dehors ; c'est alors que je t'ai aperçue.

– Et vous n'avez vu personne ?

– Personne !

Au moment où le vieillard prononçait ce mot, un grondement rauque, sourd, retentit au dehors.

– C'est la voix de Braco, fit Neigette.

– Qu'a-t-il donc ? Je veux savoir...

Le père Ambrois sortit avec Neigette.

Braco, le nez à terre, flairait je ne sais quelles traces invisibles. Il courait autour de la maison, puis révélait et recommençait à flairer, grondant comme s'il eût reconnu la trace d'un ennemi.

– Braco ! appela le passeur.

Le chien releva la tête et le regarda.

– Qu'as-tu donc, bon chien ? fit le vieillard allant à lui et le flattant de la main.

Pour toute réponse, Braco se mit à gratter furieusement et aboya.

Puis – chose singulière – il vint au passeur, et, saisissant entre ses dents le pan de son vêtement, il semblait qu'il voulût entraîner son maître avec lui.

Le père Ambroise examinait ce manège et réfléchissait.

Mais, pendant ce temps, Braco, impatienté sans doute de ces lenteurs, était retourné sur sa piste ; puis soudain, comme prenant une décision subite, il s'élança en avant...

– Ici, Braco, ici, cria le vieillard.

Le chien s'arrêta brusquement, puis revint vers son maître. Il obéissait peut-être à contre-cœur, peut-être aussi parce qu'il comptait que le vieillard allait répondre à son appel et le suivre.

Mais, – à sa grande surprise sans doute, – le père Ambroise passa ses doigts sous son collier et le ramena vers la maison. C'était un chien trop bien élevé pour résister, mais il protestait par des jappements plaintifs. –

– Neigette, dit Ambroise à la jeune fille, ce qui se passe confirme mes soupçons. je n'ai pas été le jouet d'un rêve. Pendant que je succombais à la fatigue, un homme, un étranger s'est introduit ici... et vois Braco !

Le chien, maintenant, flairait avidement le plancher.

– La piste qui a attiré son attention au dehors se retrouve ici. de plus, il est certain que Braco connaît celui qui est venu... ce n'est pas un ami, il suffit de regarder les yeux du chien pour le deviner ; donc c'est un ennemi. Qui sait si ce n'est pas celui qui a blessé Braco, volé la lettre, plus encore, frappé notre Jacques ?...

– Quoi ! vous croyez...

– Je suppose. J'étudie. Je cherche autant qu'il est en moi à expliquer tous les faits étranges qui depuis quelque temps sont venus troubler notre repos. Or, je te l'ai dit, il faut que je sache la vérité. si Jacques survit à cette horrible blessure, pour le préserver de nouveaux dangers ; pour le venger, s'il succombe. Eh bien, Neigette, tu peux en un instant me payer du peu de bien que j'ai pu te faire.

Neigette se pencha sur la main du vieillard, et la baisant :

– Quoi que vous exigiez de moi, vous que j'appelle mon père, je resterai votre débitrice.

– Chère enfant ! Cependant je vais te demander un bien grand sacrifice.

Elle le considérait étonnée, un peu inquiète, ne comprenant pas.

Le père Ambroise passa une chaînette au collier du chien.

– Voici, dit-il. Tu vas suivre Braco là où il te conduira.

Neigette tressaillit.

– Quoi ! quitter M. Jacques... en ce moment...

– Ne t'avais-je pas parlé de sacrifice ?. Je sais que je t'impose un vif chagrin. Car, hélas ! comme moi, tu trembles devant la catastrophe qui nous menace. Mais tu ne voudrais pas que ce fût moi qui quittasse le chevet de mon fils ?

Neigette se jeta dans ses bras

– Non ! je vous obéirai.

– Comprends encore ceci. Cette trace, ai-je dit, doit être celle d'un ennemi de Jacques et peut-être de moi-même. Si je me mets dès à présent à sa poursuite, je compromets l'avenir ; je puis être vu, être connu.

– Vous avez raison, cher père. Pardonnez un mouvement d'égoïsme et indiquez-moi ce que je dois faire.

Le vieillard tenait Neigette serrée contre sa poitrine, et lui parlait doucement, les lèvres près de ses cheveux.

– Je ne doute pas, reprit-il, que Braco ne soit un bon guide ; mais j’ai peur de sa colère si, par hasard, celui qu’il cherche est bien l’homme qui l’a frappé. Or, il faut que Braco te serve à voir cet homme, mais qu’il ne se jette par sur lui, qu’il n’éveille même pas son attention.

Le chien, entendant que son nom était mêlé à la conversation, s’était assis devant le passeur et le couvait de son grand œil clair. Qui sait s’il ne cherchait pas à comprendre ? L’attention, la curiosité, sont sentiments qui ne diffèrent de l’homme à la bête que du plus ou moins. C’est une question de degré, rien de plus, n’en déplaise à ceux qui veulent que l’homme soit seul doué, par la volonté du Saint-Esprit, de ces facultés raisonnantes.

– Je suis sûre de Braco, dit Neigette. Il m’obéira.

– Il le faut. Quand tu comprendras qu’il t’a menée en face de l’homme en question, note bien dans ta mémoire toutes les circonstances qui me permettront de le retrouver ; prends son signalement exact, vois s’il se rapporte aux traits que j’attribue à celui que j’ai cru voir pénétrer ici ; sache quel est le lieu où tu l’auras vu ; s’il marche, suis-le. Bref, agis jusqu’à ce que tu aies recueilli un renseignement positif ; ne lâche pas la chaîne de Braco et reviens. C’est bien entendu ?

– Oui, père. Je pars, mais auparavant...

Elle s’arrêta, hésitant.

– Je voudrais vous demander quelque chose.

– Parle sans crainte

– Je voudrais. c’est bien hardi de ma part !. je voudrais. embrasser M. Jacques !...

– Chère enfant, fais selon ton désir... Qui sait ? le baiser d’une enfant pure et douce comme toi nous portera bonheur.

Rougissante – et plus délicieuse encore sous cette teinte carminée qui animait son teint de neige – la jeune fille s’approcha du lit de Jacques.

Il était toujours immobile, bien pâle. Cependant la respiration était plus régulière, moins sifflante.

Elle se pencha, et – chastement – posa ses lèvres – sur son front.

Puis, sentant qu’elle allait éclater en sanglots :

– Braco ! fit-elle, partons vite ?

Et sur le seuil de la porte, se retournant :

– Père, dit-elle, gardez-le moi ! gardez-le moi bien !

Braco, sentant qu'on avait tenu compte de son appel, arpentait maintenant le chemin à pattes allongées. Sauf son bandeau d'invalidé, il n'avait pas l'air affaibli. D'ailleurs, aux bêtes comme aux gens, la colère donne des forces nouvelles.

Et ce n'était pas là ce qui manquait à Braco.

Il avait bien vite retrouvé la piste, et il grondait, montrant ses dents blanches dans ses gencives rouges.

Il allait vite, mais Neigettele retenait. Elle craignait une imprudence.

Soigneusement elle regardait devant elle, autour d'elle, craignant d'apercevoir trop tard celui qu'elle cherchait pour pouvoir, de son poignet mignon, retenir le vigoureux Braco.

Ils allaient, ils allaient encore.

Le chien marchait droit devant lui, sûr de sa route...

Ainsi, il conduisit Neigette jusqu'au parc d'Airvault.

La jeune fille connaissait cette villa magnifique.

Quelquefois, se haussant sur la pointe des pieds, prise d'une curiosité d'enfant qui lui faisait battre le coeur, elle avait essayé de percer du regard les massifs épais ; elle avait entrevu la silhouette blanche de l'hôtel, et elle avait souri de plaisir, non d'envie, heureuse de voir le beau, sans se plaindre de ne le point posséder.

Là, Braco s'était arrêté, et de ses deux pattes de devant, sur le bord du fossé qui entourait la propriété, il grattait avec fureur.

Neigette hésita. Franchir ce fossé n'était qu'un jeu pour elle, habituée aux exercices du corps. Mais il y avait là violation d'un droit qu'elle comprenait. Le père Ambroise l'avait habituée à respecter toute loi. Mais, d'autre part, ne lui avait-il pas dit d'aller jusqu'au bout, là où Braco l'entraînerait.

Et puis, il s'agissait de Jacques, de le défendre dans l'avenir, de le sauver de nouveaux périls. Elle se résolut à agir.

Alors elle enroula autour de son poing la chaîne de Braco, revint de quelques pas en arrière pour prendre son élan, et tous deux, le chien et l'enfant, d'un seul bond, franchirent l'obstacle.

Ils se trouvaient dans le parc. Où aller maintenant ? S'ils étaient surpris, pourraient-ils fuir avant d'être interrogés ? Sinon, que répondrait-elle ?

Le cœur de Neigette lui battait bien fort.

Tout, à coup, Braco fit un mouvement brusque comme s'il eût voulu lui échapper, et en même temps un rauquement plus fort sortit de sa gueule.

On entendait, – à une faible distance, – le bruit d'un pas sur les feuilles.

Neigette posa sa main sur le museau de l'animal et, se penchant à son oreille :

– Chut ! Braco ! fit-elle.

Braco se tut.

Alors, se courbant vers la terre, Neigette lui rendit un peu de chaîne ; avec d'infinies précautions, ils s'avançaient sous bois. Le chien semblait deviner qu'il fallait s'abstenir de tout bruit, et, de fait, leur marche était à peine un glissement.

Or, à ce moment précis, ils se trouvaient à quelques pas du bosquet de Minerve. et Neigette, épouvantée, vit deux hommes à terre, l'un cherchant à étrangler l'autre.

Et celui qui était menacé de mort... c'était le médecin, Randens, celui qui avait manqué à sa parole.

Mais l'autre ! l'autre !

Oh ! pour savoir que celui-là, l'homme trapu, à la barbe épaisse, c'était bien celui qu'elle cherchait, elle n'eut qu'à regarder Braco.

La gueule ouverte, les yeux rouges, ardents, il cherchait à rompre sa chaîne.

Neigette était tombée à genoux et, de ses deux bras enveloppait le cou de l'animal.

Elle avait présentes à la pensée les instructions du père Ambroise. Intervenir, c'était tout compromettre.

Et elle embrassait le chien, le suppliait...

Comment la bête comprit-elle ce qu'on exigeait d'elle ? Comment consentit-elle à ajourner sa vengeance ? Que d'autres l'expliquent. Braco voyait devant lui le lâche qui lui avait envoyé une balle dans la tête ; il frémissait tout entier... et pourtant il n'aboya pas, il ne bondit pas... il se

serrait contre Neigette, et de temps en temps, la regardait comme pour lui demander la permission d'étrangler son meurtrier.

Neigette contemplait toujours la scène odieuse qui se déroulait devant elle.

Et elle vit la jeune fille ! oh ! elle la connaissait bien, l'orgueilleuse fille des d'Airvault qui parfois passait fièrement devant elle, à cheval, battant de sa cravache les plis de son amazone.

Soudain ce fut une révélation. Oui, ce devait être à cette femme qu'était destiné le billet volé à Braco !

Fut-ce de la haine qui déchira le cœur de Neigette ? Non, ce fut du désespoir ; car cette femme, qui semblait commander à un assassin, était bien belle. et devait être violemment aimée !

Cependant, on le sait, Lazare avait lâché sa victime, quelques mots avaient été échangés, une voix avait appelé : Diane ! Diane !

C'était son nom, à elle. Comme Neigette le cacha au plus profond de sa mémoire ! Diane, sa rivale !.

Mais voici maintenant que l'homme qui tout à l'heure voulait tuer le docteur semblait entrer en pourparlers avec lui. C'était donc un complice ?

Et c'était à cet homme qu'était confié le sort de Jacques !

– Elle vit les deux hommes, se tenant le bras, se diriger vers le saut-de-loup, le franchir.

Elle entraîna Braco. Cette fois, le chien protesta, jeta un cri furieux. Il avait bien voulu patienter, mais abandonner sa proie, non !

C'était ce grondement que Lazare avait entendu.

Mais Neigette, moitié par caresses, moitié par autorité, put emmener Braco.

Et alors ce fut une course éperdue. Neigette avait peur d'arriver trop tard. Dans ce médecin, elle devinait un misérable.

– Père ! père ! il faut sauver Jacques ! cria-t-elle en tombant épuisée sur le seuil de la maison.

Elle fit son récit rapidement, sans suite.

– Mais le nom de cette femme ? demanda le passeur.

– Diane d'Airvault.

– D’Airvault ! s’écria le vieillard. Ah ! c’est la fatalité qui encore une fois jette ces maudits sur ma route. Oui, Neigette, tu l’as dit, il faut sauver Jacques.

Une heure après, quand l’honnête docteur se présenta à la maison du passeur, il trouva la porte close. Une imprécation s’échappa de ses lèvres. Le tueur manquait une affaire...

– C’est le passeur que vous cherchez ? lui dit le maître du lavoir. Il est parti il y a une demi-heure, en voiture, avec un malade... M. Jacques... Maintenant, c’est moi qu’est le passeur.

VI

LE DANGER DES PETITS PAPIERS

Les événements qui se déroulent amènent en scène des personnages déjà nommés, mais encore inconnus du lecteur.

Nous devons maintenant lui présenter M. le comte de Planay, futur époux de la chaste Diane d’Airvault, qui, on s’en souvient, avait chargé son père d’une mission assez délicate vis-à-vis de son fiancé,

L’entresol que M. de Planay occupait dans l’avenue Montaigne, à quelques pas du palais Pompéien, était une petite merveille de luxe et de recherche fantaisiste.

Tout, depuis les tentures des murailles jusqu’aux draperies des fenêtres et des portes, jusqu’aux tapis, jusqu’à la tente du lit, était fait de peaux de bêtes d’une teinte d’un roux brun. C’était fauve et soyeux à la fois.

A l’heure où nous y introduisons le lecteur, midi va bientôt sonner, mais l’obscurité est complète.

M. le comte dort.

Sa tête émerge de la courtine en peau de léopard.

Il est seul. Regardons-le.

Face longue, maigre et blanche. Peu de cheveux ; pour ainsi dire point. Cela attend les soins de l'artiste capillaire.

Pour le moment, c'est de teinte fadasse, mal posée ; l'homme est laid, parce que sous la peau manque la saine vigueur des virilités.

Les bajoues sont flasques. Les moustaches – que déserte la pommade hongroise – pendent, pleureuses d'une humidité qui suinte entre ses lèvres bleuâtres.

Cette nuit, cela était au cercle, vaillant, bien campé, l'œil insolent sous le monocle, taillant des bacs formidables et entremêlant les « huit ! neuf ! j'abats » de dissertations sur la petite Chose ou le cheval Machin.

Il est comme cela quantité de viveurs qui – pour me servir d'une expression dont je m'excuse – ne tiennent ni à fer ni à clous. D'une pichenette, le plus faible de nos ouvriers les coucherait par terre et le moindre de nos maçons, prenant cela par le fond de sa culotte de bal, le porterait à bras tendu.

Mais cela possède des trucs inconnus pour se retaper. Aux lumières, c'est flambant neuf, c'est pourri de chic, et il y a par malheur beaucoup trop de femmes auxquelles cela fait illusion. Elles savent ce qui leur en coûte.

Donc, abattu par la fatigue, vanné à fond, le noble de Planay dormait à poings fermés, et naturellement, il avait donné à son valet de chambre les ordres les plus formels pour qu'on ne l'éveillât sous aucun prétexte avant deux heures, juste à temps pour se remettre, sous les armes et aller au Bois faire une rapide apparition avant de dîner.

Mais il paraît qu'il était avec le « sous aucun prétexte » des accommodements forcés, car la porte de la chambre aux fourrures glissa sur les tapis veloutés, et une femme – une dame, s'il vous plaît – tout emmitouflée de dentelles, entra cavalièrement, refermant cette porte sur le nez du valet qui, peut-être, avait hasardé quelques observations, et allant au lit, elle appliqua de sa main gantée une légère tape sur la joue du dormeur qui poussa une sorte de grognement sourd.

– Hé ! mon petit ! réveillons-nous, dit la dame, et presto ! nous avons à causer et je n'ai pas de temps à perdre.

– Hein ! quoi ! qu'y a-t-il ? fit Planay d'une voix pâteuse.

La dame redoubla son appel sous une forme plus énergique.

Si bien que force lui fut d'ouvrir les yeux, ce qui n'était pas chose des plus faciles, eu égard au plissage de ses paupières, qu'on aurait dit tuyautées par une blanchisseuse aux doigts microscopiques.

– Ah ! c'est toi, Dalie !... qu'é-q'tu me veux ? laisse-moi dormir !

Idalie, ancienne figurante des Bouffes, qui avait renoncé à l'art (?) pour se consacrer tout entière à un commerce plus lucratif, sur lequel nous n'insisterons pas, était une grande fille d'une trentaine d'années, forte en chair, aux cheveux teints en jaune, belle pour ceux qui aiment « qu'il y en ait beaucoup », comme dit Dumas fils, hardie comme un sapeur que ses allures auraient peut-être fait rougir, une de ces femmes qui échappent à Saint-Lazare par miracle, et parce qu'elles ont de « belles connaissances ».

On se souvient que Diane d'Airvault n'ignorait pas cette liaison qui avait marqué dans la vie de Planay plus encore qu'on ne le supposait, ainsi qu'on va le voir.

– Te laisser dormir ! Ah çà ! mon petit, est-ce que tu te f...iches de moi ?

Elle parlait très gras, la douce enfant !

– Voyons ! voyons ! ne te fâ-â-âche pas, fit le comte en bâillant à se décrocher la mâchoire. Tu sais bien que j'ai toujours du plaisir à te voir.

– Ouais ! des blagues !... Allons, ouste ! En deux mots, réponds-moi ! As-tu mon argent, oui ou non ? J'en ai assez de tes lambineries. il me faut ma braise... ou gare...

Sous ce déluge de paroles peu parlementaires, Planay se secouait.

A vrai dire, il peut être parfois charmant d'être réveillé par une jolie femme.

Mais ici, ce n'était pas tout à fait le cas.

Voici comme :

Planay avait, pendant cinq années, honoré de ses faveurs ladite Idalie. Il avait mangé pour elle quelque deux millions.

Puis était venue l'heure cruelle où le porte-monnaie et le portefeuille sont vides comme un cerveau de gommeux.

Et où force est d'avouer à la bien-aimée cette triste vérité.

Bonne fille au fond, Idalie.

Elle avait dit au comte :

– Tu n’as plus le sou, mais moi je suis calée. Tu n’as pas supposé, n’est-ce pas, que je t’étais fidèle. J’ai fait quelques bonnes affaires. J’en ferai encore. Je te quitte, c’est vrai, mais je saurai me conduire en femme... Voilà vingt mille francs, refais-toi !

– Tu me quittes, avait pleurniché Planay qui, bien entendu, empochait l’argent. Tu sais bien que je ne peux pas vivre sans toi...

Idalie avait été émue :

– Dame ! mon chien ! avait-elle dit, faut bien se faire une raison. puisque tu es ratissé...

Planay avait réfléchi un instant. C’était un homme de ressources et que sa conscience ne gênait que de façon relative.

– Voyons, ma petite Idalie, écoute-moi. Comme tu dis, je sais bien qu’il faut se faire une raison. Je ne puis plus être seul à avoir des droits sur toi. Mais garde-moi un petit coin dans ton cœur. et dans ta chambre, quand tu seras seule. Oh ! tu sais que je suis bien élevé !

Au fait, il n’était pas exigeant, le pauvre chat !

Avoir été l’amant *sérieux* et devenir l’amant de *cœur*, il y avait là un avenir.

Et puis il avait de très belles relations. Il pouvait être utile à sa chère petite.

Idalie se laissa fléchir, et si bien que pendant près de deux ans, elle subvint aux besoins de Gontran. qui aurait dû s’appeler Alphonse.

Ils se rendaient des services mutuels.

Rien ne paraissait changé dans leurs relations.

Si bien que d’une part Planay, ne paraissant pas ruiné, avait pu, comme on dit, remonter sur sa bête, et qu’ayant plu au monde des Tuileries, il commença à refaire tout doucement sa pelote.

Tandis que d’autre part, grâce à lui, Idalie ne chôma pas d’amis de passage avec lesquels elle le *trompait*. Ils en riaient bien !...

Ils avaient même imaginé un beau jour une combinaison maîtresse :

Gontran avait surpris dans la chambre d’Idalie un personnage très en vue, maire, père de famille, et, jouant une jalousie furieuse, il avait souffleté le bonhomme en lui offrant toutes les réparations possibles.

L’autre avait une peur bleue et du duel et du scandale.

Et pour n'avoir pas à venger les soufflets reçus, il les racheta une bonne somme.

Gontran eut cinquante pour cent, comme il convient à toute association honnête.

Mais il n'est si bonne fête qui n'ait sa fin.

Idalie avait fini par trouver que Planay lui coûtait cher.

Etant avare, elle avait cherché le moyen d'exploiter la situation.

Et, pour tout dire, elle avait fait une forte sottise.

– Dis donc, mon petit, avait-elle glissé à l'oreille de son partner, dans ton monde, tu dois avoir des nouvelles de Bourse. Est-ce qu'il n'y aurait pas quelques bonnes affaires à attraper ?

Si Planay avait saisi la balle au bond ! ce serait l'insulter que d'en douter.

– Parbleu ! s'était-il écrié. Ah ! si j'avais un petit capital à ma disposition, il y a longtemps que je serais millionnaire.

– Eh bien, est-ce que je ne suis pas là ?

– Toi ! Quoi ! tu voudrais ?...

– Mon petit, je suis une femme qui pense à l'avenir. Qu'est-ce qu'il faudrait pour marcher... là... carrément ?

– Mon Dieu ! pas grand'chose... une trentaine de mille francs..,

– Tope ! je fais les fonds !...

Et voilà le seigneur de Planay passé à l'état de coulissier d'une cocotte.

Qu'ajouterions-nous que vous n'avez déjà deviné ?

Tout marcha d'abord au mieux. Les trois premiers mois rapportèrent à Idalie une grosse somme de cinq mille, louis. Elle laissa moitié dans l'affaire.

Planay faisait danser l'anse du panier comme la plus vulgaire des cuisinières.

Et, plus que jamais, il menait la vie à triples et quadruples guides.

Mais la fortune étant femme est par conséquent capricieuse.

Peut-être, d'ailleurs, avait-elle retiré un instant son bandeau et avait-elle rougi d'enrichir de pareils gens.

Bref, la veine tourna, tourna, tant et si bien que Planay se ruina complètement et qu'Idalie perdit ses plus belles plumes.

Il fallait s'arrêter. Ah ! bien oui ! personnages de ce calibre sont nés et meurent dans des peaux de joueurs.

Seulement, comme Planay supplia Idalie de tenter encore la chance, lui expliquant que le désastre subi tenait à des causes qui ne pouvaient plus se renouveler, affirmant que désormais ils étaient assurés contre toute perte, et patati et patata, Idalie, qui enrageait d'avoir vu disparaître les écus si vaillamment gagnés et qui brûlait de les rattraper, imposa pourtant à son copain une condition singulière.

Oui, elle avancerait encore une somme assez ronde ; mais lui, Planay, s'engagerait personnellement à la lui rendre en cas de perte.

Et, pour être sûre que Planay tiendrait sa parole, elle lui fit signer un « petit papier » par lequel il reconnaissait avoir reçu ladite somme à titre de dépôt.

La restitution lui était donc imposée sous peine de se voir accusé d'abus de confiance.

L'imbécile signa... joua, perdit, regagna... et finalement fut ruiné de telle façon qu'hier, au cercle, il ne lui restait pas dix louis en poche...

Et voilà pourquoi la belle Idalie, ce matin-là, secouait si vertement son excellent ami.

Planay protestait :

– Ton argent ! ton argent ! Après tout, est-ce ma faute, à moi, si la malechance nous poursuit ?...

– C'est-à-dire que tu as tout perdu...

– A peu près. mais la liquidation prochaine... avec une petite couverture...

Idalie bondit sur ses pieds.

– Une couverture... pour qu'il ne me reste pas même un drap pour crever dedans. Assez causé, mon petit... voilà mon compte... Arrange-toi pour payer... ou tu verras !

Elle lui jeta un papier au nez.

Il y avait dessus des chiffres alignés, et le respectable total s'élevait à quatre cent soixante-douze mille francs.

La blonde enfant avait porté en ligne de compte, nonpas seulement les sommes avancées par elle comme mise de jeu, mais encore les bénéfices

qu'elle avait reperdus.

– Pardon ! pardon ! grasseya Planay, mais il y a erreur !

– Pas possible !

– Tu n'as avancé que quatre-vingt mille francs.

– Ah ! tu lésines ? glapit la douce idole. Tu ne te contentes pas de me flouer, maintenant tu vas m'appeler voleuse.

– Mais... je n'ai pas dit cela.

– Voleuse ! il ne te manquait plus que cela !... Moi, qui ai toujours été honnête, qui n'ai pas fait tort de ça à personne.

En disant « ça ! » elle se cassa un ongle entre les dents.

– Mais, Dalie, ma petite Dalie !

– Tapetite Dalie ! va-t'en voir s'ils viennent, Jean !. Ah ! tu ne paies pas et tu m'insultes ! Eh bien ! bonsoir ! j'en ai assez !. Je connais dans ce moment-ci un homme très bien, un monsieur qui est dans la justice ; je vais lui remettre ton petit papier, et on verra bien. Son petit papier ! Planay eut froid dans le dos.

Il avait signé dans un moment de faiblesse. Mais, depuis, il s'était mordu les doigts. jusqu'au coude. Il voulut payer d'audace :

– Nous sommes associés. voilà tout !

– Ah ! tu crois ça ! Eh bien, non, mon cher ! Je sais mon Code aussi bien que toi. Je t'ai confié de l'argent et tu l'as mangé ! et c'est toi qui es un voleur ! Na. est-ce clair ?

– Dalie !

– Et M. Gontran, comte de Planay (je t'en ficherais des comtes en zinc) ira voir en police correctionnelle si j'y suis. Et hop ! en route pour Mazas !

Gontran commençait à la trouver mauvaise. Le fait est que ça prenait fâcheuse tournure.

Aussi fit-il appel à toute son éloquence.

Il avait fait l'impossible. Est-ce qu'il n'avait pas souvent gagné ? Il avait perdu, ça pouvait arriver à tout le monde. Il y a des mois de déveine. Mais il faut avoir de l'estomac, et on se rattrape !

Mais Dalie ne voulait rien entendre.

La police correctionnelle, c'était son dada maintenant, et Mazas et la Roquette. Pour un peu elle l'eût menacé de la guillotine.

– Et pourquoi donc que ton empereur ne te tire pas de là ? A quoi qu’il sert donc ?... Est-ce qu’il n’a pas de l’argent à remuer à la pelle ?... Tu lui dirais seulement : C’est pour ma petite Dalie ! Il comprendrait ça, c’t homme. il ne crache pas sur les femmes. et même s’il ne fallait qu’être un peu aimable avec lui.

– Ah ! tu deviens stupide ! s’écria Gontran poussé à bout.

– Tu sais que je vais te calotter !... Mais tiens, j’aime mieux m’en aller. Je vais tout de suite chez mon magistrat, et tu auras de mes nouvelles...

– Dalie ! gémit Planay, ne fais pas de bêtises. Eh bien ! oui, je reconnais que je te dois. Combien y a-t-il ?... Quatre cent mille francs... Je te les rendrai...

– Oui... quand les alouettes tomberont toutes rôties...

– Non pas !... Tu sais bien que je vais me marier...

– Ah ! ouiche ! toujours la même histoire ! ton marquis de je ne sais quoi ! Avec ça qu’il y aura une jeune fille qui voudra d’un vieux déplumé comme toi !...

– Dalie, tu me fais de la peine ! Tu me blesses ! Tu sais bien que ce mariage est convenu... et je te jure que sur la dot.,

– C’est-à-dire qu’il faut que j’aie à attendre sous un orme quelconque... comme toujours. J’en ai assez de ces arbres-là, j’ai ton petit papier... c’est plus sûr...

Que vouliez-vous qu’il fît ? il plaidait, s’abaissait à la prière...

Dalie restait inflexible. Il lui fallait l’argent.

Et elle était bien décidée. Une de nos jolies plaintes adressée au procureur impérial ; et on verrait bien ce qu’il dirait, cet empereur de carton, qui n’était même pas bon à aider une pauvre femme...

De Planay s’était jeté à bas de son lit, grotesque dans sa toilette de nuit...

Il pleurait, cherchait à s’arracher les cheveux, s’agenouillait.

– Zut ! fit Idalie. Je n’en démordrai pas !. Je vais chez le juge !

A ce moment, le valet de chambre parut, et remit une carte à Gontran.

– Le marquis d’Airvault ! s’écria Planay, mon beau-père !

Idalie était restée stupéfaite. Si c’était vrai, pourtant !... C’est qu’elle tenait beaucoup à rattraper ses quatre cent mille francs, qui, au cas de restitution, lui constitueraient un fort joli bénéfice.

Gontran reprenait la corde.

En une minute, avec volubilité, il lui expliqua comment tout était sauvé.

La visite du marquis prouvait que le mariage tenait toujours.

Et alors il redevenait riche à millions. Et Idalie était toujours la petite Dalie chérie !

Bref, elle se laissa convaincre. Elle attendrait... jusqu'au soir.

Faible concession dont il fallait bien se contenter.

Et enfin, Planay eut la joie de la voir disparaître par le petit escalier des intimes.

– Priez M. le marquis de m'accorder quelques minutes, dit le comte à son laquais, puis revenez m'accommoder prestement.

VII

TRÈS FORT, LE PLANAY

– La toilette de M. le comte est achevée, prononça le valet de chambre.

Le fait est que cet habile domestique avait, en quelques minutes, accompli un véritable prodige.

La momie avait disparu : le beau Planay était ressuscité.

Le cheveu revivait, l'œil, grâce à des teintes habiles piquées aux paupières, avait une espèce de regard. Les lèvres avaient rougi. Les moustaches s'étaient redressées, impérieuses comme celles d'un chat en colère. Le torse s'était redressé sous l'action d'un corset, et, sur le tout, une robe de chambre de velours bleu, à collet et à parements de fourrure, complétait un ensemble très supportable.

– Faites entrer, dit Planay.

Et, en même temps, il s'avança les mains tendues juste à temps pour y recevoir celles du marquis d'Airvault.

Mais en regardant celui qu'il se préparait déjà à saluer du nom de beau-père, Planay eut un mauvais pressentiment.

Le marquis était triste, presque solennel.

– Je vous salue, mon cher comte, dit-il d'une voix grave : j'espère que votre santé est toujours bonne.

– Excellente, marquis, excellente... bredouilla Planay Et votre charmante fille, l'adorable Diane ?

– Mademoiselle d'Airvault se porte fort bien, répliqua le marquis donnant une légère leçon à celui qui se permettait d'user trop familièrement du nom de baptême.

C'était de mauvais augure et Planay, sentant la nuance, pensa avec terreur au très court délai que lui avait donné Idalie pour trouver l'introuvable.

A vrai dire, il n'avait pas beaucoup de sang dans les veines, mais ce peu se figeait.

D'Airvault s'était posé lentement, magistralement, sur un pouf et, non moins digne, avait allumé l'excellent cigare que Gontran lui avait offert.

Il y eut un moment de silence.

Planay le rompit le premier :

– Savez-vous bien, monsieur le marquis, dit-il, se jetant violemment en face du taureau pour en saisir les cornes, savez-vous que c'est la Providence qui vous envoie.

– La Providence ?...

– Il semble que vous ayez deviné que j'avais à vous parler...

– A moi ?

– Si vous n'étiez venu ce matin, dans quelques heures, je piquais droit sur Nogent...

Ce fut au tour de d'Airvault d'être surpris.

– J'aurais été heureux de vous recevoir, comme toujours, répliqua-t-il ; mais puis-je savoir... ?

– Voici, mon cher marquis... Hier, j'ai passé une partie de la soirée avec Sa Majesté...

– Avec l'empereur ! fit d'Airvault, dont la figure s'épanouit malgré lui.

– Vous savez que le grand souverain daigne me témoigner quelque sympathie...

– Dont vous êtes bien digne...

– Vous me flattez... Bref, nous avons causé de choses et d'autres... et, parmi les plus importantes, j'ai noté ceci : « Mon cher Planay, m'a dit l'empereur, comment se fait-il que vous ne m'ayez pas encore annoncé votre mariage ! » J'étais fort embarrassé, vous le comprenez, pour répondre à cette question. J'ai joué la discrétion, mais, de fait, je comptais aller vous demander, aujourd'hui même, si mademoiselle Diane consentait enfin à combler le plus cher de mes vœux.

Ouf ! ça y était !. le grelot était attaché ; mais de quelle note allait-il tinter ?

Le marquis avait parfaitement compris.

Le nom de l'empereur avait été jeté en avant pour permettre la transition.

– Planay est malin, se dit-il. Attends un peu !. je vais te rendre la monnaie de ta pièce.

Puis, reprenant soudain sa mine de componction :

– Hélas ! très cher... C'est justement le sujet qui m'amène chez vous...

– J'en suis heureux, fit Planay, que l'hélas ! du début confirmait dans ses inquiétudes.

– Ne vous hâtez pas de vous réjouir. Car, mon bon, mon excellent ami, je viens, à mon grand regret, vous apporter une douloureuse nouvelle.

– Mon Dieu ! vous m'effrayez !

– Jusqu'ici j'avais espéré vaincre les scrupules de mademoiselle d'Airvault. Certes, je croyais avoir sur elle tout l'empire qui appartient à un père dévoué. mais le ciel en a décidé autrement.

– Le ciel ! s'écria Planay. Qu'a donc le ciel à voir dans nos affaires ?

– Ne parlez pas ainsi, mon ami. Dieu a des droits que nous ne pouvons méconnaître.

[– Dieu ! le ciel ! balbutia le comte. Ah ça ! marquis, du temps où nous menions joyeuse vie ensemble, je ne me souviens pas vous avoir entendu, faire si grande profession d'orthodoxie.

Le marquis devint de plus en plus grave.

– Il est toujours temps de renoncer à ses erreurs, dit-il, et si j'ai péché, ce sont les prières de ma fille qui rachèteront le salut de mon âme.

Pour le coup, Planay était littéralement abasourdi.

– Ah ça ! s'écria-t-il, est-ce que vous songeriez à vous faire moine ?

– Il ne s’agit pas de moi...

– Ce qui veut dire ?...

– Mon cher Planay, quittez, je vous en conjure, ce ton de légèreté. Vous savez que nous devons respecter la religion, et, pour ma part, j’ai toujours honoré le clergé...

– Eh bien, je respecterai tout ce que vous voudrez ; mais, par grâce, ne me faites pas languir plus longtemps... Mademoiselle Diane ?...

– Mademoiselle d’Airvault, touchée par le souffle du Seigneur, entre en religion.

Cette fois, Planay fut si fortement secoué par la surprise qu’il porta son cigare à ses lèvres... par le bout enflammé, ce qui lui fit pousser un cri...

Le marquis, impassible, continuait :

– Je dois avouer que je connaissais mal ma fille Diane. Je la croyais encline aux joies de ce monde, et, comme tant d’autres, avide des plaisirs profanes. Mais son âme, pure et chaste, s’échauffait silencieusement aux rayons de la grâce, et elle m’a déclaré positivement sa résolution de prendre le voile. Certes ç’a été pour moi une grande douleur ; il est toujours douloureux de se séparer de son enfant ; mais quand Dieu parle, l’homme doit s’incliner et se taire.

– Qu’est-ce que tout ce galimatias ? s’écria brutalement Planay qui, voyant ses espérances lui échapper, ne gardait plus aucun ménagement. Dites plutôt que vous voulez garder la dot !...

M. d’Airvault se leva :

– Du moment, dit-il, que nous ne causons plus en galants hommes...

– Mille pardons, marquis ; mais avouez qu’en vérité ; votre révélation est stupéfiante. Ne m’en veuillez pas. Causons en amis. N’est-il aucun moyen de faire revenir mademoiselle Diane sur sa résolution ?

– Aucun, j’en ai la conviction...

– Mais c’est que vous avez trop faiblement plaidé votre cause. Vous n’êtes qu’un père, vous ! mais si – avec votre autorisation – un autre, un fiancé, presque un mari, s’efforçait de combattre ce que je me permettrai d’appeler une folie. je suis certain.

– De réussir. C’est ce qui vous trompe. Car c’est, je vous le dis en confidence, par peur du mariage, que ma fille ne veut avoir d’autre époux

que Jésus-Christ.

– Quoi ! le mariage l’épouvante à ce point !

– Tenez, vous voici plus raisonnable, je veux bien tout vous dire. Oui, il y aurait un moyen de convertir ma fille au mariage. J’entends par là qu’on pourrait l’amener à renoncer à la claustration.

– Un moyen ! pensa Planay. Pardieu !... quel qu’il soit, je l’accepte.

Puis tout haut :

– Parlez, cher marquis.

– Oh ! mais, ce moyen est tel que je n’oserais le proposer à personne... et à vous moins qu’à tout autre.

– N’importe... peut-être ne serai-je pas moi-même si rebelle que vous le croyez... Pour conserver au monde un ange de beauté comme mademoiselle d’Airvault, je suis prêt à de grands sacrifices...

– Excepté à ceux qu’elle vous imposerait...

– En vérité, vous m’épouvantez...

– Ah ! mon ami, vous ne savez pas jusqu’où le mysticisme peut entraîner certaines âmes... Du reste, je vous rapporte textuellement les paroles de ma fille... Comme j’employais tous les arguments que m’inspirait la paternité pour triompher de sa résistance :

« – Mon père, me dit-elle, si vous connaissez un galant homme, un vrai chevalier, qui s’engage à accepter le nom de mari sans en revendiquer les droits, qui s’engage d’honneur à me respecter, à me permettre de conserver jusqu’à l’heure suprême la pureté que je dois à Dieu... alors, à celui-là je consentirai à m’unir. »

Planay écoutait attentivement.

– Est-ce tout ? demanda-t-il.

– Hélas ! non !... Mais à quoi bon continuer ?... vous vous mordez les lèvres de colère. Eh, mordieu ! je vous comprends ; si l’on avait voulu m’imposer semblable contrainte.

– Continuez donc, cher marquis !

– Je laisse la parole à ma chère Diane :

» – Pourquoi je veux me donner à Dieu, continua-t-elle, je vais vous le dire... par orgueil. Devant Dieu, je me courbe, et point ne pourrais m’incliner devant sa créature... A Dieu, je serai soumise. A un mari, je sens

que je n'accorderais pas ces droits humiliants qui font de la femme une esclave... En m'enfermant dans un cloître, je sens que du moins je resterai libre de moi-même, de ma pensée, de ma volonté. Ah ! s'il était un homme qui s'engageât à me laisser cette liberté, s'il était une âme d'élite qui comprît que, décidée à respecter le nom que je porterais, je veux cependant pouvoir agir dans toute la latitude de mon indépendance, alors peut-être je renoncerais à vous causer cette douleur, qui, moi-même, me brise le cœur... Mais il n'y faut pas songer : les hommes sont des tyrans qui veulent des sujettes. et je ne veux rendre hommage qu'à Dieu... »

Planay, qui n'était pas tout à fait un niais, commençait à se demander s'il n'allait pas prendre l'honorable marquis par les épaules et le jeter à travers l'escalier.

Où voulait-on en venir ?

– Et oserai-je vous demander, cher monsieur d'Air vault, reprit-il, ce que vous avez répondu ?

– J'ai protesté, j'ai dit que nul homme de cœur ne consentirait à prendre un tel engagement. Quoi ! elle voulait se refuser à la maternité, cette sainte mission de la femme sur terre ! Elle prétendait conserver sa liberté. Certes, je savais qu'elle avait des principes trop arrêtés pour que l'honneur de son mari pût courir le moindre risque...

Il s'arrêta, regardant Planay.

Celui-ci restait impassible.

– Le plaidoyer était faible, insinua-t-il. N'avez-vous rien dit de plus ?

– Si fait, dit le marquis : « Ma fille, me suis-je écrié, pour te conserver au monde, toi, l'espoir de ma vieillesse, il n'est pas de sacrifices que je ne sois prêt à m'imposer ! Ah ! si un tel homme existait, j'irais droit à lui et je lui dirais : Soyez l'ami, le protecteur de ma fille. Certes, le sacrifice que vous vous imposerez sera dur, douloureux. Mais enfin, je suis riche, je lui donne deux millions ! Eh bien ! si vous consentez à respecter cette fleur d'innocence, à tenir compte de ses fiers scrupules d'indépendance... »(Ici, j'ai tiré mon portefeuille et j'ai montré un mandat de la Banque de France, tenez, comme celui-ci...)

Et, joignant le geste à la parole, d'Airvault extrayait un mandat de son carnet.

– Si je rencontrais cet homme, je lui dirais : Ce n'est pas trop d'un demi-million pour racheter ma fille à Dieu ! que la chambre nuptiale soit pour elle aussi chaste que la cellule d'un monastère, qu'elle soit libre dans le monde comme si Dieu seul avait autorité sur elle. Prenez cet engagement formel. et, en dehors des deux millions de dot, ces cinq cent mille francs sont à vous...

Ici Planay ralluma son cigare en posant sa main sur l'épaule du marquis.

– Voulez-vous à mon tour, dit-il au marquis, que je vous rapporte textuellement la réponse de mademoiselle Diane d'Airvault ?...

– Comment ! vous croyez !

– Je suis sûr qu'elle vous a dit ceci : « Mon père, celui qui accepterait ce marché serait un niais... »

– Mais non ! je vous assure !...

– Laissez-moi vous achever : « Serait un niais ! car ce renoncement vaut beaucoup plus. Offrez le million. et le galant homme se trouvera ! »

Ce fut au tour de d'Airvault de bondir.

– Un million ! Ah ! ils étaient de force, les deux Gaspards !...

D'Airvault avait cru jouer au plus fin. Il avait alambiqué une histoire à dormir debout.

Planay avait fort bien compris. Mademoiselle d'Airvault voulait se marier pour être libre. elle acceptait le mariage en refusant le mari...

Eh bien ! mais c'était une affaire, cela ! il ne s'agissait plus que de s'entendre.

Prendre les cinq cent mille francs d'Idalie sur les deux millions de la dot, c'était singulièrement l'écorner.

D'autre part, le demi-million offert ne payait que cette dette. Et il y en avait d'autres !

C'était un vrai marché de l'empire avec pot-de-vin.

Parbleu ! M. de Planay n'était pas si féru d'amour qu'il ne pût se consoler ailleurs des sévérités de l'alcôve conjugale !...

M. d'Airvault ne pouvait se laisser étrangler sans crier... Et lui, qui avait pensé à offrir des valeurs !... Bah ! il se rattraperait sur la dot...

– J'irai à six cent mille, dit-il.

– Alors, cherchez un gendre, répliqua Planay. et bonsoir à l'ambassade...

A l'ambassade !... renoncer à ce rêve !...

– Sept cent mille ! proclama le marquis.

– Voici le sabre, le sabre, le sabre. chantonna le comte.

– Huit cent mille.

Planay posa la main sur la sonnette.

– Je vous demanderai la permission de m'habiller : il faut que je sorte.

D'Airvault avait la sueur froide au front.

– Allons ! va pour le million ! soupira-t-il. Mais vous êtes bien cher...

– Alors vous allez remplir le mandat...

– Mais vous allez me signer l'engagement.

– Je prends une plume ; prenez celle-ci.

Tous deux se courbèrent sur un bureau de bois des îles. Les plumes crièrent.

Et chacun ayant passé à l'autre le papier qu'il avait noirci, ils lurent ensemble à haute voix :

BANQUE DE FRANCE

(Caisse B.)

Veuillez payer à présentation à M. le comte de Planay ou à son ordre la somme de UN MILLION, que vous passerez au débit de mon compte.
Paris, le...

M^{is} HECTOR D'AIRVAULT.

En cas de mariage entre moi, comte de Planay, et M^{lle} Diane d'Airvault, je m'engage à ne réclamer aucun de mes droits conjugaux et à lui laisser toute liberté d'agir en toutes circonstances selon sa propre volonté.

Paris le.

C^{ie} GONTRAN DE PLANAY.

Quand ils eurent lu, ils se regardèrent. Ils avaient grande envie de rire.

– Maintenant, dit Planay, en passant familièrement son bras sous celui de son *beau-père*, allons à la mairie pour les publications...

– Oui, mon gendre, répliqua d'Airvault... Puis je vous quitterai pour rendre visite au général Feuilly...

Le lendemain matin, un journal d'actualités insérait dans ses échos du high-life, la nouvelle du prochain mariage de M. le comte Gontran de

Planay et de mademoiselle Diane d'Airvault, en ajoutant que la cérémonie nuptiale aurait lieu à la chapelle des Tuileries, S.M. l'Empereur ayant daigné consentir à signer au contrat.

Avant de clore ce chapitre, racontons en deux mots une courte scène qui avait eu lieu le soir même.

Planay était trop honnête gentilhomme pour manquer à ses engagements.

A huit heures du soir, il surprenait Idalie chez elle.

C'était une vraie surprise, car elle ne l'attendait guère, sachant qu'il s'agissait d'apporter de l'argent.

– Comment, c'est toi ! s'écria-t-elle involontairement.

Il parut ne pas s'apercevoir de cet étonnement, et se laissant tomber dans un fauteuil :

– Ma biche, dit-il, ferme ta porte et offre-moi à dîner.

– Très volontiers ! ah ! que tu es gentil.

Cette dernière exclamation était motivée par un geste bien simple de Planay.

Il avait plongé sa main gantée dans sa poche, en avait retiré un portefeuille qui laissait passer des feuilles à Leintes bleues.

Les yeux d'Idalie avaient papilloté de joie.

Ah ! certes, il était bien gentil, ce bon Gontran ! et elle se reprochait maintenant de l'avoir tant rudoyé le matin. Il y a toujours un fond de bonne fille chez ces impures.

Comme elle allait réparer cela... et le cajoler et le dorloter !.

D'abord un petit dîner fin, premier chic.

Comme elle demeurait rue du Helder, elle envoya au café Anglais.

Et une demi-heure s'était à peine écoulée qu'ils étaient attablés tous deux, comme de vieux camarades, riant d'un bon rire.

Il allait se marier ! Eh bien ! vrai, en voilà une qui n'en aurait pas l'étenne !... et ce vilain Gontran qui allait faire des infidélités à sa petite Dalie !... C'était ça qu'était pas beau ! Ils buvaient sec.

Le temps passa délicieusement.

Au dessert, étant un peu éméchée – c'est le mot exact – Dalie causa affaires.

Voyons les petits billets chéris !... Oh ! rien que les voir !... Elle n'était pas pressée, bien vrai !... Elle savait bien que son Gongon-Trantran ne voulait pas lui faire tort !...

Lui, complaisant, avait ouvert le portefeuille.

C'était drôle comme ça tenait peu de place quatre cent mille francs !... Ah ! c'est vrai, il y avait un bon du Trésor de deux cents.

Elle battait des mains, jetant les billets en l'air.

Planay n'était pas ivre le moins du monde.

– Maintenant, chérie, tu vas me rendre mon petit papier.

– Coniment donc ! mais tout de suite ! Tiens ! faisons du punch, et nous le brûlerons... Ça va-t-il ?

– Ça va !... mais tu ne bois pas !

Elle s'était levée pour prendre le reçu de Gontran.

Quand elle revint à table, Gontran lui dit en choquant son verre contre le sien :

– A ta santé, ma toute belle !...

Elle le prit par le cou, l'embrassa et lui dit :

– Ferme les yeux et ouvre la bouche.

Et comme il obéissait bien gentiment, elle lui mit le petit papier entre les lèvres :

– Coucou !... fait ! cria-t-elle..

Etait-ce assez délicieux ? On fit flamber une coupe de fine Champagne et le papier fut bien vite réduit en cendres.

Et de causer ! et de se dire des : T'en souviens-tu ? A dix heures, Idalie, énervée avait mal à la tête Elle s'étendit sur un canapé.

– Attends, chéri, dit-elle. Je vais me réveiller tout de suite.

Pouvait-elle deviner, cette fille qui valait mieux que ce prétendu gentilhomme, que, pendant qu'elle avait quitté la table – à peine une minute – Gontran avait jeté dans son verre une poudre soporifique ?

Elle dormait.

Lui se pencha sur elle, eut un ricanement muet, puis de la liasse de billets de banque épars sur la table, il compta soigneusement cinquante mille francs, qu'il déposa sur la cheminée, bien en vue ; puis il remit le reste dans sa poche et sortit, disant à la femme de chambre :

– Idalie est un peu partie, il faut la laisser dormir...

Elle ne s'éveilla que le lendemain à dix heures.

Elle ne se souvenait de rien d'abord. Puis elle vit la table qu'on n'avait pas desservie afin de ne pas troubler son sommeil. Elle se rappela Gontran, les billets de banque.

Où donc étaient-ils ? Ah ! là, sur la cheminée...

Fiévreuse, ayant un pressentiment encore inexpliqué, elle compta... cinquante, pas un de plus.

Où était le reste ? Elle chercha, renversant tout.

Sa camériste accourut.

– Qui est entré ici ? cria-t-elle. On m'a volée ! Mon argent ! Il me faut mon argent ! ou je vous envoie tous en prison !

On s'expliqua. Gontran seul était là et était parti dans la soirée.

Elle comprit tout.

– Oh ! le bandit ! fit-elle en grinçant des dents. Comme il paiera cela cher ! Vite ! mon chapeau, je sors.

A ce moment on sonna violemment.

Et, écartant sans façon les domestiques, un personnage, grand, sanglé dans une redingote, une sorte de trique à la main, entra, le chapeau sur la tête :

– La fille Euphémie Casquenchoix, dit-il d'une voix rauque.

– Hein ? qu'est-ce que c'est ? fit Idalie reculant.

– Ah ! c'est vous !... Eh bien, je suis attaché au service des mœurs, ma petite, je viens te dire, de la part du chef, que tu aies à faire attention à toi... Nous avons l'œil sur toi... et à la première incartade... Hop ! à Saint-Lazare !

Et tournant sur ses talons, il sortit.

C'était la réplique à un certain : Hop ! à Mazas !

Pâle comme une morte, Idalie – née Euphémie Casquenchoix – défit les brides de son chapeau et se jeta sur le lit.

Puis, froide, calme en apparence :

– Toi, mon petit, murmura-t-elle, je te repincerai...

En fait, Planay avait fait de très bonnes affaires... c'était un bénéfice net de neuf cent cinquante mille francs, argent bien gagné d'ailleurs.

VII

LES TROIS FORÇATS

– Diane d’Airvault ! s’était écrié le père Ambroise, lorsque Neigette lui. avait jeté ce nom, c’est la fatalité qui jette encore une fois ces maudits sur ma route !.

Le vieillard s’était redressé.

Un éclair avait passé dans ses yeux, éclair de colère et de fierté.

Quel mystère reliait donc la vie de cet homme, de ce travailleur humble et patient, à l’orgueilleuse famille des opulents d’Airvault ?

Il n’avait pas ajouté un mot de plus.

Mais, dès lors, il semblait n’avoir plus qu’une seule pensée :

Arracher Jacques à des périls qu’il comprenait, sans pouvoir les définir.

Il entrevoyait je ne sais quelle machination horrible dont le jeune homme avait été la victime, une haine effroyable qui le poursuivait, et il savait, paraît-il, de quoi les d’Airvault étaient capables.

Aussi n’avait-il pas perdu une minute. Il fallait partir, partir à tout prix, fuir, disparaître.

En un quart d’heure, avec une activité que rien ne ralentissait, il s’était procuré une voiture et un cheval ; puis il était allé trouver le maître du lavoir qui, depuis longtemps, convoitait sa place de passeur et il lui avait dit :

– Prenez-la, je vous la donne.

Et il avait saisi le jeune homme dans ses bras.

Il l’avait étendu dans la voiture, soigneusement, comme il eût fait d’un enfant.

Neigette s’était placée auprès de lui, appuyant sur ses genoux la tête du moribond. Braco suivrait la voiture. Il avait retrouvé son activité d’autrefois ; lui aussi avait été galvanisé par la colère, et quand le père

Ambroise toucha le cheval, il se retourna vers le pays et jeta un dernier grondement.

Si Lazare l'eût entendu, il aurait compris que cela signifiait :

– Au revoir !

La voiture allait lentement. Prenant la route la plus longue, le père Ambroise se préoccupait de ne pas cahoter le malade et de déjouer toute poursuite.

Ils atteignirent enfin Paris.

Arrivés aux environs de la Bastille, ils s'engagèrent dans une des rues latérales, et bientôt la voiture s'arrêta devant un vaste hangar sur lequel on lisait ces mots :

COMPANS

entrepreneur de charpentes.

Le père Ambroise descendit et ouvrit une porte qui donnait accès dans un vaste atelier, où plusieurs hommes travaillaient activement.

Toutes les têtes s'étaient tournées vers lui.

Mais ayant avisé sans doute celui qu'il cherchait, il alla droit à un homme d'une cinquantaine d'années qui, lui-même, assemblait deux madriers.

L'homme le regardait, cherchant, sans doute, à le reconnaître.

– Compans, lui dit le père Ambroise, j'ai à vous parler.

Au son de la voix, Compans poussa un cri :

– Quoi ! c'est toi !... C'est vous !... Ah ! venez, venez !.

Et, au milieu des chuchotements des ouvriers intrigués, il l'entraîna dans un petit bureau vitré qui lui servait d'ordinaire à recevoir ses clients.

Quand ils furent là, le rude charpentier, qui était taillé en athlète, se jeta à genoux devant le vieillard, et lui baisant les mains, tandis que de grosses larmes coulaient sur son visage :

– Oh ! laissez-moi vous bénir, s'écria-t-il, vous à qui je dois tout, la vie et l'honneur !

– Relevez-vous, mon ami, dit le père Ambroise, et écoutez-moi : je viens vous demander un service.

– Un service ! Que vous faut-il ?... De l'argent ? Tenez, je suis riche, prenez.

Et il courut à un casier qu'il ouvrit, montrant de l'or et des billets.

– Non, fit le vieillard. Il me faut plus et moins que cela. Il faut me donner l'hospitalité.

– Ma maison n'est-elle pas à vous ?...

– Mais une hospitalité telle, à moi et à ceux qui m'accompagnent, que pas une indiscretion, si légère qu'elle soit, ne soit à craindre. que pas même vos ouvriers supposent qu'il y a ici des étrangers. je vous expliquerai tout...

– M'expliquer ! Est-ce que c'est nécessaire ?... Je ne veux rien savoir ; je vous le répète, ici, vous êtes le maître.

– Dans une voiture qui est là, à votre porte, il y a un homme dangereusement blessé... Com, ment pourrions-nous le transporter ici sans qu'on le voie ?...

Compans réfléchit un instant.

Attendez. Rien de plus simple.

Il fit signe au père Ambroise de ne pas bouger, et il rentra dans l'atelier.

– Mes enfants, dit-il, il nous arrive une aubaine – comme on n'en voit pas tous les jours.

– Vrai, patron ? tant mieux !

– Un travail à faire immédiatement et que je vous paie double...

– En v'là une veine ! cria Garnuchon, une sorte de gamin de Paris qui, à l'âge de vingt ans, en paraissait à peine quinze.

? – Mais j'ai besoin de tout le monde. Vous allez prendre vos outils, fermer la porte de l'atelier et aller m'attendre.

– Où ça, patron ?

– A la gare de Sceaux.

– Bon ! un joli ruban de queue !

– Je paie l'omnibus, reprit Compans en jetant à Garnuchon une pièce de cent sous que le gamin saisit au vol. Maintenant, entendez-moi bien : vous m'attendrez jusqu'à ce que j'arrive.

– Bien, patron.

- Je peux venir tout de suite, comme tarder une heure ou deux.
- En ce cas-là, on a le droit de se désaltérer...
- Oui, mais modérément.
- Soyez tranquille, patron. Quand il s'agit de travail, on sait se conduire.
- Allez donc... et à tout à l'heure.

Deux minutes après, l'atelier était vide.

– Maintenant, nous voilà chez nous, dit Compans en revenant vers le père Ambroise. Venez donc.

Ils sortirent. Neigette était descendue de la voiture pour tenir le cheval par la bride.

Braco, grave, avec son air de vétéran blessé, était assis sur son derrière, au port d'arme.

Compans ouvrit lui-même la grande porte charretière.

La voiture entra, traversant une vaste cour pour s'arrêter devant le perron d'une petite maison, proprette comme un cottage anglais.

– – Hé ! Marceline ! cria Compans.

Et se tournant vers le père Ambroise :

– Pas d'inquiétudes ! c'est ma femme, une brave et bonne créature.

Tandis que le père Ambroise prenait de nouveau dans ses bras Jacques, toujours insensible, une jeune femme parut sur le perron, tenant dans ses bras un enfant de deux ans environ.

– Marceline, dit Compans, va préparer notre lit. Mets des oreillers ; c'est pour un malade.

La jeune femme, qui pouvait avoir vingt-huit ans, et qui, fraîche et robuste, avait une physionomie bonne et douce, n'adressa aucune question à son mari, et rentra.

Un instant après, dans une chambre spacieuse, où l'air et la lumière s'épandaient librement par deux fenêtres ouvrant sur de vastes terrains inoccupés, Jacques reposait sur le lit de ces honnêtes gens.

– Ce n'est pas tout, dit le père Ambroise, donnez-moi de quoi écrire.

Il traça quelques mots, et cacheta.

– Neigette, tu vas porter immédiatement ce billet au docteur Frébart, boulevard Saint-Martin, et tu le ramèneras avec toi.

– Ah ! encore un bon, celui-là ! fit Compans... Mais la petite ne trouverait pas l'adresse... Attends, ma femme va la conduire à une voiture, et donnera elle-même les indications...

Il prit l'enfant des bras de Marceline.

La femme fit signe à Neigette de la suivre...

Compans s'était approché du lit :

– Pauvre garçon, fit-il ; il a l'air d'être bien malade !.

– Je crains, à chaque minute, que la mort ne l'emporte, dit le père Ambroise en passant sa main sur ses yeux.

– Allons, du courage !. Parbleu ! on revient de plus loin !

Et il ajouta tout bas :

– Je suis bien revenu de là-bas, moi !...

– Un mot, dit le vieillard. Vous êtes sûr de la discrétion de votre femme comme de la vôtre ?

– Oui... d'ailleurs attendez...

Marceline revenait :

– Femme, lui dit Compans, regarde bien l'homme qui est devant toi...

Elle leva sur le père Ambroise ses bons yeux honnêtes et purs.

– Eh bien, si moi, le gredin, le misérable ivrogne...

– Compans... interrompit Ambroise.

– Laissez donc, je ne dis que la vérité, et ça n'est pas encore assez ! Si, moi, je suis ici, auprès de toi, heureux de travailler pour toi et le bébé ; si je suis un brave ouvrier, trimant du matin au soir, avec un vrai cœur, au lieu d'être mort au bagne, comme une canaille que j'étais, c'est à lui que je le dois...

Marceline tendit les deux mains au vieillard :

– Ah ! monsieur, dit-elle, je ne vous connais pas... mais déjà je vous aime !

– Et tu fais bien, cré nom !. reprit Compans, dont la voix tremblait d'émotion. Mais, ça ne suffit pas, il faut que tu saches tout...

– Voyons, Compans, fit Ambroise avec autorité, je vous prie.

– Rien du tout... J'ai besoin de jaser, et je jaserai !... Prelotte ! ça me fait trop de bien de me décharger le cœur... Faut vous dire, monsieur Ambroise,

que Marceline sait bien ce que j'ai fait... pauvre fille !... puisqu'elle m'a attendu près de six ans... pendant que j'étais là-bas !...

– Je savais que tu étais bon !... dit Marceline.

– Bon ! possible... Mais c'était tout à fait dans le fond... En dessus, un feignant, un riboteur, un propre à rien... tant et si bien, qu'un jour de riolle, j'ai commis un crime ! oui, un crime !...

Et il frissonna, baissant la tête en disant :

– Puisque j'ai tué un homme !...

L'ivresse vous avait rendu fou ! dit le vieillard.

– Possible !. mais ça n'y était pas moins ; et puis, est-ce que c'est une excuse, ça, l'ivresse ?... Le procureur l'avait bien dit, à la cour d'assises : j'étais une brute, coupable d'avoir oublié que j'étais un homme !... Et ils m'ont envoyé là-bas, à Cayenne !... Ils ont rudement bien fait !...

– C'était sévère, trop sévère !

– Ne dites pas ça, monsieur Ambroise... je le méritais... Et sans ça, j'aurais continué à me soûler, et le diable sait ce que j'aurais fait... Donc, femme, quand je suis arrivé au bagne, M. Ambroise y était...

Ce mot de « bagne » cadrait si mal avec les allures pleines de dignité du vieil Ambroise, que Marceline dirigea sur lui un regard étonné.

– J'étais au bagne !... confirma-t-il avec un triste sourire..

– Oh ! mais, je suis sûr qu'il n'avait rien fait de mal !... Il ne m'a pas dit ses secrets ; mais c'était une victime, un martyr. Ça se sent, vois-tu !... Et si bon ! Et si dévoué !... Ah ! il y en a plus d'un, là-bas, qu'il a ramené au bien... tiens, comme moi !... C'est lui qui m'a corrigé de l'ivrognerie, c'est lui qui m'a appris à aimer le travail, qui m'a rendu l'espérance, qui m'a fait jurer – si jamais j'étais libre, – de redevenir un homme !...

– Et vous avez tenu parole, Compans !

– Parbleu ! comme si ça n'était pas meilleur que tout d'être honnête... avec ça que je suis bien à plaindre entre une chère femme comme Marceline et un bébé adoré...

– Ne l'embrasse pas si fort, fit la femme en reprenant l'enfant que le charpentier écrasait quelque peu contre sa robuste poitrine ; tu vas lui faire mal...

– Mais tu ne sais encore rien !... Oui, j'avais bonne envie de bien faire !... Mais à quoi ça m'aurait-il servi là-bas ?... A avoir quelques bonnes notes, à obtenir une diminution de deux ans peut-être... Il a fait bien autre chose, M. Ambroise, il m'a rendu la liberté...

– Vous allez faire croire à madame, dit le vieillard en souriant, que je suis le grand dispensateur des grâces...

– Ne rapetissez pas ce que vous avez fait... c'est si beau que quelquefois je me demande si je n'ai pas été lâche d'accepter.

– Ne dites pas cela... et ne rappelez pas un fait bien naturel.

– Naturel ! Ah bien, oui ! femme, tu vas juger. Je t'ai dit quelquefois que je devais ma liberté à un brave homme... mais je n'ai pas osé te raconter la chose... Je vais le faire... Figure-toi donc qu'un jour – ou plutôt une nuit – il y avait, à Cayenne, branle-bas de tempêt... Si tu pouvais savoir ce que c'est là-bas, qu'un coup de mer... Tout en craque... on croit que la terre et le ciel se cognent... Nous étions dans nos huttes et trempés jusqu'aux os... voilà qu'à travers la pluie, le tonnerre, tout le tremblement, on entend un coup de canon... C'est ça qui serre le cœur ! c'est comme un cri : au secours ! Ça veut dire qu'il y a là, en pleine mer, en plein tourbillon, des hommes qui luttent, qui crient, qui bataillent contre la mort... Que faire ? Qu'est-ce qui peut les sauver ?... On court sur la rive, on se démène, on pérore. Au bout de tout ça, quoi ? la mort, rien que la mort !... Les officiers de marine avaient reconnu qu'une goëlolte, française était à un kilomètre de la côte... elle allait se briser sur les rochers !... C'étaient des Français, des compatriotes qui se débattaient contre l'épouvantable sinistre. On avait voulu mettre des canots de sauvetage en mer. Va-t'en voir !... Ils se retournaient comme des coquilles de noix... on perdait du monde pour rien !... Quelqu'un cria : « Il faut aller leur porter une amarre ?... Allons ! un bon nageur par ici ! » Ah ! oui ! un bon nageur !... On a beau être forçat, c'est drôle, on tient à sa peau... Tout à coup – ce que nous ne savions pas – nous apprenons que le fils du gouverneur est à bord de ce navire... et il était sur le rivage, pleurant, s'arrachant les cheveux !... Certes, il avait été bien mauvais, bien cruel pour nous ! eh bien, nous valons mieux que tout ce monde-là... Pas un de ceux qu'il avait fait bâtonner, torturer, ne songeait à se réjouir de cette douleur du bourreau !... C'est alors qu'il dit : « Pour

celui qui ira porter l'amarre, je demanderai sa grâce !... » La grâce !. c'est bon !... mais la mort !... c'est cher !...

– Alors, interrompit Ambroise, vous, Compans, songeant que la liberté c'était la réhabilitation promise, vous vous êtes jeté résolument à la mer... ayant roulé autour de vous la corde de salut...

– Eh bien, oui ! j'ai fait ça, parce que j'ai pensé à Marceline, et que je me suis dit : Ça, c'est une bonne action, c'est un recommencement d'honnêteté... mais attends un peu, femme ! Me voilà dans l'eau !... Ah ! on peut avoir piqué des têtes du haut du pont Royal, ça n'est pas positivement la même chose. Pourtant, Dieu sait si j'y allais bon cœur bon argent !... Le navire s'était rapproché, il n'y avait pas cent cinquante mètres à faire... mais, ouais ! j'étais là-dedans comme un petit pois dans l'eau bouillante... J'allais au fond... je remontais... je faisais une brassée en avant et trois en arrière. je sentais que ça ne marchait plus. et, enfin, les bras et les jambes raidis, j'allais couler, trouvant, au fond du gouffre, la seule liberté gagnée, c'est-à-dire la mort... quand, tout à coup, je me sens saisir vigoureusement... et une voix connue dit à mon oreille : « Va donc, Compans !... n'aie pas peur, je te porte ! » C'était lui, c'était M. Ambroise !... Sans qu'on le vît, en catimini, il s'était mis à l'eau derrière moi !... et, sais-tu ce qu'il a fait ? Il m'a porté, moi et l'amarre, jusqu'au bateau... et comme je m'accrochais à l'échelle : « Sur ta vie, me dit-il, ne parle pas de moi... Tu as fait cela tout seul !... » Abasourdi par la mer, par la fatigue, je ne comprenais pas, tout d'abord, pourquoi il me défendait de parler. Je n'ai pensé qu'à obéir à mon sauveur... et, de fait, j'aurais d'ailleurs été bien incapable de bavarder... j'avais été hissé sur le pont, où j'étais tombé comme une masse... Quand je suis revenu à moi, j'étais à terre !... et savez-vous quel fut le premier mot que j'entendis : « Numéro 115, dit le gouverneur, vous avez sauvé la goëlette ! Dans six mois vous serez libre !... » J'avais sauvé, moi, quoi ? rien du tout !... J'allais parler, protester... M. Ambroise était là, avec les autres forçats, et il a mis son doigt sur ses lèvres... Encore une fois, je me suis tu... et, depuis ce temps-là, il n'a plus voulu que je dise la vérité... Comment il s'y est pris, je n'en sais rien ! Il me parlait de toi, dont je lui avais dit le nom... Marceline... Il me répétait que ce qu'il avait fait, c'était pour me rendre

honnête homme à jamais... et j'ai eu ma grâce, tandis que lui restait là-bas !... Je suis revenu, j'ai travaillé dur... tous ceux qui me connaissaient m'ont pardonné ! Toi, Marceline, tu as bien voulu devenir ma femme !... J'ai un petit enfant que j'adore... j'ai demandé ma réhabilitation, que j'aurai un jour ou l'autre !... et, voilà, Marceline, voilà pourquoi, devant M. Ambroise, je me courbe comme les religieux devant leurs statues de pierre, et avec un vrai amour... parce que je sais que, dans sa poitrine, il y a un cœur, un cœur de sauveur et de martyr !...

Il pleurait, le brave Compans, et Marceline baisait les mains du vieillard tout ému.

– Mais c'est pas tout ça, reprit Compans toussant pour se remettre un peu ; M. Ambroise m'a dit qu'il avait besoin de nous... et je lui ai répondu que tout ici était à lui. Il faut soigner ce jeune homme-là... il faut le sauver... il faut que personne ne sache qu'il y a des étrangers ici... et M. Ambroise demande, Marceline, s'il peut compter sur toi comme sur moi...

– Je ne demande plus rien, dit le vieillard, vous êtes de braves gens.

A ce moment, on entendit des pas sur l'escalier...

– C'est le médecin, s'écria Compans.

Il s'empressa d'ouvrir, et le docteur Frébart. parut. Voyant Ambroise, il alla à lui les mains ouvertes :

– Un troisième forçat, dit Ambroise en souriant.

– C'est vrai, fit le médecin. Tous bagueux, comme on disait. La seule chose dont je sois reconnaissant au sieur Bonaparte, qui m'avait envoyé là-bas, c'est de m'avoir fait connaître des cœurs comme les vôtres.

Le docteur Frébart avait été enlevé en décembre 1851 et transporté à Cayenne... bien entendu sans jugement. Il avait le défaut d'être républicain.

– Mais voyons, dit-il, occupons-nous de choses sérieuses. Voilà un gaillard qui me semble singulièrement abîmé...

Il commença à examiner Jacques. Et à mesure qu'il étudiait la blessure, son visage se rembrunissait.

– Eh bien, docteur ? demanda Ambroise.

– Il en réchappera, prononça le médecin ; mais qui sait si nous aurons-à nous féliciter qu'il ne soit pas mort !

Avant tout, c'était le repos physique qui était nécessaire. Il fallait se résigner à rester à Paris : dans deux ou trois mois, on pouvait songer à s'éloigner..

Ambroise s'était soumis, puis, peu à peu, ses inquiétudes s'étaient calmées.

Quelle apparence que, dans cette maison ignorée, les ennemis, c'est-à-dire les d'Airvault, pussent l'atteindre ?

Et le temps passait, bien long et bien triste.

Neigette s'était installée au chevet du malade, chez lequel se manifestait lentement une amélioration toute physique. Il avait ouvert les yeux, mais il semblait ne reconnaître personne.

Pas un seul mot ne s'échappait de ses lèvres. Il avait parfois des gestes inconscients comme s'il cherchait à écarter de lui quelque vision douloureuse.

C'était la mort vivante ; et quel spectacle plus affreux pour ceux qui aiment !

Cette chambre dans laquelle les rideaux mi-clos laissaient à peine filtrer un rayon de lumière, semblait une tombe, et Neigette s'y était volontairement ensevelie.

Plus pâle encore elle était devenue, et son front était si blanc qu'on l'eût dit serré de la coiffe des religieuses.

La nuit, elle alternait les veilles avec Ambroise.

L'ancien passeur, que l'inaction tuait, avait heureusement trouvé un moyen de s'occuper.

Compans – auquel, par parenthèse, la mystification qu'il avait faite à ses ouvriers avait coûté une gratification assez forte – avait imaginé de présenter Ambroise comme son teneur de livres.

Les affaires prospérant, rien n'avait paru plus naturel.

Enfin, Braco lui-même s'était mis au diapason général.

Débarassé de son bandeau, il avait repris sa bonne mine de chien.

Peut-être n'eût-il pas mieux aimé que d'aller un peu courir la pretantaine ; mais le devoir avant tout... Il s'était de sa propre volonté érigé en garde-malade, et il passait son temps sur le tapis, au pied du lit, regardant

son maître en lui léchant la main, lorsque, par un mouvement inconscient, il la laissait glisser sur le drap.

Seulement, deux fois par jour, en hygiéniste consommé, il allait faire au grand galop une cinquantaine de fois le tour de la cour ; puis, s'étant dégourdi les pattes, il revenait, fidèle à son poste.

Il y avait, déjà un mois que s'étaient accomplis les événements que nous avons racontés.

Quelques jours auparavant, le médecin – discrètement – avait fait concevoir quelques espérances.

Une première crise était proche, et il se pouvait que de premières lueurs de raison vinssent enfin à se manifester.

– Mais, avait ajouté le savant, qui peut d'avance prédire quelles seront les phases d'une crise semblable ? Tout peut être espéré et tout peut être craint.

Qu'on juge de l'anxiété qui avait saisi tous ceux qui aimaient Jacques.

Rien en apparence ne justifiait ces craintes nouvelles. Au contraire, il semblait qu'une sédation générale eût calmé sa fièvre : le teint avait repris une sorte de vitalité. La respiration était régulière.

Et pourtant ils avaient peur d'une de ces convulsions subites de la nature qui déjouent les observations les plus précises.

Le père Ambroise, pendant plusieurs nuits, n'avait pas quitté le chevet du malade.

Cependant, si robuste qu'il fût, la fatigue l'accabla à tel point que Neigette le contraignit à prendre quelques heures de repos.

C'était le matin. L'atelier de Compans allait bientôt ouvrir ses portes.

Etendue à demi dans un fauteuil, ayant Braco à ses pieds, Neigette songeait. à quoi ?

Elle regardait Jacques, et elle se disait qu'elle eût été heureuse de donner sa vie en échange de la sienne.

Elle ne raisonnait pas encore ses désirs. Quand elle avait crié : « Je l'aime ! » elle avait obéi à un élan de tout son être, se résumant dans le mot le plu xpressif qui fût sorti de ses lèvres.

Il n'impliquait pour elle ni l'idée de fiançailles ni celle de mariage, mais bien la pensée du dévouement complet, absolu.

« Je l'aime ! » cela signifiait : « Je vis pour lui et par lui ! » rien de plus.

Sentiments donc on rira peut-être, mais que les femmes comprendront, se souvenant d'avoir été jeunes filles et d'avoir aimé !

Puis elle rêvait à cette admirable et tragique créature qu'elle avait entrevue, dans la terrible scène du bosquet de Minerve.

Tandis qu'elle se plongeait dans ces méditations qui parfois faisaient monter les larmes à ses paupières,

Voici que tout à coup un gémissement – une sorte de râle désespéré – jaillit de la pénombre dans laquelle se blottissait le lit où gisait Jacques.

Et, soudainement, Neigette le vit, lui, le blessé, si longtemps immobile, comme si tous ses membres eussent été paralysés, se dresser lentement, les yeux grands ouverts, la face enflammée...

– Jacques, cria Neigette épouvantée, en courant à lui.

Lui fit un geste comme pour la repousser :

– Non ! laissez-moi ! proféra-t-il d'une voix si claire que son timbre en était effrayant, presque métallique, vous n'êtes pas *Elle*... je ne vous connais pas !...

Et, plus bas, il dit :

– Diane ! Diane ! où es-tu ?...

Neigette n'hésita pas. Elle s'élança vers la chambre d'Ambroise.

Il s'était jeté tout habillé sur son lit, dormant comme lorsqu'on est inquiet.

Au premier mot de la jeune fille, il bondit sur ses pieds et courut à la chambre de Jacques.

Le malade n'avait pas bougé. Il était dans la même attitude, les bras étendus comme s'il eût appelé ou attendu quelqu'un. quelqu'un qui ne venait pas.

Ambroise pâlit. C'était la crise.

– Vite ! chez le docteur ! dit-il à Neigette.

Elle ne fit pas une objection. Certes, c'était pour elle une horrible douleur que de quitter Jacques en un pareil moment ; mais ne s'était-elle pas, volontaire du devoir, vouée d'avance à tous les sacrifices !

Elle partit. Ambroise resta seul avec Jacques.

Dans sa nouvelle immobilité, le blessé était effrayant.

Son attitude était d'un cataleptique, son regard d'un fou !

Ambroise s'approcha de lui, pour le replacer dans son lit ; mais le malade l'écarta d'un geste violent :

– Je vois, dit-il tout à coup. Oh ! que tout est confus ! on dirait qu'un brouillard m'environne, un brouillard couleur de sang !... Attendez ! laissez-moi !

Et les mains, projetées en avant, semblaient déchirer un obstacle invisible.

Puis un sourire illumina son visage, sourire navrant sur cette face tragique :

– La voilà ! reprit-il. Oh ! cette fois, je ne me trompe pas ! C'est elle, plus belle encore qu'autrefois ! Ah ! voici qu'elle se tourne vers moi... Comment donc se nomme-t-elle ! Je ne me souviens pas...

Il cherchait dans la mémoire, et l'effort mettait à son front des crispations convulsives.

Soudain, ce nom éclata sur ses lèvres :

– Diane !... mais pourquoi me regardes-tu ainsi ? de ces yeux fixes et qui semblent attacher sur moi un regard d'horreur... Diane ! c'est moi... C'est celui que tu aimes, celui qui t'a donné sa vie en échange de la tienne...

Il eut un tressaillement violent :

– Mais je n'avais pas vu d'abord... qu'est-ce donc que tu portes là sur ton front ?... Dans la nuit qui m'environne, cela éclate comme une traînée de lumière... On dirait d'un voile... oui, du voile blanc des mariées...

« Mariée ! toi ?... et je ne suis pas auprès de toi ! Dis, réponds... Quel est cet homme qui se tient à tes côtés... souriant, lui aussi ?... Que signifient ces chants ? C'est l'orgue qui résonne ! Puis ces voix qui s'élèvent !... Mais oui... c'est une église... on dirait d'une chapelle royale... autour de toi l'or resplendit ! les diamants ruissellent !... Diane ! Diane ! »

– Jacques ! s'écria Ambroise atterré. Reviens à toi ! mon enfant ! mon fils !.

– Laissez-moi, vous dis-je, cria le malheureux. Ne me retenez pas ! Je devine tout, je sais tout... C'est comme un voile qui s'écarte !... Diane ! traîtresse à tes serments d'amour, c'est à un autre que tu donnes cette foi que tu m'avais promise ! Diane, je te vois unir ta main à celle d'un autre !

Voilà que tu échanges l'anneau ! voilà que le prêtre te bénit !. Eh bien ! non ! cela ne sera pas !...

Il fit un effort comme pour s'élancer. Le vieillard, épouvanté, le retint dans ses bras.

Maintenant de grosses larmes coulaient sur les joues de Jacques.

– Mais tu as donc tout oublié ! fit-il d'une voix douce. Jette loin de toi, ce voile, cet anneau. enfuis-toi de cette chapelle et viens te réfugier dans mes bras. As-tu peur ? Et de qui donc ? Ne suis-je pas là pour te défendre... toi et notre enfant !

– Un enfant ! répéta Ambroise.

– L'enfant, mais oui... tu sais bien... fit Jacques, parlant toujours à un spectre qui se dressait dans son imagination enfiévrée ; il est si mignon. si gracieux !. Vois comme il te ressemble !... Tu me dis qu'il est en danger !... Ah ! sois tranquille ! Je vais courir là-bas, au village, et je le prendrai, et je l'emporterai dans mes bras, notre cher trésor, le vivant témoignage de notre amour... Tiens, vois... je pars... Oh ! le village n'est pas loin... là-bas, de l'autre côté de l'eau...

L'ancien passeur écoutait avidement. Sous leur incohérente apparence, ces paroles prenaient une signification terrible, évidente.

Jacques continuait :

– Il fait nuit... tant mieux ! nul ne me verra. Et demain... demain, l'enfant sera loin d'ici... Voyons ! comment pourrai-je ? Ah ! le pont ! la route sera plus longue, mais n'importe !... Voilà le chemin de halage... toujours tout droit, je ne peux me tromper... la pépinière, puis le chemin à travers champs, c'est bien cela... L'église ? la voilà... Bonsoir, femme ; donnez-moi mon enfant... Ne pleurez pas... il faut que je l'emmène... Posez-le sur mes bras... doucement, bien doucement... qu'il-ne s'éveille pas ! Oh ! le cher petit ange !... Viens, je t'emporterai si loin, je te cacherais si bien que rien ne pourra t'atteindre !... Le voici, je le tiens, mon bien-aimé !... ma fille, ma fille à moi... et à elle.

– Sa fille ! murmura le vieillard. Il a un enfant, lui, mon Jacques ?

Et il pleurait, cachant sa tête dans ses deux mains.

– La nuit est profonde, disait Jacques. Qu'importe ! j'ai le pied solide, et je connais la route. Oui, là-bas. la Marne. Père, le passeur... j'irai à lui et je

lui dirai tout... il recevra mon enfant... Oh ! comme il l'aimera !

– Si je l'aimerai ! s'écria Ambroise, que celui qui parlait n'entendait pas.

– Allons ! du courage ! il pleut... le vent et l'eau me cinglent le visage...

Mon Dieu ! elle est mouillée, la chère petite !... Ah !... voici la rivière.

Et il cria :

– Passeur ! Hé ! passeur !

Ambroise s'était penché sur lui, haletant.

Ainsi ce cri, il l'avait bien entendu. Son fils l'avait appelé.

Et Jacques, avec un frisson terrible, s'écria d'une voix rauque :

– Oh ! cette ombre !... un homme !... et sur ma tête... là... écrasement formidable... l'enfant ! Ah ! on l'arrache de mes mains... puis rien... plus rien... la mort !...

Il retomba sur son lit. épuisé... à demi mort. Mais Ambroise s'était redressé.

– Ainsi, dit-il à voix haute, la maîtresse de Jacques s'appelait Diane d'Airvault... et il y avait un enfant !... et pour effacer la trace de sa faute, cette misérable a frappé le père et enlevé l'enfant ! Je comprends tout !... Il étendit la main au-dessus du lit :

– Eh bien ! moi, fils, je jure que je te vengerai et que je te rendrai ton enfant...

Neigette rentrait, ramenant le docteur.

– Voyez, ami, s'écria Ambroise. La crise a eu lieu, effrayante, mortelle peut-être...

Le médecin avait pris le bras du malade, et, soulevant ses paupières, il étudiait attentivement le globe de l'œil :

– Terrible, oui, dit-il. Mortelle, non. C'est la première. la pensée s'éveille !. Attendons la seconde. mais dès aujourd'hui, je vous le dis, il vivra.

– Alors, pensa Ambroise, je ne dois plus hésiter... Je veux que ; renaissant à la vie, il puisse embrasser son enfant. A nous deux, marquis d'Airvault !

Mais quels que fussent ses projets, quel que fût l'empire mystérieux qu'il pût exercer sur le marquis d'Airvault les événements allaient marcher d'un pas terrible et plus rapide que sa volonté.

Au moment où le docteur prononçait ce mot d'espérance : « Il vivra ! » Compans avait ouvert brusquement la porte et avait montré sa bonne figure éclairée d'un rire joyeux.

Bien vite il eut deviné que quelque chose de grave s'était passé, et sa physionomie reprit sa gravité habituelle.

En quelques mots il fut mis au courant.

En somme, la crise s'était heureusement passée ; et comme jusqu'ici Ambroise n'avait confié à personne le secret des paroles échappées au délire, nul ne devinait les angoisses nouvelles qui poignaient son cœur.

– Maintenant dit le docteur, il faut le laisser reposer. Je ne crois pas qu'il y ait rien à craindre en ce moment. Il va tomber dans un état de prostration qui lui sera salutaire. Laissons agir la nature.

– Certes, dit Compans, vous ne refuserez pas, docteur, de manger un morceau avec nous ?

– Non, aussi bien, cette course matinale m'a singulièrement creusé l'estomac.

– Viens, Neigette, dit Ambroise à la jeune fille.

– Oh ! non, fit-elle en rougissant. je ne voudrais pas le quitter...

– Je vous dis qu'il faut le laisser tranquille, fit le médecin d'un air de commandement paternel. Que diable ! il ne s'envolera pas !

Et prenant familièrement le bras de Neigette :

– Et vous-même, mon enfant, il faut venir nous tenir compagnie à table. Sapristi ! pour bien soigner ceux qu'on aime, il faut prendre des forces... et toi aussi, mon vieux Braco, ajouta le médecin, qui vit le chien passer son nez blanc et noir dans l'entrebâillement de la porte. Allons, viens ! on trouvera bien quelque part une bonne pâtée pour toi.

Voyant que tout le monde quittait la chambre, Braco comprit qu'il y avait là une consigne, et docilement il suivit.

Neigette se sentait attristée.

C'était la première fois depuis un mois qu'on laissait le malade tout seul. Mais le médecin ayant parlé, il n'y avait qu'à obéir.

Donc on se rendit dans la salle à manger, qui attenait à l'atelier.

Au moment où ils entraient, leur attention fut attirée par des éclats de rire retentissant au dehors :

– Qu’est cela ? demanda le père Ambroise.

– Justement, fit Compans, j’allais vous appeler pour vous montrer cela tout à l’heure et je riais, moi aussi. Tenez, c’est ce gamin de Garnuchon.

On s’approcha de la fenêtre.

Que diable avaient imaginé le Gavroche et ses camarades ?

Il avait racolé tout les gamins du quartier, et voici la scène :

Dans un coin de la cour, une table, sur laquelle se voyaient deux pots de fleurs échevelées, picorés dans quelques tas d’ordures. Des journaux servaient de nappe.

Devant la table, un bonhomme roux, à tignasse en tête de loup, ressortant ébouriffée d’une sorte de mitre en papier, faisait de grands bras, se courbant en génuflexions, se baissant et se relevant.

En face de lui, de l’autre côté de la table, deux autres gamins, l’un s’étant fait un voile d’un torchon d’une propreté douteuse, qui enserrait son museau de fouine, l’autre, le menton enfoui dans une cravate de papier à nœuds gigantesques.

Pour compléter le tableau, assis sur une chaise, se carrant, était étalé un gros garçon, qui s’était dessiné sur les joues de longues moustaches, dont les pointes allaient piquer ses oreilles, et portant à ses lèvres une cigarette dont il semblait aspirer voluptueusement la fumée.

Enfin, tout autour, la foule des gamins riant et piaillant.

Il était facile de reconnaître une parodie de mariage, et le personnage à la cigarette et aux moustaches représentait l’empereur.

L’officiant multipliait les bénédictions, agitant les doigts à la façon des magnétiseurs ; les deux *fiancés* se confondaient en révérences, tandis que l’*empereur* dodelinait de la tête d’un air de souveraine componction.

Enfin, le marieur tira de sa blouse un numéro de journal, l’ouvrit tout grand et dit à haute voix :

– Je déclare unis par le mariage très hauts et très puissants personnages, M. le comte Gontran de Planay, et mademoiselle Diane d’Airvault.

Il avait crié ces noms d’une voix claire, presque glapissante.

Mais il s’interrompt brusquement. Une main venait de s’abattre sur son épaule. Le journal lui était arraché violemment et le père Ambroise s’écriait :

– Tais-toi ! petit malheureux ! tais-toi !

Il y eut un brouhaha parmi les gamins qui ne comprenaient rien à cette brusque incartade. Qu’avaient-ils donc fait de mal : Compans lui-même et le docteur Frébart se demandaient si le père Ambroise n’était pas devenu fou tout à coup.

Mais Neigette était devenue pâle comme une morte !

Et voici que soudain Braco poussa un hurlement désespéré, et d’un bond s’élança dehors, dans la direction du pavillon où se trouvait Jacques.

Prise d’un sinistre pressentiment, Neigette courut derrière l’animal.

En quelques secondes, elle eut atteint la chambre du malade.

D’un brusque mouvement, elle ouvrit la porte.

Et un cri déchirant s’échappa de sa poitrine...

La fenêtre était grande ouverte...

Et Jacques le malade, Jacques le moribond, Jacques avait disparu...

X

LES DEUX COMPÈRES

Selon les conventions arrêtées entre l’honnête trio que l’on sait, le mariage de Diane d’Airvault et du comte Gontran de Planay était en effet accompli : mais il avait été accompagné de certaines circonstances qu’il ne nous appartient pas de passer sous silence, car elles se rattachent étroitement à notre sujet.

Nous copions d’abord l’article publié par le journal *l’Actualité*, celui-là même dans lequel l’apprenti de maître Compans avait puisé les éléments de la farce sinistre qui avait eu un dénouement si inattendu.

Cet article d’un journal ultra-impérialiste était ainsi conçu :

« Grande solennité aujourd’hui, aux Tuileries, où se célébrait l’union de deux rejetons (nous ne garantissons pas ce style bonapartiste) des plus illustres familles de France. M. Gontran de Planay, petit-fils du colonel de

Planay, mort à Austerlitz (on négligeait de dire que c'était de la goutte), épousait la fille du marquis d'Airvault, dont la généalogie remonte aux temps les plus glorieux de notre histoire.

L'Empereur (un E double majuscule, s'il vous plaît !), avec sa mansuétude ordinaire, avait voulu honorer, de façon toute particulière, le descendant du vieux serviteur des Napoléons ; on sait d'ailleurs qu'il favorise d'une amitié toute particulière M. de Planay, dont la réputation de cavalier et de chasseur n'est plus à faire. Son inépuisable générosité s'augmentait encore de la sympathie touchante que lui inspirait la fiancée, la belle Diane d'Airvault, dont la beauté est légendaire, mais dont Sa Majesté apprécie au-dessus de tout la charité et les vertus. L'empereur avait daigné signer au contrat, et avait consenti, en outre, à ce que la cérémonie nuptiale fût célébrée dans la chapelle des Tuileries.

On connaît cette chapelle qui a vu déjà tant et si imposantes solennités. C'est un carré long, sur lequel règne de chaque côté une colonnade grecque d'un effet à la fois simple et grandiose. De larges fenêtres répandent sur ce temple austère des flots d'une lumière douce et blanche qui caresse les tons de la pierre jaunie par les années. L'aspect général est sévère, majestueux. On sent que là on est entre Dieu et l'empereur.

Point d'ornements. Peu de tableaux. La voûte – mate avec sa teinte grise – s'élève au-dessus des assistants comme un dais de marbre. Des tapis étouffent le bruit des pas, et ajoutant au silence, rendent le recueillement plus profond. Seuls, les lustres piquent à travers cette nudité sobre leur note d'or.

L'autel et la tribune impériale se font face ; les deux grandes puissances se contemplent, à l'une des extrémités, la table sainte et l'orgue, à l'autre, élevée de quelques mètres, deux prie-Dieu, pour l'empereur et pour l'impératrice. Que de fois se sont élevés de là vers le ciel des vœux fervents pour le bonheur des Français ! (Mille pardons ! nous continuons à copier.)

Le public, muni de cartes, se tient sur les bas côtés, derrière les colonnes. Dans la nef, la cour, la maison de l'empereur, les hauts dignitaires.

Aujourd'hui, à une heure, deux cent-gardes apparaissaient dans la tribune, précédant l'empereur.

L'impératrice, souffrante, n'avait pu assister au mariage. L'empereur était entré. Les deux cent-gardes se placèrent, selon l'étiquette, de chaque côté de la porte, tandis qu'un huisier criait :

– L'empereur, messieurs !

Tout le monde s'était levé et se tenait dans l'attitude du respect.

A ce moment, les deux fiancés entrèrent dans la chapelle, et, malgré le respect dû au saint lieu et à la présence du souverain, un murmure flatteur salua l'éblouissante beauté de la mariée.

Mademoiselle Diane d'Airvault est le type accompli de la vierge noble. Jamais plus exquise pureté n'éclaira un front plus blanc et plus chaste. Un peu pâle, le corsage soulevé par l'émotion qui lui serrait le cœur, la jeune fille semblait prête à défaillir et s'appuyait sur son père, le digne marquis dont les yeux étaient humides. Sans doute, il pensait à la compagne perdue (cette chère Rose-Cuisse !) et au bonheur qu'elle aurait éprouvé, s'il lui avait été donné d'assister au mariage de son enfant. Mais Dieu en avait décidé autrement et l'avait rappelée à lui avant l'heure ! Respectons les impénétrables volontés de la Providence !

M. de Planay, ce charmant cavalier que tout Paris connaît, souriait malgré lui au bonheur que lui promettait une union si sincère.

L'aumônier apparut alors débouchant derrière l'autel, salua le tabernacle, puis, se retournant, s'inclina profondément devant l'empereur.

La cérémonie s'accomplit au milieu du plus profond recueillement.

L'orgue mêlait sa voix grave et profonde à celle du célèbre X, le ténor de l'Opéra qu'on eût applaudi, n'eût été le respect qui commandait le silence.

Enfin le *Domine salvum fac imperatorem* éclata comme une glorieuse fanfare. Paris comptait une fa- ; mille de plus, noble et respectable entre toutes.

On dit que la dot de mademoiselle d'Airvault est de trois millions ; et, de plus, le marquis a fait don au jeune couple de son magnifique hôtel de la rue de Varennes. Enfin, on affirme que, comme cadeau de nocces, l'empereur a daigné glisser dans la corbeille la nomination de M. le marquis d'Airvault à l'ambassade du saint-siège. Ce dernier bruit doit être vrai ; car on a remarqué qu'au sortir de la cérémonie, le général Feuilly est monté dans la voiture de M. d'Airvault et paraissait s'entretenir avec lui de graves intérêts.

M. le marquis d’Airvault, descendant d’une des plus illustres familles dont le nom figure dans notre histoire, n’est-il pas d’ailleurs digne de représenter la France au poste le plus délicat ?

Le *Moniteur* nous fixera prochainement sur cet événement qui aura, nous en sommes certains, l’approbation de tous les honnêtes gens jaloux de la supériorité de notre diplomatie. »

* On le voit, cet article, platement courtoisanesque, était de ceux dont le paiement figura plus tard dans les papiers secrets des Tuileries.

Or, tandis que Neigette, préoccupée, à demi assoupie, se tenait auprès du lit de Jacques, Garnuchon, à quelques pas de la fenêtre, lisait cet article à haute voix. Était-ce donc là ce qui avait causé le délire du blessé ? Était-ce donc là ce qui avait amené la catastrophe ? Ses organes surexcités parla fièvre avaient donc perçu ce que n’avaient pas entendu les oreilles de ceux qui le veillaient ? Dans l’ordre physiologique, que de mystères encore inexpliqués !...

Mais revenons au marquis d’Airvault.

En effet, le général Feuilly, si connu sous l’empire comme le pourvoyeur en chef des plaisirs de Sa Majesté, était monté dans la voiture du marquis d’Airvault, qui, on le sait, ne dédaignait pas de l’aider dans la chasse aux amours pour compte du souverain...

Et, ainsi qu’on va le voir, ce n’était ni du saintiège, ni de Sa Sainteté le pape que causaient les deux honnêtes personnages.

Le général, en uniforme, avec ses grosses moustaches tombantes et son impériale bien cirée, présentait le type de ces soldats de parade qui ne voient le feu que derrière les portants des théâtres de société. En digne Lebel du nouveau Louis XV, il avait un flair exquis pour les découvertes de vertus à vendre. C’était le chien qui rapporte le gibier sans leur donner un coup de dent. Et jamais on ne lui a reproché d’avoir pris un acompte sur les faveurs promises à son maître. Chacun a son genre de probité, n’est-il pas vrai ?

Et de plus, le général Feuilly avait encore ceci de remarquable, qu’il traitait de sujets à faire rougir la mère d’une trotteuse de l’Opéra – avec un sang-froid, une gravité, une dignité qui laissaient toujours croire à qui le

regardait en ce moment-là qu'il discutait non le prix d'une virginité ou d'un adultère, mais un traité secret entre deux puissances de premier ordre.

Ainsi en était-il dans le cas actuel.

Le général et le marquis étaient donc à côté l'un de l'autre, accotés contre les capitons de la voiture, Écoutons-les et reproduisons ce court dialogue :

LE GÉNÉRAL. – Il partirait... c'est facile à dire. Mais madame de Planay ?

LE MARQUIS. – Ma fille sait le respect que l'on doit aux ordres de Sa majesté. Et puis le service de la France ne doit-il pas passer avant tout ?...

LE GÉNÉRAL. – Certainement... mais enfin... une première nuit de noces ! généralement on tient à son mari.

LE MARQUIS. – Hum ! hum ! c'est selon.

LE GÉNÉRAL. – Ah bah !

Ici les deux compères se mirent à causer tout bas de l'air le plus sérieux... et quand ils se séparèrent, le marquis serra vigoureusement la main du général.

Et le marquis, sautant sur la chaussée, eut un léger ricanement qui se perdit dans le murmure de ces quelques mots triomphants :

– Je tiens mon ambassade !

XI

CHER SEIGNEUR¹

La nuit est venue.

L'hôtel d'Airvault, construction monumentale du siècle dernier, resplendit de lumière. Les larges portes, tout ouvertes, laissent incessamment passer un flot de voitures armoriées, qui s'arrêtent devant le vaste perron encombré de fleurs, et entre deux haies de laquais, à la livrée

princière. Les hommes en frac, les dames en robe de cour défilent, procession luxueuse qui va remplir les salons, où rutilent les lustres.

C'est grande fête de famille.

La fille des d'Airvault s'allie au fils des. Planay ; blasons qui se croisent et se confondent. Le faubourg Saint-Germain et les quartiers haussmannesques ont envoyé leurs plus orgueilleux représentants. La légitimité et l'empire se confondent en congratulations et en actions de grâce. C'est merveille que de voir cet accord, que de considérer ces groupes étincelants de diamants, craquant de soie, voilés de dentelles. Une odeur pénétrante – enivrante – parfume les salons où les plus belles sont fêtées comme des courtisanes, où les hommes se mesurent au nombre de crachats qui ferblantent leur poitrine, où les jeunes gens évaluent les dots comme des commissaires-priseurs...

C'est fête de famille.

Des plans se forment, se combinent. Dans les embrasures des fenêtres, on trafique de tout, depuis les bureaux de tabac jusqu'aux sièges de sénateurs. On offre, on vend. Des pudeurs se maquignonnent et des consciences se marchandent. C'est la fièvre de l'agio impérial, des corps et des âmes.

C'est fête de famille.

On valse, on s'enlace, on se plaque, seins contre poitrine. Les mains froissent, cherchent, excitent ; les yeux s'allanguissent ; les bouches – toutes rouges – ont des sourires pâmés. On mange, les buffets sont assiégés comme ne le seront jamais places ennemies. C'est l'assaut aux truffes. On boit. Le champagne pétille et saute. danse macabre de toutes les convoitises, de tous les appétits, de toutes les indigestions.

Fête de famille, sur laquelle l'orchestre secoue les mélodies goguenardes d'Offenbach, éclat de rire hoffmannesque qui raille ce monde officiel des rigoleurs du bas-empire... Un général passe, l'orchestre joue le *Général Boum* !... Voici un diplomate, vite la *Gazette de Hollande*... Voici un mari, Pars pour la Crète !... Voici une jeune mariée, un violon jette :

Dis-moi, Vénus, quel plaisir trouves-tu
A faire ainsi cascader ma vertu !.

En avant, les quadrilles, les galops ! C'est le chahut impérial qui passe !...

Entourée, adulée, fêtée, Diane tient sa cour. Elle est reine, et, devinant l'empire que prendra sa beauté, tous escomptent déjà sa faveur. Voit-elle, comprend-elle toutes ces petites, toutes ces infamies ? Qui pourrait le dire ?

Elle a le sourire aux lèvres, la rose aux joues, mais le regard est fixe, presque dur. A peine tourne-t-elle la tête aux madrigaux les plus osés. On dirait qu'elle étudie, qu'elle analyse cette foule. Peut-être se demande-t-elle, n'ayant pas de cœur, si réellement dans ce troupeau il existe un être digne du nom d'homme. Peut-être, n'ayant jamais aimé, en arrive-t-elle à douter que l'amour existe...

Le marquis d'Airvault, gonflé d'orgueil et d'espoir, parcourt les groupes, emprisonnant sans cesse ses mains dans des paumes ouvertes. Franches poignées de main, sans doute, dont les gants craquent. Cependant il y a dans son regard une lueur d'inquiétude. Il sait que tout à l'heure quelqu'un – un personnage mystérieux – s'est présenté à l'hôtel, venant des Tuileries. Ce quelqu'un s'est enfermé avec le comte de Planay.

On discute et on marchandait là-bas. L'ambassade dépend de la décision prise. Si le Planay allait résister !... Si, à la dernière minute, la goutte suprême de honte allait faire déborder le vase !. Mais non ! Une porte s'ouvre, et le secrétaire de M. d'Airvault, fendait la foule, s'approche de lui et lui dit quelques mots à l'oreille...

Le visage du marquis s'éclaire.

Mais c'est d'une lueur fugitive. Car voici qu'il prend une figure de componction. Il lui faut annoncer à tout ce monde une nouvelle incroyable, inouïe... Service de l'Etat ! M. de Planay part demain matin pour l'Allemagne.

Il s'agit de *rouler* Bismarck. Et qui pouvait-on choisir sinon un ami, un confident, un dépositaire de la pensée impériale la plus intime.

Et les dialogues, les interjections, les exclamations de se croiser.

– Quoi ! il part ! – En vérité !. grande faveur ! – Oh ! l'empereur sait ce qu'il fait ! – M. de Planay était désigné d'avance pour une mission de

confiance ! – Et c'est Bismarck, vous croyez ? – Certainement ! – L'Allemagne n'a qu'à bien se tenir ! – Mais, sa jeune femme ? – Bah ! il ne part que demain matin.

Et ces vieux ont des rires de satyres en goguette.

En tout ceci, il y a un mensonge. Ce n'est pas demain matin, c'est à l'instant, dans une demi-heure que Planay part.

Seulement, il ne faut pas l'avouer : l'infamie serait trop patente.

La rumeur est arrivée jusqu'à Diane. Elle a haussé les épaules et un sourire de dégoût a crispé sa lèvre.

Quelque chose peut donc encore la surprendre !

Le fait est qu'il y a en elle comme une révolte inconsciente de la femme. Un peu d'amour-propre blessé. Ce Planay est trop ignoble à la fin !

Mais toutes se groupent autour d'elle.

Pauvre chère petite ! Ah ! c'est une dure épreuve ! Mais la France, la France avant tout !... Quel honneur pour M. de Planay ! Il arrivera à tout : il sera ministre ! l'empereur sait bien choisir !...

Elle, froide, ayant recouvré son sang-froid, a su inventer un petit sourire, triste, de circonstance. Que voulez-vous ? quand on est dévoué à la France et à son souverain, est-ce que l'on s'appartient ?

– D'ailleurs, lui disent les consolatrices, vous irez rejoindre votre mari... après quelques jours de repos.

Et les « chère belle ! » et les « chère petite » de jaillir, de retomber comme boules dont on jingle. C'est attendrissant.

* Cependant l'annonce du départ de Planay a *jeté un froid*.

On se sent importun, indiscret.

L'heure passer On s'en va. Derrière les cotillonners, le buffet gît dévasté comme un village effondré par la mitraille... L'orchestre se tait et meurt... Les valets appellent les voitures à grand fracas.

On s'embrasse, on se serre les mains... Comme on est chagrin de se séparer !

Diane tient tête à la dernière marée de salueurs et d'embrasseuses...

Tout part, s'éteint, se tait... Fin de la fête !...

– Ma fille ! commence le marquis d'Airvault...

Alors, relevant la tête, la gorge pleine du mépris d'elle-même et des autres, la fille du duc d'Airvault regarde en face cet homme qui l'a vendue, et lui crache au visage ces paroles infâmes :

– Vous me dégoûtez... je n'ai qu'un père, le cocher Lazare !.

– Misérable ! s'écrie le marquis en s'élançant vers elle les poings fermés.

Elle lui rit au nez cyniquement et reprend :

– Et votre ambassade !...

Le marquis baisse la tête, bavant sa rage.

Diane a disparu.

La voici dans son appartement, seule. Les femmes de chambre veillent à" côté, ayant ordre d'attendre son appel.

Planay est parti. Il n'a même pas écrit quelques lignes d'adieu. Il a bien fait. Cela prouve qu'il est encore des choses qu'il n'ose pas.

Pourquoi – étant parvenu à son but – la fière Diane semble-t-elle accablée, oppressée par de lourdes angoisses ? Que redoute-t-elle ? Lazare veille sur elle avec le dévouement d'un chien. Jacques mourant a disparu, il est vrai. Mais est-il à redouter ? Puisqu'elle n'a pas entendu parler de lui, c'est sans doute que la mort a achevé son œuvre. Elle est libre. Son mariage même lui donne cette indépendance conquise au prix de crimes...

Et pourtant on dirait qu'elle frissonne. Elle entr'ouvre les rideaux et appuie son front contre la vitre, cherchant à percer du regard les ténèbres du dehors. Et tout à coup elle frissonne, car un souvenir a traversé sa pensée. Ce boudoir où elle se trouve, c'était son appartement de jeune fille. C'est là que jadis elle a attendu Jacques, son amant. Le pavillon qu'elle occupe s'appuie aux murs du parc : que de fois le jeune homme les a franchis au péril de sa vie ! puis, s'accrochant aux branches, il arrivait à cette fenêtre. et frappait. Elle ouvrait. Et machinalement dans cette résurrection d'un passé a jamais évanoui, elle a posé la main sur le ressort de la fenêtre qui s'est entr'ouverte.

Elle sent l'air frais de la nuit baigner ses cheveux. Cette froidure calme sa fièvre. Puis elle revient, glissant ses pieds sur les tapis.

Les glaces lui renvoient l'image merveilleuse de sa beauté ; et, oubliant tout, elle se sourit à elle-même.

Elle rejette en arrière son buste, dont les rondeurs admirables s'accusent orgueilleusement.

– Oui, je suis belle, murmure-t-elle. Allons ! Diane d'Airvault, pas de faiblesse ! Tu as engagé une partie dans laquelle ta vie, ton avenir sont l'enjeu. De l'énergie et le monde est à toi.

A demi couchée sur une ottomane de soie, les yeux clos, mais sans sommeil, elle rêve. Son pied bat rythmiquement le tapis.

Soudain elle tend l'oreille...

Là-bas, au fond du boudoir, un escalier intérieur aboutit à une porte dissimulée dans les draperies.

Elle a entendu un bruit, un bruit de pas. Alors elle se dresse à demi, l'œil étincelant... Qui donc attend-elle ?

Et voici que trois coups légers retentissent contre la porte.

Elle y va lentement, tournant encore la tête pour se regarder, et, posant la main sur le verrou d'acier, elle dit doucement :

– Est-ce vous, cher seigneur ?

Le « cher seigneur » entre, le chapeau à la main, les cheveux plaqués aux tempes, la grosse moustache saillant en pointes dures, la barbiche poisseuse.

Et comme elle s'est reculée, il s'incline et baise la main qu'elle lui tend.

Il parle à voix basse, avec une sorte d'accent tudesque.

Elle s'est assise de nouveau, lui auprès d'elle. Il la regarde de ses yeux ternes ; seulement il y a dans tout son être des frémissements de désirs.

Il parle encore, toujours tout bas, tandis que de son bras il lui enserre la taille.

Elle se dégage gracieusement, puis, à quelque phrase pressante murmurée à son oreille vers laquelle les grosses moustaches se sont amoureusement penchées, elle répond :

– Que vous êtes impatient, cher seigneur ! Il est beau que la toute-puissance soit patiente ! Ne suis-je pas votre sujette, votre servante !

Le « cher seigneur » sourit.

– N'est-ce pas moi qui suis et serai votre es- : clave !

Ils causent ainsi tout bas, lui pressant, elle résistant. Et enfin, maîtresse d'elle-même alors qu'il est à peine maître de lui, elle reprend d'une voix sourde :

– Eh ! que m’offrez-vous donc ?... Que pouvez-vous m’offrir ? Est-ce une couronne ? est-ce un trône ? non ! tout cela appartient à une autre ! Votre amour ? Combien déjà ont entendu ces aveux et recueilli ces protestations ? Ah ! si vous vouliez pourtant !...

Que peut-on lui demander ? ou plutôt ne peut-il pas tout accorder ? des places, des honneurs, des millions. La France ne lui appartient-elle pas ? Veut-elle avoir sa guerre à elle ? Veut-elle que des milliers d’hommes – se fassent tuer pour un de ses caprices ?...

– Ce que je veux, dit-elle, je veux régner.

Le « cher seigneur » ne peut réprimer un léger soubresaut.

– Oui ! je veux régner, reprend-elle. Ah ! vous ne me connaissez pas encore, et puisque vous me le permettez, je vais donc vous dire quels rêves j’ai formés... Oui, je vous entendrai, oui, je vous appartiendrai, mais je veux que la femme qui vous aimera soit à la fois votre confidente et votre amie. Je veux régner par vous et pour vous. Je me sens au cœur des volontés et des énergies sans nombre ! Et je veux faire de vous, sire, le plus grand et le plus redouté des souverains.

Le « cher seigneur » fait une moue significative. Ce n’était pas un cours de politique transcendante qu’il était venu chercher dans cette chambre nuptiale, d’où le mari a été chassé.

Mais cette femme est si belle, si désirable ! de tout son être se dégagent de telles effluves d’amour qu’il l’écoute, qu’il la laisse parler, rien que pour entendre cette voix chaude et vibrante.

Elle s’est levée, splendide dans sa robe blanche, sous sa chevelure dénouée qui lui fait un manteau d’or, et elle dit encore :

– Sire, je ne veux pas de vous et je ne vous offre pas un amour banal. Je vous aimerai parce que je vous admirerai. Je veux que – la main dans ma main vous engagiez contre vos ennemis la lutte suprême. La France insolente relève la tête que vous croyiez avoir écrasée sous votre talon. Il faut fouailler cette révoltée, il faut que tout se courbe, se plie, se brise devant vous, et je vous dis que moi, femme, je vous aiderai dans cette œuvre de domination. Qu’une autre garde le trône ! peu m’importe si c’est moi qui règne. et ce sera moi, parce que vous le voudrez, parce que vous comprendrez ce qu’il y a en moi de vraie vaillance et de force réelle. Vous

aussi, vous m'admirez ; et tous deux, vous le souverain rayonnant, moi l'Egérie cachée, nous serons si grands, si fort au-dessus des hommes, que le monde – comme à Dieu – sera pour nous comme s'il n'était pas...

Lui s'est laissé glisser à genoux, il la serre dans ses bras. Elle le regarde de haut, le dominant de son regard où passent des lueurs, et il dit :

– Oui, oui !... cela sera... Je t'aime !

A ce moment, la fenêtre, violemment repoussée du dehors, s'ouvre avec fracas...

Et un homme bondit dans le boudoir, tête nue, le front sanglant...

Le « cher seigneur » a sauté sur ses pieds et, blême, court vers la portière.

L'homme – Jacques ! – a saisi Diane par les épaules et, la regardant en face :

– Infâme ! lui crie-t-il, pire que les prostituées !... à genoux devant le père de ton enfant.

– Lazare ! appelle Diane.

Et Lazare qui est là, qui veille – le père – sur sa fille qui se vend, Lazare surgit, attire Jacques en arrière, le renverse sur le tapis, et le prenant à la gorge, va l'étrangler.

Mais le « cher seigneur » a appelé, lui aussi, et deux hommes – deux Corses – sont entrés par la porte qui lui a donné passage.

– Je ne veux pas qu'on tue cet homme, dit-il à ses sbires. Je veux savoir qui il est.

Les Corses arrachent Jacques aux mains de Lazare et l'emportent.

La porte se referme.

Diane et Lazare sont seuls.

– Oh ! Jacques ! Jacques ! s'écria Diane, quelles tortures pourront donc te punir et me venger !

Hélas ! le « cher seigneur » a disparu. Reviendra-t-il jamais ?

UNE NUIT AU NOBLE FAUBOURG

La disparition subite de Jacques avait atterré le père Ambroise et ses amis.

C'était une complication d'autant plus terrible que rien ne la faisait prévoir. Le médecin était désespéré ; car c'était lui qui avait exigé le relâchement de la surveillance dont le blessé avait été si soigneusement entouré. Cette fatale erreur était déplorable ; mais pouvait-il deviner les causes étranges qui devaient réveiller la crise assoupie ?

Toute la journée se passa en enquêtes inutiles. Impossible de découvrir la trace de Jacques. Son évasion avait eu lieu à une heure si matinale que personne ne l'avait remarquée.

La soirée était venue, lente et lugubre.

Tout à coup, Neigette qui, depuis quelque temps, était plongée dans une méditation profonde, se leva d'un mouvement brusque en s'écriant :

– Non ! non ! il est impossible de rester ainsi !

– Que pourrions-nous faire, pauvre enfant ? dit le père Ambroise. Hélas ! nous avons pris toutes les précautions possibles.

Car ce qu'il n'osait dire tout haut, c'est que, dans son affolement, il était allé jusqu'à la Morgue, ce rivage funèbre où Paris jette ses épaves de mort.

– Je ne sais, dit Neigette. Pourtant je dis qu'il faut encore tenter quelque chose...

– Si tu as quelque idée, hâte-toi de nous la communiquer...

– Eh bien, ce que vous n'avez pu faire, c'est-à-dire retrouver la trace de Jacques, quelqu'un peut y réussir.

– Qui donc ?

– Braco.

– Lui ! le chien ! et pourquoi non, après tout, fit Ambroise. Son instinct le servira peut-être mieux que tous nos raisonnements.

– Ah ! vous voyez bien, cria Neigette. Je n'osais pas parler, craignant que vous ne fussiez prêts à me railler. Mais ce que je dis est vrai, Braco aime son maître, il sera guidé par son flair excellent.

– Mais où est-il ?

– Là, sous le lit. Il n’a plus quitté cette place depuis le moment où Jacques a disparu.

Elle l’appela. D’abord le chien ne répondit pas. On eût dit que lui aussi se fût couché là pour y mourir.

Mais la voix de Neigette était toute-puissante sur lui.

Et bientôt le bon animal vint appuyer sa tête sur les genoux de la jeune fille, qu’il regardait de ses grands yeux intelligents et tristes.

Neigette lui prit le museau entre ses deux mains, et comme si c’eût été une personne raisonnable :

– Ecoute-moi, Braco, lui dit-elle. Veux-tu retrouver Jacques ?...

Le chien remua la queue.

– Veux-tu venir le chercher avec moi ?

En vérité, c’était à croire que le chien comprenait ; car, à ces derniers mots, sans hésitation, il alla droit vers la porte, et s’arrêta, tournant la tête pour voir si la jeune fille ne le suivait pas.

Elle s’était levée, heureuse que son idée eût été accueillie, et ayant aux yeux une lueur presque joyeuse : elle souffrait tant de cette immobilité !

Mais le père Ambroise hésitait à la laisser sortir seule.

Quels dangers ne pouvait-elle pas courir ?

La courageuse enfant plaida sa cause avec énergie.

Elle répondait d’elle-même, de son chien, de tout. Elle avait si grande hâte de partir ! Enfin elle gagna sa cause. Et passant la main sur la tête de Braco.

– Viens, lui dit-elle. Et à nous deux sauvons Jacques.

La porte ouverte, Braco s’était élancé dehors. Un instant, Neigette, malgré son assurance, put craindre que le chien fût indocile ; mais non, à quelques pas de la maison, elle le vit qui attendait.

Evidemment elle avait été bien inspirée, car le chien, contournant la maison, alla droit à la ruelle sur laquelle donnait la fenêtre d’où Jacques s’était échappé. Arrivé là, il flaira longuement le sol, prenant toutes les précautions pour ne point commettre d’erreur, et, finalement, il se mit bravement à marcher vers le faubourg Saint-Antoine, qu’il descendit tout d’une traite jusqu’à la place de la Bastille.

Il était environ dix heures du soir. La nuit était grisaille de brouillard ; mais le gaz éclairait la grande place, encore pleine d'allants et venants.

Certes, rien n'était plus difficile en pareil cas, que de conserver une piste. Et maître Braco lui-même, si sûr de son nez, eut un long temps d'hésitation. Neigette, inquiète, le flattait de la main, lui répétant le nom de Jacques.

Si puissant que soit l'instinct des bêtes, les agitations de la civilisation le déroutent. Sur un grand chemin, dans un bois, il n'a à combattre que la nature, qui se fait bénigne et complaisante. Mais, dans cet entrecroisement de passants, d'omnibus, de voitures de toutes sortes et de toutes formes, dans ce méli-mélo de pistes qui se confondent, l'animal le plus sagace peut être pris en défaut.

Ainsi de Braco. Réellement, il avait perdu la tête. Et chien aussi vaniteux que l'homme, il n'en voulait pas convenir. A tout instant il partait en avant, toutes pattes en marche, courant après celui-ci dont le vêtement rappelait par sa coupe celui de Jacques, s'élançant à un bruit de sifflet qui ressemblait à celui par lequel Jacques l'appelait. Son nez – c'est-à-dire sa boussole – était dérouté.

Neigette, qui lisait dans le cœur de son chien, chose en apparence moins difficile qu'on ne le croirait, parce que le chien est moins hypocrite que l'homme, comprenait cet égarement et se désespérait. Elle avait si bien compté sur lui. Evidemment, malgré tout son bon vouloir, l'animal était en défaut.

Elle regrettait maintenant de s'être ainsi aventurée, et cela surtout parce qu'elle avait mis au cœur de ses amis une espérance qu'elle ne pouvait pas réaliser.

Lui, Braco, tournait, virait, allait de ci, de là, mais, en fait, ne se risquait point.

Et pourtant il était évident que son flair l'avait bien conduit jusque-là. Pourquoi y avait-il soudainement solution de continuité ?

– Allons ! Braco ! mon bon Braco ! disait Neigette. Cherche ton maître.

La bête repartait, puis revenait sur ses pas. Le temps passait. Infatigables, tous deux marchaient, Neigette ne prenant pas garde aux heures qui s'écoulaient.

Elle ne remarquait même pas que peu à peu la foule diminuait, que la solitude se faisait dans les rues qu'elle traversait.

Soudain elle eut peur.

Braco s'était mis soudain à courir. Il l'entraînait dans des rues sombres. Elle l'appela, voulut le retenir.

L'animal vint, mais il jappait, s'efforçait de s'échapper.

Non ! elle n'avait pas le droit de songer à elle. Maintenant on eût dit que Braco avait trouvé la piste, qu'il était sûr de lui.

Elle lui rendit la liberté, disant ce seul mot :

– Va !

Un instant après, elle reconnut qu'elle était sur le bord de la Seine.

Le quai s'était fait silencieux. Evidemment l'heure avait passé sans qu'elle en eût conscience. Combien de temps s'était ainsi écoulé ? Une horloge sonna dans le lointain un seul coup. Cela ne lui apprenait rien.

Où Braco la conduisait-il ?

Ils suivirent le quai rapidement et allèrent ainsi jusqu'au pont Royal.

Il ne faut pas oublier que Neigette ne connaissait point Paris et qu'elle errait au hasard. Mais la courageuse enfant, eût-elle connu la peur, l'aurait surmontée pour achever l'œuvre de dévouement qu'elle avait entreprise.

Cependant, ayant de nouveau entendu sonner l'heure, – deux coups, cette fois, – elle se sentit le cœur serré.

Deux heures ! c'est-à-dire la pleine nuit. Il y avait de quoi troubler les plus braves.

Mais elle ne songea pas à s'arrêter. Elle avait pénétré dans le faubourg Saint-Germain, triste le jour, mais funèbre la nuit. A peine si quelques ombres glissaient rapidement dans la rue. Elle s'écartait surtout parce qu'elle ne voulait pas être interrogée. Un instinct secret lui disait qu'il lui fallait se défier de tous et de tout.

En réalité, Braco, guidé par son instinct, reconnaissant la piste de son maître ; arrivait à la rue de Varennes. 1

L'hôtel d'Airvault formait le coin de la rue Bellechasse. Le parc était entouré de murs d'une hauteur de plus de trois mètres. Du dehors, on aurait dit les murailles d'un pénitencier.

Cependant Braco s'arrêta tout à coup ; puis, prenant son élan, il bondit contre un angle de ce mur, comme s'il eût voulu l'escalader à la force des pattes. Mais il retomba, pour s'élancer encore une fois et retomber encore.

C'était là, en effet, que Jacques avait gravi le mur. Par quels moyens ? Sans doute le hasard l'avait aidé.

En effet, une voiture s'était trouvée arrêtée sur ce point, et c'était en grimpant sur le faîte qu'il avait pu atteindre le revêtement de la muraille.

L'animal ne disposait pas du même auxiliaire ; et, dans son impuissance, il poussait des grondements sourds.

Pour Neigette, il n'y avait plus de doute. C'était bien là que Jacques était venu. C'était dans cette maison qu'il s'était introduit.

Mais s'y trouvait-il encore ? Puis, comment la jeune fille pourrait-elle y pénétrer à son tour ?

Retenant Braco, qui s'épuisait en efforts impuissants et rageurs, elle se mit à examiner soigneusement l'endroit où elle se trouvait.

Justement un bec de gaz se trouvait à l'angle des deux rues et facilitait ses recherches.

Sur la rue Bellecasse, rien que le mur du parc, au-dessus duquel des branches s'entrechoquaient, agitées par le vent de la nuit.

Mais, revenant vers la rue de Varennes, elle vit le pavillon qui dominait la muraille. Une lueur vague perçait à travers les tentures d'une fenêtre. Elle écouta avidement. Pas le moindre bruit. Tout semblait dans un profond repos. Elle continua de suivre le mur, mais soudain Braco, s'arc-boutant sur ses reins, se mit à grogner furieusement, tandis que de ses pattes de devant il grattait et le panneau d'une petite porte encastrée dans un cadre de pierres, et le sol, contre lequel il posait son museau noir.

Devinant que le chien avait découvert un nouvel indice, elle se baissa pour étudier attentivement le sol. Et tout à coup elle poussa un cri d'angoisse.

Sur la pierre du trottoir, il y avait – si clairement indiquées, que le doute était impossible – des traces de sang, comme un éclaboussement rouge !.

Et Braco ne s'y était pas trompé : c'était le sang de Jacques... au moment où ceux qui l'entraînaient avaient franchi la porte pour le jeter dans une voiture, sa tête avait heurté le cadre de pierre et le sang avait jailli,

Neigette se sentait défaillir. Pour elle, Jacques avait été assassiné, Jacques était mort.

Elle voulut à tout prix savoir la vérité, et, des poings et des pieds, elle se mit à cogner contre cette porte, appelant de toutes ses forces.

Nul ne répondait. Elle s'irritait maintenant, frappant plus fort, mais toujours sans succès.

Elle croyait n'être pas entendue et redoublait d'efforts.

Et elle ne voyait pas qu'une autre porte avait tourné sur ses gonds, et qu'un homme en était sorti, trapu, vigoureux.

Cet homme, c'était Lazare qui, avec sa fidélité de chien de garde, veillait encore.

Il se reprochait assez amèrement de ne s'être pas opposé à l'entrée de Jacques.

Qui pouvait venir à cette heure ? Était-ce quelque nouvel ennemi ? ou bien, par hasard, le « cher seigneur » envoyait-il un émissaire ?

Donc Lazare, contournant l'angle de la rue, ayant soin de se cacher dans la bande d'ombre que projetait la haute muraille, examina avec soin le personnage dont les cris troublaient le silence. Il ne voyait qu'une femme de petite taille, une silhouette de femme. En somme, ce ne pouvait être là un adversaire bien dangereux.

Et sans hésiter plus longtemps, voulant éclairer ses doutes, il traversa résolument la rue, et, courant à Neigette, – qu'il ne reconnaissait pas, – il lui posa lourdement la main sur l'épaule, s'écriant :

– Qui êtes-vous ? Que faites-vous là, et que voulez-vous ?

Mais la fin de son interrogatoire se perdit dans un râle.

Braco, le bon Braco, avait reconnu son ennemi, le Judas qui lui avait lancé une balle dans la tête, et, bondissant, il s'était rué sur lui et l'avait saisi à la gorge.

Le choc fut tel que Lazare, trébuchant, tomba sur le trottoir.

Braco le tenait bien. Oh ! vous pouviez vous fier à lui, il ne le lâchait pas...

Prise de terreur et de pitié à la fois, Neigette appelait le chien, et même ayant saisi sa toison de ses petites mains, elle s'efforçait de lui faire lâcher sa proie.

Mais en vain. Lazare se tordait, suffoquant.

Et nul doute qu'il n'eût succombé dans cette lutte inégale, si une circonstance nouvelle ne s'était produite et n'était venue le sauver.

On entendit le roulement d'une voiture, arrivant par la rue Bellechasse au grand trot de deux chevaux vigoureux. Lazare et le chien, enlacés en un groupe informe, faisaient une tache noire sur le pavé.

Le cocher de la voiture, voyant cet obstacle et ne pouvant retenir ses chevaux, se pencha en avant et lança un vigoureux coup de fouet qui claqua sur les reins de Braco. Le chien, avec un hurlement de douleur, ouvrit la gueule et desserra les crocs.

D'un bond, Lazare se trouva sur ses pieds.

En même temps, une tête effarée sortit de la voiture, et Lazare s'écria :

– Monsieur le marquis d'Airvault !

– Lazare ! répliqua le marquis avec un cri de colère.

Mais il était dit que cette rue, d'ordinaire si paisible, serait cette nuit-là une des plus animées de la capitale ; car au même instant, une autre voiture débouchait et venait s'arrêter devant la petite porte. Un homme sautait à terre, en même temps que le marquis, et deux noms s'échangeaient encore avec un accent de surprise :

– Monsieur d'Airvault !

– Le général Feuilly !

– Oui, moi ! dit le général, qui semblait en proie à une furieuse colère, et qui alors ne mesurait plus ses termes. N... de D...! A ce qu'il paraît que vous avez fait de la bonne besogne !

– Moi ?

– Oui, vous ! Ah ! si vous comptez sur une ambassade, elle est f...ichue !
Mais entrons chez vous que je cause avec vous.

Tout penaud, stupéfait – on verra pourquoi – de la colère du général, M. d'Airvault se hâta d'ouvrir la petite porte du parc.

– Monsieur Lazare, cria-t-il, venez. J'ai à vous parler...

En cet instant, voici quelle était la situation.

Lorsque Braco, sous le coup de fouet, avait abandonné sa proie, Neigette qui avait peur d'un meurtre commis sous ses yeux, avait profité de ce moment de recul pour passer ses doigts dans le collier de Braco, et,

réunissant toutes ses forces, elle était parvenue à retenir l'animal, un peu troublé, il faut l'avouer, par le rude cinglement qui lui avait sillonné les reins.

Les divers incidents de cette scène s'étaient succédé si rapidement que Braco n'avait pas encore pu se dégager ; si bien que lorsque Lazare, après l'appel du marquis, se fut retourné pour faire face à son adversaire, il vit qu'en ce moment il n'avait rien à craindre.

Il hésita un moment. Naturellement, Braco, le poil hérissé, était presque méconnaissable. Quant à Neigette, Lazare l'avait à peine aperçue. Il crut que ce n'était là qu'une vagabonde, et, plus curieux de savoir ce qui allait se passer dans l'hôtel, comprenant que sa place était auprès de sa fille, il suivit le marquis, et la porte se referma sur l'honorable trio.

Braco, avec des efforts désespérés, s'efforçait de se débarrasser de l'étreinte de la jeune fille.

Et, sans aucun doute, il y serait parvenu, lorsqu'un nouveau personnage se dressa auprès de la jeune fille :

– Enfin ! s'écria-t-il, te voilà, ma pauvre Neigette !

– Vous, père Ambroise, vous ici ! Ah ! venez ! il faut que je vous explique tout ! Mais comment êtes-vous venu ici ?

– Par un pressentiment, dit le vieillard d'une voix sombre.

Et montrant l'hôtel d'un geste de menace :

– J'avais enfin deviné que notre malheur ne pouvait venir que de là. de ce lieu maudit.

XIII

LA NUIT CONTINUE

C'était dans l'ahurissement le plus profond – le plus compréhensible, vous l'admettez bien – que l'honnête marquis d'Airvault conduisait à son appartement le général Feuilly dont la voix maugréait derrière lui des jurons mal étouffés.

– Mais, mon cher général, s’écria-t-il dès qu’ils furent seuls, que voulez-vous dire ? et que s’est-il donc passé ?

– F., vous nous la f... ez belle ! comme si vous ne le saviez pas !...

– Mais sur mon honneur !

– Sur votre honneur ! éclata le général au paroxysme de la fureur ; eh bien, je vous dis, moi que vous serez jeté demain dans un cul de basse fosse. et que ça sera bien fait !...

– Moi !.... un... ce que vous-dites... de basse fosse !. Mais je deviens fou ! gémit le marquis en se prenant la tête à deux mains.

– Ça sera bien fait ! hurla le général. Ah ! vous voulez faire assassiner l’empereur !...

Ici, le pauvre marquis se redressa, hagard. Une pareille accusation ! lui qui aurait donné sa vie – non, celle de tous les autres – pour sauver son souverain. lui !... on prétendait que...

– Ecoutez, général, fit-il en pleuraillant, ayez pitié de moi ! Ma pauvre tête se brise !...

– Je me f... bien de votre tête ! c’est la mienne qui m’intéresse !

– La vôtre ?

– Corbleu ! je ne sais pas si elle tient bien solidement sur mes épaules. Est-ce qu’on ne peut pas m’accuser d’avoir été votre complice ?

– Votre tête ? ma tête ? complice ?... Mais complice de quoi ? de quoi ?

– D’une tentative de régicide... Vous le savez bien !

Ici le marquis eut un élan sublime.

– Mais... si je le savais... Est-ce que je serais ici ?

– Ça ne me regarde pas ! cria le général. On peut bien vous hacher comme chair à pâté si l’on veut. Mais moi, f..., je tiens à ma peau.

– Je vous affirme que je tiens à la mienne !.

Le dialogue pouvait se prolonger longtemps au milieu de cet imbroglio, dont les péripéties n’étaient que de l’hébreu pour le malheureux marquis.

D’autant plus que le général, lui coupant la parole par les plus éclatants jurons de son répertoire soldatesque, ne lui laissait pas placer un mot.

Il fallait pourtant bien finir par s’expliquer, et, à force de questions, le marquis commença à comprendre la vérité.

Elle était épouvantable.

Comment ! le « cher seigneur » alléché par une conquête dont il était friand.

– Car il l’adore, le b..., ponctua le général, oubliant de qui il parlait.

Donc, il s’était – rendu en catimini au rendez-vous, en gourmet qui se pourlèche d’avance.

Il avait dégoisé son petit boniment... Ça bichait... et diantrement bien à ce qu’il paraît... quand un assassin avait pénétré dans le boudoir... et sans l’intervention des fidèles Corses qui ne le quittaient jamais d’une semelle, la France était veuve de son souverain.

– Comprenez-vous ? hurla le général. La France se réveillant sans empereur ! Hein ! qu’est-ce vous dites de cela ?

Ils frissonnèrent tous deux à cette horrible pensée.

– Général, dit le marquis en mettant la main sur son cœur, si réellement j’ai pu, par je ne sais quelle imprudence, évoquer même le fantôme d’une pareille catastrophe – plus d’empereur ! bonté divine ! – je suis un si grand coupable qu’il n’y a pas de châtiment qui puisse racheter ma faute. Qu’on me tue ! qu’on me brûle !. qu’on me coupe en dix mille morceaux ! mais je vous jure sur ma vie ! – et j’y tiens, je vous l’affirme – que je ne comprends pas un mot à ce que vous me racontez... Je vous jure que j’étais bien tranquille au cercle, croyant que tout se passait régulièrement (ce régulièrement est un chef-d’œuvre !) et que je revenais sûr de mon affaire.

– Possible. Pas moins vrai que ça s’est passé comme cela... que j’ai été subitement réveillé au milieu de la nuit... et que j’ai reçu la plus copieuse avalanche d’injures...

– Mais cet homme ! ce misérable ! quel est-il ?

– Est-ce que je le sais !

– N’a-t-il pas parlé ?

– A ce qu’il paraît qu’il est à moitié démoli : D’ailleurs, les Corses n’ont pas dû y aller de main morte.

– Quand il a pénétré dans la chambre, qu’a-t-il dit ?

– Encore du propre !... Il a crié à votre fille qu’il avait été son amant... et qu’il était le père de son enfant.

– Son enfant ?

– Ni plus ni moins !... Vous voyez d’ici l’effet.

– Mais c’est impossible ! ma fille est une honnête femme.

Le général ricana assez insolemment.

Mais on n’en était pas à se froisser pour si peu.

– Ce devait être un fou ! ajouta le marquis.

– Je n’en suis pas certain.

Le marquis rejeta le torse en arrière avec un mouvement de suprême dignité.

– Général ! dit-il, il faut en finir. J’excuse vos accusations ; je les mets sur le compte d’une émotion bien légitime ; mais vous me connaissez ; vous savez que jamais je n’ai manqué aux lois de l’honneur, et quand je me porte caution pour ma fille, cela suffit. Eh bien ! je vous dis qu’il y a là un effroyable malentendu et qu’il nous faut en avoir le cœur net.

– Je ne demande pas mieux.

– Ce sera facile... car je vais faire appeler ma fille.

– C’est cela ! nous l’interrogerons... et nous saurons bien lui arracher la vérité.

Le marquis fit une petite moue. Ce nous le gênait terriblement.

– Pardon, mon cher général. Mais admettez-vous que, devant un autre, je demande à ma fille ce qui s’est passé pendant qu’elle se trouvait avec ?...

Il mettait les pieds dans le plat, le marquis.

L’argument toucha l’irascible général. Le fait est que la chose eût été difficile.

– Alors... qu’est-ce que vous demandez ?

– Que vous vous retiriez un instant... pendant que j’enverrai prévenir ma fille que j’ai besoin de lui parler... en un mot, que vous n’assistiez pas à notre entretien... Oh ! je vous en rendrai un compte sincère, soyez-en sûr...

– Hum ! mâchonna le général. C’est que vous êtes un malin, vous, et vous pourriez bien encore essayer de me f... dedans...

– Général ! non seulement je fais appel à votre... délicatesse si connue, mais encore à votre logique. Vous me l’avez dit, – et avec raison, – ma situation est compromise...

– F. oui !

– Pourquoi donc chercherais-je à vous tromper... ou il y a eu crime, tentative de crime, ou nous sommes victimes d’un concours de

circonstances impossible à prévoir...

Le général eut un soubresaut nerveux :

– Si vous appelez un enfant « une circonstance impossible à prévoir. » Enfin... convenu !... Vous appellerez votre fille ! vous la confesserez ! mais N... de D..., je vous avertis que si vous comptez vous f... d'un vieux lapin comme moi...

– Telle n'est pas mon intention. Vous en serez bientôt convaincu...

– Ah ça ! où vais-je me fourrer pendant que vous roucoulez vos bavardages ?

– Ici, dit-le marquis en ouvrant une porte. Dans ce cabinet, vous trouverez des livres, des cigares...

– Oh ! les livres ! je m'en f... ; ça n'est pas mon affaire.

– Aussi ai-je dit des cigares... Dès que j'aurai eu avec ma fille les explications nécessaires, je vous appellerai...

– Et que ça ne soit pas trop long, f... Je vais m'embêter là-dedans !...

Enfin le général consentit à s'emboîter dans un fauteuil et alluma un fort régalia. Alors le marquis sonna son valet de chambre.

– Faites prévenir ma fille, par sa femme de chambre, dit M. d'Airvault, que je désire lui parler. ici. dans mon cabinet.

XIV

LA NUIT SE PROLONGE

Diane entra, calme, froide, blanche dans sa robe blanche.

Elle était venue au premier appel de son père, ne s'étant pas couchée, ainsi qu'on le comprend, et heureuse peut-être de contempler le danger face à face.

Maîtresse d'elle-même, quoique portant au fond du cœur une blessure encore saignante de honte et de colère, impassible et s'inclinant, elle dit :

– Vous m'avez fait demander, mon père.

Le marquis, auquel la colère rendait quelque vaillance, fit aussi un pas en avant et, la tête levée, regardant Diane en face :

– Ma fille, lui dit-il, que s’est-il passé ?... Parlez ! Je veux. vous entendez bien... je veux tout savoir...

– Tout ? répéta Diane.

– Oui, tout... et j’entends que cette fois il n’y ait plus entre nous ni hypocrisie ni hésitation. Vous vous souviendrez, je l’espère, que la loi me donne des droits sur vous, et je vous avertis que je suis décidé à les exercer...

Diane, avec un calme qui ne se démentait pas, repartit doucement :

– La loi ! pourquoi l’invoquer, mon père ? et surtout à tort !

– A tort !... Nierez-vous que...

– Je ne nierai rien... je vous rappellerai seulement que par le mariage je suis émancipée, c’est-à-dire hors de tutelle paternelle, et que par conséquent si j’obéis à vos... injonctions, ce sera, quoique vous n’ayez pas de droits réels sur moi...

M. d’Airvault se mordit les lèvres. Il venait de faire une école, et du premier coup l’implacable logique de Diane le remettait dans la réalité.

– Soit, fit-il d’un ton sec. Mais du moins vous vous souviendrez, de votre côté, qu’il me reste le droit au respect.

– Et je n’ai pas l’intention de le méconnaître... Vous m’avez appelée. Je suis venue sans tarder d’une seule minute.

Et penchant la tête vers son père, elle ajouta à voix basse :

– Et si ce n’est pas au père que je réponds, ce sera du moins au complice...

Ce dernier mot avait été articulé nettement, quoique d’un accent à peine perceptible.

Et il vint soudain à la pensée du marquis que le général Feuilly pourrait entendre ces explications familiales. En vérité, ce digne père, sous le coup d’une irritation bien naturelle, n’avait pas songé qu’il pouvait lui être adressé des paroles brutales positives, d’un sens indiscutable ; et le général n’était séparé des interlocuteurs que par l’épaisseur d’une porte.

Aussi le marquis eut-il un geste si brusque, exprimant si naïvement la crainte d’être entendu, que Diane, dont l’imagination était prompte, comprit

aussitôt et plus bas encore ajouta :

- Nous ne sommes pas seuls ?
- Non, fit le marquis d'un signe de tête.
- Qui est là ?
- Le général.
- C'est bien.

Alors, s'écartant du marquis, Diane s'écria :

– Pardonnez-moi, mon père, si dans mes paroles il est quelque chose qui vous blesse... mais je crois être folle ! Ce qui s'est passé tout à l'heure est horrible...

– Bon, se dit le marquis, elle va mentir si bien que, tandis que le général croira tout savoir, moi je ne saurai rien du tout, Elle est très forte, ma fille.

Puis il reprit à voix haute :

- Expliquez-vous, de grâce...
- En deux mots, mon père. Je me trouvais dans mon boudoir, heureuse... oh ! oui, bien heureuse ! car il m'était donné, à moi indigne, d'entendre la noble parole d'un homme qui mérite plus que l'estime, plus que l'admiration...

– Eh bien, si ce butor de Feuilly n'est pas content ! pensait le marquis.

– Quand tout à coup, continua Diane, la fenêtre s'est ouverte avec fracas. et un être singulier, effrayant. les yeux hagards, la bouche crispée., s'est précipité sur moi !...

– Ah ! mon Dieu ! fit le marquis avec la meilleure foi du monde. Et alors ?...

– Cet homme a prononcé des mots inarticulés... des cris auxquels il me serait impossible d'attribuer un sens quelconque... Il a parlé, je crois, de trahison !.., d'un enfant qu'on lui aurait enlevé !...

– Ah ! d'un enfant que ?... commença M. d'Airvault.

– Sais-je même si ce mot a été prononcé. J'étais frappée de stupeur... Il me semblait être le jouet d'un cauchemar... et même lorsque des inconnus se sont élancés à mon secours, lorsque ce malheureux – car je ne saurais le qualifier autrement – a été brusquement saisi et entraîné, c'est à peine si j'ai conscience de ce qui s'est passé... C'était comme si la nuit s'était faite

autour de moi... Ah ! pourquoi ne suis-je pas morte ? acheva Diane en tombant aux pieds de son père et en lui saisissant les mains.

La scène de tragédie était parfaite, dans les règles. Rien n'y manquait, ni l'accent bruyamment pathétique ni les sanglots, ni les exclamations désolées qui s'échappent – style classique – d'une âme déchirée.

Le malheur, c'est que le marquis subjugué oubliait tout à fait qu'au début de la scène, il avait été parfaitement entendu que ceci n'était qu'un jeu destiné à tromper un écouteur, et ce fut avec un élan très réel qu'il s'écria en relevant sa fille :

– Diane ! mon enfant ! du courage ! ne parlez pas de mourir !...

– Mais que puis-je faire, maintenant !... à quoi désormais me sert la vie ! A vous, mon père, je puis tout dire... mon âme était délicieusement enivrée par des espérances inconnues... je rêvais le bonheur... et maintenant, tout est brisé, anéanti, tout s'est écroulé, et pourquoi ? pourquoi, grand Dieu ?... suis-je coupable ? ai-je commis un crime ? Non, non, c'est la fatalité seule qu'il faut accuser...

– Mais cet homme, quel est-il ?

– Est-ce que je le sais !... Mon père, je ne vous ai jamais menti. Eh bien, sur mon honneur, sur votre vie qui m'est plus chère que la mienne, je vous jure que je ne connais pas ce misérable !

– Comment s'est-il introduit ici ?

– Le sais-je ? J'ai interrogé... nul ne l'a vu entrer dans le parc... dont il avait franchi le mur... Tenez, je vous le dis, mon père, j'ai l'intime conviction que c'était quelque fou échappé à une surveillance qui peut-être s'était ralentie...

– Un fou ! mais... mais... fit le marquis parfaitement convaincu, cela expliquerait tout !

– Eh ! qu'importe ! s'écria Diane en se tordant les mains (elle pensait que l'on pouvait regarder par le trou de la serrure) ; est-ce que je ne suis pas à jamais perdue !... oui, perdue ! car maintenant j'aurai toujours devant les yeux celui qui, hélas ! a douté de moi ! et le désespoir me tuera... car, sachez-le bien, mon père, je l'aime, oui, je l'aime à en perdre la raison...

Le marquis était littéralement empoigné.

C'était surtout ce dernier cri, ce « je l'aime ! » qui, lancé avec la maestria d'une grande actrice de drame, avait remué ses entrailles paternelles. Pour nous servir d'une expression quelque peu familière, disons qu'il gobait la situation avec la naïveté d'un titi du boulevard, perché au paradis de l'Ambigu.

Et il allait répondre sur le même ton, en père noble, quand soudain la porte derrière laquelle l'écouteur était caché s'ouvrit, et le général apparut.

Eh bien ! lui aussi, il était absolument pincé ! C'est qu'il avait envie de pleurer, parole d'honneur !

– Non, chère enfant ! s'écria-t-il en courant à Diane et en lui saisissant les deux mains dans ses pattes velues, non, vous ne mourrez pas ! Car je suis là, moi, sacrédié ! moi, un vieux soldat qui n'ai jamais fardé la vérité !... et je lui dirai, à celui dont vous parlez avec tant de cœur, je lui dirai que vous êtes innocente. et quant à celui qui a commis cette stupide incartade, crédié ! son compte est bon !

– Oh ! le malheureux n'est pas un coupable, dit Diane avec douceur. Et d'ailleurs. le retrouvera-t-on jamais ?

– Comment ! si on le retrouvera ! mais on n'aura pas besoin de chercher bien loin !

– Que voulez-vous dire ?

– Eh ! parbleu ! qu'il est actuellement au bloc. pardon ! en prison !... et que demain il passera par les griffes de qui je sais-bien. et qui le fera s'expliquer, soyez-en sûre...

– En prison ! grand Dieu ! s'écria Diane. Mais on n'emprisonne que les criminels et non les insensés.

– Insensé tant que vous voudrez... cet homme a commis deux crimes : l'un, ajouta le général en s'inclinant galamment, celui de faire pleurer les deux plus beaux yeux du monde ; l'autre... hum !... je m'entends ! mais ça n'est pas le moins grave.

– Ainsi, reprit lentement Diane, cet homme est en votre pouvoir ?

– Certes ! et nous lui serrons la vis jusqu'à ce qu'il ait dégoisé sa petite affaire. Ah ! tu viens emb. pardon ! nuyer !... Eh bien ! si tu n'es qu'un fou, il y a des cabanons pour des trouble-fête de ton espèce. Mais excusez-moi, mademoiselle, pardonnez-moi, mon cher marquis, mais quelqu'un... que je

m'abstiens de nommer... m'attend avec une impatience bien naturelle... et je me hâte de retourner auprès de lui... Mademoiselle, je me suis trahi ! Vous savez que j'ai entendu l'entretien que vous avez eu avec votre père... m'autorisez-vous à répéter tout ce que vous avez dit... tout... sans exception ?

Diane baissa la tête, et, se voilant le visage de ses deux mains – sans doute pour qu'on ne s'aperçût pas qu'elle n'avait pas rougi :

– Je vous autorise, soupira-t-elle.

– Alors... je réponds de tout. Adieu, marquis ! Mademoiselle, je vous présente mes respects. Vous êtes un ange, crédié ; oui, je suis un vieux soldat ! Je ne farde rien, moi... vous en êtes un... Au revoir... à bientôt...

Et le général, avec une activité qu'il n'eût sans doute pas déployée sur un autre champ de bataille, s'élança hors de la pièce. Le marquis le suivit pour le guider dans les méandres de l'hôtel, et peut-être aussi pour lui donner quelques instructions définitives.

Et les deux compères s'entendirent si bien, cette fois encore, que le marquis revint vers sa fille, radieux et se frottant les mains.

– Allons ! fit-il, me voilà rassuré ! Bon Dieu ! quelle algarade... Heureusement tout se réparera.

A ces paroles, prononcées avec une joyeuse insouciance, Diane tressaillit. Ses traits se contractèrent, et pâle comme une morte, elle posa brusquement la main sur le bras de son père, en s'écriant :

– Avez-vous donc été assez niais pour croire à cette fable ?

– Hein ! qu'avez-vous dit ? fit le marquis stupéfait.

– En vérité, je ne vous croyais pas aussi facile à duper !... Ne savais-je pas que nous n'étions pas seuls ?

– Quoi ! Cette explication... si claire, si naturelle...

– Est fausse de tous points.

– Cette scène...

– Etait jouée pour tromper l'espion qui nous épiait...

Le marquis fut secoué par un frisson convulsif.

– Mais alors, cet homme... ce misérable, vous le connaissez donc ?

– Cet homme, articula nettement Diane, cet homme est mon ancien amant.

– Votre... Quel mot avez-vous prononcé ?

– J’ai dit mon ancien amant... Ce n’est pas tout... De cet homme j’ai eu un enfant.

Le marquis chancela comme si un coup l’eût frappé en plein crâne. Mais, se redressant subitement, il courut vers Diane, les poings levés, prêt à la frapper.

– Misérable ! hurla-t-il.

– Si vous me touchez, dit Diane, j’appelle à mon aide Lazare le cocher... et vous savez, je crois, qu’il a la main lourde.

C’en était trop. Le marquis, livide, recula, titubant comme un homme ivre et s’abattit sur un fauteuil. Il y eut un long instant de silence :

– – Monsieur le marquis, dit Diane, il ne s’agit plus ici de jouer une scène de tragédie... nous sommes en plein dans la réalité... Oui, j’ai eu un amant... oui, je suis devenue mère... et ce n’est pas à vous, artisan de mes corruptions, que je reconnais le droit de me condamner... d’ailleurs le passé est irréparable ; songeons au présent...

Il la regarda. Puis inclinant la tête :

– Continuez, murmura-t-il.

– Je ne vous demande que votre attention, reprit-elle ; je sais assez qu’en face de l’implacable logique des faits, vous êtes de ceux qui ne tentent pas de déclamer contre l’irréparable. Or les faits sont là : je vous les expose. Est-ce à dire que je plie devant cette fatalité ? Non. L’homme pour lequel j’ai oublié ce que je me devais à moi-même, j’ai tenté de l’écarter de ma route. de l’enfant, il ne sera jamais plus question. de l’amant, j’en sais ceci, qu’il a été laissé pour mort. Il paraît qu’il a survécu, car c’est lui qui, cette nuit, au moment où je touchais au but, est apparu tout à coup, et m’a jeté le passé à la face. On s’est emparé de lui. S’il parle, je suis perdue, et toutes nos espérances sont anéanties. Voilà la vérité, dans toute sa froideur, dans toute sa nudité. Maintenant, je vous demande, marquis d’Airvault, si vous êtes décidé à courber la tête et à perdre le fruit de tous nos efforts... ou bien si vous voulez tenter un dernier effort, et essayer encore une fois de vaincre cette fatalité... J’ai dit...

En quelques mots, Diane venait en effet de placer la question sur son véritable terrain.

M. d'Airvault, malgré l'état de prostration qui l'accablait, n'avait pas perdu un seul des mots prononcés par sa fille. Ce qui était singulier, c'est que la subite révélation de la chute de sa fille lui avait fait monter au front une sorte de rougeur. C'est là l'illogicité naturelle de l'esprit humain. Cet homme était capable de toutes les infamies, et pourtant celle de sa fille le navrait et l'épouvantait à la fois. Pour un peu, il si fût écrié, en la maudissant, qu'elle était indigne de lui, quand c'était le contraire qui était vrai.

Peu à peu, cependant, la notion du danger revenait à sa mémoire. Quel que fût le passé, l'avenir était plus effrayant encore.

Donc sa fille, en parlant de lutte, de résistance, en paraissant admettre qu'il existait encore une voie de salut, lui rendait courage ; si bien qu'après des méditations que Diane respecta, il poussa un profond soupir, comme s'il sortait d'un sommeil pesant, et, s'adressant à sa fille :

– Vous avez raison, dit-il non sans quelque dignité. Les récriminations seraient inutiles, et je laisse à votre conscience le soin de vous juger. Ne songeons maintenant qu'à notre salut. Qu'espérez-vous et que prétendez-vous faire ? Puisque cet homme est entre les mains de la police, vous ne l'empêcherez pas de parler !...

– Et si *on* sait la vérité, toute tentative de conciliation sera impuissante.

– Qui sait ? prononça Diane.

– Expliquez-vous...

– Mon père, reprit-elle avec calme, il faudrait pour que notre entretien eût une issue inutile que vous fussiez parvenu à vous débarrasser de préventions gênantes et dangereuses...

– Quelles préventions ? en vérité, je ne vous comprends pas.

– Eh bien, un seul homme peut nous sauver encore... un homme dont le dévouement pour moi est tel qu'il ne reculera devant aucune extrémité. devant aucun crime ! Si vous y consentez, vous serez la tête , qui conçoit, il sera le bras qui exécute... il n'a ni hésitations ni scrupules. Il veut, – comprenez bien toute la valeur de ce mot, – il veut que je sois heureuse, que tous les obstacles s'aplanissent devant moi. ce que vous faites par ambition personnelle, il le fera, lui, par obéissance à ma volonté... et quel que soit l'adversaire, il ira droit à lui... et, de deux choses l'une, ou il

l'écrasera... ou il mourra... Encore une fois, voulez-vous savoir le nom de cet homme ?

– Oui ! oui ! articula brutalement le marquis. Je veux le savoir.

– Il se nomme Lazare...

– Lazare ! cria le marquis, dont le front se couvrit d'une sueur froide.

Le marquis était si pâle qu'on eût dit qu'un masque de marbre s'était collé à son visage.

Sa main s'était glissée – ayant arraché les boutons – sous le plastron de sa chemise, et ses ongles griffaient sa chair.

Mais il avait peur. Mais il se demandait si le jour qui se lèverait demain n'éclairerait pas la chute suprême de la maison d'Airvault.

Et malgré les souvenirs angoisseux qui le serraient à la gorge, fermant les yeux à ces évocations du passé qui mettaient devant lui des scènes de honte et de violence, il dit d'une voix étranglée :

– Puisque vous le voulez, ma fille, j'entendrai Lazare.

– Je vous remercie, monsieur le marquis, dit une voix.

Lazare était entré.

Le marquis eut – malgré sa volonté – un accès de colère folle.

– Ainsi ! ce laquais écoutait ! cria-t-il, les traits contractés, la main levée.

Diane se plaça entre les deux hommes. Elle avait vu luire un éclair aux yeux de Lazare.

– Pas un mot, lui dit-elle impérativement. Ici, vous n'avez plus le droit de vous insulter, de vous haïr... vous avez mandat de me sauver... Je vous impose cette trêve.

– Soit, dit le marquis.

– Soit, fit l'ancien cocher.

– Parlez, Lazare, reprit Diane. Il faut que tout soit clairement et nettement expliqué. Vous savez ce qui s'est passé, vous prévoyez ce qui se passera demain... êtes-vous toujours prêt à vous dévouer... à moi ?

Lazare tenait ses yeux rivés sur le marquis. Depuis si longtemps ils ne s'étaient trouvés ainsi face à face ! Ses lèvres s'agitèrent comme si des blasphèmes méprisants allaient s'en échapper. Mais il regarda Diane ; les muscles de son visage se détendirent, il y eut dans ce corps robuste une sorte de brisement, ses épaules se courbèrent et il dit :

– Je vous ai donné ma vie, faites-en ce qu’il vous plaira...

– Trêve de phrases, fit durement le marquis.

Puis se tournant vers sa fille :

– Je suppose que ce n’est pas sans de graves motifs, reprit-il d’un ton saccadé, que vous m’avez imposé la présence de cet homme. Soyons brefs, car la patience humaine a des bornes.

Il s’arrêta, faisant un visible effort pour continuer ; puis il s’adressa à Lazare :

– Que pouvez-vous pour Diane ?

– Rien de plus que ce que j’ai fait, que ce que je suis prêt à faire encore.

– C’est-à-dire ?

– Supprimer l’ennemi.

– Il me semble, ricana le marquis, que jusqu’ici vous n’avez guère réussi. car, si j’ai bien compris les paroles de ma fille, vous vous êtes attaqué à son amant.

– Je l’ai renversé, mourant, sur le sol...

– Mourant... mais non pas mort.

– C’est vrai ; mon bras a trahi ma volonté. et j’en suis puni de la plus cruelle façon, puisque ce misérable se redresse aujourd’hui pour nous menacer...

– Bon ! tout cela n’est que des mots et encore des mots. Que pourriez-vous faire aujourd’hui ?

– Voici, dit simplement Lazare. Cet homme a été entraîné par les sbires de Bonaparte... de l’empereur, si vous voulez. Où est-il ? Je l’ignore. Mais vous, grâce à vos relations, vous pouvez le savoir... Procurez-moi les moyens de parvenir jusqu’à lui, et je réponds de tout.

– C’est-à-dire...

– C’est-à-dire que si je puis m’approcher de ce misérable, je me jetterai sur lui, sans me préoccuper de quiconque se trouvera là. et, en une seconde, des doigts que voilà, je l’aurai étranglé.

Et Lazare étendit fièrement sa main large aux doigts spatulés.

– On m’arrêtera... on m’emprisonnera comme assassin... on me condamnera... on me guillotinera... cela m’est égal. Diane sera sauvée. Avant la mort, on m’interrogera pour exiger de moi je ne sais quelles

révélations... je rirai au nez de qui me questionnera... On voudra savoir à quel mobile j'ai obéi en commettant – ce meurtre... j'inventerai une fable. L'homme étant mort sans avoir parlé, le terrain sera déblayé. A vous de marcher en avant... monsieur le marquis ; vous seul pouvez obtenir pour moi ce que je demande : le moyen de tuer cet homme.

Malgré lui, le marquis admirait cette sauvagerie dévouée qui analysait le crime à commettre. Mais le moyen proposé par Lazare, si radical qu'il fût, était-il du moins praticable ?

– Je crois, dit-il, que j'obtiendrais difficilement ce que vous réclamez. On se défie de moi. On ne me laisserait pas moi-même arriver jusqu'à cet homme. Si je demande cette faveur pour un autre, on se doutera de quelque chose... et si un crime est commis, j'en supporterai la responsabilité.

– Aussi ne vous proposé-je pas ce moyen, reprit Lazare, sans vous apporter en même temps la faculté de réussir.

– Expliquez-vous.

– Evidemment, continua Lazare, ni vous ni moi ne pouvons de but en blanc parvenir jusqu'à cet homme qu'on garde à vue et qui sera nécessairement interrogé d'abord par quelque personnage à la solde de ceux qui se sont emparés de lui. Vous me répondrez que s'il a parlé tout d'abord, nous sommes perdus. mais je le connais assez – et Diane ne me démentira pas – pour espérer qu'une fois cet accès de fureur passé, il hésitera avant d'accuser celle qu'il aime toujours. Echappons à ce premier interrogatoire, et le reste me regarde.

– Lazare a raison. Cet homme a agi sous l'empire d'une folie passagère. C'est une âme d'enfant, aussi prête à la colère, à la vengeance qu'à la soumission et au repentir... Il n'est pas certain qu'il parle...

– Soit, dit le marquis, mais en quoi ces hésitations – auxquelles je ne crois guère pour ma part – faciliteront-elles la réalisation du projet de Lazare ?

– En ceci, répliqua l'ancien cocher. Rien n'est plus facile, ce me semble, que de faire germer dans l'esprit de ceux qui s'occupent de cette affaire la pensée que cet homme est un fou.

– En effet, Diane elle-même a tout à l'heure employé ce subterfuge.

– Alors pourquoi M. d’Airvault ne demanderait-il pas – n’exigerait-il pas en quelque sorte – que cet homme fût examiné par un médecin ?

– La chose est possible, logique même. J’admets que j’obtienne cela. Après ?

– Ce sera le prétendu médecin de la famille d’Airvault qui parviendra jusqu’au prisonnier.

– Le prétendu médecin ?

– Oui, c’est-à-dire certain docteur – parfaitement diplômé – que nous connaissons bien, mademoiselle Diane et moi, qui recevra ce mandat de confiance. Le médecin – qui n’a rien à nous refuser – me permettra de l’accompagner comme aide, comme infirmier, ce qu’on voudra, et, une fois que je serai en face de l’homme, je vous jure qu’il ne parlera pas.

M. d’Airvault réfléchissait.

Encore une fois, la chose était-elle praticable ? Peut-être, en s’adressant au général Feuilly qu’il serait facile de tromper encore une fois. Pourquoi refuserait-on de laisser arriver un médecin jusqu’à ce prétendu fou ? Seulement, il fallait se hâter.

Si cet homme avait déjà parlé !

– Vous avez raison, dit brusquement le marquis. Voici le jour, il s’agit de ne pas perdre une minute. Voici mon thème. L’honneur de ma fille a été soup çonné ; je ne puis, moi père, admettre qu’elle reste un instant de plus sous le coup de ces accusations. Je suis venu, avec mon médecin, pour qu’il soit procédé à un examen immédiat de l’état mental du prisonnier. Vous m’affirmez que ce médecin est réellement docteur ?

– Il se nomme le docteur Randens, de la Faculté de Paris.

– On peut se fier à lui ?...

– Oui, mon père, dit Diane.

– Où le trouverons-nous ?

– Dans une demi-heure, il sera ici.

– Eh bien ! je vais tenter l’impossible. Mais un dernier mot : ma fille, me jurez-vous que l’on peut compter sur cet homme ? dit-il en désignant Lazare.

– Je n’aurais qu’un signe à faire, dit froidement Diane, il vous tuerait.

L’argument était péremptoire et fit faire une légère grimace au marquis.

– C’est bien, dit-il. Prenez toutes les mesures, j’attends ce médecin et dès qu’il sera arrivé, nous partirons.

A ce moment, un laquais ayant frappé à la porte parut apportant un billet. Le marquis le décacheta fiévreusement.

Il était signé du général Feuilly et ne contenait que quelques mots.

« L’homme a été interrogé à l’instant, au palais même. »

Une triple exclamation retentit. Etait-il donc trop tard ?

« Vous avez raison, continua le marquis lisant, cet homme est fou ! »

– Fou ! s’écria Diane. Ah ! nous sommes sauvés !

– Monsieur le marquis n’a pas pris cette carte, dit le laquais en montrant un morceau de bristol qui était resté caché sous la lettre du général.

– Qu’est-ce donc ?

– La carte de quelqu’un qui demande à parler à M. le marquis.

– A cette heure ! Voyons !

Et prenant le bristol, il lut à voix basse :

– Ambroise Darneval.

– Lui ! s’écria-t-il. Lui, ici !...

Et Diane, qui avait entendu ce nom, prévoyant une nouvelle catastrophe, renvoya le laquais d’un geste, puis, s’adressant à son père :

– Monsieur le marquis, vous ne m’avez pas demandé le nom de mon amant... Il s’appelle Jacques Darneval.

Blême, les yeux fixes, le marquis semblait en proie à une terreur folle.

– Jacques Darneval, répéta-t-il. Ah ! tout n’est pas fini. Diane, Lazare, retirez-vous, laissez-moi seul avec celui qui vient... Mais ne vous éloignez pas... Et vous, Lazare, peut-être est-ce moi-même qui réclamerai de vous un service suprême.

– Je suis aux ordres de Diane, dit Lazare.

Le marquis, resté seul, fixa encore des yeux hagards sur la carte qui tremblait dans ses mains. Puis, avec un geste de résolution, il sonna :

– Faites entrer, dit-il au laquais.

Et celui-ci rentra quelques instants après. Le père Ambroise le suivait.

XV

HISTOIRE D'AMBROISE

Les deux hommes se trouvaient face à face.

Par quelles voies mystérieuses ces deux personnages – l'un, le grand seigneur, l'autre, l'humble travailleur, l'ancien forçat – se rencontraient-ils enfin, et surtout pourquoi était-ce le grand seigneur qui tremblait alors que l'autre, le condamné, tenait la tête haute, l'œil chargé d'éclairs et l'attitude menaçante ?

Déjà, le lecteur l'a deviné : il y avait dans le passé une histoire ténébreuse, terrible, où l'un avait été bourreau, où l'autre avait été victime.

L'instant est venu de la raconter, ce que nous ferons d'ailleurs aussi brièvement que possible.

Mais avant de commencer, un mot.

Lorsque nous avons inscrit en tête de ce récit ce titre brutal : *la Haute Canaille*, ce n'était pas sans une certaine hésitation. Nous craignions que peut-être on nous accusât de parti-pris, qu'on nous reprochât de vouloir éterniser la guerre de castes, en chargeant l'une d'elles de crimes imaginaires. Mais, nous le répétons, des faits que nous relatons, il n'en est pas un qui ne s'appuie sur des pièces, – mieux encore, – sur des preuves irréfutables, pas un qui ne soit absolument vrai et qui ne prouve, une fois de plus, que Pautorité affole les hommes en leur donnant les moyens d'écraser les adversaires de leurs passions et d'échapper ensuite à la responsabilité qu'ils ont encourue.

Cette démonstration ressortira mieux encore du récit qui va suivre, récit basé sur des documents authentiques. Le lecteur jugera ensuite si les coupables ont droit, oui ou non, à cette qualification :

– La Haute Canaille.

...La noble famille d'Airvault a des origines qui se perdent dans la nuit de l'histoire.

En fouillant les annales françaises, on trouvera un Guy d’Airvault qui, au quatorzième siècle, étant maréchal de France, se fit tuer à la bataille de Courtrai ; un Gontran d’Airvault qui, en 1420, força les Anglais et les Bourguignons à lever le siège de Saint-Riquier ; puis, en les suivant, galantins et batailleurs sous Henri IV, légers et insoucians avec les traîtres qui, sous Louis XIV, rêvaient de livrer la France aux Espagnols, frondeurs sous Mazarin, bas et plats courtisans sous Louis XIII, ardents adversaires de la Révolution à la fin du siècle dernier, et finalement émigrés.

Le dernier de cette illustre série, – le marquis Jean-Antoine d’Airvault, – n’était point un des pires : ayant tenu rigueur au premier Napoléon, – à Bonaparte, – il était rentré en France avec l’étranger en 1815, et s’était mis à se consoler d’un long sevrage en menant la grande vie. C’était un hardi chasseur et un grand courtiseur de belles. De la marquise, sa femme, il n’avait eu qu’un fils, le marquis actuel ; mais comme c’était un sentimental, il n’avait point manqué d’honorer de ses faveurs les femmes qui étaient passées à portée de ses caprices.

En même temps qu’il ramenait en France son héritier légitime, il introduisait dans sa maison ; dans une sorte de domesticité, Ambroise Darneval, plus jeune de trois ans, et dont la mère, femme de chambre au service de la marquise, était morte pendant l’émigration. Cette femme s’appelait Darneval. L’enfant avait été tenu sur les fonts baptismaux par un garde-chasse du prénom d’Ambroise. Tout était régulier.

Seulement – chose étrange – le marquis, dont la sentimentalité paraissait fort peu développée, s’était pris d’affection pour cet enfant. Sans explication plausible – sinon pour ceux qui écartaient l’hypothèse d’une étroite parenté – Ambroise avait été élevé dans la maison, avait reçu une instruction solide dont il avait singulièrement profité, et, à seize ans, c’était presque un homme, intelligent et honnête.

Que l’on fût jaloux de lui, la chose était naturelle, étant donnée la nature humaine. La valetaille – à laquelle il se-trouvait mêlé tout en la dominant – l’appelait tout bas le bâtard.

Mais le marquis n’était pas endurant, et il eût été dangereux de l’irriter. Si bien qu’on faisait bon visage à l’intrus, tout en l’insultant quand il n’était pas là.

Lui ne se préoccupait de rien, sinon du travail.

Chez lui, le besoin de savoir était une passion. Au milieu des vastes propriétés du marquis, il avait pris de lui-même le rôle d'une sorte de contre-maître, d'ingénieur agricole, si l'on veut. Par ses soins, des terres incultes devenaient tout à coup productives. Les fermiers l'aimaient parce qu'il leur rendait service *gratis pro Deo*, comme ils disaient, et que, grâce aux améliorations qu'il imaginait, les redevances devenaient moins lourdes à payer.

Autre raison. Il y avait contraste absolu entre le jeune Ambroise et le futur héritier du titre et de la fortune du marquis d'Airvault.

Paresseux, insolent, brutal même, le fils légitime des d'Airvault était ce qu'on appelle dans le langage populaire une mauvaise pratique. Il aimait le mal pour le mal.

Il était malfaisant à ce point que ses tenanciers, – les termes féodaux conservaient leur sens entier dans cette famille – avaient osé formuler des plaintes auprès du vieux marquis.

– Celui-là, avait répondu M. d'Airvault, on n'en fera jamais rien de bon !

Et il envoyait Ambroise aplanir des difficultés que l'autre avait suscitées.

D'où une haine profonde de Jean d'Airvault, – c'était le nom du fils, – contre Ambroise Darneval.

Tandis qu'il n'était pas de méchants tours que Jean ne cherchât à lui jouer, étant allé jusqu'à lancer une meute dans l'atelier où Ambroise se livrait à ses études de dessin et de modelage, si bien que tout avait été saccagé et détruit, au contraire, Ambroise rendait au fils de son maître tous les services qu'il jugeait nécessaires.

Ambroise aimait le marquis d'une affection profonde. Jean, parlant de son père, haussait les épaules et souhaitait cyniquement sa mort.

Telle était la situation lorsque, par une trop belle journée d'été, le vieux marquis, encore vert à soixante-deux ans, fut frappé d'une insolation.

Une congestion cérébrale s'ensuivit.

Et bientôt la mort vint avertir le vieillard qu'il était temps de plier bagages.

Ce fut un très dur moment pour le marquis. En vérité, il ne s'imaginait pas qu'il fût pétri du même limon que les autres hommes ; et c'était bien

rarement qu'il s'était souvenu d'être mortel. La réalité s'imposait. Il fallait mourir, et mourir lentement, en sentant s'éteindre une à une ces facultés dont jusque-là on avait été si fier.

Ce fut la raison qui résista la dernière, et peut-être bien aussi un petit coin du cœur.

Car voici ce qui se passa :

Sentant que la lampe allait s'éteindre, le marquis appela auprès de son lit de mort Ambroise Darneval, et ordonna qu'on les laissât seuls :

– Mon enfant, lui dit-il, j'ai un grave et pénible aveu à te faire... Mais, avant tout, réponds-moi franchement, trouves-tu que je t'aie maltraité, et as-tu quelques reproches à m'adresser.?

Ambroise s'était agenouillé au chevet du moribond :

– Sur mon honneur, lui dit-il, je ne puis avoir et n'ai pour vous que la plus profonde reconnaissance. Vous avez eu pour moi des bontés paternelles.

– Je n'ai fait que mon devoir, repartit le marquis, car je suis ton père.

– Monsieur le marquis !

– Oh ! je ne te dis pas cela pour que tu méprises ta mère. C'était une bonne et honnête femme, je veux tout te confesser. Elle ne m'a appartenu que par ce que je pourrais appeler un acte de violence. car il y a des degrés en tout. Pardonne-moi et pardonne-lui, car nous nous sommes beaucoup aimés et j'ai cherché à te prouver en quelle estime je l'avais tenue. Vois, nous sommes seuls. alors, je suis franc, eh bien ! en parlant d'elle, je pleure !

C'était vrai.

En face de la mort, le vieux débauché avait honte de lui-même.

Mais Ambroise – dans la sublime naïveté de ses vingt ans – ne voyait plus qu'un père s'humiliant devant son fils, et il lui baisait les mains.

– Je ne juge pas ma mère, gémissait-il. Je me souviens seulement que, de par la loi, vous ne me deviez rien et que vous avez tout fait pour moi.

– Ce tout est peu de chose. et pourtant si je te demandais de me prouver cette reconnaissance dont tu parles...

– Quoi que vous exigiez de moi, je suis prêt à vous obéir.

– Vrai !... Alors, tu ne m'en veux pas ?...

– Je vous demande seulement la permission, étant seul avec vous, de vous appeler mon père...

Parbleu ! le grand seigneur se sentait ému pour tout de bon. Il attira Ambroise contre lui, et l'embrassa longuement.

– Tu es un bon garçon, dit-il enfin... Voilà qui bouleverse singulièrement mes idées sur la légitimité...

– Que voulez-vous dire ?

– Ceci : c'est que toi, le bâtard, tu vaux mieux que nous, tandis que le fils légitime est le plus atroce chenapan du monde...

Par amour-propre, le marquis se trompait. Si Ambroise était bon, c'est qu'il y avait du sang du peuple dans ses veines, tandis que Jean était bien le rejeton d'une caste usée et pourrie jusqu'aux moelles.

Mais ainsi qu'hélas ! chacun de nous, le marquis, tout en s'accusant, se considérait comme l'homme le plus parfait de la création.

– Enfin, reprit-il, si je te demandais un service suprême, pourrais-je compter sur toi ?

– Par la mémoire de ma mère, par le souvenir de vos bontés, je vous jure de tenir la promesse que je vous aurai faite.

– Quelle qu'elle soit ?

– Quelle qu'elle soit !

– Alors même que je réclamerais de toi le sacrifice de tes sentiments les plus intimes, alors même que je te demanderais d'aimer qui te hait... et que tu dois haïr ?

– Je puis d'abord vous rassurer, car je ne hais personne.

– Tu serais trop parfait : je n'y peux pas croire. Je ne t'ai pas encore nommé celui que...

– Inutile de le nommer vous-même, mon père... Vous voulez parler de celui qui, – sans le savoir, es mon frère, de Jean d'Airvault.

– Mordieu ! oui... il a touj ours cherché à te faire du mal...

– Qu'importe ! j'oublie ce mal et ne me souviens que du bien que je tiens de vous...

Le marquis se tut un moment. En vérité, il se défiait. Cette magnanimité virile lui paraissait suspecte ; mais regardant Ambroise bien en face, il vit

dans ce regard tant de réelle franchise, tant de véritable noblesse, qu'il lui saisit les deux mains :

– Eh bien ! lui dit-il, si tu veux que je meure tranquille, si tu veux que je n'expire pas avec les angoisses d'un damné, écoute-moi et réponds-moi dans toute la sincérité de ton âme.

– Je vous jure que pas un mot ne s'échappera de mes lèvres qui ne soit l'expression la plus franche de ma volonté...

Le marquis le remercia d'un signe de tête, puis il reprit :

– J'ai eu des vices... j'ai commis des fautes graves... mais il est pourtant une vertu que j'ai toujours soigneusement conservée intacte au fond de mon âme : c'est l'amour de notre nom, c'est l'orgueil de ma race. Oh ! je sais ce que tu vas me dire, c'est une vertu relative, et il se peut que j'aie commis pour l'exercer ce que d'autres appelleraient des vilenies. Que veux-tu ? On ne se crée pas soi-même ; on est l'enfant de son éducation, de ses préjugés, si tu veux. Soit ! mais, pour éviter une souillure à mon nom, j'aurais tout tenté. j'aurais tué.

Ici il baissa la voix et attirant Ambroise près de lui.

– Et si j'avais vécu dix ans de plus, peut-être aurais-je été le justicier de mon propre fils !

– Que dites-vous ?

– Je dis que Jean d'Airvault est une âme basse et vile ; je dis qu'il méconnaîtra toutes les traditions de notre passé ; je dis enfin que j'ai peur qu'avant dix ans, il ait déshonoré le nom des d'Airvault !

– Vous êtes trop sévère.

– Mais tu ne nies pas ! toi aussi, avec ton âme droite, tu as deviné cela. Cela est vrai. Cet homme n'a pas de vices, il n'a que des bassesses... Je vais me coucher dans la tombe, brutalement fier de laisser un nom craint de quelques-uns, haï par d'autres, mais méprisé par personne. Eh bien ! sous cette terre froide où je vais être étendu, je ne veux pas qu'un cri de réprobation, de dédain vienne m'éveiller de son écho de honte.

Ambroise ! toi qui n'as pas le droit de te dire mon fils, je te confie mon nom. entends-tu ? Je t'adjure de le sauver de l'ignominie. Que devras-tu faire ? dans quelles péripéties te jetteront les circonstances ? Je l'ignore. Mais, je te le demande, je t'en supplie, promets, fût-ce au prix de ta propre

vie, au prix de ton propre honneur, de ne pas permettre que le nom des d'Airvault tombe dans la boue.

– Je vous jure...

– Ne parle pas encore, ne t'engage pas à la légère... Avant de proférer le serment que je réclame de toi, pèse-en bien toutes les conséquences... Je t'ai dit, au prix de ta propre vie, de ton honneur...

– Un seul mot, dit Ambroise ; ma mère vous a aimé ?

– Saintement. divinement ! C'était un cœur de martyr... car je l'ai bien fait souffrir... Ecoute. quand je serai mort, tu prendras là, à mon cou, une petite clef... Elle ouvre le coffret qui est là, sur la console... Tu y trouveras les lettres de ta mère...

Ambroise eut un triste sourire. Il comprenait l'étrangeté de cette prétendue délicatesse, qui livrait au fils les secrets de la mère.

– Il suffit, reprit-il, je vous crois. Le serment que vous me demandez, je le prête, dans toute la possession de moi-même, en sincère conscience... Au prix de ma propre vie, au prix de mon honneur, je défendrai l'honneur de votre nom...

– Merci !

Le vieux marquis eut un spasme. La mort avait attendu ; elle posait sa griffe sur sa proie ; mais Ambroise put encore voir un ineffable sourire de bonheur s'épanouir sur les lèvres du moribond.

Il appela. On accourut, Jean le premier, qui lui lança un regard haineux.

A peine Ambroise avait-il eu le temps de prendre la clef dont lui avait parlé le marquis.

Le soir même il ouvrait le coffret, décidé à brûler les lettres de sa mère sans les lire.

Le coffret était vide.

Il pensa que dans son dernier délire, le marquis avait oublié qu'il les avait détruites lui-même.

Le marquis d'Airvault fut enterré pompeusement.

Huit jours après, on ouvrait son testament. Il laissait à Ambroise une somme de cinquante mille francs.

Jean dit au jeune homme :

– Maintenant que vous avez de quoi manger, vous n’avez plus de raison pour rester ici.

Ambroise s’inclina et partit.

Le temps passa. Ambroise se fit recevoir avocat. Toujours il travaillait et toujours il conquérait plus d’estime. Un jour, il se maria, par amour, à une orpheline.

Sa femme était très belle, très coquette. Il n’en vit rien, car il l’adorait.

Un jour, on frappa à sa porte.

C’était Jean d’Airvault.

Les deux jeunes gens ne s’étaient plus rencontrés depuis la mort du marquis.

Mais Ambroise, tenant sa parole, avait suivi attentivement les péripéties de la vie de son frère, vie de débauche sans fin, à peine interrompue par un mariage et la naissance d’un enfant. de Diane. Quant à Ambroise, il était père depuis trois ans.

Que venait faire Jean d’Airvault ?

Voici. Il avait joué : il avait perdu. Et dans un accès de folie, il avait signé des traites du nom d’un autre. Cinquante mille francs ! Il ne les avait pas. L’échéance était pour le lendemain ; il avait en vain frappé à toutes les portes, il se sentait perdu, déshonoré.

Et il avait songé à cet Ambroise, qu’il haïssait.

Et il pleurait maintenant en le suppliant de le sauver.

– Où sont ces traites ? demanda simplement l’homme qui avait juré. demain, elles seront payées.

Alors, l’autre, excessif dans son repentir momentané, se jeta aux pieds d’Ambroise. Ce n’était pas assez de le sauver aujourd’hui, il fallait achever l’œuvre. Il se connaissait lui-même, il était incapable d’organiser sa vie.

– Vous que mon père aimait tant, lui disait le marquis, venez à mon aide. Sauvez la maison d’Airvault de la ruine. Je me confie à vous. Si vous ne me secourez pas, je glisserai jusqu’au fond de l’abîme.

– Mais que voulez-vous de moi ?

– Je veux remettre entre vos mains la gestion de ma fortune, je veux que vous me défendiez contre mes propres passions. Vous connaissez les affaires, vous réparerez les fautes que j’ai commises.

Ambroise hésitait, refusait. Il lui répugnait de rentrer dans cette maison où n'était plus celui qui l'avait aimé, autant du moins que sa nature le lui permettait. Mais on eût dit que le marquis connût le secret, échangé cependant seulement entre Ambroise et le mourant. Et devant ces adjurations, – se souvenant du serment prêté – Ambroise faiblit.

Sa femme l'engageait d'ailleurs à accepter ce mandat.

Elle arguait de sa santé : ils iraient s'installer à la campagne, dans le château d'Airvault, situé auprès de Compiègne, sur la lisière de la forêt de Laigue.

Ce serait un renouveau pour elle... et pour l'enfant, pour Jacques ; comme il se développerait bien dans cette atmosphère hygiénique !

D'autre part, Ambroise se rappelait les termes mêmes de la promesse qu'il avait faite au vieux marquis.

Jean venant à lui, il n'avait pas le droit de le repousser.

Ambroise accepta de remplir – pendant quelque temps, du moins – ce rôle d'intendant officieux ; il ne remarqua point le sourire qui glissa sur les lèvres de sa femme. Pouvait-il donc se douter, l'honnête homme, que tout cela n'était qu'une infâme comédie jouée entre celui qu'il savait être son frère et celle qu'il aimait plus que sa vie.

Depuis plus d'un an, la femme d'Ambroise était la maîtresse du marquis.

Et, pour se livrer plus facilement à leur passion, les deux misérables avaient imaginé d'exploiter la générosité d'Ambroise.

Ce n'était que le premier pas sur la route du calvaire, que le malheureux allait gravir.

Un fait pourtant était vrai : les désordres du marquis l'avaient poussé sur le chemin de la ruine. Il s'était livré stupidement aux exploiters et aux usuriers. Et cette fortune énorme se trouvait grevée de telle sorte que quelques années eussent suffi pour l'engloutir tout entière.

N'admettant pas le demi-dévouement, Ambroise, dès qu'il se fut résigné à assumer cette tâche, se mit résolument à l'œuvre. C'était une lutte âpre et sans trêve contre des bandits de grand'route, furieux de voir leur proie leur échapper.

Mais Ambroise eut raison d'eux ; il les poursuivit, les traqua et les contraignit de rendre gorge. Au bout de trois ans, les revenus du marquis

étaient libérés.

Pendant ce temps, comment M. d'Airvault lui témoignait-il sa reconnaissance ?

En le trompant de façon infâme.

Comme les honnêtes gens, Ambroise ne soupçonnait rien, ne devinait rien. Jacqueline (tel était le nom de sa femme) était devenue insensiblement la reine du château d'Airvault. A peine les deux amants daignaient-ils s'entourer de quelques précautions. Mais, ainsi qu'il arrivait souvent, leur passion mutuelle s'était doublée d'une haine intense pour l'homme qu'ils déshonoraient.

Lui, ayant repris ses études, achevait de liquider la situation du marquis, se promettant bien de partir le jour où tout danger aurait disparu.

La coquetterie de sa femme le faisait souffrir, et surtout il éprouvait une douloureuse sensation en voyant l'indifférence de cette mère pour son enfant. Bien que Jacqueline jouât habilement un double jeu, feignant avec son mari la simplicité de goûts la plus modeste, le dédain le plus complet pour le luxe qui l'entourait, pourtant sa légèreté perçait dans tous ses actes, et Ambroise s'efforçait en vain de la ramener au véritable sentiment de leur situation.

C'étaient, non pas des querelles, Ambroise était doux, mais d'incessants et amicaux reproches. Le caractère de Jacqueline s'aigrissait de plus en plus et, entre l'adultère et son complice, ce mot avait été cent fois répété :

– Il faut en finir avec cet homme !

Comment ? par quel moyen se débarrasser de son odieuse présence ?

Alors fut ourdi le plus criminel, le plus hideux complot.

Il y avait au château un homme que la présence d'Ambroise avait exaspéré. C'était l'ancien intendant du marquis, un certain Pierre Moussard, qui jusque-là s'était entendu avec les pillards et dont le nouveau régime avait singulièrement troublé le commerce.

Mielleux, hypocrite, papelard, Moussard avait fait contre fortune bon visage ; mais, tapi dans sa haine comme une araignée dans sa toile, il attendait une occasion de vengeance. Jacqueline eut l'audace d'aller droit à lui et d'en faire son complice.

Avec quelle hardiesse, on va le voir !

Un jour, Moussard vint trouver Ambroise, et après les mille circonlocutions usitées en pareil cas, il lui révéla l'inconduite de sa femme.

Ambroise faillit le tuer. Il ne croyait pas, il ne voulait pas croire !

L'autre – jouant la terreur – offrit des preuves.

C'étaient les lettres de Jacqueline qui devaient se trouver dans un petit secrétaire. Ce meuble était dans la chambre du marquis.

Justement, le marquis était absent. Rien de plus facile, à Ambroise, que de s'introduire, la nuit, dans l'appartement du marquis, et là, de s'emparer de ces lettres révélatrices.

Ambroise se sentait devenir fou.

On eût dit qu'il venait de recevoir un coup de massue en plein crâne.

Il doutait, et pourtant la preuve était là, à sa portée. Il se livra, dans l'âme de cet homme, un épouvantable combat. Il songea à courir vers Jacqueline et à lui crier en face :

– Dis-moi la vérité !

Il n'osa pas, peut-être parce qu'il avait peur d'entendre la misérable lui avouer cyniquement son crime ; car peu à peu la lumière se faisait dans son esprit. Déjà il avait surpris sa femme portant des bijoux qu'il ne lui avait pas donnés. Elle avait imaginé des fables : c'étaient des prêts de la marquise.

Ambroise comprit qu'il était enveloppé d'une atmosphère de mensonge.

Le démon du désespoir s'empara de lui.

Il voulut savoir, à tout prix ; il voulut plonger jusqu'au fond de ce gouffre dont la seule pensée lui donnait le vertige.

Et, une nuit, obéissant aux suggestions de Moussard, il sortit de son appartement et se dirigea vers la chambre du marquis.

La chambre était vide. Armé d'une lanterne sourde, le malheureux vit devant lui le petit meuble dont il lui avait été parlé.

Le meuble était fermé par une de ces légères serrures qui sont plutôt un ornement qu'une clôture sérieuse.

Ambroise avait la fièvre. Ainsi, il n'était séparé de la vérité que par ce faible panneau de bois. Que d'hésitations ! que de tortures !... Enfin, perdant la raison, obéissant à son désespoir, Ambroise porta la main sur le

secrétaire. Il secoua le panneau avec vigueur, arracha la vis de la serrure, et le meuble s'ouvrit.

Ambroise y plongea ses mains fiévreuses.

Ses doigts rencontrèrent de l'or, des billets de banque. Il les rejeta, fouillant, fouillant encore...

Tout à coup, un cri résonne derrière lui :

– Voilà le voleur ! disait une voix.

Et deux domestiques étaient derrière lui, et, au milieu d'eux, un homme vêtu de noir qui lui mit la main sur l'épaule en lui disant :

– Au nom de la loi, je vous arrête !

Lui, l'homme à la conscience sans tache, lui, qui eût donné tout son sang pour prix de son honneur, il était accusé de vol... d'un vol infâme !

Que pouvait-il répondre ?

Qu'il était venu pour chercher la preuve de l'adultère de sa femme !... de l'infamie du marquis !... Qui l'aurait cru ? Et de plus quel homme de cœur se fût décidé à employer un pareil moyen de défense !

Que cela soit atroce, effrayant, nous ne le nions pas ; mais de par l'infamale machination dont il était victime, Ambroise était réduit à l'impuissance. Il disait :

– Non, ce n'est pas vrai ! je ne suis pas un voleur !

– Alors, lui répondait-on, expliquez votre présence en pleine nuit dans la chambre du marquis... expliquez ces billets de banque, cet or que vous saisissiez à poignée !

Rien à répondre ; si fait : une seule chose, et il la dit :

– Quelqu'un peut me justifier : c'est Moussard, l'intendant.

Il n'ajouta rien de plus. Et à peine avait-il prononcé ces mots que déjà il se repentait. Moussard, pour le défendre, allait-il répéter l'accusation infâme ?

Moussard, appelé, baissant ses yeux torves, jouant l'ingénuité, repartit :

– Je ne sais pas ce que M. Ambroise veut dire.

Encore une fois, admettez-vous que cet époux, cet homme respectueux de lui-même et des siens, ait répliqué brutalement :

– Vous m'avez dit que ma femme était une courtisane ; et j'étais venu là pour en chercher la preuve !

Non, cent fois non ! l'honnête homme ne se défend pas par de tels moyens.

Mais les eût-il employés qu'il se fût trouvé enveloppé par l'épouvantable piège qu'on lui tendait depuis longtemps déjà.

Il n'avait pas assez remarqué le cri proféré quand on l'avait surpris :

– Le voleur, le voilà !

Cette formule semblait expliquer qu'on cherchait quelqu'un.

Et c'était vrai.

Depuis deux mois, le marquis – cet effrayant échantillon de la haute canaille – avait déposé une plainte entre les mains de qui de droit.

Il avait affirmé – avec l'autorité que lui donnaient son nom et sa position – qu'il était depuis quelque temps victime de vols inexplicables. Et il avait obtenu, en dernier lieu, qu'un agent de la sûreté s'installât chez lui pour surprendre le voleur.

– Le voleur, le voilà !

Celui que l'agent trouvait forçant un meuble, pillant des sacs de louis, c'était cet homme-là, qui était le voleur inconnu.

Et cet homme-là, c'était Ambroise !

Quand, brutalement, on lui dit qu'il n'en était pas à son premier essai, quand on lui jeta à la face, en s'efforçant d'obtenir de lui un aveu, qu'il avait déjà volé, il faillit devenir fou.

Sa colère lui fut imputée à crime.

Le marquis restait absent. Quant à Jacqueline, sa femme, la pauvre créature avait, paraît-il, été si « bouleversée » par l'arrestation de son mari, qu'elle était au lit et incapable de venir le visiter dans sa prison.

Car il était en prison sous l'inculpation de vol domestique, sa position avouée d'intendant le rendant justiciable de la cour d'assises.

Pourtant un dernier espoir lui restait.

Le marquis, son frère, le connaissait bien ! Il savait bien que lui, Ambroise, n'était pas un voleur ! Il pouvait plaider sa cause, le défendre, affirmer son innocence.

Il lui écrivit lettres sur lettres et, finalement, ne recevant pas de réponse, entraîné par le dégoût, il se laissa aller à lui adresser des menaces ; il lui faisait pressentir que, pour se défendre, il dirait la vérité.

Sur cette injonction, le marquis parut se décider ; il vint à Compiègne et se rendit à la prison, où Ambroise mourait de douleur et de honte.

Savez-vous ce qu'il lui dit.

Cette scène est si atroce que nous devons la reproduire en entier.

Surmontant l'exaltation qui surexcitait son cerveau, Ambroise s'était agenouillé devant lui.

– Ecoutez-moi, lui avait-il dit. Devant vous, je ne me défends pas. Vous savez, vous devez savoir que je ne suis pas coupable. Je veux vous dire toute la vérité.

L'autre, impassible, les bras croisés sur sa poitrine, l'avait, d'un signe de tête, engagé à continuer.

– Je n'accuse point, comprenez-moi bien, avait repris Ambroise. Aussi bien, la révélation que je vais vous faire me brûle les lèvres ; c'est comme si je proférais un épouvantable blasphème.

Alors, frissonnant, ayant de grosses larmes dans les yeux, Ambroise avait dit la vérité, la dénonciation de Moussard, l'affolement qui s'était emparé de lui, la tentation insensée qui l'avait entraîné dans la chambre du marquis...

– Vous voyez bien que je suis innocent ! s'était-il écrié. Je vous en supplie, sauvez, sauvez mon honneur !

Et le marquis, ricanant, lui avait répondu :

– Je le ferais avec d'autant plus de plaisir que la dénonciation de Moussard était fondée !

D'abord, Ambroise avait cru avoir mal entendu. Non, le marquis ne pouvait avoir proféré cette infamie.

C'est qu'il ne savait pas quelle joie féroce cet homme éprouvait en le torturant. D'autant plus que, comme on va le voir, il était sûr de l'impunité.

Comme Ambroise, attéré, se taisait :

– Ne m'avez-vous pas entendu, lui dit le marquis, ou faut-il que je m'explique plus clairement ? Jacqueline vous hait... elle est ma maîtresse...

– Malédiction ! avait crié Ambroise.

Et il s'était rué sur le marquis comme pour l'étrangler.

Mais, par une révélation subite, les paroles du vieillard mourant retentirent à son oreille. Il avait juré de défendre son frère, et il en serait le meurtrier ! Sa main retomba :

– Infâme, grinça-t-il ; mais du moins, maintenant, aucun scrupule ne m'arrêtera, et, devant mes juges, je dirai la vérité, la vérité tout entière...

Et le marquis, s'approchant de lui, collant presque son visage contre le sien, avait parlé à son tour :

– A votre aise, avait-il dit ; vous n'avez d'autres preuves que mon aveu, et cet aveu vous pensez bien que je ne le renouvellerai pas ailleurs. Si je vous ai parlé ainsi, c'est que je vous hais, vous et votre odieuse honnêteté. Donc criez aux juges que je suis l'amant de votre femme, je nierai. et ils me croiront. moi !... Mais pour vous ôter même toute tentation de parler, j'ajouterai ceci... Eussiez-vous les mains pleines de preuves, vous vous tairez !

– Moi ! Oh ! nulle puissance humaine...

– Vous croyez. Eh bien ! au premier mot que vous prononcerez, je déclarerai, moi, que vous vous vengez de mon père, qui était l'amant de votre mère, ainsi que le prouvent les lettres que j'ai entre les mains...

Que pourrions-nous ajouter ? C'était vrai. Les lettres léguées à Ambroise par le marquis avaient été volées par Jean d'Airvault.

En se défendant, Ambroise donnait prétexte aux insulteurs de sa mère.

En vain il se débattait dans le réseau qui l'étouffait. Il était pris.

Ce n'était pas sa femme, l'adultère, qu'il risquait de déshonorer, c'était sa mère, à lui, la pauvre fille qui avait cru à l'amour du marquis.

Ecrasé, anéanti, dégoûté de la vie, ayant à l'âme la honte des autres, Ambroise se courba, se tut, se suicida moralement.

Avait-il un avenir ?

Sa femme était une misérable ; sa défense même était un opprobre pour tous ceux qu'il avait aimés. Ambroise s'abandonna.

Il avait pourvu au sort de son fils. Un ami fidèle l'arrachait à la dégradante tutelle, de sa mère. l'emmenant en Angleterre, où Jacques ignorerait à jamais le passé.

Ambroise se laissa frapper par la justice et fut condamné à dix ans de travaux forcés.

On sait le reste.

Maintenant il revenait et se trouvait en face du marquis d'Airvault.

Jacqueline était morte.

Ambroise n'était plus qu'un justicier !

XVI

HONNÊTETÉ ÉGALE BÊTISE

Il y avait de bien longues années que ces deux frères – le bourreau et la victime – ne s'étaient rencontrés.

L'un, – l'honnête homme, – brisé par la souffrance, écrasé par le bâton des gardes-chiourmes.

L'autre, – le bandit du grand monde, – ayant au front l'orgueil stupide des convoitises assouvies.

Et pourtant l'un s'était redressé ; c'était le forçat.

L'autre s'était courbé ; c'était le grand seigneur.

Pendant quelques instants, il se regardèrent, ayant peut-être peine à se reconnaître.

Le marquis d'Airvault, la gorge sèche, comme celles des accusés qui comparaissent devant la cour d'assises, faisait de visibles efforts pour recouvrer son sang-froid.

Ambroise rompit le premier le silence ; il parlait d'une voix calme mais sourde :

– Monsieur, dit-il, il y a entre nous, dans le passé, un abîme de honte et de désespoir. Je m'étais juré de ne jamais le franchir, car je me défiais de moi-même et je me demandais si j'aurais le courage de ne pas vous tuer.

Le marquis frissonna.

Le cynisme d'autrefois l'avait abandonné ; il avait peur ! mais, en même temps, tapi derrière sa lâcheté, il attendait. Certes, Ambroise était bien cuirassé de son droit et de son énergie ; mais, à cette armure, il devait y

avoir un défaut, et, tout en se sentant blêmir, le marquis déjà songeait à une revanche possible.

Donc il ne répondit rien. C'était à la fois prudence et habileté.

Ambroise, agissant dans toute la franchise de sa conscience recte, en supposant que le reptile dont il écrasait la tête sous ton talon eût encore la volonté de mordre, continuait, interprétant ce silence comme l'aveu d'une impuissance, qui sait ? d'un repentir peut-être.

– Ne craignez rien, reprit-il. Quand tout à l'heure j'ai vu qu'il me fallait venir à vous, je me suis interrogé, et je n'ai trouvé en moi qu'une pitié méprisante. Vous ne valez pas la mort. Donc, je suis ici non pour menacer, car la menace suppose une résistance possible, mais pour ordonner, certain que vous m'obéirez. parce qu'il faut que vous m'obéissiez.

Ses paroles tombaient nettes, précises comme le heurt d'un couteau.

Mais encore une fois le marquis se tut.

Son instinct de couardise le servait : qui sait si la moindre parole qui lui serait échappée n'eût pas été l'étincelle déterminant l'explosion !

– Vous êtes soumis, dit Ambroise, qui se méprenait encore ; c'est bien. Donc, j'irai droit au but. Entendez-moi. Vous vous êtes retrouvé sur mon chemin, et dans des conditions si terribles, que je me demande si la fatalité antique est un vain mot... J'ai un fils, vaillant et fort ; vous avez une fille, digne de sa mère, c'est tout dire, coquette et sensuelle, et, comme son père, lâche et parjure... Or, cette fille, qui est vôtre, par ses crimes, a été aimée... malédiction !... par mon fils, qui est mien par le sentiment de l'honneur... De cette liaison, est né un enfant...

Le marquis ne put se contenir :

– Quoi ! vous savez ?

– Oui, je sais que votre fille a tenté de faire assassiner son amant... et qu'elle a fait enlever l'enfant. non pour l'avoir tout à elle, mais pour l'éloigner à jamais comme un péril redouté. Enfin, ce n'est pas tout : cette nuit même, mon fils est venu ici, sans doute pour jeter à la face de celle qui venait de le trahir honteusement les paroles d'infamie qu'elle avait méritées... mon fils est venu...

– Qui vous a dit cela ? C'est faux ! hasarda le marquis.

– Je vous engage à ne me point donner de démenti, articula Ambroise qui avait pâli. Plutôt me répondre avec franchise. Où est mon fils ? Je veux le savoir. et c'est pour cela que je suis ici. Répondez. J'attends.

Ambroise avait croisé ses deux bras sur sa poitrine Son visage avait repris son impassibilité.

La perplexité du marquis était extrême. Que répondre ?

– Fallait-il mentir ? Etait-il préférable de dire la vérité ?.

Après tout, de quoi s'agissait-il ? Entre sa fille et le fils d'Ambroise, d'une amourette. Cette histoire d'enfant n'était pas prouvée.

M. d'Airvault prit un parti héroïque :

– Monsieur, dit-il à son tour, quoique vous vous présentiez ici avec la menace à la bouche, je comprends le sentiment qui vous fait agir. Je ne veux point m'appesantir sur le caractère des relations qui ont existé entre votre fils et ma fille. Vous défendriez votre fils, je défendrais Diane ; nous serions chacun dans notre rôle. Nous sommes deux hommes, posons nettement les faits...

– Mais hâtez-vous, je vous prie, fit Ambroise, qui perdait patience.

– Quels que soient, continua le marquis dont l'aplomb se reconstituait, quels que soient les droits que votre fils a cru avoir sur mademoiselle d'Airvault, droits que, je le répète, je ne veux point discuter, vous reconnaîtrez sans doute avec moi que, dans les circonstances actuelles, il n'était plus d'un galant homme de les venir revendiquer.

– Je vous ai dit, monsieur, que mon fils avait été victime d'une tentative d'assassinat... J'ajoute que placé entre la vie et la mort, il était en proie à une fièvre cérébrale qui ne lui permettait pas d'apprécier ces nuances. de délicatesse dont vous couvrez les trahisons et les lâchetés...

A ces dernières paroles qui venaient apporter un si puissant argument à l'appui de l'hypothèse de folie hasardée parle marquis et par Diane, M. d'Airvault avait eu peine à réprimer un sourire de joie.

– Je l'admets, se hâta-t-il de répondre. Et je me hâte de retirer ce qui, dans mes paroles, a pu vous paraître blessant pour un malheureux qui n'avait pas la conscience de ses actes ; enfin, je ne fais aucune difficulté d'avouer qu'il s'est passé en effet ici, cette nuit, une scène scandaleuse dont votre fils a été l'auteur principal.

– Ah ! je le savais bien, murmura Ambroise. Donc, reprit-il tout haut, mon fils est venu ici...

– En deux mots, voici la vérité, aussi fidèle que possible. Par je ne sais quels moyens, votre fils s'est introduit – en pleine nuit – dans la chambre de M. et de madame de Planay. Le vicomte a fait immédiatement requérir la police qui s'est emparée de votre fils. Vous voyez que nul n'a outrepassé ses droits, car vous admettez que le mari était le défenseur naturel de sa femme. Donc, il n'y a de notre fait aucun acte dont vous ayez à vous plaindre, Comme vous le disiez, c'est la fatalité qui a tout fait.

En substituant la personnalité du mari à celle du « cher seigneur », M. d'Airvault venait de frapper un coup de maître.

Ambroise était déconcerté. Quelle explication plus simple et plus naturelle ! Que restait-il debout de tout l'échafaudage de crimes élevé dans son imagination ? Un inconnu pénétrait la nuit dans la chambre de M. de Planay. Celui-ci le faisait arrêter. Au fait, c'était justice.

Mais était-ce bien toute la vérité ? Malgré lui, Ambroise doutait. Il connaissait si bien la duplicité de son frère naturel.

– Ainsi, vous affirmez, reprit-il lentement, que Jacques, mon fils, a été remis aux mains de la police ?

– Je vous le jure... Il y a quelques instants, un haut fonctionnaire s'est présenté ici, pour obtenir des détails sur ce lamentable événement... et j'ai plaidé vivement la cause de ce jeune homme. Ma tâche était, d'ailleurs, relativement facile, puisque, par malheur, il paraît prouvé qu'il ne jouit pas de sa raison.

– Crise momentanée, interrompit Ambroise. Mais, sachez-le bien, je saurai toute la vérité, et si vous m'avez trompé, malheur à vous !

– A quoi bon menacer !

– Vous oubliez que rien n'est fini entre nous. Ah ! parce que je suis calme, parce que je refoule en moi des colères prêtes à éclater, vous croyez que j'oublie... Certes, si jamais vous vous étiez rencontré sur mon chemin, mon mépris vous aurait dédaigné. Vous n'êtes pas de ceux qu'on frappe à demi. Le jour où je vous aurai condamné, tout sera fini pour vous. Ni prières ni lâchetés ne vous sauveront. Ce jour-là, je serai le justicier, sans peur et sans trouble.

Aujourd'hui, j'attends et je doute encore. Mais vous n'avez pas encore répondu à toutes mes questions...

– Que voulez-vous de plus ? fit le marquis avec une nuance d'impatience.

– Je veux savoir ce qu'est devenu l'enfant de mon fils.

– L'enfant de... monsieur, à votre tour, vous me forcez à vous le dire, vous insultez ma fille...

– Je vous dis, moi, que je sais. et que toutes vos dénégations seront inutiles. Tenez, je serai franc avec vous. Vous avez corrompu la mère de Jacques, celle qui porta mon nom et le déshonora. Vous serez peut-être cause de la mort de mon fils. Eh bien ! je ne veux pas que vous soyez l'assassin de tous ceux que j'ai aimés... Je veux savoir où votre fille a caché la preuve vivante de son déshonneur. je veux savoir où est cet enfant !...

– Vous êtes fou !... Il n'y a là qu'une odieuse calomnie !

– Prenez garde, monsieur le marquis, la patience humaine a des limites. Si vous voulez que je croie à votre récit, – qui est peut-être une fable ; si vous ne voulez pas que je suppose que Jacques a été encore | une fois attiré dans un guet-apens et assassiné, ne niez pas l'évidence, ne niez pas ce qui est vrai, prouvé, indiscutable !... De l'amour maudit de votre fille pour mon fils un enfant est né. La mère, digne du nom d'Airvault, a commis un double crime pour échapper à la responsabilité du passé. Un de ses émissaires, – lequel ? je le saurai, soyez-en sûr, – a attaqué lâchement le père et, lui ayant fracassé le crâne, lui a arraché l'enfant... L'a-t-il tué ? S'est-il contenté de le livrer à quelque misérable ? L'a-t-il abandonné au coin de quelque route déserte ? Voilà ce que je veux savoir. Voilà ce que vous allez me dire...

– Sinon ? fit le marquis avec hauteur.

– Sinon !

Ambroise reprit lentement, scandant chacun de ses mots :

– Je ne vous ferai pas de vaine menace, monsieur. Si vous ne me dites pas où est cet enfant, j'irai droit aux autorités, et je leur révélerai toute la vérité. J'accuserai la fille du marquis d'Airvault de complicité de meurtre et d'infanticide... voilà ce que je ferai. A vous maintenant de décider. N'oubliez pas encore qu'en sortant d'ici je vais rechercher mon fils. Si

vosre récit est exact, si réellement, dans un accès de délire, il a voulu franchir le seuil de cette maison et qu'on se soit contenté d'appeler à l'aide, je me tairai. Je ne songerai qu'à lui. Je vais plus loin : je ne chercherai pas à punir l'attentat dont il a été victime ; et cela, qui peut vous étonner, a une cause que vous ne comprendrez peut-être pas, vous qui n'avez su être ni amant, ni époux, ni père. Je sais que mon fils approuverait le marché que je vous propose. l'impunité du passé, à la condition que vous me rendiez l'enfant. Vous m'avez bien compris ? Répondez !...

Ambroise avait parlé longuement, voulant tout dire d'un seul coup.

Le marquis avait mis à profit le silence qui lui était imposé. Il avait réfléchi.

Décidément, braver Ambroise était une folie. Il avait eu tort tout à l'heure de glisser vers l'emportement. Le marché que proposait le vieillard était acceptable.

Conclusion : Ambroise demandait l'enfant ; donc il fallait le lui rendre.

– Monsieur, dit alors le marquis, je vous ai écouté attentivement, et malgré l'in vraisemblance de l'accusation que vous formulez contre ma fille, votre accent convaincu me touche profondément. Je tremble presque d'être convaincu ; car, quoi que vous pensiez de moi, je vous jure que j'aime sincèrement ma fille et * que ce sera une terrible souffrance pour moi que d'avoir la preuve des faits que vous articulez.

Il était maintenant plein de dignité, ce bon marquis.

Quelle admirable nature de comédien !

Ambroise en arrivait à se demander si par hasard, sur cette âme pourrie, ne passait pas un souffle de franchise.

– Oui, continua M. d'Airvault. Je ne joue pas ici au repentir. Je sais le mal que je vous ai fait, je sais quels comptes terribles vous avez à me demander, et je ne prétends pas échapper à ma responsabilité.

– Concluez enfin ! interrompit Ambroise, que ce verbiage commençait à lasser.

– Vous avez raison. Je vais agir. Je ne vous demande que quelques heures. Je vais interroger ma fille. Certes, jamais tâche plus douloureuse n'aura été imposée à un père. Mais j'aurai du courage jusqu'au bout. Je saurai la vérité tout entière, je le veux. Et si vous avez dit vrai, si réellement

l'enfant est né, s'il a été enlevé, séquestré, abandonné, je jure d'employer toute ma vie à sa recherche. et quand j'aurai retrouvé cette pauvre petite créature, je vous la présenterai, en fléchissant le genou et en vous disant : « Au nom de cet innocent, frère, pardonnez-moi ! ... »

Etait-ce assez réussi ! C'est qu'il joignait le geste à la parole ! c'est qu'il s'inclinait le gremlin !... c'était à crier : Bis !

Et cet imbécile d'honnête homme qui, pour nous servir d'une expression triviale, coupait dans le pont de la plus belle façon.

Il était ému, le stupide !...

– Tout ce que je vous demande, acheva le marquis, c'est de me donner, je vous le répète, quelques heures de répit.

– J'y consens, dit Ambroise. Aussi bien, il faut d'abord que je m'occupe de mon fils. Avez-vous quelques renseignements à me donner sur les agents qui se sont emparés de lui ?

– M. de Planay m'a dit que comme on avait fait monter ce malheureux dans une voiture, il avait entendu un des agents jeter distinctement ces mots au cocher : A la Permanence ! C'est, je crois, le nom d'un des bureaux de la préfecture...

– Merci, dit Ambroise. Maintenant, monsieur le marquis, souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Je veux cet enfant, sinon je vous poursuivrai d'une implacable vengeance.

– Je ferai, dit M. d'Airvault, tout ce qui me sera humainement possible.

– J'y compte. Je reviendrai à la nuit, vers six heures...

– Je vous attendrai...

Il y eut un salut échangé entre les deux hommes. Ambroise sortit.

Aussitôt, M. d'Airvault courut à une porte et cria :

– Diane ! Lazare !...

– Qu'y a-t-il, mon père ? demanda la jeune femme toujours maîtresse d'elle-même...

– Il y a, hurla le marquis hors de lui et oubliant tout à fait ses prétentions d'homme du monde, il y a que tu es une misérable gueuse qui nous as tous perdus...

– Monsieur ! s'écria Lazare prêt à s'élancer sur le marquis.

Mais Diane l'arrêta d'un geste :

– Laissez donc, fit-elle dédaigneusement. Est-ce que j’ai peur de cet homme ?

Cet homme ! et c’était de celui qui se disait son père qu’elle parlait !

– Parbleu ! s’écria le marquis, le temps des phrases est passé ! Je vous dis que nous sommes tous perdus, et cela parce qu’il a plu à mademoiselle d’avoir un amant, d’avoir un enfant, puis de croire qu’on se débarrassait de tout cela avec un coup de couteau... mais ça a la vie dure, les crimes ! cela remonte toujours !

– Quelles phrases de mélodrame ! ricana Diane de Planay. J’espère, monsieur, que vous daignerez bientôt vous expliquer plus clairement.

Cette voix froide tomba sur le crâne du marquis comme un filet d’eau glacée. Il se sentit profondément ridicule et se mordit les lèvres.

– Enfin, fit-il, il y a un moyen de tout sauver...

– Que ne le disiez-vous tout de suite ?

Le marquis se tourna vers Lazare :

– Où est l’enfant ? demanda-t-il.

– Quel enfant ? répliqua Lazare toujours sur ses gardes.

– Oh ! vous pouvez parler, dit Diane. Monsieur et moi, nous pouvons tout nous avouer... j’ai eu un enfant, c’est entendu. M. le marquis sait que vous avez voulu me débarrasser de lui, et maintenant, il désire savoir ce que vous en avez fait. Vous lui répondrez. tout à l’heure... car, auparavant, j’entends savoir, moi, à quoi tend cette question ?

– Soit, dit le marquis.

Et, brièvement, il expliqua le marché conclu entre lui et Ambroise.

– Vous avez raison, reprit Diane. Si cet homme dit vrai, nous serions sauvés.

– Ambroise est un honnête homme, dit naïvement le marquis. Il tiendra sa parole.

– Eh bien ! Lazare, dites maintenant. cet enfant !...

Lazare’ avait écouté attentivement le récit du marquis. Des impressions fugitives, insaisissables avaient passé sur son visage.

– Cet enfant ! dit-il brusquement. Vous ne pouvez le rendre à cet homme...

– Pourquoi ?

- Parce que je l’ai jeté dans la Marne... Il est mort !
- Mort ! s’écria le marquis. Nous sommes perdus !...
- Mais alors, continua Diane, dont la voix tremblait légèrement, mon père dit vrai. tout s’écroule !

Pendant un instant, un silence terrible régna entre ces trois personnages.

Le marquis, accablé, se sentait vaincu, avait plongé sa tête dans ses mains.

Que répondrait-il à Ambroise ? Comment tenterait-il d’enchaîner sa colère ? Ah ! c’était bien fini. La maison des orgueilleux d’Airvault chancelait sur sa base.

- Laissez-moi seul avec votre père, dit Lazare à Diane.
- Pourquoi ?... Je puis tout entendre. N’est-ce pas mon avenir, ma vie tout entière qui se joue en ce moment ?
- Soit ! fit Lazare. Monsieur le marquis, vous m’avez dit que cet Ambroise avait été condamné au bagne ?.
- C’est exact.
- Connaissez-vous, au ministère de l’intérieur, un homme sûr qui vous soit tout dévoué ?
- Certes, le baron de Verseret, chef de cabinet du ministre.
- Alors, vous êtes sauvés !
- Que voulez-vous dire ?
- Je veux dire que cette nuit, il y a eu ici tentative d’assassinat contre l’empereur... et que l’assassin, qui joue la folie, est le fils d’un ancien forçat.

Le marquis releva la tête. C’était ingénieux cela !...

- Après ? demanda-t-il curieusement.
- Après ! ricana Lazare. Est-ce qu’il n’y a pas une loi de sûreté générale qui permet de déporter sans jugement les anciens condamnés ?

La figure du marquis s’illumina :

- Mais oui ! vous avez raison !... Le baron de Verseret comprendra le cas !... C’est un homme intelligent et dévoué à son souverain !... Venez, venez...

Il entraîna Lazare dans son cabinet. Décidément, il valait mieux l’avoir pour ami que pour ennemi. Le marquis, enthousiasmé, lui pardonnait tout !

C'était un homme si fort ! Il resta avec lui près d'une heure, écoutant ses instructions, puis il demanda sa voiture et donna au cocher l'ordre de le conduire au ministère de l'intérieur.

Diane attendait Lazare.

– Ainsi, lui dit-elle, c'est bien vrai ! l'enfant est mort !...

– Non, dit Lazare, il est vivant !

– Alors, pourquoi ne l'avoir pas rendu à cet homme ?

Lazare s'approcha d'elle, et lui posant la main sur le bras :

– Parce que cet enfant, c'est l'arme qui, dans l'avenir, si ces ennemis relevaient la tête, nous servirait à les réduire au silence. Sans cela, est-ce que je ne l'aurais pas tué ?

...A six heures, comme Ambroise, qui avait inutilement battu tous les bureaux de la préfecture sans parvenir auprès de son fils, revenait, selon l'engagement pris, à l'hôtel d'Airvault, cinq argousins se jetèrent sur lui, le bâillonnèrent et l'emportèrent dans une voiture.

La loi de sûreté générale avait une fois encore sauvé la société !

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

LA MAISON DE FOUS

I

A L'ASILE DE VILLEPATOUR

L'asile de Villepatour, admirable création de la charité impériale, se trouvait sur la route de Provins, à quelques kilomètres de Gretz.

Deux ans se sont écoulés depuis les événements que nous avons précédemment racontés.

La scène est dans la section des agités.

Le surveillant, gros pansu, à face rubiconde, vient de se lever brusquement du rond de cuir qui protège son râble formidable, et, la casquette à la main, s'avance, souriant, vers deux personnages, l'un cravaté de blanc, maigre, au nez en pic, besiclé de lunettes d'or ; l'autre petit, courtaud, à la mine bonasse et un peu inquiète.

Le petit, c'est M. de Laveranne, directeur de Villepatour.

Le grand maigre porte le titre de docteur Tapard. C'est une lumière de la science aliéniste. Certains le disent honnête, d'autres affirment qu'il doit à de coupables connivences la faveur dont il a été l'objet ; car le poste de médecin en chef de Villepatour (section des femmes) est fort recherché.

M. de Laveranne parle à voix basse, timidement :

– Je vous en supplie, docteur, examinez attentivement le n° 17. En vérité, son insistance à nier la folie, l'apparente logique de son argumentation, tout cela me trouble plus que je ne pourrais dire. Vous comprenez à quel point ma responsabilité est engagée.

– C'est bien, tranche le docteur, je vous obéis ; seulement, je me permettrai de vous déclarer d'ores et déjà que vous me paraissez victime d'une illusion.

– Mais... demandez à Gaspard...

Entendant son nom, Gaspard, le gardien, salue de plus belle.

– Parlez sans crainte, reprend le docteur Tapard. Et dites-moi ce que vous pensez du 17 ?

– Monsieur-le docteur, balbutie Gaspard, je ne me permettrais pas... certainement... je ne sais que ce que dit M. le docteur Pivonet.

L'illustre Tapard hausse les épaules.

– Trop jeune ! murmure-t-il, trop jeune.

Le fait est que le docteur Pivonet n'a pas plus de quarante ans. Il y a six mois, l'administration, dans une de ces lubies de générosité qui, parfois, s'emparent des bureaux, a imaginé de mettre au concours la place de médecin de Villepatour, section des hommes. Le docteur Pivonet a dépassé ses concurrents dans de telles proportions, que force a bien été de reconnaître sa supériorité.

Du reste, aucune nécessité ne s'imposait de faire un passe-droit. Le docteur Pivonet – tout entier à la science – n'avait pas d'antécédents politiques. Si bien qu'il est venu occuper son poste. Le docteur Tapard lui a fait bon visage, d'autant que le jeune médecin, par politique peut-être, par indifférence plutôt, lui a jusqu'ici témoigné la déférence à laquelle Tapard prétend avoir droit par raison d'ancienneté.

Le directeur – qui ne demande que son repos – a été fort heureux de la concorde qui règne entre les deux médecins. Mais peu à peu une ombre a obscurci cette placide lumière. Il y a dans le docteur Pivonet l'étoffe d'un réformateur ; il ne trouve pas que tout soit pour le mieux dans le meilleur des Villepatours possibles.

D'abord il a reconnu, il a prouvé jusqu'ici, qu'on retenait indûment de prétendus aliénés guéris depuis longtemps. Ç'a été un véritable crève-cœur

pour M. de Laveranne. Il est comme un caissier dont le cœur saigne quand il faut laisser sortir des écus de son coffre-fort. Lui enlever des aliénés, c'est lui arracher un lambeau de chair. Il s'est habitué à les regarder comme sa chose, il en est avare.

Ce n'était pas le docteur Tapard qui aurait provoqué la sortie d'un aliéné. Pour lui pas de guérisons. Des accalmies, mais encore plus dangereuses pour l'avenir. Et voici que depuis quelque temps le docteur Pivonet s'est ingénié que le 17 était guéri ! Le 17 ! il ne manquerait plus que cela ! Un aliéné exceptionnel, recommandé par des notes spéciales !.

C'est que ce diable de Pivonet n'en démord pas !

Il insiste : il a forcé le directeur à examiner personnellement le malade, et, ma foi ! Laveranne lui-même s'est senti ébranlé. Mais, outre l'antipathie que lui inspire la libération d'un aliéné, il est d'autres raisons – mystérieuses – qui le jettent dans une perplexité profonde.

Il a promis au docteur Pivonet d'adresser un rapport à l'autorité supérieure ; mais au moment de prendre la plume, le courage lui a manqué.

C'est pourquoi – au risque de créer entre les deux médecins un conflit redoutable – il a demandé au docteur Pivonet l'autorisation d'en référer aux lumières de Tapard.

Etant de bonne foi, Pivonet croit à la bonne foi d'autrui.

il a consenti, et pour laisser le champ libre à son confrère, il s'est engagé à ne pas assister à cette visite.

Tapard est très flatté de cette condescendance, de cet hommage rendu à sa science et à son âge. Ce Pivonet est un savant, soit ! mais il n'a pas encore suffisamment blanchi sous le harnais. Pour Tapard, la vraie science doit toujours se compliquer d'un peu de ramollissement.

Ceci expliqué, revenons au colloque entre Tapard et le surveillant :

– Et que dit mon confrère, le docteur Pivonet ? demanda Tapard.

– Dame ! monsieur le docteur, il dit que le 17 n'est plus fou.

– Ah ! plus fou... bon ! Et vous, qu'en pensez-vous ?

– L'homme est bien calme, bien tranquille, à moins que...

– Ah ! il y a un « à moins que. »

– Maintenant surtout, le 17 prétend exiger qu'on lui rende sa liberté... et comme il voit qu'on ne tient pas compte de sa volonté, il entre quelquefois

dans des accès d'exaspération épouvantables...

Le docteur Tapard, qui avait ouvert sa tabatière pour humer une prise, la referma d'un coup sec.

– Vous voyez, monsieur, fit-il en se tournant vers Laveranne, je ne le lui fais pas dire... accès d'exaspération é-pou-van-ta-bles ! Si ce n'est pas là de la folie furieuse !

Et, sur cette observation magistrale, Tapard se dirigea vers la cellule n° 17.

M. de Laveranne commençait à se sentir rassuré. On ne lui prendrait pas son aliéné.

Soudain Tapard s'arrêta.

Il était arrivé à l'une des extrémités du demi-cercle et s'était arrêté devant la porte sur laquelle un petit écriteau carré portait le numéro en question.

Sur un signe de M. de Laveranne, Gaspard, le porte-clefs, fit claquer les ressorts de la serrure du 17.

C'était une cellule formant carré long, absolument pareille, d'ailleurs, à celles de la prison de Mazas.

Un homme était assis sur le lit, et absorbé dans une méditation si profonde, tenant sa tête plongée dans ses deux mains, qu'il ne parut même pas avoir entendu le bruit grinçant de la serrure.

On ne voyait de lui que sa chevelure épaisse, argentée, et aussi ses doigts maigres, ossifiés en quelque sorte, qui semblaient ceux d'un squelette.

Les deux hommes – le directeur et le médecin – l'observèrent un instant en silence : peut-être germait-il, au fond de leurs âmes, je ne sais quel sentiment de pitié.

Le docteur Tapard s'avança enfin, et, doucement, lui posa la main sur l'épaule.

Lentement, et comme s'il ne fût arraché à regret à quelque vision évoquée, l'homme se redressa, leva la tête et voyant M. de Laveranne, accompagné d'un personnage qu'il ne connaissait pas (le docteur Tapard s'occupant, avons-nous dit, de la section des femmes) eût un subit tressaillement et soudain se trouva debout.

Ah ! sinistre et douloureux écroulement de la créature humaine !... Cet être, au visage creux, aux yeux cerclés de noir, aux pommettes saillantes, au

riktus de tête de mort, aux épaules déprimées, à la poitrine rentrée, aux jambes grêles et chancelantes !...

C'était tout ce qui restait de Jacques Darneval, du vaillant, du jeune, de l'enthousiaste artiste.

Il était là debout, presque frissonnant, de peur peut-être, qui sait ? d'espérance...

Ses yeux noirs semblaient s'être subitement ranimés. Il ne parlait pas ! il attendait !... Ses lèvres s'agitaient, mais pas un mot ne s'en échappait...

– Ha ! ha ! mon ami, fit le docteur Tapard, il paraît que nous sommes dans un de nos bons jours ! Nous sommes calmes, hein ?...

– Monsieur est un docteur de grand mérite, se hâta d'interrompre le directeur, qui vient d'étudier votre état... je vous engage à avoir toute confiance en lui.

Jacques examinait ce médecin et cherchait à deviner sur sa physionomie s'il avait en face de lui un ami ou un ennemi.

– Voyons ! causons peu, mais causons bien, reprit le docteur Tapard avec un gai sourire. Tenez ! à vous regarder, je jurerais que vous vous sentez absolument guéri, hein ? plus fou du tout !... C'est bien cela, n'est-il pas vrai ?

Jacques répondit. Oh ! que sa voix était creuse, rauque, pénible à entendre.

– Monsieur, lui dit-il, je ne sais dans quelles intentions vous êtes venu ici ; il perce dans votre ton un accent d'ironie qui me trouble. Etes-vous venu pour m'examiner loyalement ou bien apportez-vous déjà une conviction toute faite ?

Le docteur Tapard eut une moue expressive. Il ne lui plaisait pas d'être ainsi mis au pied du mur.

– Monsieur, répondit-il sur un ton sec, vous n'avez pas à préjuger mes intentions, ni surtout à suspecter ma loyauté. Je viens remplir un devoir...

– Devoir qui vous sera facile, reprit Jacques. Vous paraissiez supposer tout à l'heure que j'avais, comme tant d'autres, l'illusion de la guérison. Non, monsieur, il ne s'agit pas d'illusion. Par suite d'une terrible blessure, mon cerveau a été pendant longtemps, je le sais, en proie à une fièvre qui

avait pour conséquence le désordre des idées. De cette blessure, voici la trace.

Et soulevant ses cheveux, Jacques montra une ligne, encore rouge, qui marquait comme d'un énorme coup d'ongle la limite des cheveux.

– Ma blessure est guérie. Avec la cause, l'effet a disparu. Mes idées sont nettes, je suis maître de ma conscience et de ma pensée ; enfin, je vous le dis, je ne suis plus fou, et il n'est plus aucun motif sérieux pour me retenir plus longtemps dans cette infernale prison.

– Très bien ! très bien ! applaudit Tapard, comme si un acteur eût récité un rôle devant lui. Voilà qui est posément et nettement déduit. Vous avez été fou, vous ne l'êtes plus, voilà qui est convenu.

– Alors, monsieur, rien ne s'oppose plus à ma mise en liberté ?

Jacques disait cela timidement, avec défiance. La voix presque goguenarde du médecin lui faisait mal à entendre.

– Rien, en effet, reprit Tapard.

Puis, après un silence :

– Seulement vous me permettrez, n'est-il pas vrai, de vous adresser une question ?

– Je suis à vos ordres.

– Deux questions d'abord. Vous avez été blessé, vous êtes devenu fou, bon !... Dans quelles circonstances aviez-vous reçu cette blessure ?

Une expression de surprise et d'angoisse passa sur le visage de Jacques.

– Je pensais avoir affaire à un médecin, dit-il assez brusquement, et non pas à un juge d'instruction.

– Allons, voilà que vous vous irritez !

– Je ne m'irrite point. Vous devriez seulement comprendre, monsieur, qu'il y a dans la vie d'un homme, réduit à la misérable condition où je me trouve, des secrets qui n'appartiennent pas à lui seul et qu'il se réserve de révéler bien haut... ou de taire, selon que sa conscience le lui ordonnera...

– C'est votre opinion. je la respecte. Pourtant, ces secrets. qui me dit qu'ils existent ailleurs que dans votre imagination ?...

– Cette blessure est-elle imaginaire ?... Et que ne puis-je ouvrir ma poitrine !... vous verriez à mon cœur une blessure bien plus terrible encore !

Le docteur eut un clignement d'yeux à l'adresse du directeur.

Ah ! on prétendait que cet homme-là n'était pas fou ! Pardieu ! ceux-là étaient de bonne composition qui écoutaient sans rire ses phrases alambiquées !

– N'en parlons plus, fit Tapard d'un petit ton dégagé. Gardez vos mystères ; j'espère cependant être plus heureux avec ma seconde question...

– Je l'attends, monsieur, dit Jacques.

– Daignerez-vous me faire savoir où vous irez et ce que vous ferez, dès que vous serez sorti d'ici ?

– Ce que je ferai ! s'écria Jacques avec un élan dont il ne fut pas le maître.

– Eh bien ? fit le docteur curieusement.

Jacques se mordit les lèvres. Une partie de ce secret – qu'il gardait comme une morsure toujours saignante au plus profond de son âme – avait failli lui échapper.

C'est que soudain, dans sa mémoire, tous les noms de ceux qu'il avait aimés, de ceux qui l'avaient écrasé, brisé, perdu, tous ces noms avaient retenti avec un écho d'appel.

... D'un côté, Ambroise, Neigette, les bons, les fidèles, les dévoués,

... De l'autre, Diane, le marquis, tous les infâmes !

Mais soudain, redevenant maître de sa volonté :

– Ce que je ferai, reprit-il ; je verrai... où j'irai ?... où le hasard m'entraînera.

– Et voilà tout ?...

– Que voulez-vous de plus ?...

– Moi, rien ! Je vous demande seulement, à vous qui êtes si raisonnable, en quoi consistent en tout cela les garanties de l'administration...

– Ce qui veut dire ?.

– Ce qui veut dire, cher monsieur, que nous avons charge d'âmes, et qu'il ne peut nous convenir de lancer – à travers le monde – un ancien fou, pour le livrer purement et simplement au hasard !

– Suis-je donc un forçat pour qu'on me mette en surveillance ?

– Grands mots pour peu de chose ! monsieur ; l’homme raisonnable a un plan, un but. Quels sont les vôtres ? Vous me parlez par énigmes. Vous avez des secrets dans le passé et vous êtes mystérieux pour l’avenir. je vous le répète, ceci n’offre aucune garantie.

– Concluez !...

– Volontiers. Quand vous jugerez à propos de nous confier ces secrets et de nous dévoiler ces mystères, alors seulement nous serons aptes à juger en connaissance de cause...

– Et jusque-là ?

– Jusque-là, nous remplirons notre devoir qui est de vous mettre dans l’impossibilité de nuire...

Et prestement, pirouettant sur ses talons, le docteur Tapard se tourna vers la porte. Mais d’un bond, Jacques l’avait devancé, et se plaçant entre lui et la sortie, il le saisit vigoureusement par le bras. le malheureux !

C’est qu’aussi la mesure était comble !. Oui, Jacques avait perdu et la mémoire et la notion des choses extérieures ! Oui, pendant près de dix-huit mois, il avait vécu entre les horribles hallucinations de la folie et les réalités des tortures que lui imposait. la prétendue science des aliénistes !

Mais aussi, un jour, il y avait de cela six mois, le calme s’était fait soudain en lui... Déchirement d’un voile ! réveil ! évasion de léthargie !...

Un à un, les souvenirs, avaient surgi – comme autant de fantômes – de cette tombe de l’oubli où si longtemps ils avaient été enfouis... Ils s’étaient approchés de sa raison, les uns souriants, les autres grimaçants... Il avait frissonné devant les uns, tendu les bras aux autres, et comme, vers ces derniers, il avait voulu s’élancer, il s’était heurté aux murs d’une prison et était retombé... Mais il avait conçu la notion de la réalité, et dès lors il n’eut plus qu’un désir, qu’une volonté : être libre !

Il croyait, le pauvre ! qu’il suffisait de prouver sa guérison : cent fois, comme nous tous, il avait entendu parler des mystères des maisons de fous. En vérité, il n’y croyait pas. Non, il était impossible que ces séquestrations cruelles, dont le récit était arrivé jusqu’à lui, – fussent réelles.

Le docteur Pivonet n’avait pas tardé à s’apercevoir de ce changement d’état. Lui aussi avait étudié son malade. Ce médecin croyait à la guérison de la folie, lorsqu’elle est le résultat d’une lésion physique accidentelle.

Peu à peu, sans que ni l'un ni l'autre eussent prononcé ce mot de guérison, l'évidence s'imposa.

En ce qui regardait les hommes de bonne foi, ceux qui ne rapportent pas toutes leurs observations à un système préconçu, le plan de Jacques était d'une réussite certaine. Ne point se montrer impatient de liberté, c'était pousser le médecin à en parler le premier.

Et ainsi fut-il. Il y avait deux mois que le docteur Pivonet avait pris l'initiative d'une démarche auprès du directeur.

Celui-ci avait paru très surpris : nous l'avons dit, tout aliéné qui entrait à Villepatour lui semblait devoir faire à jamais partie intégrante de l'immeuble. De plus, une raison toute particulière lui montrait comme très délicate une déclaration de guérison. Aussi invita-t-il le docteur Pivonet à redoubler d'attention et à prolonger son examen.

Le médecin y consentit ; mais la patience humaine a des bornes. Jacques commençait à s'étonner de ces lenteurs ; puis vint l'irritation, d'abord contenue, puis éclatant enfin en revendication formelle de son droit à la liberté.

Pivonet le calma, lui expliqua la situation, lui fit comprendre toute la responsabilité qui incombait au directeur. Encore une fois, Jacques se soumit. Mais maintenant la séquestration lui était devenue une épouvantable torture... Nouvelle démarche du docteur auprès du directeur ; nouvelle temporisation.

Enfin la situation se tendait de plus en plus, et c'était pour obtenir une solution – qu'on s'obstinait à lui refuser – que le docteur Pivonet avait accepté que son diagnostic fût contrôlé par son confrère et son ami, le docteur Tapard.

Mais voici que ce nouveau médecin semblait nier – énergiquement, grossièrement – la guérison ! La mesure était pleine, elle déborda.

Donc Jacques, s'élançant vers le docteur Tapard, l'avait saisi par le bras et, plongeant dans ses yeux son regard noir et furieux :

– Ainsi, s'écria-t-il, vous me condamnez ! Ainsi, parce que je refuse, – pour des causes sacrées, – de satisfaire votre curiosité malsaine, voilà que vous me replongez dans cet enfer ! Eh bien ! non, cela ne sera pas. Je suis

sain d'esprit, j'ai droit à la liberté, et j'exige qu'à l'instant même les portes s'ouvrent devant moi !

– Mon ami, hasarda M. de Laveranne d'un ton conciliant.

– Laissez, laissez parler ! fit le docteur, « qui en avait vu bien d'autres ! »

Jacques s'exaltait de plus en plus ; il lui semblait que si ces hommes partaient sans avoir décidé de son sort, c'était l'ensevelissement éternel.

– Eh bien, non ! continua-t-il d'un accent suppliant, je n'ordonne pas... je ne menace pas !... faites-moi sortir d'ici. Vous voulez savoir ce que je ferai ! Eh bien, je vais vous le dire... je chercherai un pauvre petit être qui a été arraché de mes bras, un enfant, monsieur, qui est à moi et que l'on m'a volé !

– Vieille histoire ! pensa le docteur Tapard, qui avait peut-être un cas identique parmi ses pensionnaires de l'autre sexe.

– J'irai consoler mon vieux père... s'il n'est pas mort de désespoir.

– Voilà tout ? fit le médecin. Vous m'affirmez que vous n'avez... personne à punir, aucune vengeance à exercer ?...

Quelques mots échappés à Jacques tout à l'heure avaient suggéré cette idée au docteur.

Jacques tomba dans le piège :

– Je ne serai pas un vengeur, dit-il gravement, je serai un justicier !

– Cela suffit, dit Tapard. Venez, monsieur le directeur. Mon opinion est faite.

– Vous partez ! clama Jacques.

Et comme le médecin, faisant un pas vers la porte, ne répondait pas :

– Ah ! misérable bourreau ! s'écria le malheureux, s'abandonnant à la colère qui bouillonnait en lui ; tortionnaire infâme et stupide !... prends garde à toi !,

Que signifiait cette menace ? Rien.

Mais elle venait de décider du sort de Jacques.

Le docteur Tapard avait adressé un signe au directeur qui, obéissant, avait appuyé le doigt sur un bouton électrique.

Et une seconde s'était à peine écoulée que trois infirmiers, faisant irruption dans la cellule, saisissaient Jacques et, en un clin d'œil, enserraient ses membres dans la camisole de force.

Ah ! où étaient les résolutions de calme .auxquelles Jacques s'était si longtemps résigné ! Maintenant, exaspéré, ayant la rage folle de la violence en face du bourreau, il se tordait, insultant le docteur...

Celui-ci, trouvant enfin le chemin libre, franchit le seuil de la cellule.

– Malédiction sur vous ! lui cria Jacques.

Lui, très calme, se tourna vers les infirmiers :

– Conduisez cet homme à la piscine, dit-il. Bain glacé et douche chaude entre les deux épaules, allez !

Jacques, entraîné, poussait de véritables hurlements.

– Eh bien ! fit le docteur à M. de Laveranne, que dites-vous de cette guérison ?...

– Illusion du docteur Pivonet. Et en vérité, docteur, je ne saurais trop vous remercier, car si j'ai si longtemps hésité à me rendre aux obsessions de votre confrère, c'est qu'il y a dans l'affaire de cet homme un cas d'une gravité extrême. Je ne pouvais me permettre d'écrire à l'administration au sujet de sa guérison que si l'évidence m'y avait contraint.

– Ah ! Et peut-on savoir de quoi il s'agit ?

– Venez dans mon cabinet... je vous montrerai son dossier.

Un instant après, assis dans son fauteuil de cuir vert, le directeur ouvrait un carton, et après avoir consulté une liasse de papiers, en tirait une note qu'il plaçait sous les yeux du docteur Tapard.

Celui-ci lut, et soudain il leva les bras au ciel avec une exclamation terrifiée.

– Vous me rendrez cette justice, dit M. de Laveranne, que je n'ai pas tenté d'influencer votre décision en vous communiquant d'avance cette note terrible.

A ce moment la porte s'ouvrit violemment.

Et le docteur Pivonet, pâle, les traits contractés, allant droit à son confrère Tapard :

– Est-ce vous, monsieur, lui dit-il, qui avez donné cet ordre inique ?

– Quel ordre, cher confrère ?

– Vous le savez bien !... C'est vous qui par cruauté, sinon par ignorance, avez envoyé le malheureux Jacques à la piscine.

Le mot « ignorance » avait cinglé le Tapard comme un coup de fouet.

– Vous m’insultez, monsieur. J’ai fait mon devoir de médecin.

– Dites de bourreau !... car c’est un véritable assassinat que vous commettiez là. et sur qui ? Sur un homme que le devoir professionnel vous ordonnait de protéger... sur un homme qui n’est plus fou... et qui, je le jure, sera bientôt sorti d’ici, devrais-je moi-même aller à Paris pour obtenir justice !

– Voyons, mon jeune ami, fit Tapard dissimulant sa colère sous un accent hypocritement paternel, vous persistez à soutenir que cet homme est guéri ?

– Certes !...

– Et moi, continua gravement le médecin, je vous dis que cet homme n’est pas – ne pourra jamais – entendez-vous bien – jamais ! être guéri.

– Ce langage est indigne d’un médecin.

– Vous croyez, mon jeune confrère Eh bien, lisez !

Et, avec un geste vainqueur, le docteur Tapard tendit à Pivonet la fameuse note que venait de lui communiquer M. de Laveranne.

Le docteur Pivonet lut à haute voix :

– *A tenté d’assassiner rempeneur !*

– Eh bien ! s’écria-t-il. Qu’est-ce que cela me fait ?

Il y eut deux soubresauts, deux exclamations, deux gémissements.

– Qu’est-ce que cela lui faisait !... blasphème et sacrilège !

Et le plus effrayant, c’est qu’il continuait :

– Quel que soit le passé de cet homme, est-ce que cela empêche qu’il soit guéri ? Est-ce que cela nous autorise, nous, médecins, à le déclarer fou quand il ne l’est pas ? Sommes-nous des hommes de science ou des gardes du corps de votre empereur ?...

Votre empereur ! C’en était assez, c’en était trop...

Il était temps d’agir.

Deux jours après, le docteur Pivonet recevait sa révocation.

Le gardien Gaspard était envoyé à l’extrémité de la France.

Et deux nominations étaient faites :

Le nouveau médecin en chef – section des hommes – s’appelait le docteur Randens !

Le nouveau gardien se nommait... Lazare !

Malheureux Jacques ! c’était le martyr... c’était la mort !

II

DAVID CONTRE GOLIATH

Un mois environ avant les derniers événements que nous venons de raconter, un matin, à travers la foule qui se pressait à la poste restante de la rue Pagevin, un petit bonhomme – haut comme ça – jouait si habilement des coudes et se coulait et faufilait si prestement, qu’il parvint un des premiers au guichet.

Mine de chafoin éveillé, yeux d’émerillon, bouche gouailleuse, casquette inclinée sur l’oreille, blouse quelque peu décolorée par l’âge, tel était notre personnage qui, s’accoudant sur le rebord de bois, dit d’une voix aigre et singulièrement autoritaire :

– Une lettre pour M. Garnuchon !

– Garnuchon... par un G. demanda l’employé.

– A moins que ce ne soit par un H. comme omelette, repartit l’autre.

L’employé, qui n’entendait pas la plaisanterie, maugréa, mais chercha. Puis, prenant une enveloppe carrée entre l’index et le pouce :

– Vous avez des papiers ?

– Jusqu’à plus soif, répliqua Garnuchon. On est électeur d’abord, depuis trois semaines. et pour voter contre le Badinguet... je ne te dis que ça, mon petit.

Et il déployait la feuille électorale, dont l’examen satisfit le postier. La lettre passa de ses mains dans celles de Garnuchon, qui, sans prendre le temps de dire merci, s’élança hors du bureau.

Une fois dehors il examina rapidement l’adresse.

– Bon, fit-il. Des timbres que le diable n’y comprendrait goutte. Ça doit être ça !

Et d’un coup d’ongle, il déchira l’enveloppe qu’il entr’ouvrit seulement. Les teintes d’un billet de banque bleuèrent à travers la fente, et Garnuchon,

au risque de passer pour un fou, , battit un entrechat en pleine rue Jean-Jacques-Rousseau, et, fourrant l'objet dans la poche de son pantalon, il prit, comme on dit, ses jambes à son cou, et détala à toute bride dans la direction de la rue Saint-Honoré, qu'il se mit à remonter du même trot, bousculant les lambins qui lui faisaient obstacle.

Bref, fit tant et si bien, que dix minutes ne s'étaient pas passées avant qu'il atteignît le faubourg Saint-Honoré.

Ce nom de Garnuchon a-t-il réveillé quelque souvenir chez le lecteur ?

Voyons ! Garnuchon, le gavroche, Garnuchon, l'incorrigible gamin dont les parodies matrimoniales avaient amené la catastrophe, cause de la disparition de Jacques, Garnuchon, en un mot, l'ouvrier de Compans le charpentier.

Hélas ! il s'était passé bien du nouveau dans la maison du brave entrepreneur, et maintenant. il ne s'y passait plus rien du tout.

Car, après l'enlèvement de Jacques, après l'arrestation du père Ambroise et son envoi à Cayenne, les d'Airvault – Diane et Lazare en tête – avaient tenu à frapper tous ceux qui leur tenaient de près ou de loin.

C'était chose facile. Compans, qui les avait recueillis, avait eu l'audace de venir protester – en pleine préfecture – contre l'infâme mesure dont Ambroise avait été victime ; de plus, il avait déclaré qu'il voulait que Jacques lui fût rendu...

Bref, le vaillant ouvrier avait fait tant de bruit, que huit jours après, comme sa situation d'ancien forçat le mettait, lui aussi, à la merci de la loi de sûreté générale, il avait été expulsé de Paris comme le dernier des malfaiteurs et interné dans une ville de province.

Il avait fallu vendre l'établissement à vil prix. C'était la ruine.

Les ouvriers s'étaient trouvés sur le pavé, et Garnuchon avec eux.

Il avait bien eu l'envie de suivre son ancien patron ; mais une autre idée avait traversé son cerveau. On verra laquelle. Il était resté.

Mais comment se faisait-il qu'il vînt chercher poste restante des lettres qui – quoique non chargées – lui apportaient des billets de banque ? Mystère ! trois fois mystère !

Cependant Garnuchon était arrivé, sans ralentir sa course, jusqu'au faubourg Saint-Honoré, et là, tout droit, en personnage qui connaît les êtres,

il avait pénétré dans un débit de vin qui portait pour enseigne ces mots : *Au Joyeux Jockey*, et, après un petit salut adressé au marchand de vin qui servait à des garçons d'écurie des pleines rasades de vieux bordeaux (?) :

– Le camarade est encore là ? fit-il en désignant la porte vitrée d'un petit cabinet.

– Oh ! il n'a pas bougé ! Même qu'il ne boit guère, ce particulier-là !

– Tout le monde n'a pas la pépie ; d'ailleurs, me v'là, et on va rattraper le temps perdu. D'abord, et d'une, vous allez nous rissoler une petite entrecôte. aux pommes ! quelque chose de tapé ! Puis une bouteille de cacheté... C'est entendu ?...

– Dans dix minutes !...

– Bon !

Et Garnuchon, posant la main sur le bec de cuivre, ouvrit la porte du cabinet.

Là, accoudé sur la table, la tête cachée dans ses mains, était un autre gamin, à cheveux noirs, assez longs et frisés, vêtu d'une blouse et d'une cote propres, mais visiblement usées.

Au bruit que fit la porte, il releva la tête... une tête adorable, fine et énergique, éclairée par de grands yeux noirs... mais au teint si blanc, qu'on eût dit que le pauvre être n'avait plus qu'un souffle de vie.

– Victoire ! fit Garnuchon en tirant l'enveloppe de sa poche et en la posant, sur la table. Y a du fafiot !. En avant la musique !...

L'autre eut un tressaillement de surprise :

– Quoi ! vous avez de l'argent !

– Un peu, mon neveu, et, en attendant la pâtée que nous prépare cet estimable marchand de campêche, nous allons lire l'épître. qui accompagne le papier Joseph...

Mais l'autre, qui s'efforçait de sourire, avait d'un geste rapide porté sa main à sa poitrine et s'était laissé tomber en arrière sur le dossier de la chaise :

– Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? dit Garnuchon. De la pâmoison ! Pristi, n'en faut pas !

Il soutenait son camarade, puis murmurait :

– On n'est pas plutôt resté quarante-huit heures sans manger qu'on crève de faim ! Allons ! un peu de nerf ! entre-côte à l'horizon ! voyons !

– Merci, ce n'est rien ! un moment de faiblesse !

– C'est qu'il n'en faudrait pas beaucoup comme ça pour tourner l'arme à gauche !...

Il courut hors du cabinet, entra résolument dans la cuisine et, sans prendre garde aux protestations de la dame du lieu, plongea une vaste cuiller dans la marmite, où mijotait un pot-au-feu vainqueur, versa du bouillon dans une tasse et revint vers son camarade.

– Là ! buvons une gorgée de ce nanan-là !. un velours ! pas trop vite !...

– Ah ! que vous êtes bon, mon ami !

– Moi !... voulez-vous pas dire ça !... un feignant... un propre à rien ! Vous souriez pour de bon ; ça va mieux ? Encore une gustule !. faisons risette à petit Garnuchon...

L'autre, ayant bu, lui tendit sa petite main longue et délicate. Garnuchon la serra doucement et la porta à ses lèvres, presque respectueusement.

A ce moment, le garçon entra pour disposer le couvert.

– Hum ! de la tenue ! fit Garnuchon.

Quelques minutes après l'entre-côte demandée apparaissait sur la table, flanquée de pommes soufflées, que le gamin déclara ne pas manquer de galbe.

Il y eut un moment de silence : la parole était à la faim.

– C'est que c'est vrai, reprit Garnuchon le premier. Ça fait près de deux jours sans rien se mettre sous la dent ! Aussi, je vais fiché une gifle à ce bifteck-là, ça sera ça !...

– Oh ! je me sens mieux ! Mais la lettre... je ne comprends pas...

– Tout de suite... et tenez, la voilà ! Vous êtes plus forte que moi sur l'écriture...

Plus forte !... Il avait bien appuyé sur la désinence féminine...

Quel était donc le camarade qui l'attendait avec tant d'impatience ?

Vous l'avez déjà deviné, c'était Neigette... oui, Neigette, déguisée en gamin de Paris. Avec ses cheveux à la Titus, avec sa physionomie originale, Neigette était certes un charmant gavroche, trop charmant même et aux

maines trop blanches ; mais vaillant et courageux, insoucieux de fatigue et de misère...

Oui, de misère ! et depuis longtemps déjà.

Au jour où un commissaire de police était venu signifier à Compans l'arrêté d'expulsion qui l'arrachait à ses travaux et le chassait de Paris, le courageux ouvrier avait dit à Neigette :

– Enfant, viens avec nous. Je ne suis pas découragé. Il y aura toujours à ma table une place pour toi.

Neigette avait refusé de le suivre. Elle voulait rester à Paris ; elle voulait – et certes, c'était de sa part témérité, presque folie – lutter contre ceux qui avaient perdu Jacques, qui avaient frappé Ambroise. qui châtaient Compans d'avoir eu du cœur. Elle aussi déclarait la guerre à la Haute Canaille !

Comment ferait-elle ? Elle l'ignorait elle-même ; elle ne savait rien de plus que ce que le père Ambroise lui avait révélé : c'est-à-dire que Jacques avait été arrêté comme fou. Depuis lors, plus de nouvelles !

Elle voulait le retrouver, l'arracher à cet emprisonnement, que son imagination lui montrait horrible !. Par quel moyen ? Elle n'avait pas d'autres armes que sa volonté, son dévouement, son amour ; mais elle se sentait forte, elle se disait que rien ne la ferait reculer.

Compans – trop préoccupé lui-même du sort qui attendait sa femme et son enfant – n'insista peut-être pas autant qu'il aurait pu le faire. Il est vrai qu'un motif secret et encore inconnu des siens lui commandait cette réserve. Il devinait que la vie lui serait impossible dans une ville comme Orléans, où on l'internait, et son intention déjà bien arrêtée était de partir pour l'Amérique. Ce qu'il fit d'ailleurs un mois plus tard.

Enfin, la pauvre Neigette restait seule.

Et quand la porte se ferma pour la dernière fois sur Compans, qui partait en pleurant avec sa compagne et son enfant, quand elle vit, sinistrement close, cette maison d'où on avait arraché tour à tour tous ceux qu'elle aimait, elle s'était laissée tomber sur une borne et s'était mise à sangloter.

Alors quelqu'un s'était approché, d'elle, bien doucement. C'était Garnuchon. Nous avons dit qu'une idée lui était passée par la tête et l'avait empêché de suivre son patron.

– Mam’zelle Neigette, avait-il dit.

La pauvre enfant avait levé vers celui qui lui parlait ses grands yeux noirs baignés de larmes :

– Ah ! c’est vous !

– Oui, moi, le mauvais gars ! Garnuchon... qui donnerait les dix doigts de la main et le pouce – manière de parler – pour n’avoir pas fait ce qu’il a fait.

– Vous ne pouviez pas deviner.

– Ça, c’est vrai. Les mariages de la haute, c’est rigolo ! Mais je ne croyais pas que ça ferait du mal à M. Jacques... Mais ça n’est pas tout ça ! Ecoutez-moi, mam’zelle. Je suis un gamin, c’est vrai, raide comme balle. Je suis petiot, maigriot et on ne se douterait jamais que je vais sur mes vingt ans. et que je suis moins bête que je n’en ai l’air.

Neigette le regardait d’air étonné :

– Je vous épate... mais ça ne fait rien... Vous allez voir que j’ai du flair. Vous n’avez pas voulu partir avec le papa Compans, je sais pourquoi...

– Vous !

– Oui, moi ; et la preuve, c’est que je vais vous le dire. Vous vous dites comme ça que le père Ambroise a été emballé... que Compans file par force... et qu’il n’y a plus personne ici pour s’occuper de M. Jacques et du père Ambroise...

– Continuez ! dit Neigette, qui se sentait tout émue.

– Je ne sais pas ce que vous voulez faire... mais toujours est-il que ce ne sera pas facile... et puis vous êtes si jeunette... qu’est-ce que vous pourrez, toute seule ?... Tenez, une seule question : où irez-vous loger ce soir ?

– Je ne sais pas encore ; mais j’ai de l’argent... M. Compans.

– Oh ! Je sais bien... Parbleu ! vous avez quelques jaunets et vous croyez qu’il y en a pour jusqu’à la fin du monde. Je vous ai bien entendue : vous ne vouliez rien accepter parce que, disiez-vous, vous étiez sûre d’avoir une bonne place chez une couturière. Au fond, pas un mot de vrai. Seulement, vous aviez peur d’en priver sa femme et son bébé : il a fallu qu’il vous mît ça dans la poche, de force.

– Vous devinez tout, dit Neigette en souriant tristement.

– Mais oui, malin comme un singe, le Garnuchon des familles !... Mais le fin mot, c'est que vous ne savez pas du tout ce que vous allez faire... que vous avez du courage et que ça ne suffit pas... que vous voulez vous lancer dans Paris et que Paris vous avalera comme une mauviette... Alors, moi, qui ai du nez, je m'ai dit comme ça : Garnuchon ! t'as des bras et tu ne manies pas trop mal le rabot, le marteau et le reste. tu peux aider cette petite-là...

– M'aider ! vous !

– Ça vous étonne ?... Laissez faire ! Quand Garnuchon se fourre quelque chose dans la tête, il ne l'a pas dans les talons. Oui, je veux, moi aussi, réparer le mal que j'ai fait sans le vouloir... et je viens vous dire : Voilà le Garnuchon susnommé ; faites-en ce que vous voudrez, il obéira au doigt et à l'œil ; il cherchera avec vous, et il a un nez de chien de chasse... et des jambes de cerf et un coffre en zinc... S'il y a des coups à donner, le voilà... à recevoir, il les recevra... et puis, quelque chose de plus : le Garnuchon a une vieille mère, une brave femme qui est assez démolie, mais qui est une crème, et qui vous recevra, vous hébergera, vous dorlotera... si bien que vous n'irez pas traîner dans un tas d'endroits où on vous ferait des histoires, et des mauvaises...

Le moyen de refuser une offre aussi cordialement faite ?

Avec son exquis bon sens, Neigette devinait les périls que Garnuchon n'indiquait que très délicatement. Dans les premiers moments, elle n'avait pas réfléchi. Lutter, se dévouer, c'était tout ce qu'elle voulait. Mais maintenant, à l'idée d'aller frapper à la porte d'un hôtel garni, d'entendre des propos brutaux ou inconvenants, toutes ses pudeurs se révoltaient.

Elle devint l'hôtesse de la mère Garnuchon, une ancienne revendeuse du Temple, qu'une paralysie avait rendue infirme, mais qui était bien le meilleur cœur – disait son fils – qu'on rencontrât sous la calotte des cieux.

Elle habitait un petit logement, au cinquième étage de la rue des Blancs-Manteaux. Garnuchon couchait dans une armoire, mais il n'en était pas plus fier. Les deux dames – comme il disait – avaient la grande chambre, dix mètres carrés.

Garnuchon trouva de l'ouvrage chez un charpentier. Neigette se mit à faire de la couture. A eux deux, ils réunissaient une belle pièce de vingt-cinq

francs par semaine. Ce n'était pas le Pérou, mais on vivait. ou du moins on ne mourait pas.

Les choses étant ainsi organisées, on avait tenu un conseil de guerre.

Certes, les d'Airvault et les Planay – au faîte de la faveur – se doutaient peu que, dans une mansarde – à la lueur d'une lampe fumeuse – deux êtres, unis seulement par la volonté du dévouement, conspiraient contre leur fortune. Et peut-être eussent-ils bien ri, – et le marquis, ministre plénipotentiaire de Sa Majesté, – et le comte, attaché militaire en Allemagne, – et surtout Diane, la belle Diane, la reine de Compiègne et de Fontainebleau, – s'ils avaient vu ces deux enfants bâtir des plans d'attaque contre leur omnipotence.

Eternelle légende de David et de Goliath de la courageuse faiblesse défiant la force arrogante.

– Mais du moins David avait-il une fronde, c'est-à-dire l'arme qui frappe ; et Neigette était bien forcée de s'avouer qu'elle entreprenait la lutte, sans avoir aux mains le moindre instrument pour la soutenir.

A quel point en étaient-ils arrivés maintenant ? Y avait-il progrès dans les travaux d'attaque ? C'est ce que, mieux qu'un récit, nous apprendra l'entretien des deux amis.

Donc, Garnuchon avait remis à Neigette la lettre qu'il était allé retirer de la poste restante. La jeune fille, le gamin numéro deux, l'avait ouverte, et un gros billet de banque – de cinq cents francs, s'il vous plaît – s'en était échappé :

– Cinq cents balles ! s'était écrié Garnuchon ; et moi qui croyais à cinq badingues ! (pour les profanes, cinq napoléons)

Mais Neigette s'était hâtée de déplier la lettre, et avait couru à la signature :

– De M. Compans ! fit-elle... Oh ! le brave cœur !

Puis, s'arrêtant tout à coup :

– Mais, comment savait-il notre détresse ?

– Ah ! voilà ! dit Garnuchon... c'est un miracle... comme la sainte Trinité !...

– La lettre me renseignera... je lis :

« Mon cher Garnuchon, je suis à la fois bien désolé de savoir la position dans laquelle vous vous trouvez, vous et cette chère Neigette, et bien heureux de pouvoir vous venir en aide. Je me doutais bien que vous auriez besoin de moi ; et, quand un de mes camarades a quitté New-York, après avoir fait une petite fortune, j'ai été bien inspiré en le priant de vous retrouver et de vous donner mon adresse... »

Neigette l'interrompt.

– Mais, vous ne m'en aviez pas parlé !... Ainsi, vous aviez vu un ami de M. Compans ?

– Oh ! il a eu de la peine à me trouver le compagnon !... En voilà une perle d'homme !... Il tenait si fort à remplir sa commission, qu'il a battu tous les ateliers de charpente jusqu'à ce qu'il m'ait mis la main dessus.

– Et que vous a-t-il dit ?

– Que Compans travaillait dur... qu'il était allé je ne sais où... dans les montagnes Rocheuses... et que, là, il avait bâti une ville à lui tout seul... Bref, les affaires allaient bien... et il demandait si les amis avaient besoin de lui...

– Il ne nous avait pas oubliés !

– Lui ! allons donc ! je le connais sur le bout du doigt !... une perfection !... Or, je vous demande si la visite en question tombait à pic... car, nous pouvons l'avouer, nous n'avons pas eu de chance depuis quelque temps... d'abord, la maladie de la pauvre vieille mère... nous a mangé toutes nos économies... qui n'étaient pas de digestion difficile... et, de plus, ça nous a flanqué dans les dettes... ouf ! par-dessus la tête !...

– Mais du moins nous l'avons sauvée.

– Dites que vous l'avez sauvée ! Ah ! tenez, Neigette, je vous aimais bien, parole d'honneur ; mais quand je vous ai vue comme ça passer des quinze et vingt nuits de suite à soigner la vieille... tonnerre de chien !... eh bien, je me suis dit : v'là un chef-d'œuvre de femme !... Et, pristi, je me ferai crever la paillasse pour elle, quand elle voudra !...

– Je continue la lettre, fit Neigette, coupant court aux effusions par trop pittoresques du gamin.

« J'ai été aussi bien content de voir que vous n'aviez pas douté de moi et que, de plus, la grande affaire était en bonne voie. »

– Oh ! en bonne voie ! interrompit Neigette en hochant la tête.

– Oui, oui, c'est moi qui vous le dis : ça marche ! dame, ç'a été lentement ! Est-ce que vous croyez par hasard que deux moutards comme nous, ça peut abattre des marquis et des comtes comme des quilles. là, ouf ! je te lance ma boule, et ça y est. C'est qu'ils sont barricadés, blindés, ces animaux-là !... Nous avons trimé plus d'un an, et pour rien ! Le vieux d'Airvault à Rome ! Et la Diane ?... par monts, par vaux !... Pas moyen de mettre la patte dessus ; mais depuis six semaines, la Diane est revenue de son hôtel, là, en face d'ici, avenue Gabriel... et le Planay aussi... et dès le huitième jour je pigeais quelque chose ! Je vous dis que ça va... ça boulotte... et nous arriverons !

– Hélas ! sans doute trop tard !... Jacques doit être mort !

– Ne dites pas ça ! D'abord, vous n'en croyez pas un mot... Jacques n'est pas mort... car, s'il était *ad patres*, vous ne seriez plus vivante... Je vous dis ça, moi... vous n'avez qu'un cœur à vous deux... vous vivez... donc il vit !...

– Ah ! merci ! fit Neigette avec un élan de cœur.

– Y a pas de quoi !... à votre service ! Donc, vous savez aussi bien que moi que j'ai trouvé une piste... A quoi servira-t-elle ? Je n'en sais rien, ni vous non plus. Mais rappelez-vous notre plan. Contre les d'Airvault, contre le Planay, il faut être armé de pied en cap... Que la chance nous mette dans la main un secret de deux sous... et je me charge de les faire cracher au bassinet...

– Quel singulier style ! fit Neigette en souriant et en haussant les épaules. Ne pourriez-vous pas ?...

– Parler autrement. Non. De la zut ! Demandez-moi ma vie, mais ne me prenez pas ma langue ! Voyez-vous, je parle parisien ! C'est chaud, c'est clair. Ça n'est pas de l'argot ! Ah ! plus souvent ! Mais comme ça dit bien ce que ça veut dire...

– Enfin, me laisserez-vous achever la lettre ?

– Allez-y !

– « Je regrette de n'être pas auprès de vous pour vous aider, quoique, de mon côté, je n'aie pas été tout à fait inactif. Je compte vous donner bientôt de bonnes nouvelles du père Ambroise... »

– Bravo ! cria Garnuchon.

– « De votre côté, faites tout au monde pour retrouver Jacques. Vous me dites, mon cher Garnuchon, que c'est l'argent qui manque. Heureusement, pour ce côté-là, je suis bon. Je joins à cette lettre un billet de cinq cents francs (pas commode à trouver ici l'argent français) ; de plus, sur la page, blanche, vous trouverez un bon sur M. Livaret, banquier à Paris, qui vous remettra, sur votre signature, ce qu'il vous faudra. Vous pouvez aller jusqu'à cinq ou six mille francs, sans me gêner !... »

– Mais c'est un beurre ! exclama Garnuchon. Ah bien ! maintenant, je les tiens, les gredins !

Neigette acheva la lettre.

– « Embrassez Neigette pour moi : je vous souhaite à tous bon courage. Ma femme va bien et le bébé grandit. Votre ami : Compans. »

– Pardon, fit Garnuchon. Il y a là un ordre. Je suis obéissant, moi. Mademoiselle Neigette, apportez un peu ce front que le Garnuchon des salons y pose le baiser en question...

– Voilà ! fit Neigette en se penchant.

– Un miel ! dit Garnuchon, après l'avoir embrassée. Garçon ! cria-t-il, le café et un verre de vieille ! Sapristi ! faut se lester !

– Mais ne pas faire de sottises ! ajouta Neigette en le menaçant du doigt.

– Soyez tranquille ! la consigne, ça me connaît !. mais un peu de schnick ! ça vous remet un homme ! Savez-vous bien que pour payer le terme et empêcher la pauvre mère d'être jetée à la porte, nous avons vendu tout ce que nous avons. et que depuis avant-hier nous avons oublié de manger...

– Oh ! je ne l'ai pas oublié ! dit Neigette.

– Je vous épluche ! A preuve que vous tourniez de l'œil ! Enfin, ce qui est passé est passé ! Nous voilà ragaillardie ! Voilà le café, vous allez m'avaler ça bien chaud, et nous allons examiner un peu où nous en sommes...

– Avouez que nous ne sommes guère avancés. Nous savons que Jacques a été enfermé dans une maison de fous. mais nous ignorons laquelle.

– Ça, c'est vrai ! et voilà le chiendent ! Mais aussi, je compte le savoir... et bientôt...

– Comment cela ?

– Ici, comme on dit à l’Ambigu, je réclame toute votre attention... Savez-vous pourquoi, depuis quinze jours, je vous ai fait déguiser comme en carnaval ?

– Oui, pour épier l’hôtel d’Airvault.

– L’hôtel de Planay, s’il vous plaît, ne confondons pas. L’hôtel d’Airvault est rue Bellechasse ; l’hôtel de Planay, avenue Gabriel. Et qu’avez-vous vu ?

– Oh ! bien peu de chose... La comtesse sortant pour aller au bois... sans que jamais le comte l’accompagne... sortant le soir fort tard...

– Et ne rentrant que le matin, toujours sans M. le comte. Ceci prouve des intrigues corsées. Là où il y a intrigues, il y a péril pour les personnages. Le tout est de bien connaître le jeu et d’abattre les atouts au bon moment...

– Mais, pour continuer votre comparaison, encore faut-il avoir les atouts dans la main !...

– Nous allons en avoir...

– Et comment ?

– Avec ça ! fit Garnuchon en dépliant le billet de banque.

– Il est vrai qu’avec de l’argent on est bien fort. Mais à quoi l’employer ?

– V Vous le saurez bientôt ! Maintenant, une seule question. Vous avez remarqué dans vos longues factions un personnage, laid, maigre et grasseyé qui, plusieurs fois le matin, est venu à l’hôtel Planay...

– C’est exact...

– Et qui restait dans l’hôtel pendant une heure au moins...

– Oui.

– Et que M. de Planay accompagnait jusqu’à la rue, par la porte qui communique secrètement avec le pavillon qu’il occupe...

– C’est cela !

– De sorte que le bonhomme entraît et sortait sans que le suisse s’en aperçût.

– Tout cela est vrai !

– Eh bien, naïve enfant, comme dit Dumaine, est-ce que vous n’avez pas compris qu’il y a là un mystère. qu’un mystère c’est une arme. et qu’il nous faut piger celui-là coûte que coûte ?...

– Mais comment ?

– Nous verrons. En attendant, avez-vous vu le bonhomme aujourd’hui ?

– Non, pas encore ! Mais tenez ! s’écria tout à coup Neigette en écartant le rideau qui fermait la devanture du débit, le voilà !...

– Parfait !... fit Garnuchon. Eh bien, ma petite Neigette... croyez-moi. la danse va commencer...

– Mais que prétendez-vous faire ?

– Vous le saurez... en attendant, je n’ai plus besoin de vous jusqu’à ce soir... je vais changer le fafiot... Vous, vous irez à la maison, où vous achèterez tout ce qui manque... c’est-à-dire pas mal de choses... et, ce soir, vous aurez de mes nouvelles.

Le marchand de vins connaissait Garnuchon et ne fit nulle difficulté de lui donner des louis en échange du papier.

Le gamin remit cent francs à Neigette.

– Je garde le gros du magot ! Et tenez, je vais faire un drôle de souhait : je voudrais bien, ce soir, n’avoir plus le sou.

– Mais, je n’y comprends rien.

– Pas besoin de comprendre... Il me plaît, à moi, de dépenser quatre cents francs par jour, douze mille francs par mois, cent quarante-quatre mille francs par an... Allons, ouste ! assez causé ! Allez embrasser la mère... et dites-moi bonne chance...

Un instant après, Garnuchon, resté seul, se promenait sur le trottoir de l’avenue Gabriel, fumant une cigarette, un vrai loupeur qui hume l’air pur du peintemps.

Voyons ce qui se passait à l’intérieur de l’hôtel Planay.

III

IL FAUT DES ÉPOUX ASSORTIS.

Ce qui se passait était bien simple et on pouvait le prévoir depuis longtemps.

Il y avait huit jours environ que le comte de Planay avait envoyé son valet de chambre, dans la matinée, réclamer un entretien de la comtesse Diane.

Quelques minutes après, il pénétrait dans le boudoir de celle qui portait son nom, mais qui, ne l'oublions pas, n'avait jamais été sa femme.

Diane était plus belle que jamais. Sa virginité blonde semblait s'être marmorisée ; la passion – disons mieux, la débauche des impériales amours – avait passé sur cette nature froide sans y creuser un pli, sans en ternir l'apparente pureté.

Enveloppée dans une matinée de cachemire bleu, toute soutachée d'argent et floconnée de dentelles d'Angleterre, Diane attendait le comte, étendue sur une ottomane et fumant une cigarette d'Orient. Ses yeux, demi-clos, laissaient filtrer le rayon doux de ce regard que la plus innocente n'aurait pu imiter.

Gontran de Planay entra assez brusquement.

Quant à lui, nous ne saurions mieux le caractériser qu'en employant deux expressions essentiellement parisiennes.

Il était déplumé, décati.

Les cheveux raréfiés étaient énergiquement ramenés sur le crâne blanc ; les plis des joues, du front se creusaient en ornières profondes. Un véritable décavage. C'est qu'aussi, depuis un an, l'honorable favori de Sa Majesté avait mené une existence des plus orageuses, et il avait essuyé quelques coups de la foudre amoureuse.

– Madame, dit-il, j'ai à causer sérieusement avec vous.

– En vérité, fit nonchalamment Diane en jouant de sa babouche suspendue à la pointe de son bas de soie.

– Etes-vous, disposée à m'entendre ?

– Vous tombez bien. Je n'ai absolument rien de mieux à faire.

Gontran se mordit les lèvres ; mais se remettant aussitôt :

– Madame, dit-il, vous ne me reprocherez pas, n'est-il pas vrai, d'avoir exercé sur votre conduite un contrôle jaloux... Je vous ai laissé toute liberté, et cela en dépit de mes droits, et aussi en dépit de la défaveur qui rejaillissait sur moi...

– Ah ! interrompit Diane avec ennui. Vous me disiez que vous vouliez parler sérieusement !...

– Je vous affirme, madame...

– Je vous affirme que vous jouez la comédie. et que vous êtes un mauvais acteur. Je vous en prie, laissez là ces allures, et dites-moi bien naïvement, bien bêtement, où vous voulez en venir.

Le sang-froid de Diane était tel, il perçait dans l'accent de sa voix une ironie si calme et à la fois si impertinente, que de Planay faillit être désarçonné !

Mais il paraît qu'il s'était entraîné, – comme un cheval de course – et il repartit :

– Soit il vous plaît de traiter de comédie les justes représentations de l'homme qui vous a confié son honneur.

– Encore ! Vous êtes insupportable !

– Mais du moins, madame, je n'admettrai pas que vous me couvriez de ridicule.

– Ah ! ah ! il n'est plus question de honte ! et en quoi, s'il vous plaît, M. de Planay a-t-il, par mon fait, prêté à rire ?

– Ne jouez pas l'ignorance. En échange de ma mansuétude, vous m'avez adressé ou fait adresser la plus cruelle offense dont puisse souffrir un galant homme.

– Vous m'épouvantez !... J'ai fait cela, moi !...

Gontran, que ce ton de persiflage exaspérait, et qui eût étranglé sa femme s'il n'eût pas été le plus lâche des hommes, jugea qu'il était temps de brûler ses vaisseaux.

– Nierez-vous, madame, s'écria-t-il, que ce soit sur vos instructions que la maison Estinger a refusé de payer ce matin même une traite signée de moi ?

Diane se renversa sur le dossier de son ottomane, avec un geste de suprême ennui.

– Ah ! fit-elle, en jetant une bouffée de fumée qui tournoya dans l'air, voici que vous me parlez de question d'argent. à cette heure-ci !

– Vous aurez beau railler, madame, vous m'écoutez. Oui, ce matin même, un insolent caissier a refusé de faire honneur à ma signature' et cela

pour une misérable somme de quarante et quelques mille francs !

Diane se redressa à demi :

– Eh bien ! il a bien fait, dit-elle doucement.

– Vous dites ?

– Je dis que ce caissier est un homme précieux, respectueux de sa consigne, et que je lui ferai adresser les félicitations qu’il mérite.

– C’est-à-dire, reprit Gontran, que la colère étranglait, que vous avouez. Ainsi, il n’y a pas eu malentendu ?

– Pas le moindre malentendu...

– C’est vous qui avez donné ordre de me refuser de l’argent...

– C’est moi...

– Ah ! tenez, madame, fit de Planay en serrant les poings, prenez garde. Vous ne savez pas de quoi je suis capable...

– Vous ! allons donc ! je le sais fort bien... capable de tous les crimes qui ne demandent pas de courage...

– Vous m’insultez !

– Je le sais bien...

Planay faillit suffoquer. Il se mit à marcher de long en large dans le boudoir, et, dans un paroxysme d’exaspération nerveuse, il saisit un vase de Sèvres, et, le lançant contre le tapis, le broya sous ses pieds.

Sans s’émouvoir, Diane étendit la main et sonna.

– Que voulez-vous ? s’écria de Planay se tournant brusquement vers elle.

– Rien !... Vous faire jeter à la porte. voilà tout !...

Le laquais entra. Planay était livide.

Diane éclata de rire.

– Enlevez ces débris, dit-elle.

Et quand le laquais fut sorti :

– Vous aviez trop triste mine. J’ai eu pitié de vous. Maintenant, vous êtes libre de vous retirer : l’audience est finie.

Sa bouche, adorablement souriante, montrait ses dents de jeune loup, blanches et quasi-menaçantes.

Planay sentit qu’il fallait plier. Il n’était pas de force.

– Voyons, madame, reprit-il, j’ai été trop vif, je le reconnais ; mais enfin, vous avouerez que vos procédés à mon égard...

– Je n’avouerai rien, s’il vous plaît. Tenez, monsieur de Planay, j’aime les situations franches. Savez-vous ce que vous avez dépensé depuis un an ?

– Moi !... mais je...

– Cinquante mille francs au 10 février, vingt mille francs au 5 mars... Si je me trompe, vous m’arrêterez... Cent mille francs fin mars... en avril, soixante-quinze mille francs... en mai, cinquante mille... en juin... Ah ! vous avez été modeste... vingt mille... mais vous vous êtes rattrapé... Juillet, août et septembre ont coûté trois cent cinquante mille francs... le dernier trimestre de l’année... deux cent vingt mille... enfin depuis janvier, vous entamez la troisième centaine de mille francs. Voulez-vous faire le total, je vous prie...

Gontran passait, pendant cette conversation, par toutes les nuances de l’arc-en-ciel.

– Peut-être n’aimez-vous pas les calculs de tête... Cela fait, en quinze mois, un million cent quatre-vingt-cinq mille francs, soit, par mois, une moyenne de soixante-douze mille trois cent trente-trois francs trente-trois centimes.

– Ces calculs sont indignes de vous...

– Vous dites cela à cause des centimes, ricana Diane ; je vous les abandonne ; enfin, cher monsieur, comme cet argent est le mien, il ne me plaît plus de subvenir à ces dépenses absurdes... Ce n’est pas ma faute si vous vieillissez et si vos amours vous coûtent cher... Je n’entends pas que vous dilapidiez plus longtemps ma fortune... et j’ai donné ordre à mon banquier de vous fermer ma caisse. Comme vous le voyez, rien n’est plus simple, ni, vous en conviendrez, plus naturel.

– C’est-à-dire qu’après m’avoir extorqué l’engagement de vous laisser votre liberté...

– Prenez garde ! vous devenez impoli ! murmura. Diane en étendant la main vers la sonnette.

– Enfin... vous voulez donc faire de moi un mendiant !

– Oh ! quelles intentions me prêtez-vous là ! Je veux que vous vous rangiez, voilà tout. Voyez-vous, cher monsieur, je suis prudente et je songe à l’avenir. Certes, nous sommes riches et puissants. Mais ni l’empire ni l’empereur ne sont éternels.

– Que m’importent l’empire et l’empereur ? je veux de l’argent... il m’en faut.

– Et vous en aurez. Aussi bien, je suis heureuse de cette explication qui vous remplira de satisfaction, je n’en doute pas. A propos, que vous reste-t-il du million... que mon père vous a donné pour prix de cette liberté ?... que vous avez vendue, ne l’oubliez pas.

– Ce qu’il m’en reste ? fit Gontran en haussant les épaules, pas un louis...

– Alors, ce que je veux faire pour vous tombera à merveille...

– Ce que vous voulez faire pour moi ?

Diane prit un éventail pendu à sa ceinture, et se mit à l’agiter de la plus gracieuse façon.

– Désormais, reprit-elle très lentement et en appuyant sur les mots, mon banquier vous versera tous les mois... une somme de cinq mille francs...

– Hein ? vous avez dit ?

– Soixante mille francs par an... payables par douzième...

– Et vous voulez que je me contente de ça... moi ! Gontran de Planay !

– Loin de moi la pensée de vous contraindre à être *content* de ça. Il n’en sera pas moins comme je l’ai décidé.

Le pauvre Planay eut un sursaut de dignité. Le ton glacial – homme d’affaires – de la comtesse lui prouvait que tout plaidoyer serait inutile.

Il fit un pas vers elle et, se croisant les bras :

– C’est votre dernier mot ?

– Bah ! est-ce que vous allez marchander ?

– Non pas ! fit-il avec un mauvais sourire. Seulement, belle comtesse, souvenez-vous que, si méprisable que je vous paraisse, je n’en suis pas moins un ennemi dangereux... Encore une fois, c’est la guerre que vous me déclarez...

– Quoi ! soixante mille livres de rente, vous appelez cela la guerre ?

– Assez de plaisanterie, madame : il n’existe entre nous d’autres liens que ceux de l’intérêt, vous le savez... Ces liens, vous les brisez... Je ne vous ferai pas de vaines menaces... mais je vous adjure encore une fois de réfléchir.

– Cela me donnerait la migraine... j’y renonce.

Planay alla vers la porte et l'entrouvrant :

– C'est bien, dit-il, vous me défiez, je relève le gant. Au revoir !

Et il sortit. Diane haussait les épaules.

Le jour même, Planay se mettait en relation avec le personnage que Neigette avait vu depuis entrer fréquemment chez lui.

Et pour savoir ce qui se tramait, le mieux est de revenir maintenant à notre ami Garnuchon, qui guettait le personnage en question.

IV

GAVROCHE GOMMEUX

L'entrevue du comte de Planay et de l'inconnu dura longtemps.

Mais Garnuchon n'était pas homme à se fatiguer. Sa persévérance fut enfin récompensée, car après plus d'une heure écoulée, la porte se rouvrit et l'homme sortit.

Des épithètes par lesquelles Neigette l'avait désigné, la plus caractéristique était sans contredit celle de grasseyeux. Cet individu semblait le type de la malpropreté : veston noir, aujourd'hui roussâtre ; chapeau pelé, ignorant la brosse ; talons à biseau se tordant sur le trottoir, sous les franges d'un pantalon rapiécé.

Singulier visiteur pour un élégant comme Gontran.

L'homme sortait dans un état d'agitation facile à constater : il s'arrêta un instant en face de la porte, hochant la tête, d'un air quasi menaçant. Puis il se décida à partir.

Garnuchon se mit à le suivre : il flairait un mystère.

L'autre allait rapidement, se faufilant à travers les passants. Mais le gamin savait filer son monde et ne le perdait pas de l'œil.

La course fut assez longue ; mais Garnuchon tint bon et, finalement, se trouva dans la rue du Bouloi, en face d'une porte bâtarde dans laquelle le personnage venait de disparaître.

Garnuchon réfléchit et regarda son costume.

Il était évident que s'il s'engageait dans la maison à la suite de l'inconnu, un cerbère quelconque s'enquerrait de ses desseins.

Il faut être bien mis pour passer impunément devant certains portiers. Comme les chiens, ils aboient aux blouses.

Garnuchon savait cela ; d'autre part, quitter la place sans nouveau renseignement, c'était s'exposer à perdre la piste ; mais le hasard le servit. Comme il s'était posté sur le trottoir qui faisait face à la maison, inspectant les fenêtres, il vit son homme, débarrassé de son chapeau, ouvrir la fenêtre et s'appuyer sur le balcon de fer ! évidemment, il était chez lui.

Garnuchon nota l'étage, et, de plus, il fit une remarque précieuse. Auprès de la fenêtre, dans l'angle, l'œil perçant du gamin avait constaté la présence d'un cartonnier. Et comme s'il eût pris plaisir à compléter son signalement, s'étant écarté un moment, l'homme revint à la fenêtre tenant une plume d'oie dont il éleva le bec à la hauteur de son œil.

– Un homme d'affaires, se dit Garnuchon, je m'en doutais.

Puis prenant son parti, il se mit à courir vers la rue de Rivoli ; là, dans un de ces magasins de confection où, selon les réclames, on entre nu comme Adam avant le péché et d'où l'on sort en gommeux *di primo cartello*, Garnuchon changea de peau. Pour la modeste somme de soixante francs, il reparut mis comme un prince, – qui s'habille à la confection.

Mais, en vérité, il avait assez bon air. D'ailleurs, un coiffeur compléta l'œuvre, et comme Garnuchon se donnait dans une glace un petit regard satisfait, il se dit : – Pristi ! j'ai l'air d'un *English* ! Bon ! quelle idée !

Il n'est pas de gamin de Paris qui ne sache contrefaire l'accent anglais. Garnuchon était passé maître à ce jeu.

Aussi fut-ce avec un aplomb superbe qu'étant revenu à la maison de la rue du Bouloi, il entra dans la loge du concierge qui tirait consciencieusement le fil ciré dans une semelle de cuir.

– Hoâ ! fit-il. Pardonnez-moâ ! Avez-vous pas ici un monsieur très comme il faut.

Le portier qui aboie aux blouses, a le respect des Anglais.

Il ôta son bonnet de velours :

– Nous n'avons que des gens comme il faut, mylord.

– Haô ! je en étais très content... je veux dire un monsieur qui s'occupe de comment appelez-vous?. de petites procès...

– Un homme d'affaires...

– Yes ! affaires.

– Mylord veut sans doute parler de M. Crochagne ?

– Yes ! Croch... *all right*...

– Au deuxième, la porte à gauche, le nom est dessus.

Garnuchon enfila l'escalier. Pour un mylord, il grimpait bien.

A l'étage indiqué, il lut, sur le panneau de bois, une carte ainsi conçue :

CROCHAGNE et C^{ie}

AFFAIRES DÉLICATES – RECHERCHES DANS L'INTÉRÊT DES FAMILLES – CÉLÉRITÉ – DISCRÉTION

Il sonna. Il y eut à l'intérieur un traînement de pieds, puis la porte s'ouvrit.

L'homme grasseyant apparut.

Garnuchon, conservant l'accent anglais dont nous ferons grâce au lecteur, demanda si c'était bien à M. Crochagne.

– A lui-même : veuillez prendre la peine d'entrer.

L'homme d'affaires avait aussi les étrangers en grande estime. Ils ont de l'argent et on peut si facilement les fourrer dedans !

Entré, Garnuchon jeta autour de lui un rapide regard.

Le cabinet était sale, râpé, et, comme l'homme, grasseyant.

Quelques cartons verts, un bureau d'acajou, une demi-douzaine de chaises dépaillées.

Inutile de dire qu'ici on ne visait pas au luxe.

Ayant pris place, Garnuchon, que le Crochagne examinait attentivement, mais d'ailleurs sans défiance, prit la parole :

– Monsieur, lui dit-il, vous m'avez été recommandé par un de mes bons amis, qui n'a eu qu'à se louer de vos services.

Crochagne s'inclina.

– Et, à mon tour, je veux y avoir recours. Il s’agit d’une affaire très délicate.

– C’est ma spécialité, dit Crochagne, pauvre hère maigre, qui semblait ne pas s’être enrichi dans ses opérations douteuses.

Il avait aux mains un tremblement qui n’échappa point à Garnuchon.

– Toi, mon bonhomme, se dit-il tout bas, tu avales plus d’absinthe que de pain. C’est bon à savoir.

Puis il reprit tout haut :

– On peut compter sur votre discrétion ?

– C’est ma devise.

– Il s’agit de renseignements confidentiels. tout à fait confidentiels... sur un homme du meilleur monde.

– J’en connais beaucoup. Et si vous voulez bien me dire le nom ?

– Attendez. La personne en question nous doit d’assez fortes sommes. et si vous m’aidez à les recouvrer, vous aurez une commission magnifique. sans préjudice des sommes que je vous donnerai pour vous indemniser de vos peines.

Crochagne eut un sourire.

– Prenez d’abord ceci, dit Garnuchon.

Et, obéissant à ce principe que l’argent est tout-puissant, le gamin cueillit dans sa poche un billet de cent francs qu’il posa délicatement sur le bureau.

Crochagne étendit la main :

– Un instant ! je veux d’abord vous dire le nom de la personne. parce que si quelque raison particulière vous empêchait de me servir.

– Cela me surprendrait fort !...

Garnuchon fixa sur lui ses petits yeux perçants :

– Il s’agit, dit-il vivement, de M. le comte Gontran de Planay...

Le Crochagne, surpris, ne put réprimer un soubresaut. Et, comme malgré lui, il s’écria :

– Mauvais débiteur !...

– En vérité, reprit Garnuchon. Ce premier renseignement vaut les cinq louis. Prenez.

Les doigts de Crochagne s’abattirent sur le billet.

– Je croyais cependant, dit Garnuchon, que M. de Planay était fort riche... par sa femme...

– C'est-à-dire que sa femme est riche...

– Ne paierait-elle pas pour lui ?...

– Je n'en crois rien. Il y a entre eux une quasi-rupture...

– Oh ! fâcheux très fâcheux ! Fort jolie femme que madame de Planay... et très bien en cour.

– Vous la connaissez ? C'est une vraie grande dame !

On le voit, Garnuchon ne faisait encore que tâter le terrain. Il y avait un point acquis. Le Grochagne était bien en relation avec Planay ; mais il ne semblait guère avoir à se louer de lui, tandis qu'au contraire il paraissait professer une vive admiration pour la comtesse.

En un instant, le gamin se traça son plan.

Changeant tout à coup de ton :

– Avez-vous déjeuné, monsieur Crochagne ?...

– Moi... vous me faites l'honneur de me demander.

– Si vous avez- déjeuné. mais oui. et cela dans le seul but de vous prier d'accepter avec moi un modeste repas... On cause mieux à table...

– Ma foi, se dit Crochagne, c'est toujours un repas de pris. Après tout, je verrai bien où veut en venir cet original, et je manœuvrerai en conséquence.

Par exception, et en raison des circonstances, Crochagne arbora l'habit noir qu'il endossait quelquefois pour aller plaider en justice de paix. En tenant son chapeau à la main et en cachant ses pieds sous la table, il était presque présentable.

En fait, malgré ses défiances professionnelles, quand Crochagne se vit attablé dans un élégant cabinet du Petit-Véfour, en face d'une douzaine d'huîtres et d'un verre à demi-plein d'un sauterne excellent, il se sentit tout ragaillardi.

Du reste, Garnuchon, qui venait de dévorer une entre-côte, se sentait encore en appétit. Il jouait au naturel son rôle d'Anglais. Prudent, il parla d'abord de choses insignifiantes ; puis insensiblement revint à son sujet.

Décidément, Crochagne n'avait pas Planay en odeur de sainteté. Pourquoi ? Voilà ce qu'il eût fallu savoir. Le sauterne n'était pas suffisamment indiscret. Le corton serait-il plus bavard ? Au besoin, la carte

des vins y passerait. On peut boire beaucoup pour deux cent quarante francs, et Garnuchon était décidé à faire donner toute sa troupe, y compris les réserves.

Peu à peu le Crochagne s'attendrissait. Son Anglais lui allait comme un gant.

Ce que voyant, Garnuchon se décida à jouer un grand coup :

– Mais alors, fit-il tout à coup en regardant Crochagne bien en face, si vous estimez si peu M. de Planay. pourquoi vous mettez-vous dans son jeu ?

– Moi !

– Nierez-vous que, ce matin même, vous étiez allé vous entendre avec lui ?

Crochagne eut un tressaillement, une sorte de révolte. Ah ! on l'espionnait, lui l'espion des autres ! Il eut la pensée de jeter sa serviette sur la table et de brûler la politesse à son amphitryon.

Mais le vin souriait si gentiment dans le verre mous seline ; mais le canard avait un parfum si pénétrant ! Que voulez-vous qu'il fût !.

Garnuchon continuait :

– Il comploté quelque vilénie... je le sais. Contre sa femme peut-être !

Crochagne, qui avait la bouche pleine, faillit avaler de travers. C'était un aveu !.

– Eh bien, mon cher Crochagne, laissez-moi vous dire que vous faites tout simplement une sottise. La comtesse est toute-puissante, et si elle vous trouve sur son chemin, elle pourra bien se débarrasser de vous. surtout si votre passé n'est pas absolument irréprochable !...

– Vous venez de sa part ? demanda Crochagne.

– Eh bien, oui, riposta vaillamment Garnuchon. Que vous a donné Planay pour agir contre sa femme ?

– Rien !

– Je vous donne le double !

– Il m'a promis monts et merveilles ! (on était au Champagne, et Crochagne capitulait) mais, ce matin même, il m'a refusé un misérable acompte !...

– C'est infâme !... eh bien, attendez !

Garnuchon sonna :

– Envoyez-moi le chasseur, dit-il au garçon.

– Que voulez-vous faire ? demanda Crochagne, qui y voyait trouble.

Garnuchon – sans répondre – avait écrit quelques lignes suivies de son plus beau paraphe.

– Ceci chez M. Livaret, banquier, dit-il au chasseur. Et faites vite.

Et quand ils furent seuls :

– Mon petit Crochagne, fit Garnuchon reprenant son ton naturel, abattons les cartes... tu joues le jeu d'un sans-le-sou pour embêter la comtesse... moi, pas bête, je suis de l'autre bord... et je paie. Vingt-cinq louis pour toi, dans cinq minutes, si tu me dégoises toute l'affaire... Sinon, je ne te dis que ça... nous avons le bras long et gare à toi !

– Mais alors, fit Crochagne ahuri, qui diable êtes-vous ?

– Suppose que tu es Tricoche et que je suis Cacolet... une, deux... avec moi ou contre moi...

– Tu as dit cinq cents francs ?...

– Et ça ne sera qu'un commencement...

– Alors, s'écria Crochagne enthousiasmé, au diable le Planay...

– Bois donc, ma vieille. Un peu de cette chartreuse !

Crochagne – à moitié ivre – ne s'appartenait plus. Cependant il temporisait encore. Comme Thomas, il voulait voir et toucher les cinq cents francs. Garnuchon n'était pas sans inquiétude. Son banquier ferait-il si facilement honneur à sa signature ?

Dix minutes après, Garnuchon était averti qu'un commis de la maison Livaire demandait à lui parler. Simple vérification d'identité. Garnuchon était averti qu'un commis demandait à lui parler. Simple vérification d'identité. Garnuchon avait mille francs. Maintenant il tenait son homme.

La vue de l'or acheva de griser Crochagne, et, plein de confiance, voici ce qu'il raconta :

Planay savait qu'avant son mariage sa femme avait eu un amant, un nommé Jacques, qui était fou et enfermé dans un asile ; mais ce n'était pas tout : de cette liaison était né un enfant !...

La révélation était si brusque que Garnuchon faillit se trahir.

Et c'était cet enfant que Crochagne était chargé de retrouver... c'était de cet enfant que Planay prétendait se faire une arme pour dominer la comtesse.

– Mais il ne payait pas ! mais il promettait plus de beurre que de pain ! voilà !

– Prends tes cinq cents francs, s'écria Garnuchon, et je ne te dis que cela, ta fortune est faite. mais maintenant causons peu et causons bien. Où est l'enfant ?

Crochagne cligna de l'œil.

– Il y a encore des monacos ?

– Gourmand !. Mais donnant donnant. Où est le bébé ?

– Vrai, je n'en sais encore rien... mais je le trouverai.

– Oh ! des phrases !

– Pas du tout, reprit Crochagne en se redressant d'un air de dignité offensée. J'ai des indices... mais incomplets. et je suis sûr que, d'ici à quinze jours ou un mois, j'aurai le moutard...

– Eh bien, mon petit, tu as touché six cents francs aujourd'hui... tu peux vivre huit jours avec ça. Trouve le bébé...

.– Qu'est-ce que j'aurai ?

– Ce que tu voudras.

– Dix mille francs... c'est le chiffre du Planay.

– Va pour dix mille francs... et, de plus, les acomptes reçus ne comptent pas.

– Bravo ! s'écria Crochagne. Vous êtes un vrai gentilhomme !

Quand ils se séparèrent, Crochagne battait les murs.

– Toi ! murmura Garnuchon, si tu revois jamais le bout de mon nez, tu seras bien malin ! Ah ! Jacques a un enfant !. Eh bien ! le tonnerre de chien m'écrase si je ne le retrouve pas tout seul !

PUISSANCE DE L'ENFANT

- Eh ! tais-toi donc ! sale crapaud !
- Cogne dessus ! y a pas moyen de manger tranquille !
- Si je cogne, y miaulera plus fort !
- Eh bien, fourre-lui ça dans le bec !

Et l'homme qui, attablé devant une soupe fumante, la casquette à trois ponts rejetée en arrière, la rouflaquette impériale piquant le coin de l'œil, présentait le type ignoble du bellâtre de taverne, plongea sa cuillère dans la soupière et la retira pleine de pain brûlant.

La femme, grande, à profil dur, quarante ans, prit la cuillère et l'introduisit dans la bouche entr'ouverte de l'enfant.

Oh ! la pauvre petite chose ! le malingre petit être ! blotti dans un lit malpropre... Il était tout maigriot ! Et les membres qui s'agitaient dans une espèce de convulsion douloureuse n'étaient pas plus gros qu'un manche de couteau...

Et la mégère – sans méchanceté d'ailleurs, car elle était plus braillarde que cruelle – obéissait à son « petit homme »

Le pain, trop chaud, brûla horriblement les lèvres et la langue du bébé qui, toussant, crachant, se tordant, poussa des cris plus violents encore...

Mais, pour l'homme aux rouflaquettes, c'était seulement parce qu'il avait du « vice » et, n'y tenant plus, il se leva, prit l'enfant par le cou et, l'enlevant en l'air, appliqua sur son derrière, bien peu capitonné, je vous jure, deux claques formidables de ses doigts nouveaux.

Fût-ce cette complication de douleur qui atterra l'enfant ? La commotion ressentie retentit-elle au cerveau ? Quoi qu'il en soit, quand son bourreau le laissa retomber sur le lit, il se tut... ayant le visage plus blanc que le drap qui ne l'était guère, et les yeux à demi fermés.

La femme ne protesta pas. En somme, c'était vrai que son « petit homme » avait bien le droit d'être tranquille quand il mangeait. Et il se mettait en devoir d'achever sa ration, quand tout à coup la femme, avec un sursaut d'effroi, le frappa sur l'épaule, en disant :

- Gare !... lève-toi !... et décanille par derrière !

Cette scène se passait dans une chambre, au premier étage d'une petite maison de la rue du Bois, à Champerret.

En moins d'une demi-minute, la femme, bousculant son « petit homme », l'avait poussé dans la pièce voisine, puis avait saisi l'enfant, l'avait enveloppé d'une grande robe blanche, puis le dodelinant sur ses bras, chantonnait aux oreilles du bébé doublement ahuri :

Une poule sur un mur,
Qui picotait du pain dur.

La porte s'ouvrit, et un troisième personnage parut sur le seuil, court, trapu, à barbe grisonnante et si touffue qu'elle lui couvrait presque tout le visage...

Cet homme, c'était Lazare. La femme l'avait aperçu ouvrant en bas la porte de la cour, et elle avait réalisé ce miracle de changement à vue.

– Bonjour, madame Fénot, dit Lazare.

– Bonjour, m'sieur. Ah ! c'est bien aimable à vous d'être venu ! Et tenez, elle a l'air toute surprise et contente, la chère petite. Fais une risette à papa ; hein, veux-tu ?

L'enfant dont la bouche s'était refroidie et dont le petit derrière se calmait, ne sourit pas, mais ne pleura pas.

– Je vous ai déjà dit, fit Lazare avec une certaine impatience, que je vous défendais de lui apprendre à m'appeler son père.

– Pardon. Vous savez, c'est un mot comme ça... Ça ne tire pas à conséquence...

Lazare, soupçonneux, regardait autour de lui.

Soudain, il fit un pas vers la table où cependant il n'y avait qu'un seul couvert devant la soupière à demi vide, et prenant un objet noirâtre entre le pouce et l'index :

– Qu'est-ce que ça ? demanda-t-il durement.

– Ça ! (c'était la pipe bien-aimée d'Isidore, son petit homme). Je ne sais pas... balbutia-t-elle. Ah ! si, je la reconnais, c'est la bouffarde au marchand de journaux... Vous savez, comme ça, le matin, il fait un bout de causette.

Sans répondre, Lazare était allé vers le lit de l'enfant sur lequel madame Fénot, puisque tel était son nom, avait promptement jeté un châle à fleurs, et, l'enlevant d'un geste rapide, il avait mis à découvert les draps noirâtres, souillés, qui témoignaient de l'incurie complète de la gardeuse.

Il y eut sur son visage une contraction de colère.

Madame Fénot, assez embarrassée, reprenait de plus belle :

Une poule sur un mur,

– Silence ! fit Lazare. Vous ne m'attendiez pas aujourd'hui...

– Ça, c'est vrai, mon bon monsieur.

– Et c'est pour cela sans doute que je trouve la pauvre petite au milieu de ces malpropretés...

– Je vous assure...

– Taisez-vous, vous-dis-je. Donnez-moi l'enfant, et mettez des draps blancs...

Disant cela, il avait arraché la petite des bras de la Fénot. L'enfant poussa un cri.

– Vous lui faites mal ! dit la Fénot, contente de rendre à Lazare la monnaie de sa pièce.

Mais il avait approché son visage velu de celui de l'enfant, et il la baisait doucement, si doucement que, câline, la petite lui mit ses deux bras autour du cou, subitement calmée.

– Eh bien ! m'avez-vous entendu ?.... Ces draps !

– C'est que...

– C'est que... quoi ?

– La petite a beaucoup sali dans ces derniers temps... et la blanchisseuse...

– Vous mentez ! Ouvrez cette armoire...

– Mais...

La voyant hésiter, Lazare ouvrit un placard ; il y avait à peine quelques paires de bas, une ou deux brassières. De draps, pas l'ombre.

– Je m'en doutais, murmura-t-il. Vous êtes une voleuse !

– Moi !

– Il y a quinze jours à peine, je vous ai encore donné cent francs pour acheter du linge...

– Je n’ai pas encore eu le temps...

– Tenez ! fit Lazare d’un accent sourd qui prouvait une colère prête à éclater, je vous engage à ne pas persister dans vos mensonges. J’avais des soupçons, ils sont confirmés. Ce que je vous donne pour l’enfant, vous le gardez pour vous. ou pour le misérable à qui cela appartient. (Il montrait la pipe.)

– Quand je vous dis !...

Lazare l’interrompit d’un geste violent :

– Toutes les mêmes, dit-il. Méchantes et trompeuses !

Il réfléchit un instant, regardant l’enfant qui, un peu penchée en arrière, jouait avec sa barbe.

– Voici de l’argent, dit-il enfin ! allez acheter ce qu’il faut... Je reste là et vous attends, plus tard, nous réglerons nos comptes...

La Fénot aurait bien été tentée de s’expliquer, de protester. Mais l’œil de Lazare était chargé d’éclairs. L’orage était imminent. Le plus prudent était d’y échapper. Elle tendit la main, prit les quelques pièces d’or que l’homme lui présentait, puis se hâta de sortir.

Lazare resta seul.

Alors, il y eut sur ce visage dur et brutal une sorte de détente singulière...

Il s’assit, installa l’enfant sur ses genoux, puis, pendant quelques instants, il la contempla en silence. Seulement, on eût dit que ses yeux – d’ordinaire secs et brillants – se mouillaient de larmes.

– Dianette ! fit-il tout bas. Oh ! comme tu lui ressembles !

Il y avait deux ans que, dans une nuit terrible, – nuit de trahison et de meurtre, – Lazare avait arraché l’enfant des bras de son père assassiné.

Oh ! ce jour-là, ayant dans sa main cette pauvre créature qui avait à peine la force de crier, Lazare avait songé à lui écraser la tête aux pierres du chemin ! Une seule pensée l’avait retenu, pensée cruelle. Il voulait que cet enfant souffrît. Il voulait se venger sur lui du mal que – prétendait-il – cet être inconscient avait fait à Diane. Ce n’était pas une lueur de pitié qui avait éclairé son âme. En ce temps-là, il y avait en lui comme une férocité

d'amour paternel. Diane était tout pour lui. Et cette adoration impliquait haine cruelle pour quiconque lui faisait obstacle.

Et pourtant qui sait si, à son insu, il ne reculait pas devant le meurtre d'un enfant. Qui le lui eût dit l'eût bien surpris et il aurait énergiquement nié.

Toujours est-il qu'il emporta l'enfant et que, le lendemain, il le confia à la veuve Fénot, ancienne servante, qui avait été condamnée à la réclusion pour tentative d'empoisonnement sur son maître, dont elle espérait devenir l'héritière, et dont il connaissait le passé. Il paya largement, expliquant d'ailleurs qu'il saurait punir toute trahison.

La Fénot, maintenant, faisait des ménages, se livrait à divers commerces de bricole, bref, avec le secours de Lazare, vivotait assez bien. Amoureuse, elle entretenait l'honnête Isidore. L'enfant avait vécu par la vertu du hasard. Le vrai nourrisson de la Fénot, c'était Isidore, et Dianette n'était là qu'un accessoire.

Lazare venait rarement, par manière d'acquit. Pendant longtemps, il avait refusé d'entrer et de voir l'enfant. Pourvu qu'il vécût, pourvu qu'au besoin il pût servir d'arme contre Jacques, c'était tout ce qu'il voulait. Le reste lui importait peu.

Un jour – par une jolie matinée de printemps – Lazare, toujours impassible dans sa rudesse, avait pris le chemin de Champerret ; il venait porter de l'argent à la Fénot. Comme il approchait de la maison que précédait une petite-cour où des touffes de fusain de troènes formaient une corbeille verte, piquée çà et là de la vive couleur de petites roses, il vit, étendue en plein soleil, sur un oreiller, Dianette qui riait à la lumière chaude...

Elle avait les bras et les jambes nus, de bons bras gras à fossettes où se blottissait une tache d'ombre ; blonde, elle ouvrait ses grands yeux d'un gris profond, chantonnant de ses lèvres rouges une de ces mélopées bizarres qui sont les mélodies des enfants.

C'était au début de la liaison de la Fénot avec Isidore. Elle avait campé le moutard là, sur le dos, pour s'en débarrasser, et avait filé avec le bien-aimé.

Lazare eut un tressaillement de colère. Il lui déplaisait de se trouver en face de l'enfant ; mais comme la gardienne était absente, force lui fut bien d'attendre.

Dianette, le voyant, mit son doigt dans sa bouche et le regarda, étonnée, un peu boudeuse.

Cette face hirsute la troublait. Mais, à la fin, hardie, elle roula jusqu'à lui et, s'accrochant à son pantalon, se dressa.

Il voulait la repousser ; il eut peur qu'elle ne tombât. Il ne le fit pas.

Elle avançait les lèvres et les faisait claquer avec un bruit de baiser.

La Fénot rentra et, avant toutes choses, enleva l'enfant sur ses bras.

Lazare, délivré, reprocha à la Fénot son absence trop prolongée, puis s'en alla.

Seulement, il marchait lentement, la tête basse.

Il ne réfléchissait pas ; il était envahi par une sensation dont il ne pouvait se défendre. La petite avait voulu l'embrasser, lui ! lui qui n'avait jamais senti sur ses joues le baiser de sa propre fille, lui pour qui l'amour paternel se réduisait à l'admiration lointaine, au dévouement de l'étranger, lui qui n'était qu'un chien auquel on ne donnait même pas une main à lécher.

Ceci le troublait. Il avait la perception involontaire d'une joie inconnue.

Elle était jolie, Dianette ! et quel doux visage ! et quel bon sourire !... Après tout, c'était encore Diane qu'il reconnaissait en elle... c'était la fille de sa fille, donc un peu son enfant.

Il résistait à cette idée. Non, c'était l'ennemie, la preuve d'une stupide faiblesse. Lui, Lazare, devait, voulait la haïr.

Il resta deux mois sans revenir. Il luttait. Le sauvage se défendait.

Quand il revint, il évita de voir Dianette. Il était content de lui ; il s'était durci contre cette émotion ridicule.

Et aujourd'hui, tandis que la Fénot courait acheter des draps, tandis que Lazare était resté seul avec l'enfant, le brutal, enfin vaincu, tenait l'enfant serré contre lui, et, doucement, craignant de lui faire du mal, appuyait ses lèvres sur ses cheveux... De ce petit être, souffreteux, maintenant que la Fénot était tout à son mâle, montait jusqu'à lui une effluve de supplications qui l'enveloppait... Personne ne le voyait, il ne résistait plus, même contre lui-même.

Sa dureté s'amollissait à cette chaleur, et tandis que Dianette, docile à la caresse, se serrait contre lui, il sentait que quelque chose bondissait dans sa poitrine qui pouvait bien être un cœur.

Quand la Fénot revint, Lazare marchait dans la chambre, élevant l'enfant sur ses mains tendues et lui riant pour la faire rire... il eut comme un mouvement de honte, et, pour le cacher, s'arrêta.

Ainsi, voilà ce qui se passait : cette misérable négligeait l'enfant, le laissait croupir dans la malpropreté. Qu'elle prît garde ! il saurait la punir.

Elle essayait de se défendre. Il l'empêchait de placer un mot. Il avait besoin de crier pour n'entendre plus la voix qui murmurait en lui.

L'enfant eut peur et se mit à pleurer. Lazare l'arrêta subitement. Il n'avait pas prévu cela.

Alors, il exigea que, devant lui, la Fénot refît le lit ; il attendit que tout fût prêt ; puis, brisé, las du combat qui se livrait en lui, il partit, n'ayant pas osé, devant cette femme, embrasser encore une fois l'enfant.

VI

PACTE INÉGAL

Il revint lentement vers l'hôtel d'Airvault.

Depuis son mariage, Diane avait imposé sa présence : le marquis, – étant à Rome – n'avait plus fait d'objections. D'ailleurs ; il avait dû capituler, puisque Lazare l'avait aidé dans une circonstance critique. N'était-ce pas sur ses conseils que le marquis avait invoqué contre Ambroise la loi de sûreté générale ? Ils étaient complices.

Lazare remplissait à peu près le rôle d'un intendant.

Depuis longtemps, pendant que Diane, tout à sa nouvelle fortune, passait la plus grande partie de sa vie, soit à Compiègne, soit dans sa propriété de Saint-Cloud, où le « cher seigneur » daignait lui consacrer quelques instants chaque jour, Lazare était resté seul dans le grand hôtel de l'avenue Gabriel. Les Planay – après l'algarade de la première nuit – avaient quitté la rue de Varennes.

Lazare, triste, bourru, avait la haute main sur la valetaille. On le détestait, mais on le craignait.

Quand il rentra, un valet de pied lui dit poliment que madame la comtesse l'avait fait demander et avait ordonné qu'il se rendît dans son appartement, aussitôt son arrivée.

– J'y vais, dit Lazare.

De fait, pendant la route, il avait réfléchi, et, lui aussi, voulait parler à Diane.

Il la trouva debout, devant sa psyché, prête à sortir.

– Enfin ! fit-elle avec impatience. J'ai cru que vous ne rentreriez pas.

– Je vous demande pardon... j'étais allé...

– Peu m'importe ! Vous voilà, cela suffit. Maintenant, écoutez-moi... il se passe des choses graves, et j'ai besoin de vous...

– Vous savez que vous n'avez qu'à ordonner...

Son accent était grave. Il y avait, dans la façon de s'exprimer, je ne sais quel embarras qui frappa la comtesse. Elle se retourna et le considéra longuement.

– Qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle.

– Moi, rien. je vous jure...

– Pourquoi chercher à me tromper ?... Vous savez bien que vous n'y réussirez pas.

– Encore une fois, je vous affirme...

De quoi s'agissait-il donc ? Diane s'étonnait ; jusqu'ici, Lazare n'avait jamais eu de secrets pour elle. Il y avait dans son dévouement, dans sa passivité soumise, une sorte de régularité qui ne donnait prise à aucune éventualité de changement. Esclave il était, esclave il restait. Un esclave est impassible. Or cette fois, cette face vivait, ce front pensait. Pourquoi ?

Défiante, Diane voulait savoir.

– Lazare, dit-elle, vous m'avez demandé de croire en vous ; jusqu'ici, je n'ai pas eu une hésitation, et je vous l'ai prouvé. Aujourd'hui, je sais, je sens que vous me cachez quelque chose...

– Moi !

– Oui. Ne le niez pas. Vous ne pourriez me tromper... Eh bien, comme j'ai à vous charger d'une mission... grave, très grave, je veux savoir ce qui

vous trouble...

– Quelle que soit cette mission, je l’accomplirai...

– Qui me le prouve ?

– Vous ai-je rien refusé ?

– Le passé n’est point une garantie. Le présent seul prouve.

– Enfin, que supposez-vous donc ?

– Vous rappelez-vous qu’un jour, là-bas, à la ville, je vous ai dit : Il se peut qu’un jour, des influences nouvelles pèsent sur vous ; il se peut que d’ami vous deveniez ennemi !...

– Vous savez bien que c’est impossible !...

– Alors pourquoi refuser de parler ?... Vous vous êtes donné tout entier, disiez-vous ; alors, pourquoi vous reprenez-vous... Vous vous taisez, je me tairai...

– Mais... enfin... qui vous prouve que je vous cache quelque chose ?

– Le soin même que vous prenez à vous défendre... Brisons là, d’ailleurs... Il ne me plaît pas de supplier. Gardez votre secret, je garde le mien.

Elle avait achevé de mettre ses gants, et sa main s’étendit vers le cordon de la sonnette.

– Que faites-vous ?...

– Je vais sonner pour faire avancer ma voiture... Aucune expression ne saurait rendre la glaciale impassibilité de cette femme. Pour tous, contre tous, elle usait de la même arme, la froideur absolue, cruelle.

Maîtresse d’elle-même, elle n’admettait pas qu’on lui résistât.

– Arrêtez ! cria Lazare.

– Je suis pressée. Et puisque je ne puis plus me fier à vous, vous jugerez bon que je cherche un allié moins discret.

Lazare était atterré. Oui, il avait un secret. Et il n’osait parler.

– De plus, continua Diane, comme de la dissimulation à l’hostilité la pente est facile, je vous avertis qu’il faudra nous séparer...

– Vous me chassez !

– Je reprends ma liberté... Trêve de lamentations !... J’ai dit !

Lazare se jeta devant la porte, vers laquelle elle avait fait un pas :

– Non ! non ! s’écria-t-il, je ne veux pas partir !... Je parlerai !...

– Sais-je, maintenant, si vous direz la vérité ?

Chacune des phrases prononcées par Diane tombait avec la netteté d'une lame d'acier.

– Mentir ! moi !... non, vous savez bien que, pour vous seule, je me montre tel que je suis... avec mes colères furieuses et mes brutalités dévouées... Ah ! ne me chassez pas...je vais tout vous dire...

Diane le regarda attentivement. Il y avait dans la voix de Lazare un accent qu'elle ne connaissait pas.

Lui, tout à coup, releva la tête. On devinait qu'en se décidant à parler, il obéissait à une résolution décisive, née de longues réflexions.

– Oui, je vous dirai tout, reprit-il d'une voix ferme. Et je vous supplie seulement de m'écouter sans m'interrompre. Ce que vous allez apprendre est exact, sinon incroyable. En vérité, moi-même je m'étonne, en percevant dans mon cerveau les mots que je vais prononcer tout à l'heure. Diane, ajouta-t-il lentement, je vous ai voué une affection profonde, laissez-moi dire un amour tel que peu d'âmes humaines en ont été possédées. En vous, pour vous, par vous, je vis ou plutôt j'ai vécu jusqu'ici. Je croyais que cet amour avait mis à mon cœur une triple cuirasse que rien, que nulle force ne pouvait entamer, une cuirasse à travers laquelle nulle fissure ne laisserait issue...

– Eh bien ?

– Eh bien, Diane, je me suis trompé...

Elle s'était posée de nouveau sur le sofa, les mains croisées, son beau visage divinement encadré par un voile négligemment roulé autour de son chapeau. Elle était adorable ainsi, oui, adorable ! si à ses lèvres fraîches comme celles d'un enfant il n'y avait eu un pli, recte, dur, creusé par l'ironie...

– Ainsi, martela-t-elle de sa voix vibrante, vous ne m'aimez plus ?

– Qui dit cela ? s'écria Lazare, avec une sorte de colère... Au contraire, ma passion paternelle s'est, en quelque sorte, doublée, centuplée... Diane, je vous aime deux fois ; car je vous aime et en vous-même... et en une autre créature...

Cette fois, Diane, eut une sorte de frisson. C'était l'attente inquiète.

Elle connaissait bien Lazare, elle savait tout ce que cette âme de sauvage contenait de rudesse passionnée ; elle savait que ce père inavoué savourait en quelque sorte avec une âcre joie les souffrances auxquelles il était condamné, acceptant, recherchant en compensation la jouissance du dévouement irraisonné.

Mais qui donc... qui donc osait se venir placer entre elle et lui ?

Elle se croyait, elle se savait l'idole... Quel Dieu nouveau venait donc réclamer sa part d'adoration ?

Et elle fixait sur lui ses yeux qui s'éclairaient.

Il eut un sourire triste.

– Oh ! ne soyez pas jalouse ! reprit-il. Aussi bien, je n'ai plus le droit d'hésiter, il faut que je me confesse. Diane, je réveillerai en vous des souvenirs pénibles. Mais vous avez réclamé toute ma franchise. Diane, je vous rappellerai qu'il est au monde un être né de vous, chair de votre chair !. Diane, vous avez oublié que votre enfant est vivant !...

A ces derniers mots, pâissant comme si quelque outrage brutal l'eût atteinte en plein visage, elle se dressa... mais sans parler. Seulement, s'appuyant à la cheminée, sa main gantée tremblait un peu.

– Votre enfant ! Ah ! mieux que personne, Diane, vous avez su, vous avez compris combien je le haïssais... Je ne pensais qu'à la haine que vous éprouviez pour son père. Je n'entendais que votre voix me criant : Sauvez-moi de lui ! délivrez-moi de lui ! J'ai obéi... j'ai frappé le père... j'ai enlevé l'enfant.... Seulement, celui-là je ne l'ai pas tué...

Il y eut un silence. Peut-être attendait-il que des lèvres de sa fille un mot, un seul mot, s'échappât. Elle se tut, abaissant sur ses grands yeux les franges soyeuses de ses paupières.

Lazare sentait sa gorge se contracter.

– L'enfant a vécu, dit-il. Où ?... dans quelles conditions ?... Je vous l'ai toujours laissé ignorer, et d'ailleurs jamais vous ne m'avez interrogé ! Dans l'ombre où je l'ai cachée, la pauvre petite Dianette a grandi lentement, tristement. et puis un jour est venu où elle m'a souri... et dans ce sourire d'enfant j'ai retrouvé le vôtre. Ah ! ç'a été comme une révélation ! Je ne pouvais comprendre ce qui se passait en moi ! A cette émotion inexplicable

qui pénétrait tout mon être, je me méprenais, croyant que c'était encore de la colère, de la haine.

Il tendit ses deux bras vers Diane :

– Eh bien ! je sais tout aujourd'hui... Cet enfant qui est le vôtre, qui porte sur son front le signe indélébile de votre maternité, moi, Lazare, le bandit, la brute, moi, Lazare, né pour haïr et pour punir. moi, je l'aime ! je l'aime !...

Et comme fléchissant sous le poids de son aveu, Lazare se laissa tomber à genoux, les deux mains tendues vers sa fille... toujours muette.

– Je l'aime, répéta-t-il. N'est-ce pas naturel, après tout ? N'est-ce pas vous que je retrouve en elle ? Elle me sourit, elle me tend ses petits bras, ce qu'il ne vous a jamais été permis de faire, alors que tout enfant on vous apprenait à me mépriser ! C'est comme un recommencement de ma vie... Quelqu'un s'éveille en moi que je ne soupçonnais pas ! J'ai été votre allié, votre conseiller, votre défenseur... Je n'ai jamais été votre père... Eh bien, le lien s'est reformé entre moi et l'abandonnée... Mon cœur est plein de vous, il s'agrandit pour faire un nid à votre enfant ! Vous m'avez entendu, Diane. Dites-moi maintenant que cela est un crime contre vous !

Diane était toujours immobile. Que se passait-il en elle ? Cette explosion subite, profonde, avait-elle réveillé quelque sentiment endormi ?

– Un crime ! dit-elle d'une voix si douce et si pénétrante qu'elle avait dû ainsi résonner aux oreilles de Jacques à l'heure de leurs premières amours. Quelle femme croyez-vous donc que je sois ? Certes, le souvenir de cette pauvre enfant éveille en moi de douloureuses impressions : elle me rappelle celui qui fut l'ennemi de mon honneur et de mon repos !

– Oh ! celui-là ! exclama Lazare avec un geste de menace.

– Nous en parlerons tout à l'heure, reprit lentement Diane. Car si j'ai besoin de vous, Lazare, c'est non pas contre l'innocente créature qui vous a charmé. comme peut-être elle me charmerait moi-même. mais contre lui !

– Diane ! ma fille ! s'écria Lazare toujours à genoux. Oh ! laissez-moi vous donner ce nom ! Que vous êtes bonne ! En vérité, étais-je assez fou ? Je n'osais pas parler. Ainsi, cette enfant, cette chère petite Dianette, vous me permettez de ne la point haïr ?

– Es-tu fou, à ton tour ? demanda Diane toujours plus douce. N’ai-je pas un cœur comme le tien ?

Elle le tutoyait. Lazare se sentait inondé de joies ineffables.

Elle continuait :

– Crois-tu donc que moi-même je n’aie pas bien souvent songé à elle ?...

– Ah ! pourquoi ne pas me l’avoir dit ?

– J’avais peur pour elle de ta haine

– Ma haine ! Ah ! que je suis heureux d’avoir tout avoué !. Alors, tu me permets de te confier un projet que j’ai formé ?

– Certes, si c’est dans l’intérêt de Dianette, comme tu l’appelles, ce projet sera le mien.

– Voici. L’enfant est mal portante ; mal soignée ! Je ne puis veiller sur elle comme je le voudrais... Si je faisais ceci ? si, au vu et au su de tous, je demandais à madame de Planay de m’autoriser à recueillir l’enfant d’une sœur à moi, morte dans la misère. Alors aucun soupçon ne vous effleurerait. L’enfant serait ici, sous ce toit... Je le verrais tous les jours, je l’élèverais... Et vous-même, ne pourriez-vous pas, sans que personne s’en étonnât, embrasser quelquefois l’enfant de votre vieux serviteur ?

– Certes, tout cela est possible !

– Quoi ! vous consentiriez !...

– Pourquoi refuserais-je ? N’y a-t-il pas là aussi du bonheur pour moi !

Lazare lui avait pris les mains et les embrassait, lui demandant pardon d’avoir douté d’elle.

– Merci, Diane, répétait-il. Ce soir même l’enfant sera ici.

– Ce soir, fit Diane dont la voix ne frémissait pas, je ne crois pas, malgré tout mon désir, que cela soit possible.

– Pourquoi donc ?

– Parce que, permettez-moi ce reproche, Lazare, votre joie est égoïste et vous oubliez ce que je vous ai dit tout à l’heure.

– Quoi donc ?

– Qu’il fallait me défendre contre l’autre ! contre Jacques !

Lazare se releva d’un bond.

– Contre Jacques ! Oh ! parlez !... en songeant à notre enfant – qui est à nous et non à lui – ma haine contre ce misérable ne fait que grandir.

– Eh bien, écoutez-moi ! Aujourd’hui même, dans une heure, il faut que vous partiez pour Villepatour. car Jacques n’est plus fou ! Car Jacques veut s’évader de la prison où nous l’avons enfermé ! Il veut se venger... de tous, de moi ! Lazare, avez-vous compris que, pour cet homme, le cabanon des fous doit être une tombe ?

– Dont je ferai tomber la pierre sur sa tête... Certes, Diane ! vous avez bien agi en comptant sur moi... Expliquez-moi tout.

Elle avait repris sa place sur le sofa et avait attiré Lazare auprès d’elle.

Alors, elle lui dit ce qu’elle avait appris.

Le directeur de Villepatour avait signalé au ministère de l’intérieur la conduite du docteur Pivonet et du gardien Gaspard. Par bonheur, ces pièces étaient tombées entre les mains du chef supérieur, qui déjà avait aidé le marquis à se débarrasser d’Ambroise et de Compans. Il avait cru devoir – par courtoisie – avertir madame de Planay, en l’absence de son père.

Cet honnête fonctionnaire savait trop ce qu’il devait à un ambassadeur près du saint-siège et à la favorite du « cher seigneur ! »

Immédiatement, le plan de Diane avait été formé. Le docteur Randens achèverait l’œuvre si bien commencée par le docteur Tapard, et Lazare, par dévouement, prendrait, pendant quelque temps du moins, le poste de gardien.

Il dépendait de lui d’abrégé cet exil.

Dès que tout danger aurait disparu, il reviendrait ; et alors, il mettrait ses projets à exécution.

Diane, la bonne âme, se réjouissait déjà à la pensée d’embrasser sa fille tous les jours.

Quant à Lazare, que lui importait d’acheter ce bonheur au prix d’un nouveau crime ? Il fallait que ce danger disparût. Or le danger c’étaient la vie et la raison de Jacques. Ceci le regardait.

Diane avait réveillé la bête fauve un instant assoupie.

Certes, Lazare ne perdrait pas une heure, pas une minute.

Cependant il eût bien désiré avoir le temps d’aller embrasser Dianette.

Etrange aberration de la conscience ! Ce baiser à l’enfant lui eût sans doute donné plus de courage pour assassiner le père !

– Soyez tranquille, lui dit Diane. Alors même que mon cœur n’y serait pas intéressé, je ne manquerais pas à l’engagement pris. Dès aujourd’hui, je veux partager la tâche que vous vous étiez tracée... Dites-moi où je puis voir l’enfant, et j’irai moi-même veiller sur elle...

– Prenez garde ! ne sera-ce pas une imprudence ?

– Allons donc ! Est-ce que je me soucie de M. de Planay !... Je suis maîtresse de moi-même... ne vous inquiétez pas... partez en paix...

Une heure après, Lazare, muni de lettres nécessaires pour se faire reconnaître par le directeur de Villepatour, montait en voiture devant l’hôtel, et, de sa fenêtre, Diane lui adressait un signe pour lui rappeler leurs engagements mutuels.

Puis elle revenait vers un petit bureau de laque, écrivait quelques lignes, sonnait et remettait le billet à un laquais, en disant :

– Ceci à M. le docteur Randens, et qu’il vienne sur-le-champ !...

Oui, bien maîtresse d’elle-même ; car sur son visage, pas un signe ne trahissait ses pensées, même alors qu’elle n’avait plus personne à tromper.

VII

CE QUI RESSEMBLE AU CROUP

Le docteur Randens avait fait un beau rêve. Tant il était vrai que rien ne prévaut contre la persistance de l’idée fixe, il avait voulu lier sa destinée à celle d’une famille riche. Il avait réussi.

Lazare et Diane avaient compris de quelle utilité leur pouvait être un homme sans scrupule, décidé à tout pour parvenir. C’était pour eux comme une réserve qui donnerait, au moment venu, en cas de défaite possible.

Randens s’était fait une bonne clientèle. Il gagnait largement sa vie. Il avait installé un cabinet – grave et imposant – dans le quartier du faubourg Saint-Honoré. C’était la famille d’Airvault qui avait fait les premiers fonds. Pour arriver définitivement à la fortune, il suffisait maintenant d’une

occasion. Mais Randens était aujourd'hui assez bien posé pour l'attendre sans impatience.

Aussi, quand il reçut le billet de Diane, eût-il un tressaillement joyeux. On avait besoin de lui. Ci : une somme de. Randens était de ces prudents qui songent à l'avenir.

Il lui fallait un capital.

Congédiant ses clients, il s'était hâté de se rendre à l'appel de la comtesse d'Airvault, puis pendant plus d'une heure, il était resté enfermé avec elle.

Il paraît que l'entretien avait été des plus animés, car, en sortant du boudoir de Diane, Randens était pâle. Mais, d'autre part, il est certain que les arguments employés l'avaient touché en plein cœur, car ses lèvres violâtres esquissaient un sourire.

Primo, il était nommé médecin de l'hospice de Villepatour, aux appointements de dix mille francs, avec promesse formelle d'être relevé de ce poste dans un délai dont la longueur dépendait de lui seul.

En d'autres termes – car il ne nous convient pas d'user de réticences avec nos lecteurs – il avait la certitude d'être attaché en qualité de docteur à l'un des premiers hospices de Paris aussitôt que... Jacques serait mort.

S'il ne se fût agi que de cela, il n'est pas probable que Randens eût autant pâli ; mais une autre question avait été agitée. Diane avait imposé ses conditions, et elles étaient de telle nature que Randens, devenu quelque peu prudent depuis qu'il avait quelque chose à perdre, n'avait cédé que sous des menaces directes.

Il était d'ailleurs beau joueur. Et comme il avait perdu, il s'était décidé à payer le plus tôt possible. Il s'était jeté dans sa voiture et était rentré chez lui.

Là, dans le silence du cabinet, il avait ouvert quelques livres, avait combiné des réactifs, avait pesé des substances, les avait triturées, . mêlées, avait rejeté ceci, réfléchi à cela, et enfin, fort de sa conscience, qui devait le rendre impuni, il était revenu chez la comtesse d'Airvault, qui l'attendait à un rendez-vous fixé.

Il était huit heures du soir ; il y avait deux heures que Lazare était parti.

– Enfin ! fit Diane lorsqu'on lui annonça le docteur. Vous m'avez bien compris, lui dit-elle dès qu'il parut, et vous êtes prêt à me sauver ?

– Je suis prêt.

– Je ne doute pas de votre habileté. Cependant j’insiste sur les précautions à prendre. Etes-vous certain que toutes vos précautions sont bien prises, et que nul soupçon ne pourra nous atteindre ?

Randens regarda autour de lui.

– Oh ! nous sommes seuls. Vous pouvez parler.

– Eh bien, fit Randens, avec son sourire faux, je dois vous déclarer que ce que vous m’avez demandé d’abord est impossible.

– Hein ? Que voulez-vous dire ?

– Il s’agit, n’est-il pas vrai, de supprimer un enfant ?

– Bon. Après ?.

– Et, croyant aux combinaisons chimiques, vous avez supposé que l’on pouvait ingurgiter à ce petit être des substances vénéneuses. et ne laissant aucune trace ?

– Ne m’avez-vous pas dit vous-même que les poisons végétaux.

– Je le croyais, fit humblement Randens. Mais la science marche. Rentré chez moi j’ai consulté les auteurs les plus récents, et j’ai acquis la certitude qu’on pouvait retrouver la trace de tout poison, quel qu’il fût.

Diane le regardait, surprise.

Etait-il donc vrai que cet homme, qu’elle croyait soumis, refusât tout à coup d’obéir à ses ordres ?

– Cependant, dit-elle, vous avez déclaré tout à l’heure que vous étiez prêt à me servir ?

– Et je le répète. seulement, pour être certain de ne pas faire fausse route, j’aurais besoin de tenter une expérience.

– Que m’importe ! Ceci vous regarde !

– Il me manquait chez moi l’élément essentiel de cette expérience.

– Ce qui signifie ?

– Que c’est ici que j’essaierai l’effet du moyen que j’ai imaginé.

– Ici !. croyez-vous donc que je veuille me compromettre ? ou me prenez-vous pour un Locuste essayant sur des esclaves l’effet du poison.

– D’abord, il ne s’agit plus de poison.

– Ah !

– Dites-moi, reprit Randens d'un ton dégagé, tenez-vous beaucoup à votre chienne Follette ?

Follette était un petit chien chinois, à la peau feutrée, toujours grelottant, et qui passait sa vie dans une niche de velours garnie de satin.

– Voulez-vous donc quelque mal à ma Follette ? demanda Diane, prête à s'apitoyer sur le sort d'un chien. Depuis quelques jours la pauvre bête paraît souffrante !

Randens la regarda en souriant. En vérité, il était bien question de pitié.

On eût dit que la pauvre bête entendait qu'on s'occupait d'elle.

Etirant ses membres grêles, elle s'allongeait hors de sa niche, puis, frétilante, le museau en l'air, elle vint japper aux pieds de sa maîtresse : la voix était bizarre, éclatante dans sa faiblesse.

– Je vais vous expliquer ce que j'ai imaginé, reprit Randens. Ainsi que je vous le disais, il n'est point de poison, minéral ou végétal, qui puisse échapper maintenant à l'investigation des hommes de science. Il serait donc devenu très dangereux de vouloir accélérer la marche de la nature.

On voit que l'excellent Randens savait trouver de délicieux euphémismes. Cette périphrase signifiait tout simplement : assassiner ou empoisonner.

– Très dangereux, dis-je, si nous n'avions pu découvrir d'autres moyens, matériels, brutaux en quelque sorte, de supprimer un être gênant.

– Et ce moyen ? demanda Diane profondément intéressée.

– Vous avez lu dans quelqu'une des élucubrations ridicules des romanciers que, par exemple, il était possible de donner la mort par le rire, en provoquant son paroxysme par le chatouillement.

– En effet, je me souviens.

– C'est tout simplement absurde. Car pour obtenir ces convulsions mortelles, il faut entraver les mouvements du sujet au moyen de liens qui laissent nécessairement des traces de meurtrissure. Vous avez lu aussi qu'une piqûre d'épingle, pratiquée derrière le cou, à travers la moelle épinière, foudroyait l'homme le mieux constitué. Mais ici encore il y a trace, puis-qu'il y a blessure.

– Tout cela ne m'explique pas quel rôle peut jouer ma pauvre Follette ? dit Diane qui passait sa main blanche sur la peau rude de l'animal.

– – L’important, continua Randens, aussi calme que s’il avait professé devant des élèves dans un amphithéâtre, c’est de ne laisser – après l’opération – aucune marque intérieure ni extérieure. Eh bien, ajouta-t-il en tirant de sa poche une sorte de bonbonnière pareille à celles que portaient nos grand’mères, ce moyen, je l’ai découvert.

Il fit tourner sur lui-même le couvercle de la bonbonnière. Elle renfermait de grosses dragées blanches, semblables à ces friandises qui se distribuent aux baptêmes chrétiens.

Il en prit une entre le pouce et l’index :

– Voici, dit-il, qui est d’un aspect bien inoffensif. Eh bien, ceci c’est la mort, la mort sans traces, la mort avec toutes les apparences d’une crise naturelle, et pour vous persuader, je ne vous demande que l’autorisation d’essayer l’effet sur Follette.

La mort sans traces visibles ! Les yeux de Diane s’agrandissaient. Cette âme perverse était impatiente maintenant de savoir la vérité. Etre maîtresse de la vie et de la mort, quelle puissance !

Le chien, égayé, courait maintenant sur le tapis. Un gant de sa maîtresse avait glissé à terre. Il l’avait saisi dans sa gueule, bondissant, jetant de petits cris joyeux, mais toujours de cette voix singulière que nul ne remarquait.

ï – Faites, dit Diane.

Randens appela Follette.

L’animal, confiant, bon comme sont les bêtes, accourut en frétilant. Randens lui montra le trajet, pour l’exciter, l’approcha de son museau, puis l’éleva en l’air. Follette se mit à sauter gaîment, avidement, désireuse d’atteindre la friandise.

Enfin Randens lui permit de la saisir entre ses dents et, en même temps, de son pouce, il enfonça la dragée dans sa gorge. Le mouvement fut même si (brusque que les crocs pointus de l’animal déchirèrent la peau du doigt.

– Heureusement, fit Diane, que Follette n’est point enragée !

A ce mot, Randens ne put réprimer un frisson, et, un instant, sans savoir pourquoi, il regarda son pouce qui saignait. Ce ne fut qu’un éclair. Il revint à l’expérience qui le sollicitait.

Follette ayant cette boule dans la gorge, faisait des efforts pour la rejeter : de ses petites pattes, elle se frottait le museau comme pour l’arracher. Mais

la saveur du sucre qui fondait lui fut bientôt agréable. Et elle resta immobile, avalant.

Diane, debout, les bras croisés, attendait, devinant que ce n'étaient là que des préliminaires.

Quelques minutes se passèrent. Pas un mot n'était échangé. Randens, attentif, entourait son doigt blessé avec son mouchoir.

Tout à coup, l'animal leva la tête, inquiet. Puis son cou s'allongea, tandis que son museau se dressait. En même temps, une toux rauque, bizarre, s'échappa de sa gorge.

– Sonnez, dit Randens à Diane.

– Quoi ! Voulez-vous donc un témoin de ce qui va se passer ?

– Oui ; c'est le témoin même qui constituera notre sécurité.

Diane obéit.

La femme de chambre parut :

– Je ne sais ce qu'a cette pauvre Follette, dit Randens. On dirait qu'elle a soif. Apportez-lui de l'eau.

La femme de chambre se hâta d'obéir et revint avec un bol plein d'eau qu'elle plaça devant l'animal. Follette avidement se mit à boire.

– Ce ne sera rien, dit Randens.

Mais soudain l'animal avait bondi en arrière ; de plus en plus elle tendait le cou, la raucité de l'aboiement s'accroissait.

– Elle étouffe ! s'écria la camériste toute troublée.

Elle la prit dans ses bras. Diane fit un mouvement. Randens l'arrêta d'un geste.

La bête se tordait, ouvrant la gueule, tirant la langue, qui ressemblait à un chiffon sanglant ; les yeux s'agrandissaient, une bave blanche dégoulinait entre ses dents.

– Follette ! ma petite Follette ! disait la femme de chambre, la berçant comme elle eût fait d'un enfant.

Follette sifflait maintenant : un râle aigu déchirait sa pauvre poitrine. Tout à coup, elle se tordit si violemment qu'elle s'échappa des bras qui la retenaient. Sautant sur le tapis, elle se mit à courir en rond, affolée, râlant, sifflant toujours.

– Mais qu'a-t-elle donc ? s'écria Diane.

– Oh ! j’ai déjà vu cela, dit la femme de chambre qui était devenue toute blanche. C’est une espèce d’angine, comme qui dirait le croup des enfants.

Le râle était grave maintenant, la bête ralentissait sa course. On voyait ses malheureux petits membres s’étirer dans des efforts convulsifs. Evidemment, c’était la respiration qui lui manquait. La femme de chambre disait touj ours :

– Ma Follette ! ma petite Follette !.

L’animal souffrait horriblement. Elle s’était accoufée, vaincue. Seulement, dans une tentative suprême, elle essayait d’aspirer l’air qui ne pouvait plus passer à travers sa gorge. Les yeux se contournaient. Il y avait dans sa gorge des râpements comme sous l’âpreté d’une lime de fer ; puis elle tomba sur le flanc, ses pattes s’allongèrent, des hoquets sinistres, muets la secouèrent tout entière ; puis plus rien... elle était morte !...

– J’ai déjà vu cela, répétait la femme de chambre en hochant la tête. C’est une maladie de chien.

Quand Randens et Diane furent seuls :

– M’expliquerez-vous ce qui s’est passé ? demanda la comtesse d’Airvault.

– D’abord, répliqua Randens, avez-vous entendu ce qu’a dit cette femme ? Ceci ressemble à s’y méprendre à une angine... au croup des enfants...

– C’est vrai !... Qu’est-ce donc ?...

– La dragée que j’ai donnée à Follette renfermait un morceau d’éponge séchée. Quand la bête a bu, l’eau a gonflé l’éponge et l’a étouffée...

Les deux misérables se turent. Il est des instants où le crime commis répand autour de lui une sorte d’atmosphère glacée. Ce n’était qu’une bête qu’ils avaient tuée, mais Randens disait, – et Diane le comprenait, – que cela ressemblait au croup des enfants.

Ils prirent rendez-vous pour le soir même. Diane remettrait à Randens le signe de reconnaissance qui lui permettrait d’arriver jusqu’à Dianette.

Et le médecin n’oublierait pas sa bonbonnière !

VIII

OU L'ON S'OCCUPE DE L'AVENIR D'ISIDORE

Lors de la scène précédente que nous avons racontée et dans laquelle Lazare était si malheureusement intervenu, la mère Fenot avait été profondément vexée de se laisser prendre au piège.

Et Isidore, donc ! il lui avait fait une scène à tout casser.

– Mais c'est ta faute ! mon petit homme ! pourquoi que tu avais laissé ta pipe sur la table !

– Faudrait peut-être se priver de fumer...

– Je ne dis pas ça. Mais, enfin, ça l'a mis en colère, le particulier...

– Et tu as été assez bête pour dépenser en luxe, en fanfreluches les cent francs qu'il t'a donnés !

– Il n'y avait pas moyen de faire autrement.

– Ouais ! si tu n'étais pas une bête, madame Fenot, tu aurais pris les bibelots à condition, et, le dos tourné, tu les aurais rendus !

– Oh ! comme tu es malin ! Moi, j'étais toute saisie. j'ai pas pensé à ça.

– Heureusement qu'il reste le clou ! avait soupiré Isidore.

Et, carrément, en homme dont le sommeil n'a jamais été troublé par d'absurdes scrupules, « mon petit homme » était allé *coller* le linge au Mont-de-Piété.

Rasséréné, il avait daigné pardonner à la Fenot, et on s'était payé en famille un petit *frichti* des mieux conditionnés, avec côtelettes aux cornichons et vin cacheté.

Dianette, enveloppée de nouveau dans ses haillons, dormait.

Isidore – satisfait de l'existence – humait un moka distillé par la main de la Fenot, une pure ambroisie. La bouffarde jouait son rôle dans la partie. Il était huit heures du soir. Bonne journée ! Ça aurait bien été le diable qu'on eût encore des désagréments...

Soudain – voyez combien la Providence est quelquefois taquine – on frappa à la porte.

– Sacr...! grommela Isidore.

– Attends ! qu'est-ce que ça peut être ? fit la Fenot. L'autre ne frappe pas comme ça...

Elle entr'ouvrit la fenêtre et vit une ombre devant la porte extérieure.

– Qui est là ? demanda-t-elle durement.

– Ouvrez, dit une voix. Il faut que je vous parle...

– On ne cause pas à cette heure-ci. Allez vous faire, etc.

– Pas de bêtises ! murmura Isidore qui avait examiné l'intrus à travers les rideaux. Ça a l'air d'un homme très chic. Y a peut-être des ronds à gagner.

– Hum ! Alors tu crois...

– Moi, j'ouvrirais. D'abord, tu n'as rien à craindre. Je serai là, dans la pièce de derrière.

L'homme du dehors frappait toujours. Il ne semblait pas prêt à abandonner la partie.

– Eh bien, on y va ! déclara la Fenot.

– Et ouvre l'œil, dit Isidore. Vois-tu, faut pas négliger les occas...

En un tour de main, il avait pris sa tasse, ayant soin, cette fois, de ne pas oublier sa pipe, et s'était *cavalé* (selon son expression) dans la pièce à côté.

La lampe à pétrole brûlait sur la table. La Fenot jeta un regard autour d'elle. L'enfant dormait. On pouvait ouvrir la porte à l'inconnu.

La mégère descendit et, à la lueur d'un bec de gaz, examina le visiteur. En effet, c'était un élégant dans toute la force du terme. Le hasard se présentait sous une forme des plus correctes.

La Fenot leva les verrous. L'homme- se glissa lestement dans la petite cour.

– Vous êtes bien madame Fenot ? demanda-t-il.

– Pour vous servir...

– Peut-on causer avec vous sans crainte d'être dérangé ni épié ?...

– Oh ! pour ça, on peut être tranquille et si vous voulez me suivre...

La Fenot était une gaillarde qui ne s'inquiétait pas facilement. Elle avait affronté des hasards moins bien mis que celui-là.

Et puis, à tout dire, le personnage avait, outre sa tenue de gentleman, une certaine prestance qui ne manquait pas de produire son effet. Isidore, qui avait le flair, l'avait caractérisé d'un mot : c'était un homme chic.

Précédé par la Fenot, il avait pénétré dans la chambre.

Au premier coup d'œil, il avait aperçu le lit, et un sourire de satisfaction s'était dessiné sous sa moustache. Du reste, avec une politesse exquise, il

s'était découvert ainsi qu'il convient quand on se trouve en face d'une dame et avait montré un crâne dégarni sur lequel des cheveux, ratissés par la main d'un maître, essayaient des groupements dissimulateurs.

– Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur ? demanda la Fenot.

Lui, ne répondant pas encore, examinait le lieu où il se trouvait.

– Chère madame, dit-il enfin, êtes-vous une personne raisonnable ?...

– Hein ! fit la Fenot avec un soubresaut. Le contraire serait fâcheux. Je ne suis plus une gamine.

– Alors, nous pourrions sans doute nous entendre.

– Nous entendre... sur quoi ?

– Vous allez le savoir... Mais d'abord, répondez à une question... Connaissez-vous ceci ?...

L'inconnu avait tiré de sa poche un portefeuille de cuir de Russie sur le plat duquel se détachaient des initiales d'argent surmontées d'une couronne. L'ayant ouvert, il avait extrait un billet de banque, qu'il déplia.

La Fenot ouvrit de grands yeux :

– Ça, c'est mille francs !

– Eh bien ! si, comme vous le dites, vous êtes une femme raisonnable, et, si nous parvenons à nous entendre, ces mille francs sont à vous.

– Alors, demandez ; faites-vous servir, dit nettement la Fenot, qui, sans savoir de quoi il s'agissait, se savait d'avance prête à tout.

Cependant, elle ne put réprimer un mouvement de surprise ou plutôt de contrariété quand l'inconnu, ayant remis le billet dans son portefeuille, reprit en se tournant vers le lit :

– Cet enfant est-il à vous ?

Répondre tout de suite la vérité, c'était tentant d'abord, puisqu'il y avait mille francs à gagner. Mais, d'autre part, il y avait Lazare dont, à tout dire, la Fenot avait une peur bleue.

– Pourquoi donc qu'il ne serait pas à moi ? grommela-t-elle, évitant de répondre directement.

L'inconnu ne put réprimer un mouvement d'impatience.

– Madame, fit-il d'un ton dur, je n'ai pas le moindre désir de jouer aux propos interrompus. Je sais – vous entendez bien – je sais que vous gardez ici un enfant qui vous a été confié... Est-ce celui-ci ? est-ce un autre ?... Je

l'ignore. J'ai le plus grand – le plus sérieux intérêt à savoir exactement la vérité. Si vous êtes franche, votre fortune est faite... Maintenant, réfléchissez... je ne suis pas pressé... j'attendrai.

Et le personnage, s'asseyant, croisa les jambes, tandis que de l'air le plus placide du monde il tirait un cigare et se mettait en devoir de l'allumer.

La Fenot était fort embarrassée. La question était nettement posée. Fallait-il répondre ou s'abstenir ?

Mais tandis qu'elle hésitait, la porte derrière laquelle son petit homme était blotti s'ouvrit à demi, et le très honorable Isidore – invisible pour l'inconnu – mima des gestes et des lèvres ces quelques mots :

– Tire-lui d'abord les vers du nez.

Le conseil était pratique : la Fénot le suivit :

– Mon bon monsieur, dit-elle de sa voix traînante, vous avouerez que si on m'a confié un enfant, ça n'est pas pour que je bavarde sur lui avec le premier venu. Encore fallait-il au moins me dire qui vous êtes ?

L'homme se leva brusquement.

– Vous êtes trop curieuse, déclara-t-il. Je vous ai montré mon passeport, de l'argent. Maintenant décidez-vous ! Répondez ou ne répondez pas. Seulement. je vous avertis que si vous ne voulez pas de bon gré me fournir les renseignements dont j'ai besoin, je connais un autre moyen de les obtenir...

– Eh mais ! s'écria la Fenot que ce ton cassant blessait dans sa dignité de femme, je voudrais bien le savoir, votre moyen...

L'inconnu fit un pas vers la porte.

– C'est bien simple. De ce pas, je me rends chez le commissaire de police...

– Hein ?...

– Je déclare que vous retenez chez vous un enfant qui ne vous appartient pas ; et comme j'ai quelque influence, je puis vous l'affirmer, le magistrat appellera madame Fenot à son bureau... et je serais fort étonné qu'elle ne lui répondît pas comme il convient...

Ici Isidore – touj ours à son poste d'observation – ouvrit les deux bras en signe de découragement. Pas à dire ! on avait affaire à plus fort que soi.

Fallait capituler ! mais, ajouta-t-il toujours à la muette, en appuyant le pouce de la main droite sur la paume de la main gauche, faut qu'il paie !...

La Fenot comprit.

– Qu'est-ce que vous donnez ? fit-elle brusquement en se campant les deux poings sur ses hanches.

– Cela dépend...

– De quoi ?

– D'abord, de votre réponse à ma première question. Si l'enfant est à vous...

– Vous savez bien que non ! avoua la Fenot en haussant les épaules. Ce renseignement-là ne vaut pas cher, puisque tout le monde dans le quartier aurait pu vous le donner ; mais il y a autre chose et c'est pour cette chose-là qu'il faudra casquer...

– Qui vous a confié cet enfant ?

– Combien ? riposta la Fenot.

– Mille francs.

– Donnez !...

– Voici.

Ce dialogue – ponctué d'une remise financière – avait été rapidement échangé. On s'entendait et on allait bon jeu bon argent.

– L'enfant vous a été remis par un nommé Lazare ?

– Oui.

– Vous a-t-il dit le nom de la mère ?

– Non.

– Avez-vous l'acte de naissance ?

– Oui. Père et mère inconnus.

– N'avez-vous aucun soupçon ?

– Ça, c'est autre chose. Combien ?

– Encore mille francs.

– Voici.

– Bon ! Lazare est le confident d'une grande dame.

– Qui s'appelle ?

– Hum ! je devrais bien vous faire payer le nom à part...

– Soyez tranquille, je ne serai point avare. D’ailleurs, ce nom, je puis vous le dire.

– Ah !

– Cette grande dame s’appelle la comtesse de Planay !

– C’est bien ça !... Et voulez-vous que je vous dise le vôtre ?

– A moi ?

– Si vous croyez qu’on est plus bête que nature. Vous êtes tout bêtement le mari de la dame ! n’est-ce pas, monsieur le comte de Planay ?

Le comte – car c’était bien lui – tressauta sur son siège.

Planay était un de ces niais titrés qui se croient toute malice infuse. Il avait affecté des allures de grand seigneur, jouant avec une croquante comme le chat avec la souris ; mais la Fenot était une roublarde et avait l’œil américain. Ce n’était pas d’ailleurs bien difficile à deviner.

Mais comment de Planay se trouvait-il là ? Qui lui avait révélé la retraite de l’enfant.

Mon Dieu ! c’est bien simple ! disait le pauvre Gil-Pérès, dans je ne sais quelle pièce du Palais-Royal. C’était le sieur Crochagne qui lui avait livré le secret.

Ici, lecteur, je comprends votre surprise ; comment se pouvait-il faire : 1^o que Crochagne eût découvert la piste de l’enfant ; 2^o comment, ayant promis de servir les intérêts de Garnuehon, Crochagne l’avait-il trahi ?

Toujours de plus en plus simple.

A la première question, nous répondrons que Crochagne n’avait pas eu grand mérite à deviner que le meilleur moyen de trouver l’enfant était de s’attacher successivement à suivre les gens qui sortaient de l’hôtel Planay.

Lazare – filé sans le savoir – avait conduit Crochagne à Champerret. Crochagne avait vu la Fenot portant Dianette dans ses bras ; il avait su, dans le voisinage que l’enfant lui avait été confié par l’homme barbu qui la venait voir de temps à autre, et, sans grand effort d’imagination, il avait pu conclure.

Venons à la seconde question. Il est un proverbe – d’une incontestable vérité – lequel proclame qu’il vaut mieux tenir que courir. Or, au moment où Crochagne avait dévotement absorbé la chartreuse que lui prodiguait Garnuchon, il se trouvait, on s’en souvient, en très froides relations avec de

Planay, qui n'avait pas d'argent et ne payait encore qu'en monnaie de singe, c'est-à-dire en belles promesses.

Certes, si Crochagne, ayant trouvé l'enfant, avait vu apparaître le jour même Garnuchon, armé des dix mille francs promis, il n'eût pas hésité à tenir la parole donnée. Mais, de son côté, Garnuchon avait eu la prétention d'agir par lui-même et d'économiser la forte somme promise à l'homme d'affaires. Si bien que Crochagne ne voyant rien venir et n'entendant même pas parler de son client du Petit-Véfour, s'était rabattu sur le Planay.

Or, le comte avait depuis quelque temps au jeu la chance de. Sganarelle qu'il méritait. Dès que Crochagne parla, ce fut affaire faite. Et c'est ainsi que Planay se trouvait, le soir même, en grande conversation avec la Fenot.

Donc, incurie ou avarice de Garnuchon, avidité de Crochagne et richesse provisoire du comte, tout avait contribué à ce résultat.

– Eh bien ! s'écria Planay, jouons cartes sur table : d'après vos propres paroles, vous savez à qui appartient cet enfant, l'enfant de ma femme. Combien me demanderez-vous pour témoigner, au besoin, de toutes les circonstances que vous connaissez ?

– Dame ! ça, c'est un chiffre à débattre.

– Ne discutons pas. Voici ce que je vous offre...

Ici, le museau d'Isidore apparut de nouveau dans l'entrebâillement de la porte.

La Fenot était tout oreilles.

– D'abord, vous quitterez cette maison et vous viendrez habiter à l'hôtel de Planay.

Ça, c'était acceptable. Seulement, il fallait voir la suite. La Fenot se contenta d'un signe d'acquiescement.

– Vous viendrez avec l'enfant, dont vous serez la gouvernante, la nourrice. Je vous donnerai comme fonction le soin de la lingerie.

Encore possible. La Fenot opina de nouveau du bonnet, expression métaphorique, car, pour tout bonnet, elle portait une fausse natte énorme, dans les prix de cent sous.

– Jamais, par votre physionomie, par vos allures, jamais par un mot, par un signe, par un simple regard, vous ne donnerez à supposer que nous nous connaissons.

– Bon ! et après ? dit la Fenot.

– Six mille francs par an. Trois mille francs de pension plus tard.

– Bon ! répéta la Fenot. Et après ?...

– Voici ce que j'exige de vous. Vous veillerez avec le plus grand soin sur l'enfant qu'on aurait tout intérêt à vous enlever et à faire disparaître. Vous épieriez l'attitude de la mère, et, par tous les moyens, vous tenterez de l'amener à se trahir. D'ailleurs, je veillerai moi-même.

– Un rôle de moucharde, quoi ?

– Nommez-le du nom qu'il vous plaira. Acceptez-vous ?

A ce moment, Isidore – oubliant toute prudence – s'agita en gestes désespérés, ramenant sans cesse son index vers sa propre poitrine.

Le sens de cette mimique était clair. Elle signifiait :

– Eh bien ! et moi, qu'est-ce que je deviens là-dedans ?

La Fenot fut émue. C'était vrai, ça. Et Isidore, et « mon petit homme » ?

– J'accepterais peut-être, fit-elle, mais à une condition.

– Ah !

– J'ai un cousin.

– Un cousin !

– Et je voudrais qu'il fût attaché au service de M. le comte.

– La chose est faisable... Mais quel emploi ?

– Oh ! mon Dieu ! dit naïvement la Fenot, pourvu qu'il n'y ait rien à faire.

– C'est entendu. Enfin, puis-je compter sur vous ?

– A peu près. Seulement, les déménagements, ça coûte cher... et faudrait, comment vous dirai-je ça, faudrait arroser un peu tout de suite.

– Ce qui veut dire ?

– Que si vous aboulez... trois billets de mille, que vous me donniez la place en question, que vous soyez gentil avec Isidore...

– Ah ! le cousin s'appelle.

– Isidore ! Un homme si bien ! Monsieur le comte l'aimera tout de suite.

– Je n'en doute pas. Enfin, si j'accepte toutes vos conditions ?

La Fenot se rapprocha de lui, cligna de l'œil, et avec cette familiarité qui établit tout de suite l'égalité entre gredins, lui tapota doucement l'épaule :

– Alors, mon petit père, vous pouvez compter sur nous. On vous aura la preuve que la petite est l'enfant de votre femme.

Planay, grand seigneur, avait eu peine à réprimer un tressaillement de répugnance. Mais la fin de la phrase amena un sourire sur ses lèvres :

– C'est chose faite, dit-il.

– Mais. les trois mille balles...

– Vous venez d'en recevoir deux mille... Ces trois mille-là vous seront versées le jour où vous vous installerez à l'hôtel...

– Demain... alors.

– Va pour demain...

– A quelle heure monsieur le comte sera-t-il visible ?

– Venez à midi ; tout sera disposé pour vous recevoir.

– Tope, alors ! demain à midi.

Puis d'un ton sérieux :

– Vous savez, mon petit père, faudra pas essayer de f... mettre la Fenot dedans : elle en a avalé de plus gros que vous...

Décidément, ils s'entendaient à merveille.

Planay avait très bien manœuvré. Maintenant, il était sûr du succès. Il était impossible que Diane, malgré sa dissimulation, ne se trahît pas un jour ou l'autre. Il l'espionnerait continuellement.

Il n'y avait pas, il est vrai, grandement à compter sur les élans de son cœur. Mais sa colère même la trahirait. Lorsqu'elle verrait que le témoignage vivant de sa faute était là continuellement sous ses yeux, elle ne pourrait plus se contenir.

Planay saurait saisir le moment psychologique.

Que voulait-il, après tout ? Est-ce qu'il songeait à un procès scandaleux, déshonorant pour sa femme et pour lui ? Est-ce qu'il prétendait revendiquer ses droits d'époux outragé. Pas si bête.

Ce linge trop sale devait se lessiver en famille.

Pour résultat, il y aurait un bon petit chantage. Diane, humiliée, épouvantée, serait bien contrainte de desserrer les cordons de sa bourse.

Et de Planay ne tendait pas à autre but.

Donc la Fenot, enchantée de la riante perspective qui s'ouvrait devant elle, heureuse surtout de l'avenir ouvert à Isidore, ce bon chéri ! reconduisit

de Planay avec force salamalecs. Oui, elle serait le lendemain à l'hôtel, et M. le comte verrait. La mâtine n'avait qu'à se bien tenir ; la mâtine, c'était Diane. L'entretien se poursuivit dans la nuit, hors de la cour.

Puis Planay monta dans sa voiture, qui l'emporta.

La Fenot, toute légère revint.

Mais voici qu'au moment où elle franchit le seuil de la porte qu'elle avait laissée ouverte, une ombre noire se dressa, devant elle.

La Fenot avait poussé un petit cri de biche effarouchée.

C'était excusable. Elle venait de passer par de si nombreuses émotions !

D'ailleurs, le nouveau personnage, dont elle distinguait mal la silhouette, avait toutes les allures d'un traître de mélodrame. Il était enveloppé d'un large manteau, et un chapeau à ailes énormes, projetait sur ses traits une ombre épaisse.

– Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ? demanda la Fenot, dont la gorge se serrait.

– Rien qui puisse vous épouvanter... Je viens causer avec vous.

– Ce n'est pas l'heure de causer...

– Si fait... car je viens de la part de quelqu'un qui a le droit d'entrer ici à toute heure...

La Fenot se redressa irritée :

– Le droit ! clama-t-elle. Je voudrais bien le connaître, ce particulier-là...

– Vous le connaissez fort bien...

– Et son nom, s'il vous plaît ?

– Il s'appelle M. Lazare. La mégère eut un frisson qui l'agita tout entière.

Ce nom – prononcé tout à coup, au moment même où elle venait de recevoir des arrhes de sa trahison envers lui – lui causait une indicible épouvante.

Ah ça ! c'était donc la soirée aux aventures.

Qu'est-ce qu'il voulait encore, celui-là ?

En réalité, la Fenot n'était pas une femme facile à démonter.

Le premier moment d'émotion passé, elle réfléchit rapidement qu'après tout le mieux était de ne pas reculer et de saisir le taureau par les cornes.

On voulait causer. Eh bien ! on causerait.

– Suivez-moi, dit-elle brusquement.

Et elle précéda l'inconnu qui monta l'escalier derrière elle.

Un instant après, ils se trouvaient tous deux dans la chambre que le comte de Planay venait de quitter.

Dianette – pauvre petite autour de laquelle s'agitaient tant de criminelles et menaçantes intrigues – dormait toujours.

Isidore, reconnaissant sur l'escalier le heurt de deux pas différents, avait supposé que le Planay revenait et était rentré dans sa cachette.

L'homme ne paraissait pas très brave ; car, gardant toujours son chapeau et soulevant son manteau pour cacher encore davantage le bas de son visage, il regardait autour de lui avec une défiance non dissimulée :

– Qu'est-ce que ça peut être encore que cet animal-là ? se demandait *in petto* la peu respectueuse amante d'Isidore.

Lui, satisfait sans doute de son examen, fit un pas vers le petit lit où reposait Dianette et demanda :

– Cet enfant est-il à vous, madame ?

Décidément, c'était une gageure. Tout le monde s'était donné le mot pour débiter par la même question.

Aussi répondit-elle, comme à Planay :

– Pourquoi donc qu'il ne serait pas à moi ?...

– Vous ne me comprenez pas, madame, reprit l'autre. Je sais très bien que vous avez ici en garde un enfant qui n'est pas le vôtre. mais vous pourriez en avoir un vous-même. Je vous demande donc si celui-ci est bien l'enfant qui vous a été confié par M. Lazare ?

Il parlait lentement, mielleusement. Ce n'était plus. le ton cassant et impérieux de Planay.

– Eh bien, après ? Si c'était lui ? grommela la Fenot.

– Je vous demanderais la permission de l'examiner.

– Quoi ! examiner ?.

– Je suis médecin, madame. Et M. Lazare a bien voulu me prier de venir constater par moi-même l'état de santé de cette chère enfant, à laquelle il s'intéresse beaucoup, vous le savez.

– Un médecin ! fit la Fenot dont l'insolence grandissait en raison de l'humilité apparente du bonhomme. Faut pas me la faire ? Un médecin montre son museau.

Et délibérément, d'un revers de main, elle jeta à terre le chapeau de l'inconnu. La tête blondasse, fadasse du docteur Randens émergea en pleine lumière.

Et voici, que tout à coup, la Fenot s'écria :

– Arthur mon petit Arthur !...

Randens bondit sur ses pieds. Ce vocable prénominal l'avait stupéfiée.

– Hein ! vous dites ?...

– Comment ! tu ne me reconnais pas ? Tutur ! mon petit Tutur !

Il se penchait vers elle, le cou tendu, les yeux clignotants.

Mais cette face épatée, rougeaude, ne lui rappelait aucun souvenir.

– Petit ingrat ! ronronnait la mégère... Voyons !... la brasserie des Quatre-Vcnts ! Bichonnette ! Bibi ! Chonchon !

– Ah ! soupira Randens, avec une sorte d'épouvante... Vous êtes...

– Mais oui... je suis celle-là... Et je t'en ai flanqué des bocks à l'œil... et des choucroûtes, quand le patron avait le dos tourné. Oh ! je t'ai bien reconnu tout de suite. C'est vrai que tu es changé. mais, en beau ! Tu es un homme *urf*, à présent. Merci ! du linge !... Ça ne fait rien, je suis rudement contente de te revoir...

Notre rôle d'historien impartial nous force à constater que Randens n'avait pas l'air si content que ça. Du diable s'il s'attendait à pareille rencontre !... C'était vrai que Bichonnette avait été bien bonne fille avec lui, – autrefois, au quartier, – et qu'elle l'avait plus d'une fois empêché de crever de faim ou de se faire ramasser comme vagabond par les sergents de ville !

En toute autre circonstance, il eût été enchanté, oui, enchanté, de la rencontrer ; mais il y a temps pour tout.

Cependant il était bien forcé de ne pas faire trop mauvaise figure.

Donc il tondit franchement la main à la Fenot.

– En voilà un hasard, dit-il.

– Attends ! faut que nous prenions quelque chose, comme autrefois ! Tu aimais les douceurs, et j'ai là un petit curaçao. non, c'est rien ça !, ..

Et sans s'arrêter aux protestations de Randens, qui n'était pas venu précisément pour siroter un petit verre, elle avait ouvert une armoire et y avait cueilli deux verres et un flacon.

Le flacon d'Isidore, qui, lui aussi, était assez porté sur sa bouche !.

A propos, où était-il donc, Isidore ? Est-ce qu'il n'allait pas intervenir, au nom de ses droits actuels, au nom de la jalousie qui devait lui ronger le cœur ?

Comme vous le connaissez mal ! C'était avant toute chose un homme délicat, et il n'aimait pas à se mêler de ce qui ne le regardait pas. Ça, c'étaient des affaires particulières à la Fenot, et son devoir était de les ignorer.

Aussi l'excellent Isidore, filant par une porte de derrière, était-il descendu dans la cour, où il fumait philosophiquement une bonne pipe.

La Fenot avait versé deux fortes larmes de la liqueur hollandaise, et choquant son verre contre celui de Randens :

– A ta santé, Tutur, dit-elle gentiment.

– A la tienne !

– Et maintenant, je suis à toi. Qu'est-ce que tu venais faire ici ?...

Randens se trouvait très gêné. Cette reconnaissance subite lui paraissait dangereuse.

Pour un peu il eût abandonné la partie.

Mais c'était désobéir à celle qui l'envoyait, c'était compromettre la situation qui lui était désormais assurée, c'était – qui sait ? – s'exposer à la colère, à la vengeance de la comtesse de Planay !

Perplexité des perplexités !...

La Fenot, curieuse, se faisait câline.

Voyons ! est-ce qu'il ne pouvait pas parler ! Est-ce qu'il n'avait plus confiance dans sa petite Bichonnette !... Ce n'était pas elle qui le trahirait, bien sûr ! Au contraire, s'il avait besoin d'elle, elle l'aiderait aujourd'hui, comme elle l'avait aidé autrefois. Ce n'était pas qu'elle pensât qu'il eût besoin d'argent. Il avait l'air trop cossu pour ça. Mais enfin, il y avait service et service. Il n'avait qu'à parler... On s'entendrait.

Peu à peu Randens se rassurait. Le dévouement de la Fenot paraissait de bon aloi. Après tout, il ne demandait rien pour rien. Et puisqu'il y avait de l'argent à gagner, autant valait qu'elle en profitât qu'une autre.

D'ailleurs, comme elle était futée et mise en éveil par la première question de Randens relative à l'enfant, elle n'avait pas été longue à deviner

la vérité.

– Tiens ! dit-elle, je parie que tu viens de la part de quelqu'un qui s'intéresse à ce moineau-là ?

– Peut-être !

– De la part de sa mère ?.

– Et si cela était ?...

– Eh bien, quoi de plus simple ! il suffit de savoir ce qu'elle veut, c'te femme ? Laisse-moi chercher. Elle veut reprendre la moutarde ?

– Non...

– Ah ! Alors, peut-être que je m'en aille avec elle loin, bien loin, et qu'on n'entende plus parler d'elle ?

– Ce n'est pas tout à fait cela.

Ici la Fenot regarda Randens en face. Sa face pâle suait le crime.

– Alors, c'est donc...

Elle s'arrêta, mais fit un geste de la main comme si elle tordait le cou à un poulet.

Par un dernier reste de prudence, Randens ne répondit pas.

Alors la Fenot, baissant la voix :

– Donc c'est ça. Hum ! c'est plus raide. Y a des risques à courir et des vrais ! Tu sais, je tiens à ma peau. Pourtant, il y aurait peut-être des moyens ? Mais parle donc, à la fin ! s'écria-t-elle irritée.

– Eh bien, oui, murmura Randens, il faut que l'enfant meure.

– Il n'est pas bien solide. et si on veut attendre. ça se fera tout seul !

Randens secoua la tête ; il paraît qu'on était pressé.

– Bon ! je comprends qu'on n'aime pas que ça traîne, reprit la Fenot. Mais dis-moi, les dangers, ça se raisonne ! C't'enfant-là a un père...

– Oh ! il n'est pas à craindre.

– C'est des mots. Pourquoi ça, pas à craindre ?

– Parce qu'il est fou... et enfermé dans un hospice, à Villepatour... Il n'en sortira pas...

Au moment où Randens prononçait ces mots, il y eut derrière la porte qui communiquait avec l'autre pièce une sorte de craquement.

– Hein ? fit Randens en tressaillant. Est-ce qu'il y a là quelqu'un ?

La Fenot, pensant que c'était Isidore qui écoutait, se hâta de rassurer Randens.

– Mais non... il n'y a personne, dit-elle vivement. Comment voudrais-tu qu'il y ait quelqu'un ! Ces vieilles maisons, ça craque toujours.

Randens tendait l'oreille. Le bruit ne se renouvela pas.

– D'abord et d'une, reprit la Fenot revenant à la conversation, celle ou ceux qui veulent se débarrasser du crapaud doivent bien payer.

– Largement...

– C'est-à-dire ?

– Vingt mille francs...

– Ouais ! vingt mille francs qu'on ne payera qu'à la mort du crapaud... et peut-être quand on se sera fait déjà emballer.

– Payables dans deux heures...

– Comment cela ?

– Parce que, si tu veux, articula nettement Randens, qui se décidait à jouer le tout pour le tout, l'enfant sera mort...

– Ah bah ! fit la mégère en ouvrant de grands yeux. Mais les moyens...

– Je les ai...

– S'ils sont compromettants...

– Ils le sont si peu que je défie le médecin le plus habile d'y rien voir.

– Je sais que tu es un malin ; mais il y a de ces satanés médecins qui sont diablement fins ; j'en sais quelque chose, ajouta l'empoisonneuse à mi-voix.

– Je réponds de tout.

– Voyons, mon petit, avec ta petite Bichonnette, il faut jouer cartes sur table. L'affaire me va, en principe, mais je te l'ai dit, je ne veux pas y laisser mes os. Donc, il faut que je comprenne, et bien clairement.

– Et tu m'aideras ?

– Aussi vrai qu'il y a un Dieu ! mais j'aurai les vingt mille francs ?

– Dès que tu m'auras laissé faire ce que je veux.

– Alors dis-moi tout...

– J'y consens... donne-moi la lumière...

La Fenot lui mit la lampe en main et tous deux s'approchèrent du lit où Dianette dormait, toute pâlotte...

Randens étendit vers elle sa main longue aux doigts spatulés.

Mais la Fenot lui serrait vivement le bras :

– Oh ! par ça... tu ne vas pas l'étrangler...

– Tu es bête, ça laisserait des traces... Je veux seulement écarter un peu le drap...

La mégère n'était rassurée qu'à demi. Ce n'était pas pitié chez elle, mais crainte des cris. Du reste, Randens ne semblait devoir se livrer à aucun acte de violence. Il avait mis à découvert le menton et le cou de Dianette :

– Elle n'est pas forte ! dit-elle enfin.

– Oh ! non !...

– Est-ce que les voisins le savent ?...

– Certes oui. Ils disent toujours qu'elle ne fera pas de vieux os.

– Alors c'est à merveille. personne ne s'étonnera qu'elle meurt du croup...

– Du croup ! fit la Fenot en tressaillant instinctivement, tant le nom de cette atroce maladie est sinistre à entendre. Mais qui dit qu'elle l'aura ?...

– Moi !

– Comment ! tu peux prédire cela ?.

– Certainement... puisque c'est moi qui le lui donnerai.

La Fenot le regardait avec ébahissement.

Alors Randens daigna s'expliquer complaisamment. Il suffisait d'une petite dragée. L'enfant serait étouffée, et tout le monde serait convaincu.

Voici d'ailleurs la mise en scène qu'on imaginerait.

Pour éviter toute trace de violence, ce ne serait pas la Fenot qui ferait avaler la dragée à l'enfant. On la lui mettrait aux mains, simplement. Alors, par un mouvement naturel, elle la porterait à sa bouche : le goût du sucre l'affrianderait et elle avalerait le bonbon.

L'effet se produirait au bout de quelques secondes. Dès que le bruit du râle se ferait entendre, la Fenot, comme affolée, courrait à la fenêtre et crierait :

– Au secours ! médecin !...

Alors, Randens, comme passant là par hasard, monterait précipitamment. Il veillerait sur l'agonie qui, d'ailleurs, ne serait pas longue. Dès que l'enfant serait morte, il extrairait de la gorge le morceau d'éponge ; or

comme, pendant ce temps-là, la Fenot serait allée chercher le médecin le plus voisin, celui-ci, en arrivant, ne pourrait pas constater le moindre fait anormal.

Enfin, en cavant au pis, dût-on ordonner l'autopsie de l'enfant, on ne trouverait rien ! C'était donc l'impunité certaine, absolue.

Le misérable expliquait cela avec un épouvantable cynisme, calme comme s'il eût fait un cours dans une clinique.

La Fenot hochait la tête, satisfaite, trouvant que c'était très ingénieux.

– Eh bien ! acceptes-tu ? demanda le médecin.

– Entendu !... Alors, donne l'argent...

– Tu es défiante...

– Non. Mais vaut mieux tenir que courir...

– Alors, je vais donner la dragée à l'enfant... puis je descendrai dans la rue...

– C'est ça...

Dianette soupirait doucement. Pet-être, quelque rêve – envoyé par la fée des enfants – l'emportait dans des espaces tout éclairés par des sourires d'anges.

Randens – le bandit – lui plaça la dragée entre les doigts...

Ceci fait, il donna l'argent à son infâme complice...

– Mange, petite, mange, dit la Fenot, de sa voix de vinaigre.

Randens était sorti.

La petite avait ouvert les yeux, et sentant dans sa main quelque chose de rond, elle l'avait approché de ses yeux.

Cela jouait admirablement le bonbon.

Elle se mit à rire silencieusement, et, levant la main vers ses lèvres, elle tira sa petite langue et la frotta contre le sucre...

C'était bon !

– Mange, petite, c'est du nanan... mange, pet...

– Elle n'acheva pas.

La porte de la seconde chambre venait de s'ouvrir brusquement, et une masse noirâtre – une sorte de monstre – s'était ruée sur la misérable gueuse, et l'avait renversée avant qu'elle eût pu proférer un cri.

En même temps, quelqu'un arrachait des mains de la petite la dragée qu'elle allait avaler, saisissait l'enfant, l'enlevait et s'écriait :

– Prends-la, Neigette, et filons.

Oui, c'était Garnuchon, oui, c'était Neigette, les braves cœurs !

C'était le gamin qui, lui aussi, avait suivi la piste, sans plus se préoccuper de Crochagne, et qui avait découvert l'enfant.

Alors, avec Neigette, ils avaient préparé leur expédition nocturne pour enlever Dianctlc.

C'était Neigette qui tout à l'heure blottie contre la porte, écoutait et avait tout entendu. Glacée d'horreur, elle s'était élancée vers la fenêtre pour appeler Garnuchon qui faisait le guet.

Une seconde plus tard, Dianette était morte !

Ils étaient arrivés à temps !...

Mais étaient-ils seuls ? Qui donc s'était rué sur la Fenot ? Qui donc la tenait immobile, à terre.

Hé ! serez-vous assez ingrats pour ne l'avoir pas deviné !.

C'était Braco, le bon, le vigoureux Braco. Ah ! il y avait assez longtemps qu'on le tenait en charte privée de peur que, dans la rue, il fût reconnu par Lazare.

Mais, ce soir-là, on avait compris qu'on aurait besoin de lui, et, comme Achille, il était enfin sorti de sa tente.

– Braco ! appela Garnuchon.

L'animal avait enfoncé ses crocs dans la gorge de la Fenot.

Il la secoua encore une fois, furieusement, puis il suivit ses maîtres qui, emportant Dianette, s'évadèrent par la fenêtre qui leur avait donné accès. Une échelle – qui se trouvait dans la cour – avait servi leur plan.

Quand ils furent en bas :

– Maintenant que nous tenons l'enfant, dit Garnuchon à voix basse, faut s'occuper du papa. Allons ! Dianette, à Villepatour !.

Et les deux jeunes gens, suivis de Braco, se perdirent dans la nuit.

MON PÈRE

Qu'était-il advenu du malheureux Jacques ?

Le soir même du jour où le docteur Pivonet recevait sa lettre de révocation, Jacques, qui depuis quarante-huit heures était en proie à une exaspération furieuse qui n'était certes pas un accès de folie, mais bien la révolte consciente de toutes ses facultés pensantes, fut enlevé de sa cellule et entraîné au cachot.

Il faut qu'on sache ce qu'était ce cachot.

Il se trouvait sous la chapelle, adossé au quartier des folles furieuses.

C'était un *in pace*, sans fenêtre, sans issue pour l'air ou la lumière, pavé et tapissé de dalles lisses. Point de siège, point de lit.

Il fallait que le malheureux, sur lequel s'était fermée une trappe, ou se tînt continuellement debout ou s'étendît sur ces pierres qui lui brisaient les membres.

D'ordinaire, on restait là quelques heures à peine. L'obscurité, le froid glacial, l'épouvante de cette solitude, troublée seulement quelquefois par le retentissement du hurlement des folles, par ce glapisement hideux qui rappelle les cris des bêtes fauves à travers les forêts, tout cela domptait les plus rebelles.

Alors on les transportait à ce qui s'appelait le purgatoire – comme si l'*in pace* eût été l'enfer et leur cellule ordinaire le paradis.

Cette prison – de second degré – était une sorte de cloaque noirâtre éclairé par une meurtrière ; du moins là il y avait de la paille. Le corps souffrait moins peut-être, mais c'était encore la torture de l'isolement continu, l'absence d'exercice, et toujours, toujours le râlement des malheureuses qui ululaient leurs chants de folles ou éjaculaient leurs fureurs hystériques.

Mais qu'importait à Jacques, d'abord ?

Qu'étaient ces persécutions, ces souffrances auprès de celles qui déchiraient son âme. C'était au dedans de lui maintenant qu'était le

véritable enfer. C'était sur son cœur que Dante eût inscrit ces mots terribles :

Laissez toute espérance.

Il était bien perdu, il le sentait, il le savait ; la pierre de tombe s'était écroulée sur lui. Il était enterré vivant.

Tapard avait donné des ordres sévères. Il fallait, selon lui, dompter une bonne fois cet énergumène qui s'avisait, n'étant plus fou, de vouloir sortir de Villepatour. Comme si d'abord on pouvait n'être plus fou, après qu'on avait tenté de tuer le souverain !

Le docteur se sentait les épaules chargées d'une écrasante responsabilité. Voyez-vous ce qui serait advenu si on avait écouté ce Pivonet – ce bandit de républicain ! – Voyez-vous ce Jacques menaçant encore la vie du bien-aimé empereur ?

A cette seule pensée, Tapard se sentait verdier.

Aussi aurait-il voulu pouvoir inhumer ce vivant dans une fosse si profonde qu'à jamais il eût été séparé du reste des humains.

Du reste, la nomination du docteur Randens lui rendait quelque tranquillité. Une fois le nouveau venu à son poste, Tapard, qui la nuit se réveillait inondé de sueur pouvait du moins dormir tranquille.

Mais il lui fallait faire l'intérim.

Et pendant ce temps, on aurait pu le voir, vingt fois par jour, aller rôder autour du réduit où Jacques était enfermé. S'il ne l'entendait pas, ses cheveux se dressaient sur sa tête. Certes, il eût fallu que pour s'évader, Jacques, après avoir brisé les dalles murales, se creusât une galerie de taupe à travers la terre.

Mais enfin, tout était possible. Tapard appelait le gardien, lui donnait ordre de lever doucement la trappe ; et alors le médecin, étalé à plat ventre, glissant à travers l'hiatus son bras armé d'une lanterne, plongeait son regard dans la profondeur. Il apercevait debout, dans un angle, une silhouette noire, sinistre, immobile. Il se retirait satisfait. L'homme était là.

Randens arriva.

On peut deviner dans quelles conditions il avait quitté Paris.

L'hôtel d'Airvault était bouleversé par la disparition de l'enfant.

D'un côté, Planay était exaspéré ; car son dernier espoir de faire plier la comtesse lui échappait. A qui pouvait-il s'en prendre ? La Fenot était morte, étranglée. Donc, il eût été de toute injustice de lui reprocher son manque de parole. Planay rongea son frein, se taisait et cherchait d'autres moyens de se venger – de sa femme.

Quant à Diane, elle avait du moins quelqu'un sur qui faire retomber sa colère. Et pour tout dire d'un mot, cet excellent Randens n'avait pas eu positivement d'agrément.

Colères, mépris, menaces, il avait tout subi, Diane semblait une tigresse folle. Elle l'accusait d'être le complice des ravisseurs de l'enfant. Pour un peu, elle eût dit qu'il avait assassiné la Fenot. Cette enfant, enlevée, lui paraissait mille fois plus menaçante :

Et cela, c'était encore la faute de ce Lazare, stupide avec ses pitiés.

Pourquoi l'avait-il épargnée naguère, quand d'un geste il pouvait la précipiter dans la Marne.

La fureur de Diane s'usa par sa violence même.

Puis elle avait besoin de Randens, comme lui-même avait besoin d'elle.

Ils étaient rivés l'un à l'autre comme deux forçats du crime.

De plus, il ne fallait pas oublier Jacques, c'est-à-dire le véritable danger plus grand, plus immédiat peut-être.

Ce qui se dit, ce qui se conclut entre ces deux misérables dans une dernière entrevue, tandis que piaffait à la porte l'équipage qui devait emporter la radieuse comtesse à un bal des Tuileries, ce sont là mystères comme il y en a dans la vie des Lacenaire et des Dumollard.

Fiévreux, décidé à tout, Randens allait accomplir sa tâche.

Et cette fois !...

M. de Laveranne et Tapard l'accueillirent comme un sauveur.

Tous trois s'enfermèrent dans le cabinet directorial.

Randens écouta les hypocrites jérémiades de Laveranne, les perfides suggestions du médecin. Il savait désormais qu'il avait là deux complices sur lesquels il pouvait compter.

Lazare l'avait précédé à Villepatour.

Sans perdre de temps, Randens le fit appeler.

Les deux hommes, la nuit, s'en allèrent marcher par la route, causant à voix basse, redoutant d'être entendus.

D'abord il se passa une scène étrange.

Quand Lazare apprit la disparition de Dianette, il éclata en imprécations.

Quoi ! c'était au moment où il avait obtenu de sa fille que l'enfant fût élevée à l'hôtel d'Airvault, c'était à cette heure tant attendue que Dianette était enlevée !

Par qui ? Qui donc avait intérêt à s'emparer de l'enfant ?

Lazare devina une partie de la vérité.

– C'est, vous qui l'avez tuée, cria-t-il en saisissant Randens à la gorge, assassinée par l'ordre de la comtesse.

Randens, qui n'était ni brave ni vigoureux, eut toutes les peines du monde à se dégager.

Il voulait s'expliquer. Lazare ne voulait rien entendre.

Quand cependant Randens put parler :

– Je vous prie, monsieur Lazare, dit-il, voilà ce qui s'est passé. Madame de Planay m'avait envoyé chez cette femme pour l'inviter à amener l'enfant à l'hôtel dès le lendemain. Quand je suis arrivé, je l'ai trouvée morte, l'enfant n'y était plus.

– Mensonge ! clama Lazare.

– Madame la comtesse a prévu votre douloureuse surprise, reprit Randens. Et elle m'a remis cette lettre pour vous.

– Une lettre !...

Jamais Diane ne s'était compromise au point d'écrire. Il fallait donc que les circonstances fussent bien graves. Lazare frissonnait d'inquiétude et de désespoir.

Enfin, allumant une petite lanterne qu'il portait à sa ceinture pour les rondes de nuit, ayant déjà pris l'office de Gaspard, il se mit à lire.

Aux premiers mots, il tressaillit.

Ah ! comme elle était habile, cette femme infâme ! Elle avait deviné les soupçons de Lazare, elle avait redouté d'être compise, et elle avait écrit ces deux mots :

– Mon père !

Ainsi, c'était à lui, Lazare, le misérable, l'ancien palefrenier, le déshérité, le désespéré, que cette comtesse, adorée, puissante, adressait cette appellation sublime :

– Mon père ! Oui, il y avait bien cela. Elle l'avait écrite elle-même, de sa main avouant le passé, reconnaissant cette filiation honteuse pour elle, et qui était l'orgueil muet de cet homme !

Oh ! il la croyait maintenant ! Certes, elle pouvait tout lui dire, tout lui persuader. Elle l'appelait : son père ! hautement, franchement...

Lazare oublia Dianette pour n'aimer plus que Diane.

D'ailleurs elle paraissait désolée de cette disparition. Discrètement, mais sans perdre un instant, elle allait faire procéder à des recherches. Il y avait là un mystère qui l'épouvantait. Lazare ne pouvait-il pas lui-même lui fournir quelque indice ? Il pouvait compter sur elle...

« Mais, achevait-elle, n'oubliez pas, mon père (elle répétait le mot), que moi aussi je compte sur vous. *Il faut* que je sois délivrée des angoisses qui m'assiègent. *Il faut* agir et au plus vite. J'en appelle non plus à votre dévouement, mais à votre affection. »

Et elle avait signé : « *Votre Diane !* »

Lazare sentit un nuage passer devant ses yeux.

Il y eut dans son cœur une sorte d'éclatement.

– Venez ! venez ! s'écria-t-il en entraînant Randens. Et ne pensons plus qu'à ce Jacques maudit.

X

BÊTINE

Il y avait huit jours de cela.

Il faisait froid. Depuis quarante-huit heures, la neige était tombée sans temps d'arrêt. Dans les cours de l'asile, au pied du bâtiment, le long des

murs, la neige, épaisse et dure, formait sur la terre une croûte de plusieurs pieds de hauteur.

Ce bon docteur Tapard aimait bien ce temps-là.

A la condition, bien entendu, qu'il fût assis dans un doux fauteuil, les pieds au feu. Et tel était le cas ; il venait de déjeuner et ronronnait en digérant.

Il était si tranquille, maintenant que le docteur Randens était là ! Un homme charmant, ce Randens. Et dévoué à l'empereur ! Oh ! avec celui-là, on pouvait être sans inquiétude sur ce damné Jacques ; il était en bonnes mains.

Donc, tandis que le docteur Tapard sirotait un verre de crème de moka, – le seul excès que lui permît un estomac susceptible en diable, on frappa à la porte.

– Allons, bon, grogna le médecin. Jamais de repos. Entrez, ajouta-t-il à haute voix.

La porte s'ouvrit et une femme parut, grande, forte, vêtue d'une longue robe de drap bleuâtre, coiffée d'une cornette dont les ailes lui couvraient presque en entier le visage.

– Ah ! c'est vous, sœur Paule. Qu'y a-t-il pour votre service ?

La sœur Paule avait ce teint d'ivoire jauni qui est particulier à ces recluses.

Disons-le tout de suite, c'était une honnête fille, croyant à la divinité de sa mission et l'exerçant comme un sacerdoce. Etre de bonne foi, dans ce monde-là, c'est presque une vertu. D'ailleurs sèche, dure aux autres comme à elle-même.

Elle adressa un salut au docteur Tapard. Puis, les deux mains croisées sur sa poitrine :

– Docteur, dit-elle, je viens vous demander une autorisation.

– Accordée d'avance, ma sœur. De quoi s'agit-il ?

– Vous voyez le temps épouvantable qu'il fait. Les cours, les allées, les préaux, tout est encombré de neige. On ne peut plus circuler.-Je crois qu'il serait juste que tout le monde mît la main au travail.

– Quel travail ?

– Au déblaiement ; il faudrait tracer des allées dans la neige, depuis les bâtiments jusqu’aux différentes issues...

– Rien ne me paraît plus juste. Mais vous parliez d’une autorisation...

– C’est que je voudrais, pour cette besogne, employer les pensionnaires.

– Vos folles ?

– Vous savez, docteur, que l’exercice leur est salubre.

– C’est certain.

– Et si vous n’y voyiez pas d’inconvénient, je leur mettrais aux mains des pelles et des brouettes. En deux heures, cc serait fini.

– Bonne idée ! excellente même !

– Alors vous consentez ?

– De grand cœur.

– Merci, docteur.

La sœur Paule tourna sur elle-même et se dirigea vers la porte.

Tapard, enchanté d’en être quitte à si bon marché, se préparait à se replonger dans sa quiète somnolence. Mais la sœur s’arrêtant :

– Pardon, docteur, dit-elle. Mais je voudrais encore vous demander.

– Faites. Je vous le répète, je ne sais rien vous refuser.

– Parmi les -folles recommandée c’est-à-dire qui doivent être de notre part l’objet d’une surveillance incessante, il y a le numéro 119.

– Le 119, attendez donc ? Ah ! oui, cette misérable qui s’est déjà évadée je ne sais combien de fois.

– Et qui n’y songe plus, je vous assure. Elle est d’ailleurs si faible maintenant !

– Bon ! cela vous regarde ! Que voudriez-vous donc ?

– Je désirerais être autorisée à la laisser sortir dans les cours avec les autres. Vous savez que depuis six mois elle a été tenue en cellule.

– Il le fallait, ma sœur, il le fallait ! Une incorrigible.

– Mais aujourd’hui, je ne redoute plus de nouvelle tentative ; et je pense qu’un- peu d’exercice en plein air lui serait favorable.

– Hum ! c’est sans doute elle qui a demandé cela ?

– Oh ! non, depuis longtemps déjà elle n’adresse plus la parole à personne. C’est moi qui ai cru, qui ai supposé.

– Bref, vous voulez que je lève la consigne.

– Pour aujourd’hui au moins...

– Eh bien ! je vous donne carte blanche. Seulement, ma sœur, je vous engage à avoir l’œil ouvert. Ces mâtines-là sont plus futées que nous...

– Soyez tranquille, docteur, je veillerai.

– Oh ! j’ai toute confiance en vous. C’est tout ce que vous voulez de moi ?

– Oui, docteur.

– Allez donc en paix, ma sœur. Moi je vais me remettre au travail.

Disant cela, il adressait involontairement un regard confraternel au verre mousseline dans lequel perlaient quelques gouttes de la crème préférée.

La sœur se retira.

Une demi-heure après, une activité inaccoutumée animait le quartier des femmes de Villepatour. Dans la première cour intérieure, que les domestiques avaient déjà déblayée, une cinquantaine de femmes, vêtues de l’uniforme gris poussière, les cheveux serrés dans un foulard à carreaux bleus, étaient rangées sur deux files.

Sœur Paule et la première surveillante distribuaient des pelles et des râteliers.

Les folles, joyeuses de cette distraction inespérée, avaient des rires béats et idiots.

C’était chose à la fois singulière et poignante que de voir ces yeux ternes s’éclairant tout à coup, les lèvres se contracter en un sourire stupide et pourtant plein de douceur. La sœur, d’une voix lente, leur expliquait ce qu’elles auraient à faire ; elles écoutaient en témoignant, par de petits cris joyeux, qu’elles avaient compris.

– Où donc est la Bêtine ? demanda sœur Paule à la surveillante.

– Je suis allée l’appeler ; mais elle n’a pas eu l’air de m’entendre.

– Retournez-y, sœur Thérèse. Sans doute, elle ne vous a pas comprise.

Sœur Thérèse n’était guère patiente, paraît-il, car elle eut un mouvement d’épaules assez accentué. Cependant elle obéit, et, rentrant dans le quartier, elle se dirigea vers l’extrémité du bâtiment, celui qui touchait à la chapelle.

Là se trouvaient quelques cellules spécialement destinées à celles des folles qui réclamaient une surveillance plus sévère. Les chambres des gardiennes les enveloppaient en quelque sorte, et il était difficile que les

malades se permissent un mouvement sans qu'on en fût immédiatement averti. Là, sœur Thérèse s'arrêta devant la porte qui portait le n° 119.

Cette porte était toute grande ouverte.

Dans le fond de la cellule, sur un escabeau, une femme était assise, tournant le dos, le visage à la lumière.

– Bêtine ! cria la sœur, oui ou non, voulez-vous sortir ?

L'autre ne fit pas un mouvement.

Impatiente, sœur Thérèse fit un pas et lui tapa brusquement sur l'épaule.

La femme se retourna. La sœur vit alors qu'elle tenait, serré contre sa poitrine, une sorte de paquet fait de linges et de haillons.

– Qu'est-ce encore que cette bêtise-là ? s'écria sœur Thérèse.

– Ne touchez pas. ne touchez pas à mon enfant ! s'écria la femme qu'on appelait Bêtine.

Son visage était d'une effrayante maigreur. Ses cheveux, blancs comme la neige, sortaient en mèches exaspérées d'un foulard qui serrait la tête.

– Votre enfant, ça ?... mais c'est des chiffons ! Voyons, voulez-vous être raisonnable ? laissez ça et venez avec moi !... C'est pour promener. vous entendez bien... pour pro-me-ner.

– Je ne veux pas sortir.

– Bon ! autre chose. Et pourquoi ?

– Parce que je veux rester avec elle, avec la petite.

– Oh ! elle est énervante ! s'écria la sœur. Tenez, si vous ne voulez pas venir de bon gré, je vais vous faire jeter dehors de force.

La femme ne semblait plus entendre. Elle s'était mise à bercer le paquet qui, pour elle, était son enfant.

Pauvre folle !

Mais ceci ne faisait pas l'affaire de sœur Thérèse. Elle avait reçu des ordres formels et n'avait pas envie d'être grondée.

Aussi voici le moyen que, dans sa mansuétude imagina cette sainte fille du Seigneur.

D'un geste brusque, elle saisit le paquet, l'arracha des bras de la malheureuse et le jeta violemment dehors, dans la cour.

La vieille femme s'était dressée, les yeux étincelants, la bouche contractée.

– Mon enfant ! grondait-elle avec un rauquement de bête fauve. Rendez-le moi !...

– Allez le prendre...

La folle parut se consulter. Puis un vague sourire se dessina sur ses lèvres. Et s'étant levée, elle se dirigea vers la porte qu'elle franchit.

Au même instant, la sœur tirant le panneau à elle, donna un tour à la serrure et glissa la clef dans sa poche.

L'autre avait ramassé l'amas de chiffons et revenant vers sa cellule :

– Fermé, ma petite, ricana la sœur. Allons, il faut être raisonnable. Venez.

Sans doute, les idées de la folle s'étaient subitement modifiées. Car cette fois elle répondit :

– Avec elle... je veux bien... avec l'enfant !...

– Avec tout ce que vous voudrez... Allons, en route !...

Et la sœur Thérèse se dirigea vers la cour, suivie de la folle qui approchait des lèvres la masse informe et l'embrassait.

– Enfin, dit sœur Paule.

– Elle est entêtée, la vieille Bêtine ! dit sœur Thérèse.

– Pauvre femme ! ajouta sœur Paule.

Elle s'approcha de la folle et doucement. lui parla.

L'autre dodelinait de la tête, stupide. On lui mit une pelle aux mains. Elle ne voulut pas se dessaisir de ce qu'elle appelait son enfant.

– Eh bien ! gardez-le, dit sœur Paule en souriant. Ce que j'en fais c'est pour votre bien ; je ne veux pas vous rendre malheureuse.

Les autres attendaient avec impatience le signal du départ.

Sœur Paule le donna. On se mit en marche.

Les cours intérieures étaient fermées par des grilles qui s'ouvrirent devant le groupe. On se trouva dans l'enceinte extérieure de l'asile. A droite s'étendaient les communs, les bâtiments des cuisines, des laboratoires ; – à gauche, c'étaient la buanderie, les lingeeries.

Des murs hauts de quatre mètres enfermaient ce vaste périmètre.

C'était dans cet espace qu'il s'agissait de creuser des allées. Et il fallait se hâter, car justement des voitures de fournisseurs, des charrettes attendaient au dehors devant la vaste grille que l'amas énorme des neiges empêchait d'ouvrir.

D'ailleurs, ces femmes étaient toutes disposées à travailler durement et vivement.

C'est si grande chose qu'une distraction dans ces vies mornes et monotones !

Elles s'amusaient, plongeant les larges pelles dans la neige, qui se coupait comme un vaste gâteau de crème durcie.

Puis, fortes ou plutôt nerveuses, elles enlevaient à bout de bras la portion détachée et la lançaient plus loin. La neige s'effritait dans l'air, sautant en flocons, rebondissant en grésil.

El c'étaient des éclats de rire, des exclamations joyeuses.

A entendre ces voix redevenues subitement fraîches et jeunes, on aurait cru avoir devant les yeux un pensionnat d'enfants.

L'ouvrage avançait avec promptitude.

Une heure s'était à peine écoulée que des voies assez larges permettaient la circulation. Les grilles avaient été ouvertes, les voitures étaient entrées et avaient déchargé leurs provisions.

Tout allait au mieux.

On entendit la cloche qui annonçait le dîner. Les folles furent replacées en rang, et on leur donna le signal de la rentrée.

Tout à coup, sœur Thérèse s'écria :

– Et le 109 ! et Bêtime !

On chercha la folle de tous les côtés ; elle avait disparu !

XI

COMMENT PEUT-ON DEVENIR LA MÈRE DE L'ENFANT D'UNE AUTRE.?

Il nous faut revenir à trois personnages un instant négligés.

C'est-à-dire Garnuchon, Neigette... et, le troisième, pourquoi ne le nommerions-nous pas ? C'est Braco ! la bonne bête, l'excellent et bel animal, doux à ceux qu'il aime, féroce à ceux qui sont ennemis.

Après l'expédition aventureuse, qui avait si bien réussi, les trois braves gens – chien compris – avaient couru tout d'une haleine jusqu'au coin de la rue du Bois, où une voiture attendait.

– Hop ! enlevez !... et fouettez Coco ! avait crié Garnuchon.

Le cocher était un ami qui – sans savoir le fin mot de l'affaire – avait deviné qu'il s'agissait de choses graves.

Neigette, Garnuchon, Dianette et Braco s'étaient entassés dans la voiture, la portière fermée.

Les chevaux partirent au grand trot.

Il y eut à l'intérieur de la voiture un long instant de silence, ainsi qu'il arrive après les grandes crises.

Neigette – appuyant contre son cœur la chère petite qui un instant éveillée, s'était endormie de nouveau – s'était penchée et, de ses lèvres, touchait ses lèvres.

Ce qui se passait dans son âme eût été difficile à définir.

C'était à la fois de la joie et de la douleur.

De la joie : car elle avait contribué, par son courage, par sa vaillance infatiguée, à sauver cet enfant. l'enfant de Jacques. Et elle éprouvait un ineffable bonheur à protéger Dianette, fille de celui qu'elle aimait.

De la douleur, car cette pauvre chère enfant était et restait sans mère, étant née d'une créature indigne, tandis que... Ah ! pourquoi le sort n'avait-il pas voulu que sa mère fût Neigette !.

Garnuchon se taisait, lui aussi. Il était tout ému, le gamin, songeant qu'ils avaient failli arriver trop tard. C'est cela qui aurait été du joli !... et puis il y avait une chose qui l'ennuyait, c'était de ne pas entendre l'enfant. Garnuchon, qui avait été dès le berceau, un garnement de la plus belle espèce, n'admettait que les enfants se portassent bien que quand ils criaient.

Il eût aimé entendre Dianette piailler. Ça l'aurait rassuré tout à fait.

Au bout d'une dizaine de minutes, n'y tenant plus, il dit, s'adressant à Neigette :

– Ah ça ! elle va bien, la moutarde ?

– Chut ! ne la réveillez pas ! elle dort !

– Elle dort trop ! malgré Garnuchon.

Puis, d'une voix timide :

– J’aurais pourtant bien voulu lui donner un petit becco. Il me semble que je l’ai bien un peu gagné, moi aussi.

– Mon ami, il ne faut pas être égoïste. Tout à l’heure, quand nous serons à la maison.

– Suffit ! on obéit ! Croyez-vous tout de même que nous sommes tombés à pic ! En voilà-t-il des bandits !. et dire qu’il y a là-dedans une femelle qui est la mère de cette pauvre petite machine-là.

– Non ! non ! elle n’est pas sa mère ! murmura Neigette dont les yeux se mouillaient. C’est un trop beau nom pour le profaner ainsi...

– Oh mais ! ajouta Garnuchon en serrant les poings, on retrouvera tout ce monde-là un jour ou l’autre. et nom d’un petit chien, je me paierai la satisfaction de leur en faire voir des grises...

Ils arrivèrent enfin à la rue des Blancs-Manteaux.

– Camarade, dit Garnuchon au cocher, tu sais que je suis un bon zigue.

– Pour ça, oui !

– Alors, tu ne me crois pas capable d’une mauvaise action ?.

– Je sais que tu es un flânocheur, un loupeur, mais un cœur d’or.

– Continue pas, tu vas me faire pleurer. Donc, écoute-moi bien. Je crois que personne ne t’a vu, ni toi, ni ton canasson ; mais enfin, faut toujours prendre ses précautions. Si par hasard on te retrouvait, si on t’adressait des questions sur notre compte, tu diras que tu trimbalais une vieille Anglaise et que tu es allé la déposer à la barrière du Trône.

– Ça veut dire qu’il ne faut rien dire qui serve à vous faire retrouver ?

– Tu as compris ! T’es malin comme deux singes ! On peut compter sur toi ?

– Parbleu ! et à moins que ma jument cocotte ne bavarde, bien malin qui saura quelque chose.

Ces précautions prises et après avoir grassement payé la corvée, Garnuchon grimpa au cinquième étage. C’était là, on s’en souvient, que demeurait l’ancienne revendeuse du Temple à laquelle Garnuchon devait le jour. – Encore une dette, disait le gamin, qu’il ne paierait jamais, même par acomptes.

Montant tout doucement, il s’arrêta devant la porte et écouta.

Alors un murmure doux, pareil à un gazouillement d'oiseau arriva jusqu'à lui.

Il poussa le panneau qui tourna sans bruit sur lui-même.

Certes, Garnuchon n'était pas ce qu'on appelle un gobeur, un sentimental, une poule mouillée.

Mais, sapristi ! il n'y avait pas à faire le malin. Il sentit de grosses larmes lui monter aux paupières.

C'est qu'aussi c'était trop gentil.

A la lueur de la lampe que tempérait un abat-jour vert, la vieille mère assise avait déshabillé la petite fille qui, maintenant éveillée, ayant ses grands yeux gris bleu tout ouverts, regardait la bonne figure de l'aïeule. Elle était debout sur ses genoux, étirant en souriant ses membres grêles, mais bien constitués.

Neigette était à genoux, élevant les bras pour lui passer sa petite chemise bien blanche et de toile fine.

Car la jeune fille avait prévu le jour où elle serait la mère de cet enfant qui ne lui appartenait pas. Et sur ses nuits, elle avait pris des heures pour lui confectionner d'avance un petit trousseau.

Dianette, un peu frissonnante à la fraîcheur du linge, riait comme si on l'eût chatouillée, et quand les doigts de Neigette l'effleuraient, elle avait de légers éclats joyeux.

Grave, regardant la scène, le museau en l'air, Braco rappelait la tête de l'admiration que l'on voit à l'un des coins d'un tableau de Murillo.

Garnuchon s'avança. Il était un peu vexé. Il lui fallait sa part.

– Regardez comme elle est gentille, lui dit Neigette.

– Tout mon portrait quand j'étais petit, fit Garnuchon d'une voix légèrement enrouée par l'émotion.

– Veux-tu bien te taire, répliqua sa mère ; tu avais l'air d'une écrevisse cuite.

– Ouais ! voyez-vous ça, la mère ! Paraît que vous les aimez diantrement alors, les écrevisses.

Garnuchon marcha vers Dianette et s'inclinant profondément devant elle :

– Mademoiselle veut-elle donner sa petite patte au monsieur.

– Laisse-la donc, commença la mère.

Mais l'enfant, voyant la main longue et maigre de Garnuchon étendue devant elle, y posa doucement sa menotte.

– Amis, amis, fit le gamin.

– Amis ! répéta l'enfant.

Ah ! chère Dianette, comme elle semblait sentir qu'elle était environnée enfin d'une atmosphère d'amour et de dévouement !.

Elle se laissait faire sans une protestation, les considérant tous sans surprise ni effroi, comme si elle eût reconnu là des absents non oubliés. Avait-elle donc déjà vu ces doux et beaux visages dans ses rêves, alors qu'elle fermait les yeux, épouvantée de la figure rébarbative de la Fenot ?

Donc, tout ce monde-là s'entendait au mieux.

La mère Garnuchon, bonne comme tous ceux qui ont travaillé dur pendant toute leur vie, ne se sentait pas d'aise. Dianette était son bien, sa chose. Oh ! comme elle la soignerait !

Neigette était plus calme, disons le mot, plus recueillie. Dans l'acte qu'elle accomplissait, il y avait comme le respect d'un sacerdoce exercé. Le prêtre se vénère lui-même.

Braco voyait qu'on était content, et remuait la queue par esprit d'assimilation.

Bref on se coucha.

Le bébé prit avec la mère Garnuchon le grand lit, dont on enleva un matelas pour Neigette. Garnuchon fut prié de prendre gîte ailleurs, ce qu'il fit de la meilleure grâce du monde.

Rendez-vous fut pris au lendemain matin.

On tiendrait un conseil de guerre.

Jusqu'ici, Neigette et Garnuchon n'avaient recherché que l'enfant de Diane et de Jacques. Aucun indice ne les avait mis sur la trace du malheureux qui avait disparu.

Mais on n'a pas oublié que Randens, causant à cœur ouvert avec la Fenot et n'ayant d'ailleurs aucun motif de dissimulation, avait laissé échapper ces quelques mots :

– Jacques est dans un asile de fous, à Villepatour.,

Villepatour ! Quand Neigette avait entendu ce nom, elle avait tressailli tout entière.

Elle s'était tue. Mais, dès le lendemain, elle avait dit au gamin :

– Il faut que nous allions à Villepatour.

– C'était mon idée.

– C'est là que Jacques est prisonnier. Nous le délivrerons.

– Je ferai tout pour cela. Mais des moyens ?

– J'en trouverai.

– Il faudrait avoir des intelligences dans la place, objecta Garnuchon.

– Qui sait ! peut-être nous en ménagerons-nous, plus facilement que vous ne croyez.

Bref, Garnuchon n'avait, fait aucune objection.

D'ailleurs, le bon Gavroche était enchanté ! Nager en plein roman ! faire du Ponson du Terrail et du Bouvier au naturel ! c'est ça qui avait du chic !...

Mais que ferait-on de la petite ?

Oh ! c'était bien simple ! Est-ce que la mère Garnuchon n'était pas là ? N'oublions pas, de plus, qu'on avait de l'argent, ce qui n'est jamais à dédaigner. La richesse ne fait pas le bonheur, dit un proverbe stupide, comme tant de proverbes. Mais Garnuchon et Neigette auraient-ils pu lutter si Compans ne les avait aidés ?... Qu'eussent-ils fait sans ressource en face de ces millionnaires qui payaient le crime ?.

Encore cette fois, l'argent allait servir.

La mère Garnuchon s'en irait à la campagne avec la petite qui avait besoin de grand air. Elle prendrait – étant à demi paralytique – une robuste fille de la campagne pour l'aider...

Pendant ce temps. Garnuchon et Neigette, libres, agiraient pour délivrer Jacques.

Tout fut bien réglé.

Deux jours après, la mère Garnuchon s'installait dans une maison sur le plateau de Chennevières. Petite maison avec petit jardin. La grosse campagnarde avait été trouvée. On l'appelait Jacqueline.

On mentit un peu. Dianette passa pour la fille de Neigette. Elle avait commis une faute, et Dianette était son enfant. Quoi de plus naturel alors

que la grand'— mère s'en chargeât ?

Dame ! Neigette avait rougi bien fort, la douce vierge ! mais elle était prête à tout sacrifice pour le but qu'elle s'était fixé d'avance.

Puis Dianette étant la fille de Jacques, n'était-elle pas un peu sa fille, à elle !

Elle avait tout accepté.

Jacqueline avait pris l'enfant dans ses bras gras et solides, et s'était écriée :

— Nous en ferons une belle fille, comme sa mère.

De fait, c'était le salut pour cette enfant que d'être soustraite à l'atmosphère épaisse, saturée des fumées de la pipe d'Isidore.

Elle allait se développer, respirer, vivre !

— Et maintenant, dit Garnuchon quand tout fut organisé, partons, mademoiselle Neigette. Et puissions-nous réussir là-bas comme ici...

— J'ai confiance, fit Neigette.

— Et moi donc !... Je ne sais pas comment nous nous en tirerons, mais il nous faut notre Jacques, et nous l'aurons.

Et comme Neigette, sans répondre, embrassait Dianette pour lui dire adieu :

— Dites donc, mademoiselle Neigette, dit Garnuchon, y a un moyen pour vous d'être la vraie mère de cette moutarde-là ?...

— Que voulez-vous dire ?.

— Simplement ceci... c'est que, pour cela, vous n'avez qu'à devenir la femme de son père.

Neigette rougit et se tut.

XII

MORTE, MAIS LIBRE !

Qu'était devenue la folle, qu'on désignait sous le nom de Bêtime ?...

On n'a pas oublié qu'au moment où sœur Paule ramenait dans leurs quartiers les folles dont le concours avait été requis pour l'enlèvement de la

neige, celle qui occupait la cellule numéro 109 avait disparu.

Ç'avait été un émoi universel.

En effet, ainsi que l'avait expliqué la religieuse dans son court entretien avec le docteur Tapard, cette femme – qni avait tenté plusieurs évasions et avait été reprise et réintégrée de force à l'asile – semblait depuis longtemps avoir renoncé à ses idées de liberté.

Toujours immobile et silencieuse, berçant dans ses bras un amas de loques auquel elle parlait comme si c'eût été un enfant, la malheureuse semblait tombée cette fois au dernier degré de l'abrutissement et de l'impuissance. Loin de chercher à s'échapper de l'asile, elle se refusait même à sortir dans les corridors, où on lui eût permis de détendre ses membres engourdis.

Et voici que tout cela n'était que de l'hypocrisie ! Elle attendait une occasion ! Elle vous a toutes fichues dedans, criait le docteur Tapard au paroxysme de la colère. M. de Laveranne était lui-même dans un état d'exaspération violente. Et sœur Paule dut se signer plusieurs fois, tant les jurements roulaient.

M. de Lavarenne voyait sa situation compromise, perdue peut-être. Il pensait toujours à Jacques. C'était le tourment de son existence. Or, il était évident qu'en haut lieu on perdrait toute confiance en ce directeur qui ne savait même pas garder une misérable folle, si faible qu'elle pouvait à peine se tenir debout.

On étudia le moyen d'évasion qu'elle pouvait avoir employé. Comme la neige avait été rejetée des deux côtés des sentiers tracés, il semblait que rien ne fût plus simple que de retrouver des vestiges de pas.

Chose étrange, on ne vit rien.

– Elle ne s'est pourtant pas envolée ! hurla Tapard.

Il n'y avait qu'une hypothèse plausible. Les portes avaient été ouvertes pendant quelques minutes pour le passage des voitures qui apportaient les provisions.

Evidemment « la gueuse », comme clamait le bienveillant Laveranne, avait saisi ce court moment pour se glisser dehors.

– Ce n'est pas possible, répondit sœur Paule ; ce sont les surveillantes seules qui ont été chargées de cette partie du travail ; elles l'auraient vue.

En effet, toutes interrogées avaient répondu négativement.

La nuit tombait ; le froid devenait plus âpre et plus dur.

Mais peu importait au médecin et au directeur.

Il leur fallait leur prisonnière à tout prix, morte ou vive.

Ainsi qu'aux pays d'esclavage, lorsqu'un nègre s'était échappé, on organisa une battue.

Les surveillants des deux sexes furent requis. M. de Laveranne lui-même, voulant compenser par son zèle l'incurie dont il s'accusait, se mit à la tête des chercheurs. On allait à la lueur des torches. On piétinait dans la neige. Vains efforts ! peines perdues !. La folle ne se retrouvait pas.

Quand on rentra à l'asile, il était plus de minuit. Tous étaient harassés, morfondus. Des murmures significatifs arrivaient aux oreilles du directeur, qui s'irritait de plus en plus. Cependant il avait trouvé un moyen de pallier sa faute auprès de l'administration.

Dès le lendemain il enverrait à Paris une dénonciation en règle contre le docteur Tapard, dont l'imprudence insouciant avait fait tout le mal.

Il est vrai que dans le silence de la nuit et à la même heure, le susdit docteur rédigeait un rapport en bonne et due forme contre M. de Laveranne, « dont les facultés faiblissaient visiblement et qu'il était urgent de remplacer ».

Les grands esprits se rencontrent, comme on sait.

Cependant peu à peu le silence s'était fait à l'asile de Villepatour.

Les ténèbres étaient profondes. Des nuées noires couvraient l'horizon et formaient, au-dessus de la campagne, comme une immense tente de deuil.

On n'entendait au loin aucun de ces bruits lointains qui, même dans la solitude, témoignent que la nature n'est pas morte. La neige étouffait tout. Villepatour ressemblait à une énorme tombe.

Deux heures sonnèrent tout à coup ; le timbre de la grosse horloge semblait lui-même enroué comme le cri d'un oiseau frissonnant.

Mais voici que soudain, dans la vaste cour, à quelques pas de la porte, quelque chose s'agite.

C'est la neige qui bouge.

On entend là-dessous comme un grattement, puis des heurts, mais si sourds, si peu perceptibles que nul ne peut en surprendre l'écho.

Est-ce donc quelque animal enfoui, sous la masse blanche, épargné pourtant par le froid glacial et qui tente maintenant de s'échapper de sa prison mortelle ?

Grattements et heurts continuent. Des fragments de neige se détachent du cône déclive et roulent. On voit la croûte blanche se soulever ; puis quelque chose de long, de maigre, pareil à une araignée énorme, paraît par l'orifice ouvert.

C'est une main.

Les doigts s'agitent, grattent, creusent, agrandissent l'ouverture.

Maintenant voici un bras, puis une poussée un peu plus forte.

Et une épaule sort, puis une tête.

Oh ! la terrible et sinistre tête ! Est-ce donc qu'un cadavre avait été enterré là et que, par un incroyable miracle, il se dresse hors de son sépulcre ?.

L'être se glisse, rampe, se traîne...

Et maintenant le voilà tout entier hors du trou de neige.

C'est le n° 119, c'est Bêtime...

Elle était là-dessous, et elle n'est pas morte !...

Mais comment avait-elle été ainsi ensevelie ? Par accident sans doute.

Non pas !... Ah ! elle les avait tous trompés ! Depuis de longs mois, elle s'était tue. Pendant des semaines succédant aux semaines, elle avait joué l'idiote !...

Et elle n'était pas folle ! et elle pensait ! et sa volonté ferme et fixe tendait vers un but unique.

Ce but, c'était la liberté !...

Oui, plusieurs fois déjà, elle avait échappé à ses bourreaux.

Mais ils l'avaient ressaisie, traînée dans cette geôle où on voulait qu'elle mourût.

Elle avait vécu. Elle avait concentré toutes ses énergies dans cette héroïque et effrayante hypocrisie.

Elle attendait. Quoi ? L'invraisemblable, l'impossible !

Prête à tout, décidée à risquer sa vie d'un seul coup, dans un suprême effort.

Quand sœur Thérèse était venue l'appeler le matin, ah ! quelle incroyable force il avait fallu à la malheureuse pour ne pas pousser un cri de joie !

Sortir ! revoir la lumière ! sentir le grand air ! et surtout, oh ! surtout, trouver peut-être l'occasion tant attendue !...

Tandis que son sang épuisé se réchauffait tout à coup comme sous une commotion galvanique, son masque avait su conserver l'impassibilité pâle.

Pour mieux endormir les défiances qu'elle savait toujours prêtes à se réveiller, elle avait refusé de sortir, risquant de lasser la patience de sœur Thérèse.

La ruse avait réussi. On n'avait pas à la surveiller plus que les autres.

Elle se trouva dans la cour, au milieu des folles.

Elle aperçut la muraille extérieure, haute, noire, lisse et sentit d'abord une épouvantable douleur en songeant à cet « au delà » qu'elle ne pouvait pas atteindre.

Oui, la porte s'était ouverte ; mais l'issue était soigneusement gardée.

Lui était-il possible de s'élancer, de fuir en courant ? Elle était si faible ! Tous ces limiers se seraient jetés à sa poursuite. En quelques secondes elle aurait été atteinte, saisie... et, cette fois, c'était à jamais la claustrophobie désolante, sans espérance, sans autre fin que l'évasion dans la mort !

Et pourtant elle ne voulait pas s'avouer vaincue, surtout sans avoir lutté.

Tandis qu'elle errait au milieu des autres femmes, paraissant trop idiote même pour travailler comme elles, de son regard qui filtrait sous ses paupières baissées, elle examinait. Ah ! si tout le monde n'eût pas été là, elle aurait bondi vers la muraille, et, des ongles, des mains, des pieds, s'accrochant, elle aurait atteint le faîte, quitte à se briser les membres en retombant. Elle serait morte ; mais du moins de l'autre côté, libre...

Elle s'était assise sur un tas de neige, berçant inconsciemment son poupon de toile.

Une sorte de somnolence s'emparait d'elle. Pour qui a été longtemps cloîtré, le grand air a de ces griseries.

Tout à coup, elle sentit quelque chose tomber sur elle.

Elle tressaillit et leva la tête ; une seconde poignée lui fouetta le visage.

C'était de la neige. Voici ce qui se passait :

De l'autre côté du monceau sur lequel elle s'était blottie, les folles, qui ne la voyaient pas, non plus d'ailleurs que les surveillantes, déblayaient avec activité. Elles enlevaient la neige à l'aide d'une pelle, puis, balançant leurs bras, elles les lançaient ensuite comme par une détente. La neige allait s'ajouter à la masse déjà formée, puis retombait de l'autre côté.

Et c'était cela que recevait Bêtime.

Une idée singulière – digne du cerveau d'une aliénée – surgit soudain en elle.

Si elle ne bougeait pas, si elle ne criait pas, si elle n'appelait pas, alors la neige continuerait à tomber sur elle, l'envelopperait, la couvrirait et la cacherait.

Et alors, on ne saurait pas ce qu'elle serait devenue. Et, la nuit, elle s'échapperait.

Tandis qu'elle pensait à cela, raisonnant comme dans un rêve, les pelletées de neige, effritée par le choc, succédaient. Déjà elle en était toute blanche.

Elle se laissa glisser et s'étendit sur la couche inférieure, à genoux, courbée en avant, et se soutenant sur les poignets. Elle formait ainsi de son corps une sorte de pont.

La neige roulait toujours sur elle. Elle sentait les boules qui s'écrasaient sur ses épaules, sur ses reins. Elle baissait la tête et ainsi pendant longtemps, si bien que, tout autour de ce corps débile – mais soutenu par une volonté de fer – il s'était formé comme une sorte de carapace. Puis, devant son visage, une muraille s'était dressée. Avec sa main, elle avait ménagé une ouverture qui devait être invisible pour les autres, mais qui lui permettrait de respirer.

Et bientôt, au-dessus, les travailleuses n'auraient plus rien vu, sinon un tertre blanc.

Comment soupçonner que là-dessous, il y avait un être humain ?

Le supposer, eût été folie ; car cet enfouissement, n'était-ce pas la mort certaine, lente, par le froid, par l'asphyxie ?.

Non, la vieille femme ne mourrait pas... Elle ne voulait pas mourir.

Il y avait, dans tout son être, une fièvre intense qui la soutenait. Elle s'était ankylosée, dans sa position fatigante, comme ces fakirs de l'Inde qui,

pendant des années se tiennent, statues immobiles, sur le parvis des pagodes.

Toutes ses facultés avaient acquis une acuité singulière.

Elle entendait tout : les querelles des surveillantes qui la cherchaient, les blasphèmes du médecin et du directeur.

Elle ne bougeait pas. Elle ne se mouvait pas. Le sommeil la menaçait, Elle ne s'endormait pas.

Le temps passait. Elle en avait perdu la notion.

Un instant, il lui avait semblé qu'elle ne résisterait plus. L'air lui manquait. Elle avait de ses ongles élargi l'ouverture et l'atmosphère froide l'avait ranimée.

Enfin, autour d'elle, le silence s'était fait

C'était le moment attendu, et elle n'était pas morte. Seulement, quand elle voulut remuer, il lui sembla que toutes ses articulations étaient nouées par un lien invisible, lien de fer et qu'elle ne pouvait pas briser.

Dans un suprême effort, elle rassembla toutes ses énergies. Ses muscles se tendirent comme des cordes dont son cerveau eût été le cabestan.

Et, maintenant, elle ressuscitait hors de sa tombe, se traînant.

Elle ne chercha même pas à se dresser. Ses jambes lui paraissaient paralysées.

Mais la neige avait été amoncelée contre le mur. On n'avait pas songé à cela. Sous la gelée âpre, elle était devenue dure comme de la pierre.

Elle y enfonça ses ongles, comme les ascensionnistes des montagnes y fichent leurs pics de fer.

Et s'accrochant, à plat ventre, rampant, tirant en avant son corps comme un fardeau, elle atteignit le mur.

La crête n'était pas à un mètre.

Atteindre jusque-là ! le pouvait-elle ?

Ce fut quelques secondes d'inexprimable angoisse. Il lui fallait d'abord se mettre à genoux.

Elle se tourna, et, avec rage, elle martela ses jambes à coups de poing. Elles plieraient ou se briseraient.

Enfin, elle fut debout. Ses mains atteignaient le faîte que sa tête dépassait.

De la force concentrée en ses poignets, elle se hissa, et se trouva au-dessus, pliée en deux, la tête en dehors, du côté de la liberté.

Ce fut comme une excitation nouvelle, une résurrection d'énergie.

Elle se contracta tout entière et enfin...

Elle roula de l'autre côté de la muraille, en pleine neige.

Seulement, cette fois, elle ne se releva pas. Elle eut un cri long, effrayant, lamentable.

Brisée par la secousse, écrasée, vaincue, elle resta là, immobile sur le dos, les bras en croix.

Peut-être était-elle morte ! du moins son vœu était exaucé.

Morte ! soit. Mais libre !

XIII

SAUVETAGE

Neigette, Garnuchon et Braco avaient mis douze jours pour se rendre de Paris à Villepatour.

Voilà qui semblera bien étrange, et pourtant la chose est fort explicable.

Nos sociétés sont ainsi constituées que rien ne nous est moins acquis que la prétendue liberté d'aller et de venir. Il est inexact qu'un Français puisse faire un seul pas dans son propre pays sans être en butte à la surveillance soupçonneuse des autorités. On a, prétend-on, aboli les passeports à l'intérieur. Mais je vous le demande, supposez que deux personnes, comme Garnuchon et Neigette, se fussent installées dans une auberge isolée, sur une route, à égale distance de Gretz et de Villepatour, qu'ils eussent payé leurs chambres et pris régulièrement leurs repas, l'argent à la main, je parie, et personne ne tiendra le pari contre moi, que deux jours ne se seraient point passés sans qu'un brigadier de gendarmerie quelconque se fût discrètement – en grand uniforme – présenté dans ladite auberge et eût invité poliment – avec quelques N.d. D. bien accentués – les inconnus à exhiber non leurs passeports, certes – mais leurs papiers.

Garnuchon, – Parisien, c'est-à-dire roublard, – un de ceux à qui on dit, d'un petit air pincé : Vous qui savez tout ! avait parfaitement apprécié la situation.

Puisque leur objectif était Villepatour, puisque là ils prétendaient livrer bataille à l'administration que l'Europe se contente de nous envier sans la prendre, il était indispensable que lui et sa compagne pussent s'établir aux environs sans éveiller la susceptibilité particulièrement sensible de messieurs de la gendarmerie.

Or il est interdit de répondre aux questions de cette « honorable institution » qu'on est venu là pour son plaisir et pour admirer la belle nature. Des gendarmes ne croient pas à cet amour du pittoresque.

Il est non moins interdit de leur répondre que leur curiosité est indiscrete et qu'on est là parce qu'il vous plaît d'y être.

Les malfaiteurs savent très bien cela, et personne mieux qu'eux n'est muni de tous les papiers, explications et réponses nécessaires.

N'étant pas des malfaiteurs, mais se posant en ennemis de l'arbitraire, Neigette et Garnuchon devaient prendre les mêmes précautions que s'ils eussent assassiné père et mère.

Garnuchon, malin, imagina ceci :

N'ayant dans son passé aucun vice redhibitoire qui le signalât à la vindicte de la police, il alla droit à la préfecture et demanda une médaille de marchand ambulant, pour les départements de la Seine, de Seine-et-Oise et Seine-et-Marne.

L'employé, – goguenard, – se mit à rire.

Garnuchon lui semblait fou. Par un tel hiver, quelle était cette idée biscornue de s'en aller par les chemins ?

Et que prétendait vendre le sieur Garnuchon ?

C'était bien simple : des chaufferettes !

La spéculation pouvait paraître sinon désastreuse, tout au moins bien hasardée. Mais l'employé n'avait pas à entrer dans ces détails. Il délivra le permis, qui d'ailleurs n'avait plus, pour être valable, qu'à être visé dans les préfectures, sous-préfectures, chefs-lieux de cantons et communes que l'on traverserait.

Sauf ces insignifiantes restrictions, c'est ainsi que le commerce est libre.

Et pourtant Garnuchon – tenant entre ses mains le papier préfectoral – ne se sentait pas d’aise. Il avait couru chez la mère et avait dit à Neigette :

– En route ! le plus dur est fait !

Il avait acheté une petite charrette et avait invité poliment Braco à s’y atteler.

Dame ! vous dire que Braco aimait beaucoup ce travail d’esclave, ce serait s’engager un peu trop. Mais on lui avait expliqué qu’il convenait de ne pas paraître assez riche pour avoir un cheval, que le commerce entrepris et les bénéfices probables rendraient suspects une pareille dépense, et qu’enfin – comme il s’agissait de Jacques – il était trop naturel qu’il souffrît, lui aussi, un peu.

Braco, convaincu, avait remué la queue.

La voiture était peu chargée d’ailleurs. Deux douzaines de chaufferettes que Garnuchon avait payées l’une dans l’autre douze sous et qu’il prétendait vendre trois et quatre francs, les mêmes qui coûtent dix-neuf sous dans les bazars.

Et ils s’étaient mis en marche, Garnuchon aidant Braco à tirer, et Neigette poussant par derrière, par contenance, bien entendu.

Neigette était bien patiente, la chère enfant.

Pourtant quand elle vit Garnuchon sortir de Paris par la porte de Grenelle, c’est-à-dire par le sud, alors que la direction était vers l’est, elle se permit quelques observations :

– Laissez faire, disait Garnuchon, j’ai mon plan.

Quelques semaines plus tard, un célèbre général devait lui voler son mot.

Voici ce qu’il fit :

Lentement, avec complaisance, s’arrêtant dans tous les bourgs, dans les hameaux, il se mit à faire le tour de Paris, dans un rayon qui s’élargissait de plus en plus.

Si bien que finalement le douzième jour, – ayant passé partout, – ayant fait viser son permis dans trente-deux communes, – Garnuchon arrivait fier comme Artaban sur la route de Gretz.

Là, il s’installait avec Neigette – sa sœur, à ce qu’il disait, – dans l’auberge du *Lapin qui saute*, à deux portées de fusil de Villepatour, et il

était sûr de n'avoir plus à répondre à aucune question. Il avait vendu trois chaufferettes. Il était sacré commerçant.

Sur les routes, les gendarmes le contemplaient d'un œil attendri, déclarant que la petite, c'est-à-dire Neigette, était gentille.

Braco, ayant apprécié que le travail n'avait rien de sur-canin, frétillait joyeusement du museau et de la queue.

La patronne de l'auberge du *Lapin qui saute* avait accueilli avec plaisir, – en plein hiver, – ces hôtes inattendus.

– Nous avons fait de bonnes affaires, avait affirmé Garnuchon.

Ce qui lui avait permis de prendre deux excellentes chambres pour Neigette et pour lui.

Le don d'une chaufferette avait achevé de lui concilier les bonnes grâces de la mère Bricolat.

Dès le lendemain, la neige avait couvert les routes. Il n'y avait pas à songer au commerce. C'était un excellent prétexte pour rester là ; d'autant plus, affirmait Garnuchon, que sa sœur était un peu souffrante. Quand la mère Bricolat était à portée de l'entendre, Neigette avait une petite toux sèche, et l'aubergiste inquiète, disait qu'il fallait soigner ça. Enfin, la première partie du fameux plan de Garnuchon réussissait à merveille, mais, il faut l'avouer, c'était la moins difficile.

Nous retrouvons les deux amis dans la chambre de Neigette qui se trouvait au rez-de-chaussée, au côté droit de la porte charretière.

Un large foyer éclairait la pièce. Et Braco, étendu de son long, le ventre au feu, semblait un de ces héros qui se recueillent à la veille d'une bataille.

Garnuchon était soucieux :

– Ça sera rudement difficile de pénétrer dans ce satané hôpital ! disait-il.

– Qu'est-ce que tu as vu ?

On remarquera le tutoiement qui s'était établi entre les deux camarades ; il avait bien fallu s'y résigner pour donner quelque vraisemblance aux titres de frère et de sœur.

– Ce que j'ai vu. pour être vrai, rien du tout. Des grands murs, hauts comme ceux de Mazas. Ça a l'air d'une prison.

– Les portes ne se sont-elles pas ouvertes ?

– Si, un instant...

– Et alors ?...

– Alors, j’ai aperçu un tas de femmes qui balayaient, qui piochaient, qui brouettaient. Il y en avait de tous les âges et de toutes les couleurs.

– Sans doute, il y a deux parties séparées...

– C’est ce que je me suis dit. Je suis allé du côté de l’autre porte... là où je pensais que devaient être les hommes. Là, j’ai rencontré un surveillant...

– Ah ! tu lui as parlé ?

– C’est-à-dire que j’ai tâché de lui parler. Figure-toi un bonhomme tout noir, avec des poils plein le museau, à faire honte à Braco... Une mine de vilain singe... je ne sais pas pourquoi, mais moi, qui ne suis pas impressionnable, il m’a causé un drôle d’effet... Enfin, comme j’avais l’air de me balader bien tranquillement, avec ma sarbacanne pour quiller les petits oiseaux – un truc que j’ai inventé pour avoir une contenance – je suis allé à lui et je lui dis :

« – Qu’est-ce que c’est que cet endroit-là ?

Je montrais l’hospice.

Il m’a regardé de côté. Oh ! quels yeux !... tout noirs et sombres !...

– L’asile de Villepatour, a-t-il répondu d’une voix qui ressemblait à un grognement.

- Qui qu’y a là-dedans ?

- Des fous.

- Des hommes ou des femmes ?...

Il paraît que le bonhomme n’aimait pas à être questionné. Car là-dessus il m’a répondu par un : « Qu’est-ce que ça vous fait ? – qui n’avait rien d’aimable, et il m’a tourné son vilain dos carré, ni plus ni moins que si je lui avais demandé un bureau de tabac pour ma vieillesse... »

– Et c’est tout ?...

– Hélas, oui ! il est allé droit à une petite porte et a disparu... je suis resté de d’là, comme un imbécile...

– Il ne faut pas se décourager !...

– Oh ! as pas peur ! c’est pas Garnuchon qui reculera... Seulement, là, entre nous, faudrait trouver un truc pour entrer là-dedans...

– D’abord, , ne peut-on pas demander à visiter l’hospice ?

– Ouais ! Si nous étions seulement députés, sénateurs, ou tout simplement journalistes, ça pourrait s'arranger ; mais des marchands de chaufferettes !...

– Nous pouvons essayer...

– Ça ne fait rien, je maintiens mon dire. Faudrait-inventer une bricole... pour entrer tout de go. Parce que, si nous essayons trente-six moyens, on nous remarquera, on se doutera de quelque chose et nous pourrions nous fouiller...

– Tu as raison ; alors il faut patienter...

– Et compter sur un vieux camarade à moi...

– Qui s'appelle ?

– Le hasard...

Ils causèrent longuement ; la nuit avançait, et ils étaient si fort absorbés par leur sujet qu'ils n'avaient pas remarqué l'heure tardive.

Tout à coup, des profondeurs de la nuit une clameur s'était élevée, lointaine, désolante, désespérée, quelque chose comme la plainte déchirante d'un mourant.

Neigette avait tressailli :

– Mon Dieu ! fit-elle, as-tu entendu ?

– Oui, fit Garnuchon qui était devenu pâle. On dirait un appel d'agonie...

– Je ne sais pourquoi... mais ce cri a retenti jusqu'au fond de mon cœur...

Braco aussi avait entendu ; il avait bondi sur ses quatre pattes, et courant à la fenêtre, il s'était dressé, gémissant...

– On n'entend plus rien, fit Neigette. Ouvre donc la fenêtre que nous écoutions mieux.

– C'est qu'il fait un froid de loup...

– Qu'importe ! et puis, vois donc Braco, son instinct ne le trompe pas. Il y a quelqu'un à sauver.

Disant cela, Neigette entr'ouvrait les panneaux vitrés.

Sans attendre une seconde, Braco s'étant arc-bouté sur ses jambes de derrière, fila comme une flèche et disparut.

– Ma foi ! fit Garnuchon en enjambant le rebord de la fenêtre, il ne sera pas dit que je me laisserai damer le pion par un simple chien. En avant !

– Eh bien ! et moi, dit Neigett à son tour, ne veux-tu pas m’aider ?

Garnuchon avait bien des objections sur les lèvres. Il ne faisait pas un temps à mettre un Napoléon dehors. Mais Neigette ordonna, il n’y avait plus qu’à obéir...

La route s’étendait devant eux, avec son linceul blanc qui semblait – dans les ténèbres – comme un ruban d’acier.

Mais déjà Braco avait pris une forte avance ; et ce n’était pas chose si facile qu’on le pourrait croire de suivre sa trace. Mais Garnuchon avait l’oreille fine, il entendait de longs jappements, comme des encouragements discrets que l’animal jetait à l’être qui avait crié à l’aide.

Neigette et Garnuchon se mirent à courir dans la direction que leur indiquait la voix de Braco.

Au bout de cinq minutes, ils s’arrêtèrent.

Devant eux, la masse noire des murs de l’hospice...

Et au pied, Braco grattant de ses robustes pattes pour dégager un corps qui s’enfonçait dans la neige.

– Une femme ! s’écria Garnuchon. Oh ! la malheureuse ! Allons ! un peu de nerf !

Garnuchon était fort. Il souleva le corps raidi et le chargea sur ses épaules : puis, tous trois, reprirent au pas accéléré le chemin de l’auberge.

XIV

RECONNAISSANCE

Le sauvetage avait été opéré si rapidement que Garnuchon et Neigette -ne s’étaient pas préoccupés d’examiner le visage de celle qu’ils tentaient d’arracher à la mort.

Courant au pas de course sur la neige qui craquait et faisait trou sous le poids, ils avaient atteint l’auberge.

La fenêtre était restée ouverte. Tout dormait. Le silence prouvait que l'incident n'avait pas été remarqué. En ce moment, la neige recommençait à tomber ; il était certain qu'avant une heure la trace de cette course vertigineuse aurait disparu.

Neigette franchit la première l'appui de la fenêtre, et, de l'intérieur, raidissant ses bras avec une force que son apparence délicate n'eût point fait supposer, elle aida Garnuchon à transporter le corps dans la chambre.

Puis elle jeta dans le feu une poignée de sarments qui crépitèrent et jetèrent une lueur claire et vive.

La vieille femme avait été étendue à terre, sur un lambeau de tapis qui provenait des complaisances de la mère Bricolat.

– Elle est gelée, dit Garnuchon. Il faudrait lui donner à boire quelque chose de chaud.

– Justement nous avons du vin, répondit Neigette.

Et disant cela, elle disposait sur le foyer l'ustensile nécessaire.

Braco avait compris, lui aussi, qu'avant tout il fallait ranimer la chaleur dans ce corps engourdi, et, activement, il léchait le visage et les mains de la femme immobile.

En quelques minutes, Neigette put verser dans une tasse du vin chaud, fortement sucré.

– Allons-y, dit Garnuchon, qui souleva le buste de la pauvre vieille, qui, inerte, semblait n'être plus qu'un cadavre.

Braco s'était écarté.

Neigette se baissa et approcha le bol des lèvres de la femme.

A ce moment, la lueur du foyer éclairait en plein son visage, et Neigette, l'avant enfin contemplée, laissa échapper une exclamation de surprise et de douleur :

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Garnuchon.

– Ah ! si tu savais !... En vérité, je n'en crois pas mes yeux... cette femme !

– Eh bien ! tu la connais ?...

– Oui ! mais attends. Voici qu'elle boit.

En effet, les lèvres noirâtres de la malheureuse s'étaient entr'ouvertes sous l'influence réchauffante de la vapeur qu'elle sentait. Puis quelques

gouttes de vin coulèrent dans sa gorge :

– Hum ! pas trop vite ! dit Garnuchon. Il ne faut pas la griser...

Un gémissement s'échappa de la poitrine de la vieille.

– Allons ! elle cause... Ça prouve qu'elle n'est pas morte, reprit l'incorrigible gamin, qui était tout prêt à plaisanter. Si tu veux, je vais la coller sur ton lit ; tu la déshabilleras... et après cela nous la frictionnerons à lui arracher la peau.

– Tu as raison, répondit Neigette toute préoccupée.

Le corps déjà se faisait plus souple. La raideur disparaissait.

Garnuchon la prit dans ses bras et l'étendit sur le lit de Neigette.

Celle-ci, de ses doigts qui tremblaient, se mit à détacher ses vêtements.

Quand elle eut mis à nu cette maigreur cadavérique – faite de vieillesse et de souffrance – elle ne put réprimer une sorte de sanglot :

– Mon Dieu ! la pauvre femme ! gémit-elle.

– Le fait est qu'elle est sèche comme un hareng saur, fit Garnuchon. Mais ça n'empêche pas les sentiments. Là, laisse-moi faire... je vais te frotter ça qu'il faudra bien que la peau rougisse ou qu'elle dise pourquoi...

Neigette regardait la vieille femme. Il lui semblait qu'un nuage était devant ses yeux. Malgré elle, des larmes montaient à ses paupières.

Elle ressentait une singulière et indéfinissable émotion. C'était comme si dans son cerveau un voile se fût tout à coup déchiré. Et penché sur la pauvre femme, elle la contemplait avidement.

– La voilà qui revient, dit Garnuchon, qui avait consciencieusement travaillé. Encore une goutte du cordial en question, et elle se portera comme le pont Neuf.

En effet, celle qui, à l'asile, portait le surnom de Bêtine semblait maintenant sauvée...

Sous sa peau parcheminée, le sang courait.

Les membres s'assouplissaient. De longues expirations sortaient de la poitrine qui se soulevait et s'abattait régulièrement.

– Ça ne fait rien, elle revient de loin ! fit Garnuchon.

Puis, s'apercevant que Neigette était encore plus pâle que de coutume :

– Ah ça ! dit-il tout à coup, on dirait Neigette, qu'il t'arrive quelque chose à quoi tu ne t'attendais pas... un coup de théâtre, comme dans les

romans.

– Chut murmura Neigette, qui s’était penchée sur la pauvre femme et semblait épier attentivement son réveil.

Enveloppée par la tiède atmosphère de la chambre, la malade renaissait. Déjà ses lèvres s’agitaient :

– Non ! non ! fit-elle, tandis que ses bras s’agitaient dans un mouvement de défense, je ne veux pas. je ne veux plus... j’aime mieux mourir !...

Et soudain, d’une voix rauque et violente :

– Vous mentez !... je ne suis pas folle !... Vous le savez bien !

– Oh ! murmura Garnuchon, c’est une échappée de Villepatour...

Elle ouvrit subitement les yeux, tout grands. Dans ses prunelles dilatées, il y avait de l’égarement et de la peur :

– Où suis-je ? fit-elle en frissonnant...

Garnuchon allait répondre. Doucement, Neigette lui posa les doigts sur les lèvres pour le forcer au silence. Se courbant vers la vieille femme, approchant ses lèvres de son oreille :

– Vous êtes à Noisy-le-Grand ! lui dit-elle.

Tandis que Garnuchon se demandait si ce n’était pas Neigette qui devenait folle, un frisson subit, électrique avait secoué les membres de la malade.

– Noisy-le-Grand... répéta-t-elle. Non ! non ! ce n’est pas possible !

– Pourtant, reprit Neigette, ne vous souvenez-vous pas de la Huchette ?

La vieille se dressa. Ses cheveux gris tombaient en mèches raides autour de son front plissé.

– La Huchette ! s’écria-t-elle en étendant en avant ses longs bras maigres. Ah ! la misérable ! l’infâme !

– Qu’est-ce que tout cela veut dire ? songeait Garnuchon sincèrement inquiet.

– Ne maudissez personne, reprit doucement Neigette... Qui sait si enfin vos douleurs ne sont pas finies !

– Mes douleurs ! dites mes tortures !... clama la vieille femme... Oui, j’ai souffert, j’ai pleuré... J’ai été battue, écrasée... J’ai senti mes membres se briser sous la camisole de force. Des gardiens, des brutes, m’ont rouée de

coups !... Qu'est-ce que toutes ces souffrances auprès de celle que j'ai là... dans mon cœur.

Elle se frappait la poitrine de ses mains décharnées.

Ses yeux troubles ne voyaient pas encore qui lui parlait ; elle ne percevait que la voix ; mais cette voix était si pure, si douce, que, sur ce cœur ulcéré, c'était comme un baume sauveur qui s'étendait.

– Je sais que vous avez terriblement souffert, reprit Neigette. J'ai compris quelle épouvantable douleur c'était pour une mère que d'être séparée de son enfant...

Elle avait dit ces mots lentement, les laissant tomber pour ainsi dire goutte à goutte sur l'âme de la malheureuse.

– Mon enfant ! qui parle de mon enfant ? reprit la folle ! Hélas ! elle est à jamais perdue pour moi.

– Qui sait ? le hasard se lasse parfois de frapper...

Cette fois, la vieille se tourna vers elle et, brusquement lui saisit les deux mains dans ses doigts amincis.

– Mais qui êtes-vous donc ? Pourquoi me parler ainsi ? Ce serait bien mal, voyez-vous, que de réveiller en moi l'espérance pour me désespérer encore !

– Ne vous exaltez pas. Oui, regardez-moi, vous serez bien sûre que je ne suis pas une ennemie !

– Une ennemie ! Ah ! non ! Votre regard est si bon... Votre front est si pur ! Et puis, je ne sais ce qui passe en moi !... Parlez, parlez encore !...

– Souvenez-vous, reprit Neigette. Là-bas à Noisy-le-Grand, une vieille femme, méchante, brutale torturait un petit enfant... seulement de temps à autre, une dame venait qui se penchait sur le berceau de la petite et qui l'embrassait, et l'enfant oubliait tout. et cette dame l'appelait sa fille. et l'enfant passant ses petits bras autour de son cou lui répondait maman !...

La Bêtine haletante écoutait.

– Un jour, cette dame arriva à l'improviste. Elle surprit la Huchette au moment où celle-ci maltraitait l'enfant... Oh ! ce fut une scène terrible ! et la Huchette s'écria : Ah ! c'est comme ça ! eh bien ! vous ne la reverrez plus... et c'est vrai, depuis ce temps, jamais la maman n'est revenue.

– Mais comment savez-vous tout cela ?...

– Dites-moi pourquoi elle ne revint pas ?

– Parce que cette femme, cette malheureuse était mariée, parce qu'elle avait succombé aux obsessions d'un misérable qui l'avait rendue mère, qui lui avait enlevé son enfant, et l'avait livrée à cette misérable Huchette !... parce que à la suite de la scène violente dont vous parlez, la Huchette alla trouver le mari à sa demeure... parce qu'enfin le mari - qui était puissant - la fit enfermer dans une maison de folles où depuis dix-huit ans, elle souffre, elle se tord, elle se débat !... mais encore une fois. comment savez-vous cela !...

– Votre cœur ne vous le dit-il pas ?...

– Mon cœur ! Ah ! je n'ose pas l'écouter, murmura-t-elle. Tant de fois déjà mes pressentiments m'ont trompée... Mais laissez... que je vous regarde... Oui, il me semble qu'une lumière nouvelle m'inonde et m'environne ! Noisy-le-Grand ! la Huchette ! il y a dix-huit ans ! ne me laissez pas dans cette angoisse qui me tue.

Et Neigette se laissant tomber à genoux, inclina le front sur ses mains.

– Ne doutez plus ! dit-elle. Cet enfant que vous pleurez, laissez-le s'agenouiller auprès de vous... Cet enfant que vous avez cru à jamais perdu... bénissez-le ma mère !

– Toi ! toi !... mon enfant !...

Et, comme galvanisée, la Bêtine la saisit dans ses bras.

– Oh ! oui... oui... je comprends ! je ne suis pas folle ! va !... oh ! les misérables ! le mari et l'amant s'étaient entendus pour torturer la mère !... le mari est mort... mais l'amant !... ton père... c'est celui-là qui depuis près de vingt ans est mon mauvais génie !... mais si je te retrouve... ma fille ! ma bien-aimée que j'ai tant pleurée !... Ah ! si je pouvais mourir !...

Et elle inondait de ses larmes le front de Neigette :

– Un mot encore, ma mère, dit la femme à la jeune fille. Quel est le nom de mon père ?...

– Ton père !... Ah ! un grand seigneur, lui aussi, il se nomme le comte de Planay !

XV

MOI SEULE, ET C'EST ASSEZ

Pour tout dire d'un mot, Garnuchon était épaté.

Sapristi ! il avait assisté à bien des drames à l'Ambigu, à la Porte-Saint-Martin ailleurs. Et il avait résolument blagué la croix de ma mère !...

Mais voilà qui enfonçait complètement MM. les dramaturges.

Quoi ! cette vieille femme – maigre comme un clou rouillé qu'on ramassait dans la neige, c'était la mère de Neigette ! Mince de hasard !

Et c'est qu'il n'y avait pas à dire ouf !

Les détails étaient clairs, nets, indiscutables ; les preuves abondaient.

C'était bien Neigette qui avait été arrachée aux bras de la pauvre femme ; c'était bien elle que la folle pleurait !...

Et ces joies ! et ces baisers ! et ces étreintes passionnées ! Jamais Fargueil ni la mère Laurent n'auraient joué aussi bien que ça !...

Ce qui avait jeté un froid, c'était le nom du père !

– Comment ! c'était ce gueux de Planay qui était le père de Neigette ! Ça, c'était embêtant !... ça empêcherait de lui faire passer le goût du pain, un jour qu'on le rencontrerait entre quatre-z-yeux.

C'était une vraie canaille, soit ; mais enfin désormais il était sacré. Il n'y avait plus qu'à se défendre contre lui, mais on ne pouvait plus l'attaquer.

– Pauvre mère, disait Neigette. Oh ! maintenant vos souffrances sont finies... et je vous aimerai tant et tant que vous oublierez vos tortures passées...

La vieille s'était redressée. La joie lui mettait aux yeux un rayon vivant. Elle avait voulu se lever. Elle se tenait droite, disant :

– Maintenant, je suis forte ! Je veux vivre et je vivrai

Elle attirait Neigette près d'elle et passait sa main sur ses cheveux :

– Tu ne m'as pas seulement demandé mon nom, dit-elle en souriant. Ce nom-là, c'est le tien...

– Quel est-il ?...

– Je m’appelle Paule Bérard. et toi, je sais qu’on t’avait donné le nom de Pauline.

– Oh ! fit Garnuchon se mêlant à la conversation, vous ne voulez plus qu’elle s’appelle Neigette...

La mère n’exigeait pas cette concession. Neigette garderait son nom.

– Comme nous allons être heureuses ! disait la Bérard. Je ne crains plus maintenant qu’on me reprenne. Car je dirai que j’ai renoncé à toute idée de vengeance. On ne me craindra plus. Est-ce que je pense encore à la haine, maintenant que j’ai retrouvé ma fille. Vois-tu, Neigette, nous irons habiter à la campagne. J’ai encore des parents, et, de plus, je sais qu’il y a de petits héritages qui m’attendent. Je ne m’en occupais pas. Est-ce que j’avais besoin de quelque chose. Veux-tu, nous partirons demain ?

Soudain, Neigette tressaillit :

– Partir ! fit-elle. Non, non, je ne puis pas...

– Que dis-tu ?

– Mère, ne m’accusez ni d’indifférence ni d’égoïsme. Mais ce que vous me demandez est impossible !

– Impossible ! Quoi ! A peine retrouvée devrai-je encore me séparer de toi ! Oh ! tu sais bien que cette fois j’en mourrais.

Neigette était toute pâle.

– Je ne voudrais pour rien au monde vous causer une douleur, ma mère ! et pourtant je ne sais pas mentir. Je ne puis quitter ce pays. avant d’avoir accompli ma mission...

– Quelle mission ?

– J’ai juré de sauver un malheureux.

– Explique-toi de grâce ! Ma fille, mon enfant, ma vie t’appartient... et quoi que tu exiges de moi, je suis prête à t’obéir.

Neigette avait baissé la tête, rougissante.

– Dame ! maman, fit Garnuchon trouvant tout de suite la formule à la fois familière et caressante qui devait le bien faire venir de madame Bérard, vous supposez bien que ce n’est pas pour notre plaisir que nous sommes venus dans ce fichu pays.

– En effet... Mais alors quel motif ? car Neigette ignorait que je fusse enfermée dans cet enfer.

Neigette rougit.

Au moment de laisser échapper l'aveu qui venait sur ses lèvres, je ne sais quelle pudeur instinctive l'arrêtait tout à coup.

La Bérard lui prit les mains et les leva doucement.

– Eh bien ! chère enfant ! parle ! ne suis-je pas ta mère ?

– C'est que, dit Neigette, J'ose à peine parler. et ne me trouverez-vous pas bien égoïste de réclamer déjà votre aide ?

– En quoi mon aide pourrait-elle t'être utile ?

Et comme Neigette hésitait :

– Voilà, maman, reprit Garnuchon. Il faut vous dire que, par la faute d'un tas de gredins de la haute, nous sommes fourrés dans un bloc d'aventures plus épatantes les unes que les autres... il y a eu des meurtres, des séquestrations... et certaine personne. à laquelle Neigette et moi nous nous intéressons tout particulièrement, est justement enfermée dans la maison des fous dont vous vous êtes échappée.

– De quoi donc s'agit-il ? Voyons, Neigette, tu n'as donc pas confiance en moi ? Il est vrai que tu ne me connais pas. Mais je suis ta mère ! Depuis le jour fatal où tu m'as été enlevée, mon cœur n'a cessé un moment de battre pour toi... Oh ! je t'ai toujours aimée, je t'aime et t'aimerai toujours. Aie confiance, te dis-je.

– Eh bien, ma mère, fit résolument Neigette, écoutez-moi. et que mon ami Garnuchon me démente, si un seul mot de mon récit n'est pas l'exacte expression de la vérité.

Elle parla longtemps, doucement. Parfois les larmes étouffaient sa voix.

En écoutant ces effrayantes révélations – en retrouvant mêlé à ce drame le comte de Planay qui avait brisé sa propre vie – madame Bérard ne pouvait réprimer des frissons de colère et de dégoût.

Neigette disait tout ; comment, après avoir failli périr dans la Marne, elle avait été recueillie par le père Ambroise ; comment elle avait fait la connaissance de Jacques Darneval ; comment le jeune homme, amoureux de Diane d'Airvault dont il se croyait aimé, avait été victime d'une tentative d'assassinat, tandis qu'un misérable lui enlevait l'enfant qu'il était allé chercher, lui aussi, à Noisy-le-Grand.

– Et cette pauvre petite créature, demanda la mère, qu'est-elle devenue ?

– Je l’ai trouvée, grâce à mon ami, dit Neigette. Elle est en sûreté... Mais sachez encore que son père, – que Jacques, dont l’existence, dont la liberté étaient une continuelle menace suspendue sur la tête de Diane, devenue comtesse de Planay, que Jacques, l’homme bon, honnête et franc, qui n’avait commis d’autre crime que de trop aimer, que Jacques enfin est tombé aux mains des pires persécuteurs que l’on puisse imaginer. Voilà plus de deux ans qu’il a disparu. et il y a quinze jours à peine que nous avons appris qu’il était détenu dans la maison de Villepatour.

– Oh ! le malheureux ! s’écria Paule Bérard ; mais attendez. ne me dites-vous pas qu’il s’appelle Jacques ?

– Oui... Jacques !...

– Mon Dieu !... mais je me souviens d’avoir entendu prononcer ce nom... Celui qui le porte a réclamé énergiquement sa liberté... vous savez, ce sont des paroles échangées entre les surveillantes... alors, comme on la lui refusait, il s’est emporté... il a frappé ses gardiens, le médecin... et...

– Achevez !...

– Jacques est soumis aux plus terribles tortures que ces misérables tiennent en réserve pour ceux qui leur résistent...

– Jacques ! mon Jacques ! sanglota Neigette. Ils le tueront !.

– Je me souviens encore, continua Paule Bérard. Les cachots où sont enfermés les rebelles. je les connais pour y avoir été longtemps cloîtrée moi-même. sont situés sous la chapelle, à quelques pas de la cellule que j’occupais moi-même. Et parfois la nuit j’ai entendu de sinistres gémissements !...

– Et vous voudriez, s’écria Neigette, que je renonce à le sauver... à l’arracher à cet enfer... Ma mère ! vos paroles me brisent le cœur. Et il faut que je vous avoue la vérité tout entière. Ce Jacques, cet homme si bon, si généreux, si enthousiaste de tout ce qui est beau et bon. je l’aime ! je l’aime !...

Et elle était retombée à genoux, cachant son front dans ses deux mains.

Paule Bérard s’était tue un instant. Une angoisse poignante contractait ses traits. Quoi ! ne retrouverait-elle son enfant si longtemps perdue, que pour la voir souffrir !

Et pourtant que pouvait-elle contre ceux qu’elle prétendait combattre ?

– Mais, reprit-elle tout à coup, pauvres enfants que vous êtes ! n’avez-vous donc personne qui puisse vous aider ? N’est-il pas de bons et braves cœurs qui se dévouent avec vous et pour vous ?

– On les a tous frappés, dit Garnuchon avec un geste de colère. Le père de Jacques est sans doute au bagne... Compans le charpentier a été chassé de France... Nous sommes seuls. oui, seuls ! mais qu’importe !... quand on est décidé à tout !... Et puis, la chance est quelquefois pour les honnêtes gens... à preuve que vous voilà déjà sauvée...

– Du moins, continua Paule Bérard qui restait songeuse, avez-vous un plan ?...

– Aucun, jusqu’ici.

– Vous avez examiné l’hospice. Vous avez mesuré la hauteur de ses murailles. Comment prétendez-vous y pénétrer ?...

– Je ne sais pas, cria Garnuchon ; mais je sens bien que j’arracherai Jacques de leurs griffes...

– Et si je ne puis le sauver – pardonnez-moi, ma mère. – mais je sais, je sens, que j’en mourrai...

Paule Bérard tressaillit. Depuis le début de cet entretien, sa physionomie s’était transfigurée. Ce visage qui avait si longtemps porté le masque de l’idiotie voulue, s’était détendu, redevenait calme. Le front déplié s’éclairait d’un intense rayon d’intelligence.

Tout à coup, elle releva Neigette, et, la prenant dans ses bras :

– Tu l’aimes, m’as-tu dit ! Et tu mourrais de sa mort ?

– Je vous l’ai dit, mère, et jamais je n’ai menti...

La vieille femme se tourna vers Garnuchon.

– Et toi, tu es prêt à tout pour le sauver ?

– S’il fallait me faire hacher pour ça menu comme chair à pâté, je me laisserais mettre en capilotade, sans seulement dire ouf !

Longuement, saintement, la femme baisa Neigette au front.

– Enfant, lui dit-elle, tu m’as donné la seule joie que mon cœur eût éprouvée depuis de longues, de bien longues années... Tu étais toute ma douleur, tu as aujourd’hui toute ma vie. Eh bien ! ton Jacques bien-aimé sera sauvé !...

– Lui ? Ah ! que dites-vous ?

– Je dis que, pour l’arracher à ce que tu appelles si justement un enfer, il faut que dans l’intérieur même de la prison quelqu’un conspire pour lui, avec lui.

– Mais ce quelqu’un, comment le trouver ?

– Il existe.

– Achevez !

– Car le complice qui sauvera ton Jacques, ce sera moi !

– Vous, ma mère, s’écria Neigette en se jetant dans ses bras.

– Oui, moi !... je n’ai gardé ma vie que pour te la consacrer, mon enfant adoré. Le jour de l’échéance est venu...Je paierai ma dette.

– Mais je ne vous comprends pas. J’ai peur, moi, de devenir folle. Que prétendez-vous faire ? Vous vous êtes évadée de ce lieu de douleur...

– J’y rentrerai !...

– Oh ! vous ne dites pas que vous vous livrerez de nouveau à vos bourreaux !...

– Je rentrerai dans ce coupe-gorge, dit Paule Bérard d’une voix ferme. Ou bien j’y mourrai, ou bien je n’en sortirai qu’avec Jacques...

– C’est de la démente ! Je ne puis accepter ce sacrifice !.

– Tais-toi, enfant ! Crois-tu donc que ça ne soit pas une joie pour moi que de souffrir pour celle que j’ai tant pleurée... et qu’il m’a été donné enfin de serrer contre mon cœur. Oui, dès demain matin, dans quelques heures, je rentrerai à Villepatour... S’ils veulent me torturer, ils ne pourront rien contre l’ineffable bonheur qui remplit ma poitrine ! Me dévouer, souffrir pour toi ! mais songe donc que j’ai souffert pendant dix-huit ans sans qu’une lueur d’espoir brillât sur mon chemin ! Tu aimes Jacques... Eh bien ! crois-moi, Neigette bien-aimée ! ne pleure plus, relève la tête, et souris-moi de ton meilleur sourire... je te le rendrai !

– Ah ! ma mère !

– Pour entendre ce mot, que n’aurais-je pas fait ? Ils m’auraient dit : « Tu verras ta fille et tu mourras », j’aurais couru vers cette mort avec une impatience folle !...

– Mais si vous alliez succomber ! Non, encore une fois, je ne veux pas.

– Aie confiance ! Oh ! je suis forte, va. et mon énergie sera centuplée par la pensée qui me soutiendra !

Entre la mère et la fille, le combat généreux fut long.

Mais Paule Bérard triompha.

Le lendemain, à la première aube, la vieille femme

– ayant repris ses allures stupides – sonnait d'elle-même à la porte de l'asile.

A ce moment même, le docteur Tapard et M. de Laveranne se préparaient à sortir, voulant, chacun de son côté, expédier la lettre, de dénonciation écrite pendant la nuit.

En même temps, ils aperçurent la folle et deux énergiques jurons s'échappèrent de leurs lèvres.

D'un même mouvement, ils se jetèrent sur elle et la saisirent chacun par un bras.

Et c'était un cliquetis d'injures à faire rougir un fort de la halle.

- Gueuse ! criait le directeur. Je vais te faire mettre aux fers.

– Au carcan pour le restant de tes jours, accentuait Tapard.

– Et fouetter !...

– Et bâtonner jusqu'à ce que tu en crèves !...

– Et au cachot sans manger...

– Ni boire !

– Misérable gredine !

Nous en passons et des meilleures...

Dix minutes après, Paule Bérard, redevenue la Bêtine, était attachée à la muraille, par un anneau de fer, dans l'*in pace* qui se trouvait sous la chapelle.

La nuit était profonde. Il y avait aux pierres un suintement glacial.

Mais la Bêtine seule, les yeux grands ouverts, avait au regard la sainte lumière du martyr, et elle se disait :

– Mes enfants, je veille pour vous ; surtout n'oubliez rien de ce que je vous ai dit...

Dans l'autre *in pace*, Jacques frissonnait de froid, et entre ses dents qui claquaient passait une sorte de râle...

COMPLICITÉ DE JUDAS

Randens avait bien vite reconnu que Jacques n'était pas fou.

Quand il avait pénétré dans l'immonde cachot où agonisait le malheureux, il n'était pas sans inquiétude, devinant bien qu'il y aurait une scène de reconnaissance.

Elle eut lieu en effet. Jacques ne pouvait avoir oublié l'ancien étudiant qui avait délivré Diane, et on ne doit pas perdre de vue que jamais il ne l'avait revu, puisque Randens n'avait été appelé à son chevet par Neigette que lorsque déjà le malade était sans connaissance.

L'apercevant donc à la lueur du falot que portait Lazare le gardien, Jacques s'était demandé s'il rêvait ou s'il était éveillé.

Et quand, rassemblant ses idées, entendant la voix du médecin, il s'était convaincu que ses souvenirs ne le trompaient pas, un fol espoir s'était emparé de lui.

Cet homme avait été son camarade, presque son ami. Déjà il lui avait prêté son aide dans une circonstance délicate, presque périlleuse.

Ne trouverait-il pas en lui un allié, cette fois encore, un complice.

Seulement devenu prudent, il avait attendu, répondant aux questions de Randens comme si tous deux eussent été étrangers l'un à l'autre.

Certes, Randens pouvait être surveillé lui-même.

– Qu'était-ce que ce gardien à figure-sinistre ? Cet homme n'épiait-il pas le moindre mouvement, le moindre signe ?

Cette première visite fut courte.

Quand la pierre de tombe se fut refermée sur lui, Jacques s'interrogea.

Maintenant, ses idées avaient repris une parfaite lucidité.

Si, comme il l'espérait, Randens était un ami, il ne le laisserait pas pourrir plus longtemps dans cet atroce cloaque. Ce soir, demain au plus tard, il lui annoncerait un changement. Puis il saisirait le moment où ils pourraient s'entretenir sans témoins.

Le soir, le lendemain, le surlendemain passèrent.

De son côté, Randens avait réfléchi. Evidemment, il se trouvait dans une fausse position. S'il persistait à traiter Jacques comme un étranger, celui-là

s'irriterait, s'exaspérerait, et, qui sait, à la première visite du directeur, il laisserait échapper des paroles compromettantes pour le médecin.

M. de Laveranne, toujours en défiance de son personnel, pourrait fort bien en prendre bonne note et en faire son profit.

Décidément, ce Jacques était dangereux pour tout le monde.

Lazare avait lui-même dit à Randens :

– Il faut que cet homme disparaisse.

L'idée était pratique. Restait à trouver les moyens de la mettre à exécution.

Après avoir ressassé dans son cerveau plusieurs combinaisons plus honnêtes les unes que les autres, Randens prit enfin un parti ; et huit jours après son arrivée, ayant conféré longuement avec Lazare, l'honorable médecin pénétra une seconde fois, mais seul, dans le cabanon de sa victime.

Jacques n'attendait plus, n'espérait plus.

Il avait passé par toutes les angoisses, avait usé tous les désespoirs.

Il était enfin tombé dans un état de prostration si profonde que la mort eût été à peine un plus total anéantissement de ses facultés.

Randens se tenait debout, ayant à la main une grosse lanterne dont la lumière jetait dans le cachot une lueur spectrale.

Un instant, il hésita, ayant peur surtout de l'immobilité du prisonnier.

Si celui-ci, tout à coup rappelé à la notion du réel, lui sautait à la gorge et l'étranglait !

On sait déjà que la moindre des qualités de Randens était la bravoure.

Ce silence l'inquiétait. Il restait cloué à sa place, pâle, frissonnant sous l'humidité glaciale qui lui tombait aux épaules.

Jacques ne bougeait pas. S'il était mort ! Parbleu, voilà qui eût singulièrement simplifié les affaires !

Cette douce pensée encouragea le bandit, qui dans l'espoir de ne pas obtenir de réponse, se pencha vers la masse inerte qui gisait sur le sol et la toucha de la main, en prononçant le nom de Jacques.

Celui-ci tressaillit, comme au contact d'un reptile.

Il se retourna brusquement, se dressant à demi, le torse en avant, s'appuyant par derrière sur ses deux mains, la face contractée, les yeux grands et fixes.

Randens fit un soubresaut et faillit crier à l'aide :

– Qui êtes-vous ? demanda Jacques dont les yeux ternis supportaient mal la lumière.

Le ton était plus interrogateur que menaçant.

– Ne m'as-tu pas reconnu ? dit Randens d'une voix assurée, mais obéissant déjà à sa consigne en reprenant le tutoiement des anciennes camaraderies.

Jacques fit un mouvement, abritant ses yeux sous sa main :

– Randens ! s'écria-t-il.

– Eh oui ! Randens !...

– Que viens-tu faire ici ? Veux-tu donc, toi aussi, te repaître de mes tortures ?

– Tu es injuste. je suis un ami...

– Je l'ai cru, lorsque je t'ai vu apparaître pour la première fois, mais...

– Mais n'as-tu pas compris à quelles précautions j'étais obligé ? Ignorestu quel est mon rôle ici ?

– Tu es un de ces bourreaux qui torturent les mourants.

– Un instant, fit Randens en ricanant. Il n'y a pas ici de coupables je le concède, mais il y a des fous.

– Comme moi !...

– Non, pas comme toi, car je sais que, toi, tu jouis de toute ta raison...

– Enfin ! s'écria Jacques, se dressant brusquement.

– Du calme, mon ami. Et, par grâce, écoute-moi patiemment. Ta situation est plus grave que si tu étais fou. Ne te fais donc pas encore d'illusions...

– Que veux-tu dire ? Quoi ! tu es là devant moi, Lu me parles doucement, tu as été mon ami, je crois que l'es encore... tu reconnais que je ne suis pas fou !... et tu me défends d'espérer !...

– Voyons, reprit Randens, ne te laisse pas aller à l'excès ni dans un sens ni dans l'autre. Veux-tu me prêter pour quelques minutes une patiente attention ?

L'angoisse qui poignait le cœur de Jacques était si atroce qu'il se tordit les mains sans répondre.

– Il faut, avant tout, bien définir notre position respective. Moi, je suis médecin de l'hospice de Villepatour. Lorsqu'on m'a désigné pour ce poste,

on m'a signalé particulièrement les détenus qui devaient être l'objet d'une surveillance spéciale. Le langage administratif a des nuances qu'il faut savoir comprendre. Ton nom a été l'objet d'une mention très spéciale... On ne veut pas que tu sortes d'ici...

– Oh ! les misérables !

– Je ne les défends pas. Bref, tu es confié à ma garde. Et ce n'est pas tout, le directeur. M. de Laveranne, et mon collègue, le docteur Tapard...

– Oh ! celui-là ! je le tuerai !...

– Laisse-moi donc achever... Ces deux personnages, donc, sont à leur tour chargés de me surveiller... ce qui t'explique pourquoi, en présence d'un gardien inconnu, je me suis présenté la première fois ici avec les allures que tu me reprochais...

– Oui, je comprends. Je te pardonne. Après ?...

– Sais-tu bien de quoi tu es accusé ?... Sais-tu le crime que tu expies ici ?

– Je ne sais que ceci... J'ai été trahi, assassiné. on m'a enlevé mon enfant, et l'infâme qui m'a aimée et qui me hait a juré d'étouffer mes cris dans cette tombe.

Randens eut un geste de surprise des mieux joués.

– De qui veux-tu parler ?...

– Ne le sais-tu pas ?... Mais alors quel est donc ce crime dont tu me parlais tout à l'heure ?

– Tu es accusé d'avoir voulu assassiner l'empereur...

– Moi ! cria Jacques. Mais ce n'est pas vrai !...

En réalité, lorsque Jacques avait pénétré, la nuit, dans la chambre de Diane, il n'avait point, dans le trouble de son cerveau, reconnu le « cher seigneur ».

– Ainsi, murmura-t-il, voilà ce que cette femme a inventé contre moi. Ah ! je comprends tout maintenant, je devine pourquoi ce Laveranne, ce Tapard, veillent sur moi avec ce soin cruel... je suis un assassin.

Puis avec un éclat de voix :

– Mais je leur crierai que c'est un mensonge ! Je nommerai la criminelle qui m'a perdu !...

– Et trouvant que tes révélations sont dangereuses, ils te confineront plus étroitement dans ton cachot... Est-ce là ce que tu veux ?...

– Alors... que faire ?... Ah ! je suis bien perdu ! et pourtant je ne veux pas mourir ici !... je veux encore boire à pleins poumons l'air vivant, à pleins yeux la lumière radieuse ! et surtout... oh ! surtout, je veux revoir mon petit enfant, mon pauvre petit enfant, ma Dianette... Tiens, Randens, puisque tu m'écoutes, puisque tu es venu... tu ne veux pas me laisser mourir de rage, de désespoir, comme un damné ! Va trouver ceux qui m'ont plongé dans cet enfer... dis-leur : « Cet homme, ce lamentable, ne demande rien, ne réclame rien ! on veut qu'il disparaisse, que jamais sa voix accusatrice ne puisse menacer ceux qui lui ont fait tant de mal...

» Eh bien, il consent à tout !... il accepte cette mort lente, épouvantable ! il se taira... mais par grâce, par pitié, qu'avant de mourir, il lui soit donné d'embrasser son enfant ! »

Et Jacques, brisé, suffoqué par ce flot d'amour paternel qui lui montait à la gorge, se laissa tomber à genoux sur le sol spongieux et froid.

Cachant sa tête dans ses deux mains, il ne regardait pas Randens qui souriait.

Il y eut un long silence. Le médecin attendait. Jacques n'avait-il plus rien à dire ?

Alors Jacques, devinant peut-être que le misérable sollicitait une supplication, détacha ses mains de son front pour les tendre vers Randens ; ses doigts s'attachèrent aux siens, et, se traînant sur les genoux, Jacques hoquetait :

– Cette grâce... je t'en supplie... obtiens-la... Après, on fera de moi ce qu'on voudra...

– Relève-toi, lui dit alors Randens de sa voix où vibrait une fausse émotion. Tu ne dois pas rester ainsi devant moi en suppliant, pauvre victime !...

– Ah ! tu me plains... tu m'aideras alors.

Randens se pencha vers lui :

– Oui, murmura-t-il, et je te sauverai.

– Mon frère ! mon ami !

– Chut ! ces murs mêmes peuvent cacher quelque trahison. Ecoute, je suis venu vers toi parce que je te veux libre.

– Libre ! as-tu dit ! Ah ! prends garde... Cette fois, ce serait bien vrai, tu me rendrais fou...

– Libre, te dis-je. Je sais qu'il serait inutile d'aller implorer tes bourreaux. Ils sont de ceux qui ne laissent pas échapper leur proie. Moi-même, tu le sais, ici je suis épié, surveillé, et si on pouvait soupçonner qu'il existe entre nous quelque complicité, nous serions à jamais perdus tous les deux...

– Mais alors. que me parlais-tu donc de liberté ?

– Tout dépendra de toi seul. Peux-tu retrouver une énergie nouvelle ?...

– Pour cette œuvre de libération... Oh ! certes oui !

– C'est donc entre tes mains que je vais remettre ton sort. Mais songes-y bien : la plus grande prudence est nécessaire.

– Sois tranquille. Quelque obligation que tu m'imposes, j'obéirai. Mais si je te comprends bien, c'est d'une évasion qu'il s'agit...

– Oui.

– Et c'est d'ici, de ce lieu horrible, que je devrai m'échapper ?

– Dans ces ténèbres, ne sera-t-il pas plus difficile de te surveiller ?

– 'C'est vrai. Mais alors, il me faut percer ces murailles, creuser le sol.

– Le travail n'est pas impossible. Depuis que je suis ici, j'ai examiné, j'ai étudié, et voici ce que j'ai appris.

Jacques, posant sa main sur son cœur qui battait à lui briser la poitrine, sentait la sueur inonder son front.

– Ce cachot, continua Randens, communiquait autrefois avec la chapelle. Une partie de la muraille que je vais t'indiquer et que tu n'as pu remarquer jusqu'ici, a été maçonnée pour fermer l'issue d'un escalier de pierre, dont l'extrémité supérieure aboutit sous une simple trappe de bois, dans la sacristie. Tu notes bien tous ces détails ?

., – Oui, oui !

– Tu ouvriras ce pan de muraille, et, par là, tu pénétreras jusqu'à la chapelle, dont l'abside, tu le sais, donne directement à l'arrière de l'hospice sur la campagne, formant aux murailles une espèce de contrefort. Donc, lorsque tu seras dans la chapelle – la nuit – rien de plus facile que de te hisser jusqu'à l'un des vitraux. Il en est qui glissent dans leurs nervures de plomb. Une fois là, c'est une hauteur de deux ou trois mètres à peine. Il te sera aisé de sauter en bas. et tu seras libre.

– Voyons, fit Jacques, ai-je bien compris : d’ici dans la cage de l’escalier. Puis une trappe de bois...

– Qui se soulèvera sous la poussée de tes épaules...

– Puis la sacristie... les vitraux... et la liberté...

– Bien entendu, tu fuiras le plus promptement possible. Il faut d’abord te mettre à l’abri des poursuites, jusqu’à ce que tu puisses quitter la France.

– Ah ! mon sauveur ! s’écria Jacques dans un élan de bonheur, si jamais tu as besoin que je meure pour toi...

– Il faut vivre, dit gravement Randens, vivre pour ton enfant !...

Tout à coup, Jacques tressaillit.

– Mais pour creuser cette muraille, je n’ai rien... mes ongles se briseront...

– Prends ! fit Randens.

Brusquement, il tira de dessous sa redingote une courte pince de fer.

– Ce n’est pas tout, ajouta-t-il. Etant hors d’ici, il te faut de l’argent... En voici. Enfin, acheva-t-il en se dépouillant de son vêtement qui en couvrait un autre, comme le costume de l’asile te ferait trop facilement reconnaître, prends encore ceci...

Jacques – impuissant à exprimer sa reconnaissance – pleurait et lui baisait les mains.

Randens n’avait oublié aucun détail. Une petite lanterne sourde devait aider Jacques dans son travail. Comme le prisonnier entendait tinter l’horloge de la prison ; il lui était facile de régler l’heure de son évasion, qui s’accomplirait entre deux ou trois heures du matin, alors que toute surveillance serait improbable.

Jacques se sentait renaître ! La liberté, la vie !. Quel rêve inespéré !

Randens le quitta enfin, toutes conventions prises.

– Eh bien ? demanda Lazare au médecin.

– Il a consenti à tout...

– Et il s’évadera ?...

– Cette nuit.

– Alors, murmura Lazare avec son sourire féroce, cette nuit, ma fille n’aura plus rien à redouter...

XVII

TRAVAIL DE PRISONNIER

Pendant que le docteur Randens – avec son complice Lazare – s’occupait si intelligemment de remplir les instructions données par Diane de Planay, la pauvre Bérard songeait, elle aussi, à tenir sa parole.

Certes, il n’était pas d’acte de dévouement qui pût se comparer à celui qu’elle avait accompli. Avoir pendant près de vingt ans rêvé la liberté, l’avoir enfin conquise au prix d’efforts inouïs et de souffrances sans nom, sentir enfin autour de soi l’atmosphère vivifiante de la délivrance et soudain renoncer à tout cela, rentrer dans l’enfer des folles, ayant toute sa raison, n’était-ce pas véritablement sublime ?

Cette abnégation ne prouve-t-elle pas une fois de plus que rien n’est impossible au cœur des mères et qu’il n’est pas de sacrifice trop lourd pour elles ?

En venant frapper de nouveau à la porte de l’asile, la Bérard savait bien à quoi elle s’exposait. Elle connaissait assez bien ces bourreaux stupides pour prévoir qu’ils ne tiendraient aucun compte de la spontanéité de son retour et ne se souviendraient que du crime de l’évasion, pour deviner que ces prétendus guérisseurs de folies, oubliant que ceux qui leur étaient confiés n’avaient ou ne devaient avoir ni la conscience ni la responsabilité de leurs actes, lui feraient payer cher leurs inquiétudes égoïstes.

Elle savait tout cela, et elle était revenue, parce qu’elle avait vu pleurer sa fille, parce que, dans cette âme de mère, toutes les sensations se confondaient en une seule, l’amour de son enfant. Et puis, qu’était-ce donc que sa vie, à elle ! Il y avait si longtemps qu’elle se considérait comme morte !... Quelques souffrances de plus, que lui importait ! Oh ! elle ne les sentait même plus, maintenant que ces tortures subies la rapprochaient du

but qu'elle s'était juré d'atteindre, la délivrance de Jacques, de l'homme que sa fille aimait !

Mais n'était-ce pas en songeant à cette œuvre impossible qu'elle était véritablement folle.

Quoi ! cette pauvre créature, émaciée, qui semblait ne plus vivre que par miracle, qui avait dû épuiser ses dernières forces dans l'horrible lutte soutenue quelques heures auparavant contre la mort et pour la liberté, prétendait avoir raison de ces persécuteurs armés de toutes les puissances de l'arbitraire ! N'était-ce pas l'illusion d'un cerveau déséquilibré !

Jetée dans l'immonde cachot, attachée au mur, elle était restée immobile pendant plus de deux, heures. Quiconque l'eût épiée l'aurait crue morte, tout au moins à jamais domptée, brisée ! C'était ce qu'elle avait voulu ! Il fallait endormir les défiances de ses geôliers.

Toutes ses facultés s'étaient concentrées en une seule, l'ouïe. Elle savait que souvent les surveillantes venaient à pas de loup coller leur oreille aux portes de ces *in pace* tremblant toujours de quelque révolte nouvelle. Elle avait entendu les sandales glissantes de sœur Thérèse. Puis plus rien. Le silence s'était fait. On ne la redoutait plus. On la laissait libre de mourir tranquille.

C'était ce qu'elle voulait, non pour mourir, mais pour vivre, mais pour agir.

Certes, ce n'était pas la première fois qu'elle était enfermée dans ce lieu sinistre, et de longue date ses yeux s'étaient habitués à son obscurité.

Plus encore. Enfermée depuis si longtemps dans l'asile de Villepatour, elle connaissait l'établissement dans ses moindres détails ; le plan des bâtiments aurait pu être tracé aussi sûrement par sa main que par celle de l'architecte, et, en cela, elle était bien plus experte que le directeur, les médecins ou les surveillants.

Il en était passé de nombreux par l'asile. Elle y était toujours restée.

Elle avait voulu être enfermée dans ce cachot. Voici pourquoi.

La cellule n° 119 qu'elle occupait depuis plus de quatre ans, dans laquelle elle avait été replacée à la suite de sa dernière évasion, – celle qui l'avait mise en face de Neigette, – cette cellule, disons-nous, se trouvait placée justement au-dessus du cachot. A force de tendre toujours son esprit vers le

même but, l'évasion possible, celle qu'on appelait Bêtime avait découvert que sous son lit se trouvait l'amorce de l'un des murs de ce cachot, justement celui qui séparait les deux caveaux, – dont l'un était destiné aux hommes et l'autre aux femmes.

Ce double cachot, qui n'était autrefois qu'un assez vaste cellier, avait été divisé en deux, pour les besoins de la répression, avait dit le rapport du directeur. Et cette division s'était opérée au moyen d'un mur de moellons et de plâtre.

Une fois déjà qu'elle avait été plongée dans ce trou, la Bérard avait essayé contre ce mur ses ongles, qui s'y étaient brisés et ensanglantés.

Mais elle avait constaté que des infiltrations, l'humidité du sol tendaient à le désagréger.

Cette observation était pour, elle d'une importance capitale.

Naguère, il y avait plus de quinze ans, elle avait assisté à l'opération à laquelle le docteur Randens avait fait allusion dans sa conversation avec Jacques : elle avait vu fermer l'issue de l'escalier qui communiquait avec la chapelle.

Donc son raisonnement était celui-ci :

Il était rare – c'était du temps du docteur Pivonet – que le cachot des hommes fût occupé. Si donc elle parvenait à hâter la désagrégation du mur de séparation, elle pourrait, en se faisant enfermer dans l'*in pace* des femmes, se frayer un passage jusque dans l'autre cachot, débayer l'issue de l'escalier, et enfin s'enfuir par la chapelle.

Certes – pour qui est libre, pour qui songe à agir vite – un pareil plan semblerait impraticable, en raison de la longueur du travail, des difficultés de toutes sortes qui peuvent surgir. Mais pour le prisonnier qui a de longues nuits à passer dans la solitude, les minutes et les heures deviennent en quelque sorte des instruments de travail. Le temps se fait son complice.

C'est par la répétition continuelle, perpétuelle que l'effort, si petit qu'il soit, obtient d'immenses résultats.

Nous avons dit que le plancher de la cellule 119 était soutenu par ce mur de division.

En un mois de travail patient, la Bérard était parvenue à creuser un trou dans ce plancher et avait atteint ainsi la jonction du mur. Ce trou étroit était

à peine visible. A peine le petit doigt eût-il pu s'y engager.

Mais c'était assez pour ce qu'elle voulait faire.

Tous les jours, . pendant deux ans, la Bérard avait versé par là l'eau de sa cruche, lentement, goutte à goutte, se privant de boire pour employer tout le liquide à ce labeur de mine.

Elle savait que l'eau allait toucher le moellon, le plâtre, s'y épandait, pénétrait dans les jointures, amollissant la masse du mur.

Elle se disait qu'un jour viendrait où elle profiterait du résultat de son infatigable patience.

Ce jour était arrivé.

C'était justement dans ce mur-là qu'était rivé l'anneau de fer auquel on avait enchaîné la malheureuse.

Alors quand elle fut bien sûre de n'être pas épiée, quand le silence l'eut rassurée, elle enroula fortement autour de son corps la chaîne qui la serrait, et par une torsion de sa taille, elle se mit à tirer sur l'anneau. Le fer lui entraît dans les chairs. Elle ne sentait pas la douleur.

Avec une persistance qui ne cessait pas, elle tirait, faisant de son corps une sorte de cabestan.

Elle ne s'était pas trompée. Elle avait bien raisonné. Voilà que sous la traction l'anneau se mit à bouger dans son alvéole de plâtre. Encore un effort, ; elle étendit le bras, saisit le fer, et l'anneau resta dans sa main.

C'était vrai, la moisissure avait miné la muraille. Toute cette masse n'avait que l'apparence de la force. La désagrégation était complète. Le poids seul des pierres les maintenait encore en équilibre.

Elle s'arrêta un instant, haletante.

Une inexprimable sensation de joie coula pour ainsi dire dans tout son être.

Car, cette fois, elle savait que, de l'autre côté de la muraille, il y avait un être vivant. Et qui ? Jacques, une victime comme elle, qu'elle avait juré de sauver.

Oh ! elle ne sentait plus ni faiblesse ni défaillance. Elle croyait au succès et cette espérance lui donnait une vigueur nouvelle.

Elle était libre. La chaîne était tombée à ses pieds. Elle en dégagait facilement l'anneau, qui lui fournissait un instrument précieux. Et elle se

mit à fouiller la muraille.

Le plâtre, disjoint par l'eau, ne formait plus qu'une bouillie sans consistance.

L'œuvre était donc relativement facile.

Il fallait cependant qu'elle prit certaines précautions. Si la muraille allait s'écrouler ! Le plancher des cel-Iules tomberait sur elle et l'écraserait. Ceci n'était rien encore. Mais l'éveil serait donné ; les surveillants arriveraient ; la délivrance deviendrait impossible.

Alors, avec d'infinies précautions, courbée sur le sol, elle attaqua le mur par le bas, introduisant le morceau de fer dans la jointure des pierres, faisant levier, attentive aux tassements qui se produiraient. Elle avait bien la patience des prisonniers. Pas un mouvement brusque ne venait compromettre la réussite de son entreprise.

Ce fut long, très long. Un instant, il lui avait semblé que tout s'écroulait. Et, sans hésiter, elle avait entassé de nouveau les pierres dans la brèche ouverte, et avait recommencé sur un autre point.

Enfin, sa main rencontra le vide. L'issue était percée.

Il ne s'agissait plus que de l'élargir suffisamment pour qu'elle pût s'y glisser en rampant.

Elle achevait à peine, quand elle entendit l'horloge de l'asile sonner deux heures.

L'instant était favorable. Tout devait dormir dans l'hospice.

Elle se pencha et appela :

– Jacques !

Rien ne lui répondit. Elle eut un frisson. Mon Dieu ! est-ce que ces misérables l'auraient tué ! Est-ce qu'elle arriverait trop tard !.

Terrifiée, mais d'autant plus vaillante, elle s'aplatit contre le sol, et se glissant avec des torsions de reptile, elle s'engagea dans l'ouverture. La pierre pressait ses membres, les écrasait, les torturait. Elle n'en était pas à compter ses souffrances.

Elle allait touj ours.

Enfin, elle se trouva dans l'autre cachot.

Elle se dressa. L'obscurité était profonde ; elle ne voyait rien.

Alors, désespérée, croyant que déjà Jacques, c'est-à-dire l'homme qu'aimait sa fille, avait été emporté de là, cadavre inerte, elle eut un accès de rage ; et, comme une aliénée, elle se mit à battre de ses poings, au hasard, tournant dans les ténèbres, les murs du cachot.

Soudain ses mains rencontrèrent le vide.

Qu'était-ce donc ? La raison lui revint subitement. Allons ! ce n'était pas l'heure de devenir vraiment folle ! Il y avait là un mystère. Il fallait aller jusqu'au bout, tout savoir.

Son pied rencontra un obstacle. Elle se baissa. Une marche d'escalier !

Mais alors l'issue qu'elle connaissait avait été déblayée ? Par qui ? Par Jacques peut-être ! Alors, il s'était peut-être enfui... sans qu'elle l'y aidât ! Qu'importait, pourvu qu'il fût libre... Savoir ! savoir !... Se penchant, tâtant de ses mains les marches de pierre, elle monta.

– Elle savait maintenant où elle allait.

C'était bien l'escalier qui conduisait à la chapelle. Mais la trappe... était-elle fermée.... ou bien ouverte ?... Fermée, c'est qu'on avait sorti par là le cadavre de Jacques !... ouverte, c'est qu'il vivait, qu'il s'était évadé.

La trappe était ouverte !

D'un bond, la Bérard se trouva dans la sacristie. Elle entr'ouvrit la porte et regarda.

Il ne fait jamais nuit dans ces lieux blancs et froids. Il suinte des murs comme une sorte de lumière glaciale.

La Bérard regarda autour d'elle, écouta. Rien !

Que signifiait cela ? Elle rentra dans la sacristie, et machinalement, sans savoir pourquoi, elle s'approcha d'une des fenêtres, grillée de forts barreaux de fer, et se mit à considérer l'extérieur.

La nappe de neige s'étendait, teintée par une sorte d'aurore qui sortait de la nuit.

C'était sinistre et beau à la fois.

Soudain, elle tressaillit.

Ce désert n'était pas immobile ! A une petite distance, derrière une touffe d'arbustes verts – des pins ou des cyprès – une forme noire venait de se mouvoir.

Oh ! la Bérard connaissait trop bien le personnel de la prison pour hésiter un seul instant. L'homme qui était là, c'était le nouveau surveillant, celui qu'on appelait Lazare et que déjà tous redoutaient pour sa brutalité.

Que faisait-il là ?

Il attendait.

Mais qui ?

Et dans une sorte d'hallucination, la Bérard. crut voir aux pieds de l'homme un trou noir, long, quelque chose comme une fosse ouverte !

XVIII

L'HEURE SUPRÊME

Quand Randens l'avait quitté, Jacques avait longuement réfléchi.

Cet homme le trompait-il ? disait-il la vérité ?

Qu'on se souvienne que Jacques n'avait jamais revu Randens ! Après tout, pourquoi se serait-il défié ? En somme, Randens lui avait autrefois rendu un véritable service, en lui prêtant son concours discret pour l'accouchement de Diane. Jacques n'avait eu à se plaindre d'aucune exigence qui ressemblât à du chantage, non plus que d'une indiscretion.

Que le médecin – ambitieux, avide d'argent et flatté surtout par un titre recherché – eût accepté les – fonctions de médecin en chef de l'hospice de Villepatour, il n'y avait là rien que de très naturel. Enfin que, dans sa première entrevue avec Jacques, il eût évité soigneusement tout ce qui aurait pu éveiller les défiances, fallait-il l'en blâmer ?

Pesant toutes ces considérations, Jacques se sentait peu à peurasséréné. D'ailleurs, dans la douloureuse situation où il se trouvait depuis si longtemps, alors que toute espérance lui semblait à jamais défendue, avait-il le droit de s'arrêter à des inquiétudes – jusqu'alors injustifiées ?

Ce qui était bien réel, c'était que Randens lui avait fourni des indications précises et en tout cas faciles à vérifier ; qu'il lui avait remis l'outil

nécessaire au travail, la lanterne utile à l'éclairage, l'argent précieux pour la fuite ! Allons ! pour supposer l'existence d'un piège, il eût fallu vraiment être un monomane de défiance.

Se refuser à tenter la fortune, c'eût été se montrer indigne des chances offertes. Après tout, que risquait Jacques ? d'être surpris, entraîné de nouveau dans l'*in pace* des fous. Tout était préférable au sort qu'il subissait actuellement. Chose singulière, en se décidant à agir, il ne pouvait imposer la confiance à son esprit. Tout en défendant Randens, il se disait que la voix de cet homme sonnait faux.

Ce fut avec des précautions infinies que Jacques se mit à l'œuvre.

A la lueur de la lanterne, examinant le mur de son cachot, il se convainquit bientôt que Randens lui avait dit la vérité.

Oui, il y avait bien eu là, dans cet angle, un travail de murage.

Les pierres n'avaient pas une teinte identique à celle des autres : les joints étaient d'une blancheur grisâtre.

Et dès que Jacques introduisit entre deux d'entre elles l'instrument de fer, il sentit que la percée ne serait qu'un jeu.

Que trouverait-il derrière le mur ? Serait-ce bien l'escalier promis, et cet escalier le conduirait-il à la liberté ?... Il ne se sentait presque plus le droit d'en douter.

Sachant l'heure, il attendit patiemment. Il avait compris qu'une trentaine de minutes au plus lui seraient indispensables pour percer l'issue, comme un caprice pouvait tout à coup passer par l'imagination de ses gardiens, il valait mieux n'agir qu'au dernier moment. Et Jacques, prudent, eut même la patience d'enterrer dans le sol de son cachot le levier, la lanterne et l'argent.

Mais quand une heure sonna à l'horloge de l'asile, lorsqu'il fut bien certain que nul incident ne viendrait compromettre la réussite de sa tentative, alors, malgré le sang-froid qu'il s'efforçait de conserver, il se sentit pris tout à coup d'une sorte de fièvre. C'était l'être tout entier qui se réveillait, surexcité par l'espérance.

Et brutalement, violemment, il attaqua la partie de muraille qui lui avait été signalée.

Il paraît que les ouvriers qui avaient travaillé là ne s'étaient pas souciés de rester longtemps plongés dans cette obscurité humide. La tâche avait été

exécutée avec une incurie, avec une légèreté qui aidaient singulièrement l'œuvre de délivrance. Le fer mordait, la pierre s'effritait, branlait comme une dent mauvaise dans son alvéole. Rapidement, Jacques eut creusé une ouverture suffisante pour qu'il pût passer tout entier.

Un instant il frissonna.

Si on avait voulu se défaire de lui ; si, au delà de ce mur, il allait tomber dans quelque puits, dans une oubliette, s'ouvrant tout à coup sous ses pieds ?

L'explique qui pourra, cet homme, qui n'avait jamais eu peur, se sentait lâche ; il craignait tout. Il se mit à plat ventre, passa ses bras par - l'ouverture et tâta.

Ses mains rencontrèrent les marches de l'escalier.

Oh ! alors, il n'hésita plus. Ayant serré l'argent dans sa ceinture, ayant fait un paquet du vêtement qui lui avait été remis par Randens, il s'engagea résolument dans l'ouverture.

L'escalier était étroit, en limaçon. En haut, il était fermé : C'était, lui avait dit le médecin, une trappe de bois qui n'était fixée que par son propre poids.

Arrivé aux dernières marches, il appuya ses épaules contre le panneau, et s'arc-boutant, donna une poussée.

Le bois avait joué et s'était emboîté solidement. Mais il cédait, et, au bout de quelques instants d'efforts, Jacques sentit que le carré se soulevait.

Décidément, il avait été coupable en soupçonnant Randens.

Tout s'exécutait comme il lui avait été dit ; tout était vrai.

Soutenant le panneau sur son dos, Jacques sortit à demi de l'ouverture.

L'odeur fade et sépulcrale qui s'exhale des chapelles le saisit à la gorge, en même temps qu'une bouffée d'air humide lui sautait au visage.

Il se dégagea tout entier, et ayant enfin sous ses pieds les dalles, il rejeta toute la trappe en arrière, ayant soin d'ailleurs d'éviter tout bruit.

Dans cette dernière partie de l'opération, il avait fermé la lanterne.

Et il se tenait debout, à l'orifice de l'escalier, immobile, dans l'ombre, ayant le cœur battant à lui rompre la poitrine. Ses lèvres murmuraient inconsciemment un seul mot vingt fois répété : – Liberté ! Liberté !.

Combien de temps resta-t-il -ainsi ? il lui eût été impossible de le dire. En une minute, tout un monde de pensées avait afflué à son cerveau, comme monte le sang au crâne de l'homme qui a failli se noyer et qui émerge hors de l'eau.

En vérité, il oubliait qu'il n'avait encore accompli qu'une moitié de sa tâche ! il lui semblait que tout était fini, que le danger n'existait plus.

L'horloge tinta deux heures. Il tressaillit.

Non, tout n'était pas fini. Il était encore prisonnier. Il fallait fuir, fuir au plus vite.

Avec prudence, il entr'ouvrit salanterne et promena autour de lui un rayon de lumière.

Il aperçut l'autel, et au-dessus les vitraux.

Là encore, l'indication de Randens se trouvait justifiée.

Un de ces vitraux devait être facile à ouvrir, et par là Jacques pourrait gagner l'extérieur.

Il n'y avait plus à hésiter.

Mais, à ce moment, Jacques sentit un frisson secouer tous ses membres.

Il ne se trompait pas. Dans cette immobilité, quelque chose avait bougé.

Où ? dans la chapelle ? Non ! il semblait que cela venait d'en bas ! Mais alors c'était de son cachot, c'était de l'escalier !...

Quelque surveillant s'était avisé – peut-être sur une dénonciation – d'aller visiter la cellule du prisonnier ! il avait constaté la tentative d'évasion. et il se lançait à la poursuite du malheureux...

Jacques – résolu à tout – se recula vivement.

Un confessionnal était là, pareil à une cellule de moine. Jacques sentit sous sa main le bouton de la porte, ouvrit et se blottit dans l'étroit espace.

Et là, le visage collé au grillage de bois – qui avait entendu tant d'étranges confessions, expansions hystériques des aliénés – il se tint coi, guettant.

Le bruit continuait, c'était comme un traînement.

Ses yeux s'habituèrent à l'obscurité. Sur la dalle blanche, il distinguait l'orifice ouvert.

Et voici que soudain une ombre noire parut, se hissant progressivement.

Qui était-ce ? Impossible de rien distinguer. Cela était long, maigre, sinistre. Jacques ne reconnaissait en cette silhouette aucune de celles des surveillants. Ce n'était pas non plus Randens.

Du reste, l'ombre avait marché tout droit à la sacristie et y avait pénétré.

Jacques avait vu bien rarement l'aumônier de l'asile. Peut-être était-ce lui ? Mais comment expliquer qu'il pénétrât dans sa chapelle par cette voie qui, tout à l'heure encore, semblait à jamais fermée.

Cependant l'ombre restait dans la sacristie et ne ressortait pas.

L'angoisse de Jacques devenait intolérable.

Il se décida à en finir.

Serrant dans sa main l'outil de fer qu'il n'avait pas abandonné, il sortit doucement du confessionnal.

Dans la sacristie, aucun bruit.

Après tout, on ne semblait pas se préoccuper de lui.

Le vitrail signalé n'était qu'à trois pieds de terre ; il pouvait d'un seul effort s'engager dans l'ouverture, et une fois là, il aurait bien vite bondi dehors. Une fois libre, il défiait bien qui que ce fût de le rattraper.

Il se glissa le long des murs et arriva au vitrail.

Là, adossé au mur, les yeux toujours fixés sur la porte de la sacristie, il éleva la main au-dessus de sa tête et palpa l'enchâssement de plomb.

Le vitrail n'était que poussé. Le verrou même, qui d'ordinaire devait sans doute le fixer avait été dégagé de sa gâche.

Randens avait tout prévu. Brusquement, Jacques fit tourner le panneau plombé ; et, se retournant cette fois, il saisit entre ses mains nerveuses le rebord du cadre.

– Jacques ! Jacques ! appela une voix.

Dans la tristesse funèbre de cette muette chapelle, on eût dit que cet appel sortît d'une tombe.

Et Jacques sentait ses cheveux se hérissier sur son front. Il avait fait volte-face et se tenait à demi courbé en avant, les yeux grands ouverts, regardant...

Il vit alors la forme noire qui marchait vers lui, les bras tendus.

– Jacques ! Jacques ! répétait-elle.

Sans savoir ce qu'il faisait, obéissant à je ne sais quel instinct de défense plus fort que sa raison, il serra dans sa main le levier de fer et le leva, tandis que de sa gorge serrée ces mots sortaient dans un sifflement :

– Qui êtes-vous ? Un pas de plus... et je frappe !

Mais soudain son bras se détendit, toute la contraction de ses nerfs mollit et un flot de larmes monta à ses yeux.

C'est que l'ombre, à ces menaces, avait répondu :

– Silence ! au nom de votre enfant ! au nom de Dianette !...

– Mon enfant ! Dianette ! répéta-t-il, comme s'il eût parlé dans un rêve.

– Oui, au nom de tous ceux que vous aimez, Jacques Darneval, écoutez-moi.

– Qui êtes-vous ? vous qui prononcez le nom de mon enfant !

– Je viens au nom de ceux qui l'ont sauvée.

– Sauvée !

– Sauvée du crime qui devait la tuer. du crime qui devait être commis par l'ordre de sa mère, Diane de Planay.

Ce n'était pas une illusion. L'être qui parlait connaissait ses secrets, était mêlé à sa vie.

Il alla droit à l'ombre et éleva la lanterne à la hauteur de son visage.

Et alors il vit la figure triste, amincie, douloureuse de cette femme qui lui dit :

– Jacques, croyez en moi ! je suis la mère de celle qui vous aime du fond du cœur et qui veut donner sa vie pour vous.

– Mais celle-là, comment donc la nommez-vous ?

– Vous l'avez appelée Neigette ?...

Cette fois, le doute n'était pas possible. En quelques mots d'ailleurs, avec une lucidité saisissante, la Bérard lui expliqua ce qui s'était passé. Oui, elle avait juré de le sauver, sans le connaître, parce que Neigette, sa fille si longtemps pleurée, sa fille retrouvée, l'aimait, lui, Jacques.

Elle disait cela tout naturellement, ne devinant pas qu'elle trahissait un secret qui ne lui appartenait pas. Mais ne fallait-il pas qu'elle convainquît Jacques qu'elle était son alliée, sa complice.

Et lui, l'égoïste, éprouvait je ne sais quelle sensation de joie orgueilleuse en entendant dire qu'on l'aimait, lui, le désolé, qui s'était cru à jamais

séparé du monde et vers lequel cet amour, glissait tout à coup, pur et réchauffant comme un rayon de soleil dans une prison.

Toutes ces explications avaient pris à peine quelques minutes. Mais le temps était si précieux qu'il importait de le hâter.

– Répondez à mes questions, dit la Bérard, qui avait tout son sang-froid. J'étais venue pour aider à votre évasion. Comment se fait-il que vous avez pu vous échapper de votre prison ?

– Un ami m'en a fourni les moyens.

– Un ami ! Son nom ?

– Le docteur Randens ?

– Malheureux ! s'écria la Bérard. Celui que vous appelez votre ami, c'est le complice de Diane, c'est celui qui a voulu tuer votre enfant !

Il y eut un instant de silence. La révélation tombant tout à coup écrasait le cerveau de Jacques comme un poids de fer. Mais, tout à coup :

– Le misérable ! murmura-t-il. Et moi qui laissais cet homme impuni !... Non ! non ! je ne veux plus partir !.

La vieille eut un ricanement silencieux :

– Venez ! dit-elle en prenant la main de Jacques et en l'entraînant vers la sacristie.

Là, elle lui désigna à travers la fenêtre l'homme qui attendait.

Lazare devenait impatient. Il s'était avancé presque au pied de la chapelle. Est-ce que le prisonnier se serait défié ? Comme il tardait à sortir, cet homme dont Diane voulait la mort ! Et il serrait convulsivement dans sa main l'arme qui devait lui briser le crâne.

Lazare avait combiné froidement son horrible attentat... Ce trou noir, que la Bérard avait aperçu et que maintenant elle montrait à Jacques, c'était la fosse qui devait engloutir et cacher à jamais les restes de la victime.

L'impunité était assurée.

Jacques se serait évadé. Les traces de son passage seraient visibles. Qui songerait que son cadavre fût là, à quelques pas ?

Mais la fièvre du meurtre grisait Lazare qui s'irritait de ne point frapper encore.

Jacques avait compris. Mais aussi la Bérard lui disait :

– Il faut fuir, fuir quand même. Vous parlez de punir Randens. Mais avant tout ne devez-vous pas songer à votre enfant. à.

Elle allait ajouter : à Neigette qui vous aime ! Elle n’osa pas ! Elle sentait instinctivement que c’était au nom de l’enfant surtout qu’elle pouvait persuader Jacques.

– Vous avez une arme, continuait-elle. C’était la surprise qui était à craindre. Cet homme, quelle que soit la mission qu’il ait reçue, la récompense qu’on lui a promise, est et doit être lâche. Certainement il s’attend à ce que vous n’aurez même pas le temps de vous mettre en défense. Monsieur Jacques, dans la terrible crise que vous traverserez, il faut tout risquer. Mais vos forces ne vous trahiront-elles pas ?

– Quand il s’agit de recouvrer ma liberté, de revoir mon enfant, non ! Certes, je suis sûr de moi. ;.

Et Jacques, sous l’influence de pensées qui bouillonnaient dans son cerveau, se redressait ; son visage s’éclairait, le sang courait dans ses veines, subitement réchauffées.

La Bérard, qui le regardait attentivement, était frappée de cette résurrection. Déjà l’homme qu’elle avait devant les yeux ne ressemblait plus au triste prisonnier qui lui était tout d’abord apparu.

Et, l’admirant involontairement, elle se disait :

– Oui, ma Neigette a raison de l’aimer !

Jacques fit un pas pour se rapprocher de l’issue qui devait le conduire hors de la chapelle.

La Bérard lui posa la main sur l’épaule :

– Un instant, fit-elle, regardons encore... et puis je vous exposerai mon plan. Il ne faut pas courir inutilement au-devant du danger. Monsieur Jacques, j’ai promis à ma fille que vous sortiriez d’ici sain et sauf. J’ai charge d’âme, ne l’oubliez pas...

– Soit. Je suis prêt à vous entendre. Mais il faut nous hâter : chaque minute qui s’écoule nous crée de nouveaux dangers... Qui sait ? L’alarme peut être donnée à l’intérieur de l’asile, et si les surveillants accouraient – malgré ma volonté de vendre chèrement ma vie – ne serais-je pas accablé sous le nombre ?

– Aussi ne veux-je point vous retenir, reprit la Bérard ; mais je veux assurer votre salut. Ecoutez-moi sans m’interrompre. C’est moi qui sortirai d’ici la première...

– – Vous !

– Oui... Oh ! ne craignez rien... puisque ma vie sera entre vos mains. Je vais me glisser la première par ce vitrail et me laisser tomber sur la terre...

– Un pareil effort vous sera impossible.

– Ne dites pas cela. Si vous saviez ce que j’ai fait l’autre nuit. Encore une fois, ne m’interrompez pas et obéissez-moi... Lorsque l’homme qui est là verra une forme noire sortir de la chapelle, il ne doutera pas un seul instant que ce ne soit le prisonnier qu’il attend.

– Oui. Après ?

– Il courra sur moi, prêt à me frapper... Je me mettrai à courir. Il me poursuivra, et alors vous vous jetterez sur lui !...

– Mais s’il vous atteignait, s’il vous frappait avant que je ne puisse me saisir de lui ?

– Ne parlez pas ainsi ! Il faut – vous entendez bien – il faut qu’il en soit ainsi. laissez-moi faire, je réponds de tout.

Après tout, Jacques se sentait nerveux, plein de force et d’agilité. Il accepta ce plan qui mettait son ennemi à sa discrétion. Une seconde ne se serait pas écoulée avant qu’il ne fût auprès de la Bérard. Soit donc.

Alors, sans hésiter plus longtemps, conscients de l’intérêt qu’ils avaient à se hâter, ils revinrent vers le vitrail.

Jacques, s’arc-boutant sur le sol, fit de ses genoux et de ses épaules une sorte d’escalier pour la Bérard qui, avec une agilité qu’on n’aurait pas soupçonnée en elle, grimpa jusqu’au vitrail et enjamba le cadre.

Jacques la soutenait par les poignets et la descente commença.

Nous l’avons dit, la distance qui séparait l’ouverture du sul était à peine d’un mètre au-dessous du corps étendu :

– Lâchez-moi ! dit la Bérard. Et à vous !

En même temps qu’il obéissait, Jacques bondit, s’accrochant à son tour au cadre de plomb.

Mais tout à coup, à ce moment, une voix retentit derrière lui.

– Ah ! misérable !. j’arrive à temps !

Cette voix, c'était celle de Lazare. Etonné de ne point voir apparaître le prisonnier, impatient de tuer, craignant que quelque circonstance imprévue ne lui arrachât sa victime, Lazare avait quitté son poste , d'observation.

Par une petite porte, dont il possédait la clef, il était rentré dans la chapelle, décidé à aller jusqu'au cachot du prisonnier examiner ce qui se passait.

Et c'est au moment où il pénétrait dans la nef qu'il apercevait Jacques, prêt à l'évasion !

Oui, il était arrivé à temps ! Que le hasard l' eût retardé d'une minute, de quelques secondes, et pendant qu'il exécutait son mouvement de rentrée, Jacques se fût enfui !

Entendant cette voix menaçante, Jacques, qui tenait dans ses dents l'outil de fer qui était son arme, s'était laissé retomber sur les dalles, et, s'adossant au mur, s'était mis en défense.

Lazare avançait, prudent, ne voulant attaquer qu'à coup sûr.

Lazare serrait dans ses mains crispées un énorme levier de fer d'un poids tel, qu'il fallait toute la vigueur de l'ancien palefrenier pour le soulever. C'était entre ses poings une arme terrible, double en longueur du misérable instrument que Randens avait livré au prisonnier.

Le jour venait, pâle, livide et, à travers les vitraux, jetait sur les murs de la chapelle une lueur sépulcrale.

Les deux hommes se voyaient. Pas un mot n'était échangé.

Tous deux, par un accord tacite, étaient résolus à éviter tout bruit qui aurait pu attirer l'attention. Lazare voulait tuer. Jacques voulait fuir.

Lazare s'était arrêté, et ils étaient ainsi tous deux, immobiles, en face l'un de l'autre, les yeux dans les yeux, Jacques ayant les lèvres pâles, Lazare ayant à sa bouche une écume rougeâtre.

Soudain Lazare fit tournoyer autour de sa tête le levier de fer et, d'un coup brusque, d'une effrayante violence, le retenant par une de ses extrémités, il le lança à la hauteur de la tête de Jacques.

S'il l'eût atteint, le crâne de Darneval eût été broyé.

Mais il avait vu le mouvement, et, avec une souplesse étonnante, il s'était baissé !

Le levier frappa le mur, où il fit trou.

En même temps, se glissant sous l'arme, Jacques se rua vers Lazare et étendant le bras, le frappa de son outil en pleine poitrine. Mais déjà Lazare avait bondi en arrière : la pince ne fit que l'effleurer.

Et ils étaient maintenant au milieu de la chapelle ; l'arme basse, s'épiant, toujours plus pâles, toujours plus résolus.

Lazare releva la barre de fer, et la tendant en avant comme une épée, il marcha sur Jacques, qui recula.

Le jeune homme sentit derrière lui un obstacle. C'était, un des bancs de la chapelle. Lazare avait vu, lui aussi, et courut sur lui, comptant qu'il trébucherait. Mais d'un effort de jarret, Jacques s'était lancé en arrière, et maintenant le banc formait barrière entre lui et son assassin.

Lazare poussa un grondement furieux. La prolongation de cette lutte le rendait fou de rage. Pourquoi tant de prudence d'ailleurs, n'était-il pas sûr du résultat final du combat ?

Alors, se ramassant sur lui-même, il se trouva d'un seul élan auprès de Jacques, qui malgré lui se sentit frémir et recula. L'autre marchait toujours ; il était certain que Jacques allait se trouver acculé ; alors c'était la mort. Toute illusion était impossible.

Une joie féroce contractait les traits de Lazare.

Il pensait à Diane, à sa fille... Ah ! cette fois encore, elle l'appellerait son père !

Le terrible moulinet avait recommencé, si rapide, que l'œil de Jacques subissait une sorte d'éblouissement. Il reculait toujours, tournant autour de la chapelle, voyant la mort, comprenant que tout espoir lui était interdit.

Et l'autre, par une manœuvre habile, l'avait poussé peu à peu dans un angle. Jusque-là, il avait dédaigné de frapper. Il voulait tuer d'un seul coup.

Alors son arme rencontra d'abord l'outil de fer que Jacques brandissait vainement et qui, sautant, retomba sur la dalle.

Et cette fois, sûr de lui, tenant enfin l'être haï en son pouvoir, choisissant du regard la place où il allait frapper, Lazare prit le levier à deux mains et le souleva, terrible, se dressant sur les pointes des pieds pour que le coup fût plus lourdement asséné.

Jacques ferma les yeux.

Et le levier ne retomba pas !

Non ! un râle sourd venait de retentir à ses oreilles.

Et devant lui, Lazare gisant, renversé, tandis qu'un homme, accroupi sur sa poitrine, grinçait des dents et poussait une sorte de rugissement.

Cet homme, Jacques le reconnut !

C'était le docteur Randens.

Le visage livide, effrayant, décomposé, les yeux sortant de leur orbite !

Et Lazare se tordait sous la pression.

Randens ne menaçait pas, ne parlait pas. Que se passait-il donc ?

Les lèvres étaient agitées d'un tremblement étrange ; son rictus, secoué comme par une sorte de convulsion, avait des grincements horribles.

Lazare – si robuste, si étonnamment vigoureux, que dix hommes ordinaires n'auraient pas eu raison de lui – Lazare était écrasé contre le sol, inerte, incapable même de se débattre.

C'est que chez Randens la force se trouvait effroyablement centuplée..

Ce que ne savait pas Lazare, ce qu'il ne pouvait deviner, ce qui aurait fait passer dans toutes ses fibres le poison de l'agonie, c'est que le docteur Randens était en proie à une crise d'hydrophobie.

Randens était enragé !...

Ne se souvient-on pas que, naguère, dans le boudoir de Diane, il avait expérimenté sur un pauvre petit chien le poison qui devait tuer la fille de Jacques !

Préoccupé de son crime, et d'ailleurs ignorant de tout ce qui n'était pas le mal, de tout ce qui était la science, Randens n'avait pas remarqué la toux étrange de l'animal. La camériste avait dit que, depuis plusieurs jours, la bête était inquiète, bizarrement troublée. Randens n'avait pas prêté attention à tout cela.

Et quand, dans une suprême convulsion, le chien, étouffant, avait déchiré de ses crocs la main de son assassin, Randens n'avait pas deviné que dans ses veines s'inoculait l'épouvantable virus de la rage...

Il était parti pour Villepatour, sans se préoccuper de lourdeurs qui oppressaient son cerveau, d'une singulière constriction de la gorge qui l'assiégeait. Cette nuit-là, ayant attiré Jacques dans un guet-apens, fiévreux de son infamie, du meurtre qui allait se commettre, Randens n'avait pas dormi...

Peu à peu, il avait senti une chaleur insolite sécher ses muscles et brûler sa peau ; puis des mouvements involontaires avaient fait trépider ses membres. C'était comme une fermentation de tout l'être. Ç'avait été encore des bouffées brûlantes montant sous son crâne, tandis qu'il lui semblait sentir à ses pieds comme des enveloppes de glace.

Le mal horrible posait sur lui sa griffe d'acier.

Et tout à coup, il avait compris ; il lui sembla que l'insignifiante plaie de son doigt – devenait rouge et brillante comme un charbon.

La rage !

Il était saisi, happé, étranglé par la hideuse harpie !

Il voulait lutter, sachant que la lutte était impossible.

Et enfin, torturé par l'invisible tourmenteur, harcelé, rongé par des angoisses de damné, obéissant encore à je ne sais quel ressouvenir qui l'attirait vers cette chapelle où un crime devait se commettre, il avait suivi la route déjà parcourue la veille, passant par le cachot de Jacques, rampant sur les marches qu'il blanchissait de sa bave.

Et à la lueur funèbre du jour verdi par les vitraux, il avait vu Lazare.

Ami ! ennemi ! complice ! adversaire ! la rage ne raisonne pas.

Il s'était rué sur Lazare et l'avait renversé.

Maintenant il voulait le mordre.

Jacques, épouvanté, ne comprenait pas et restait cloué à sa place.

Déjà Randens, s'aplatissant sur sa proie comme un succube de cauchemar, approchait ses dents grinçantes du visage de Lazare.

Quand le père de Diane, par un dernier, par un incroyable effort, parvint à lui nouer les deux mains à la gorge.

Il avait vu des chiens hydrophobes ! et la lumière exécrationnelle s'était faite en lui !.

Sous la torsion qui l'étouffait, Randens se secouait, ouvrant cruellement la bouche, d'où coulait une sanie violâtre.

Mais Lazare le tenait, Lazare serrait.., à ce point que ses doigts s'incrustèrent dans la gorge du misérable, arrivant presque à se toucher.

Les yeux de Randens se tordirent dans leurs orbites. Il y eut dans sa poitrine comme un claquement de hoquets. Il était mort.

Lazare ne lâchait pas. Etait-ce bien vrai que l'enragé ne pût plus mordre ?. et, se redressant d'un effort vigoureux, dominant maintenant Randens dont ses doigts déchiraient encore la gorge, il le regardait, le tenant loin de lui, à portée de bras.

Enfin il le lança en arrière, retirant ses ongles d'où tombaient des gouttes de sang... Le corps rendit un bruit mat, sourd, sinistre...

Et alors Lazare, qui n'avait jamais eu peur, fut pris d'une sorte de terreur affolée et s'élança vers la porte de la chapelle, qui communiquait avec l'asile, criant :

– A moi ! à moi ! au secours !.

Il ne pouvait trouver la serrure... Il lui semblait que l'hydrophobe allait se relever et le poursuivre... Il chancelait... Un brouillard rouge tourbillonnait devant ses yeux...

Enfin on accourut...

Et, dans la chapelle, on ne trouva que Randens mort et Lazare évanoui...

Jacques avait disparu. Jacques était sauvé.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

ÉPILOGUE

Que nous reste-t-il à raconter ?

Pendant que Jacques, Paule Bérard et Neigette se débattaient entre les étreintes de leurs ennemis, les événements avaient marché.

Quand ils revinrent à Paris où la mère Garnuchon les attendait, avec la petite Neigette, la guerre avait été déclarée et déjà les premières défaites avaient si fortement ébranlé le trône impérial qu'un souffle devait suffire pour le renverser.

Diane, aux premiers symptômes de la catastrophe, avait quitté Paris et avait disparu.

M. d'Airvault, terrifié par la marche rapide des événements, avait été saisi d'une sorte de fièvre chaude à laquelle il avait succombé en quelques jours... Planay avait, par de fausses signatures, retiré une somme considérable de chez le banquier de sa femme et avait fui en Amérique. il y mourait quelque temps après.

Le palais impérial menaçant de s'écrouler, les rats le quittaient...

Au 4 septembre, Compans revint à Paris, et, avec Jacques et Garnuchon, s'engagea dans un régiment de marche.

Hélas ! quelqu'un ne revint pas. Ce fut Ambroise. Le vieillard avait succombé aux tortures de la proscription. et il ne lui fut pas donné de bénir l'union de son fils Jacques avec Pauline Bérard, devenue la vraie mère de Dianette !...

Lazare a disparu lui aussi. Sans doute il est allé rejoindre sa fille... Diane a-t-elle renoncé à ses rêves d'ambition ? On dit qu'elle a épousé, quelques années après la guerre, un grand seigneur prussien... peut-être un

jour la retrouverons-nous, haineuse de la France, cherchant à se venger de la ruine de ses espérances.

Mais elle ne reverra plus le champ de bataille de l'empire où toutes les ambitions, toutes les vilenies, toutes les infamies étaient triomphantes...

Car, avec le règne de Napoléon III, a fini – pou notre pays – l'histoire de la *Haute Canaille*.

FI N



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

La haute canaille

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6566282g>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Nous prions le lecteur de se rappeler la lettre suivante qui fat trouvée dans les papiers des Tuileries et qui émanait d'une fille, la nommée Marguerite Bellanger :

« *Cher seigneur*, j'ai été coupable, c'est vrai. Dites-moi s'il est un moyen de racheter ma faute. En attendant votre réponse, *cher seigneur*, recevez les adieux de votre toute dévouée, mais bien malheureuse

MARGUERITE. »

Table des matières

1. Page de titre
2. LA HAUTE CANAILLE
 1. PREMIÈRE PARTIE - AMANTE ET MÈRE
 1. I - LE MESSAGER
 2. II - NEIGETTE
 3. III - PAUVRE BRACO !
 4. IV - UN PÈRE A LA MODE. DE L'EMPIRE
 5. V - LA PIÈCE D'OR
 6. VI - LAZARE
 7. VII - HISTOIRE D'UN NIAIS
 8. VIII - L'OBSTACLE
 9. IX - L'APPEL DU PASSEUR
 10. X - DIANE EST SAUVÉE
 2. DEUXIÈME PARTIE - LE MONDE VERT ET OR
 1. I - LE MÉDAILLON
 2. II - LE FILS DU MOUCHARD
 3. III - OU DIANE POSE SES CONDITIONS
 4. IV - DES DANGERS DU CANOTAGE
 5. V - BRACO DÉTECTIVE
 6. VI - LE DANGER DES PETITS PAPIERS
 7. VII - TRÈS FORT, LE PLANAY
 8. VII - LES TROIS FORÇATS
 9. COMPANS entrepreneur de charpentes.
 10. X - LES DEUX COMPÈRES
 11. XI - CHER SEIGNEUR
 12. XII - UNE NUIT AU NOBLE FAUBOURG
 13. XIII - LA NUIT CONTINUE
 14. XIV - LA NUIT SE PROLONGE
 15. XV - HISTOIRE D'AMBROISE
 16. XVI - HONNÊTETÉ ÉGALE BÊTISE

3. TROISIÈME PARTIE LA MAISON DE FOUS

1. I - A L'ASILE DE VILLEPATOUR
2. II - DAVID CONTRE GOLIATH
3. III - IL FAUT DES ÉPOUX ASSORTIS.
4. IV - GAVROCHE GOMMEUX
5. V PUISSANCE DE L'ENFANT
6. VI - PACTE INÉGAL
7. VII - CE QUI RESSEMBLE AU CROUP
8. VIII - OU L'ON S'OCCUPE DE L'AVENIR D'ISIDORE
9. IX - MON PÈRE
10. X - BÊTINE
11. XI - COMMENT PEUT-ON DEVENIR LA MÈRE DE
L'ENFANT D'UNE AUTRE.?
12. XII - MORTE, MAIS LIBRE !
13. XIII - SAUVETAGE
14. XIV - RECONNAISSANCE
15. XV - MOI SEULE, ET C'EST ASSEZ
16. XVI - COMPLICITÉ DE JUDAS
17. XVII - TRAVAIL DE PRISONNIER
18. XVIII - L'HEURE SUPRÊME

4. ÉPILOGUE

3. Notes

4. À propos de cette édition numérique